



Le morphème spatial "y" en espagnol ancien : approche sémantique

Francisca Sol Puig

► To cite this version:

Francisca Sol Puig. Le morphème spatial "y" en espagnol ancien : approche sémantique. Linguistique. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2010. Français. NNT : 2010PA030082 . tel-01334769

HAL Id: tel-01334769

<https://theses.hal.science/tel-01334769>

Submitted on 21 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

ED 122 Europe latine – Amérique latine
Études Ibériques et Latino-américaines

Thèse de doctorat
Études Hispaniques et Latino-américaines

Francisca Sol Puig

**LE MORPHÈME SPATIAL «Y»
EN ESPAGNOL ANCIEN : APPROCHE SÉMANTIQUE**

Thèse dirigée par
Monsieur le Professeur Gilles Luquet

Soutenue le 16 octobre 2010

Jury :

**Madame le Professeur Marie-France DELPORT
Monsieur le Professeur Bernard DARBORD
Monsieur le Professeur Gilles LUQUET
Monsieur le Professeur José Antonio VICENTE LOZANO**

**Le morphème spatial «y»
en espagnol ancien : approche sémantique**

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à adresser mes plus vifs remerciements à Monsieur Gilles Luquet qui a dirigé cette thèse, pour la confiance qu'il m'a témoignée. Je tiens à le remercier aussi pour sa patience et sa disponibilité constantes et pour avoir orienté mes recherches en me prodigant des conseils avisés tout en me laissant une grande marge de liberté pour mener à bien mon travail.

Je voudrais aussi remercier Marie-France Delport pour ses encouragements et ses précieuses suggestions lors de plusieurs entretiens au cours de ces années d'explorations et de doutes.

J'adresse aussi mes chaleureux remerciements à Christine Gérard-Hirne pour sa relecture attentive et ses traductions de l'allemand et à Myriam Benarroch pour son aide et ses connaissances en portugais.

Enfin, je souhaite dire toute ma reconnaissance à Jean-François Allouche pour tout le temps qu'il a consacré à donner un peu d'élégance à ma plume, pour ses observations pertinentes et son fidèle soutien.

INTRODUCTION

L'objet de cette étude est d'apporter un regard nouveau sur le pronom-adverbe *y*, son évolution, sa disparition à la fin du XV^e siècle et sur le morphème suffixal auquel il a donné naissance en espagnol moderne dans les cinq formes verbales *hay*, *soy*, *estoy*, *doy* et *voy*. Ces deux questions – la disparition du *y* indépendant et son maintien en tant qu'élément agglutiné – sont étroitement liées et, bien qu'elles aient déjà été abordées par divers auteurs, elles ont fait l'objet d'hypothèses explicatives dont aucune, à ce jour, ne parvient à faire l'unanimité parmi les chercheurs en linguistique hispanique.

Le présent travail s'appuie fondamentalement sur le principe guillaumien de l'unicité du signe, selon lequel à un signifiant correspond un signifié et un seul, habile à rendre compte de tous les emplois discursifs du signe. En vertu de ce principe, l'analyse se fonde sur l'observation attentive des capacités expressives des différents signes impliqués ainsi que sur une observation non moins attentive de leur structure signifiante.

La thèse se divise en deux parties. La première est consacrée à l'étude de la nature de *y* et de ses capacités référentielles et elle implique l'identification et l'analyse des systèmes de représentation de l'espace. La seconde est consacrée à l'étude des formes verbales en coalescence avec *-y* et implique une réflexion sur les verbes existentiels.

L'analyse de *y* dans ses différents emplois discursifs soulève plusieurs questions : *y* était-il tonique ou atone et dans ce cas était-il clitique ? La question de la tonicité a retenu l'attention de nombreux linguistes qui ont remarqué le comportement irrégulier de *y*. A propos de la syntaxe des pronoms atones, on examinera les différentes règles qui la régissent et l'on comparera le comportement de *y* dans les aires linguistiques romanes suivantes : catalan, aragonais et français.

Y était-il un déictique ? Cette question divise les linguistes qui l'ont étudiée. Au fond c'est la définition même de la déixis qui est en jeu. Il sera fait état d'une déixis au sens large inspirée par Karl Bühler qui en distingue trois types : *ad oculos*, intra-textuelle et *am phantasma*. Il faudra aussi considérer une déixis au sens strict qui n'accepte que les mots qui effectuent une *monstratio* et dont l'anaphore, par conséquent, est exclue.

L'étude de *y* cependant implique surtout l'étude des représentations de l'espace propres à la langue espagnole. Chaque langue en effet a sa façon propre de se représenter l'espace, laquelle correspond aux besoins expressifs de ses usagers. Deux systèmes ont coexisté pendant tout le Moyen Âge : l'un représenté par *y* et *ende*, l'autre par *aquí*, *acá*, *ahí*, *allí*, *allá*, *acullá*, *aquende* et *allende*. Avec la disparition de *y* à la fin du XV^e siècle et de *ende* au début du XVI^e siècle, c'est une certaine architecture qui, après avoir joué un rôle actif, disparaît. La langue ne

conserve plus que le système des adverbes locatifs indéclinables qui véhiculent une représentation tripartite (*aquí-ahí-alli*) ou bipartite (*acá-allá*) de l'espace.

C'est ainsi qu'en espagnol la représentation de l'espace se construit en fonction du MOI locuteur et du lieu que celui-ci se voit occuper, le présent spatial. C'est par rapport à cet espace occupé par le MOI, érigé en pivot, que le locuteur va se représenter le monde qui l'entoure en y opérant des distinctions.

En revanche *y*, qui est le signe qui nous intéresse dans le présent travail, représentait un espace indivis. Ce sont deux systèmes qui s'opposent, deux façons de concevoir l'espace.

La seconde partie concerne, comme annoncé plus haut, l'étude des formes verbales en coalescence avec *y*. L'analyse de *hay*, en premier lieu, et les capacités référentielles de *aver*, ensuite, nous amèneront à adhérer à l'hypothèse défendue par Marie-France Delpont qui pose *aver* comme verbe d'existence. Le locuteur du Moyen Âge, cependant, avait également à sa disposition *ser* et *estar* pour déclarer l'existence d'un être. Que dit exactement chacun de ces verbes ? On présentera à ce sujet chacune des possibilités expressives dans la langue ancienne et leur évolution dans la langue actuelle.

Pourquoi *y* s'est-il agglutiné à la seule personne de rang 3 du verbe *aver* et pourquoi seulement au présent ? Tous les auteurs s'accordent à dire que *hay* est une forme unipersonnelle existentielle et le présent le seul temps où, pour reprendre les termes de Maurice Molho, le locuteur se voit exister. Toutefois, la cause de cette coalescence et le mécanisme par lequel elle a pu s'accomplir sont des questions qui divisent les linguistes. L'explication la plus répandue est la théorie de la subduction émise par Maurice Molho. Cette théorie décrit un processus selon lequel *y* aurait perdu son contenu sémantique initial et n'aurait conservé que l'aptitude à référer à un espace vague et général. Sous les termes "subduction", "désémantisation" ou encore "grammaticalisation" que proposent d'autres linguistes, on retrouve le même mécanisme d'affaiblissement sémantique et la suggestion d'un signe nouveau. Signe nouveau, c'est incontestable, puisque *hay* (un seul signe) tout en provenant de *ha y*, n'est pas *ha y* (deux signes). Il faudra étudier ce signifiant nouveau ainsi que son signifié nouveau et examiner le processus qui a permis une telle évolution.

L'analyse rigoureuse des formes *(h)a*, *(h)a y / y (h)a* et *(h)ay* vise à exposer les différentes conceptualisations qu'elles représentent et par là même l'opposition entre les formes personnelles et les formes unipersonnelles. En effet, *(h)a*, *(h)a y* pouvaient avoir un sujet explicite et donc exprimer une relation d'existence entre un apport et un support de prédication, et elles pouvaient aussi ne pas avoir de sujet lexical et poser alors l'existence d'un être dans l'espace. *(H)ay*, en revanche, ne peut dire que cette existence.

En ce qui concerne les formes de première personne *soy*, *estoy*, *doy* et *voy*, et après avoir souligné les problèmes de leur datation, on présentera les différentes hypothèses sur l'origine de la coalescence de *-y*. En effet, à la différence du *-y* de *hay* dont pratiquement aucun linguiste ne met en doute qu'il provienne de *ibī*, l'origine du *-y* des formes de première personne n'a pas fait, jusqu'à présent, l'objet d'un accord unanime. Les principales hypothèses à cet égard sont au nombre de quatre : celle qui fait de *-y* un élément paragogique, celle qui attribue la provenance de ce morphème à la morphologie des verbes irréguliers, celle qui lui

attribue une provenance léonaise ou celle encore qui invoque l'agglutination. Cette dernière peut défendre soit un -y provenant du pronom personnel *yo*, soit un *y* provenant de *ibī*.

Bien que nous adhérons à cette dernière hypothèse, qui voit pour le -y de *soy*, *estoy*, *doy* et *voy* l'origine latine *ibī*, l'analyse présentée ici ne suit pas celle développée par les défenseurs antérieurs de l'hypothèse en question, en particulier par Maurice Molho, qui fonde l'agglutination sur l'analogie avec *hay*. Nous proposons un point de vue différent, à savoir que les cinq formes verbales *hay*, *soy*, *estoy*, *doy* et *voy* forment un ensemble spécifique, dont les éléments sont marqués dans leur signifiant par ce -y et réunis par leur sémantèse de verbes dits existentiels, car ils disent les différents aspects de l'existence d'un être. Après analyse du jeu d'oppositions sémantiques qui structure ce groupe de verbes nous essaierons de démontrer le bien fondé de cette théorie.

PREMIÈRE PARTIE
***Y*, MORPHÈME STÉMATIQUE**

I. INTRODUCTION HISTORIQUE

1. ÉTAT DE LA QUESTION

Ce qui surprend, de prime abord, c'est le peu d'attention que grammairiens et historiens de la langue ont accordé au pronom locatif *y* de l'époque médiévale et à l'évolution de celui-ci. Ce pronom, pourtant, a joué un rôle déterminant dans la représentation de l'espace, il est présent dans la déclaration d'existence moderne au moyen de la forme *hay* et également dans les formes *soy*, *estoy*, *doy* et *voy*. En vérité, la plupart du temps, une mention succincte rappelle, sans autre commentaire, le fait accompli de sa disparition à la fin du XV^e siècle. L'explication de l'étymologie de *hay* se borne à quelques lignes et, pour ce qui est des formes de 1^{ère} personne, très souvent les grammairiens se contentent de signaler les formes anciennes à côté des modernes. Pour avoir un point de vue sur ces différentes questions, c'est surtout vers les monographies qu'il faut se tourner.

Quant au pronom adverbe médiéval *y*, les grammaires, historiques ou pas, sont très peu explicites, soit parce que ce signe n'y est pas étudié, soit parce que, dans le cas inverse, elles se limitent à des considérations générales sur la nature du signe et tout au plus à une classification suivie d'une liste, parfois avec des exemples.

Nous examinerons, à titre d'exemple, une série de grammaires en fonction de leur point de vue sur la question, sans suivre forcément une chronologie au risque de paraître désordonné. Le choix des ouvrages n'est pas arbitraire, il se veut le plus large possible avec l'objectif de présenter le plus grand nombre de descriptions divergentes.

1. 1. *Y* dans les grammaires descriptives

Alors que nous avons recensé 53 occurrences¹ du pronom adverbe *y* pour l'ensemble des ouvrages du XV^e siècle étudiés dans le présent travail, il est curieux de constater que dans la *Gramática castellana* d'Antonio de Nebrija, publiée en 1492, le pronom *y* n'est même pas mentionné dans la liste des locatifs :

Adverbio es una de las diez partes de la oración, la cual, añadida al verbo, hinche, o mengua, o muda la significación de aquél, como diziendo *bien lee*, *mal lee*, *bien hinche*, *mal mengua*, no muda la significación deste verbo lee.
Las significaciones de los adverbios son diversas : de lugar, como *aquí*, *ahí*, *allí*; de tiempo, como *ahor*, *oi*, *mañana*;²

¹ Voir tableau de fréquences d'emploi (n°1), p. 205.

² Antonio de Nebrija, *Gramática de la lengua castellana*, 3^e éd., publ. par Antonio Quilis, 1989, Madrid, Centro de estudios Ramon Areces, p. 209.

Bien que, dans cette présentation, les adverbes cités apparaissent plus comme des exemples que comme une liste exhaustive, l'absence de la mention *y* nous semble significative³.

L'esprit d'Antonio de Nebrija inspirera pendant longtemps les grammairiens qui se contenteront, comme nous l'avons dit plus haut, de donner une définition traditionnelle de l'adverbe, une classification avec une liste plus ou moins exhaustive et des exemples. Il en est ainsi dans la *Gramática castellana* de Cristóbal Villalón (1558)⁴, et dans *El Arte grande de la lengua castellana* de Gonzalo Correas (1625). Il est à noter que cet auteur, à la différence des précédents, signale cependant l'existence, révolue, du pronom *y* :

Aí es de dos sílabas, aunque los Vascongados i Rioxanos la hazen ditongo de una, i en libros antigos se alla i sola por ai⁵

Andrés Bello marque un tournant dans l'histoire des grammaires. Dans son chapitre consacré à l'adverbe, il mentionne les pronoms locatifs anciens *y* et *ende* :

Eran adverbios demostrativos de lugar *hi*, *ende* o *end*; *hi* era lo mismo que *allí*; *ende*, *de allí*; y metafóricamente se referían, no sólo a lugar, sino a cosa.⁶

Bien entendu, il en donne une classification et une liste comme tous les autres.

Nous avons analysé la première grammaire de la *Real Academia* publiée en 1771⁷, celle de 1931⁸ et la dernière qui a été approuvée en mars 2007, lors du XIII^e *Congreso de las asociaciones de academias de la lengua española* à Medellín. Les deux premières donnent une définition de l'adverbe, une classification et une liste avec des exemples. La dernière grammaire de la Real Academia, en revanche, consacre plusieurs pages à l'adverbe et la classification devient plus complexe. Par ailleurs, c'est la seule à mentionner le pronom *y* : «El adverbio *allí* contó en la lengua medieval con la variante *y* (también *hi* o *i* en los textos), procedente del latín *ibi* 'alli'»⁹.

1. 2. *Y* dans les grammaires historiques

Plus récemment, quoique à peine plus prolixes en la matière, il y a quelques historiens de la langue qui, au détour d'une phrase, mentionnent l'existence de ce pronom dans le passé. À

³ Il faut noter également l'absence de *y* dans son dictionnaire hispano-latin (ADMYTE, texte 134).

⁴ Cristóbal Villalón, *Gramática castellana : Arte breue y compendiofa para faber hablar y efcreuir en la lengua Castellana congrua y decentemente*, 1558, Anvers, Guillermo Simón, p. 49, in *Antiguas Gramáticas del Castellano*, José Jesús Gómez Asencio, CD-rom, Colección Clásicos Tavera, 2001, Madrid, Fundación Histórica Tavera, Digibis.

⁵ Gonzalo Correas, *Arte grande de la lengua castellana*, 1626, publié par le Conde de la Viñaza, 1903, Madrid, éd. Ricardo Fe, p. 206, in José Jesús Gómez Asencio, *op. cit.*

⁶ Andrés Bello, *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos*, 1984, Madrid, Edaf, p. 140, § 384, note.

⁷ Real Academia Española, *Gramática de la lengua castellana*, 1771, Madrid, Editora Nacional, p. 186-190.

⁸ Real Academia Española, *Gramática de la lengua española*, 1931, Madrid, Editora Nacional, p. 119-122.

⁹ Real Academia Española, *Nueva gramática de la lengua española*, 2009, Madrid, Espasa Libros, p. 1320, § 17.8s. Cette grammaire a été publiée en 2009, bien qu'elle ait été approuvée en 2007.

cet égard on peut citer Federico Hanssen : «Estos adverbios son de uso frecuente en castellano antiguo. Se conserva *y* en la combinación *hay*»¹⁰ ; Paul M. Lloyd : «la *-y* representa el antiguo adverbio *y* < IBI»¹¹ ; Vicente García de Diego : «el antiguo *i ibi*, conservado materialmente en *ha-y*, ha sido olvidado»¹². Quelques autres mentionnent l'existence passée du pronom *y* lorsqu'ils donnent l'étymologie des adverbes : Ramón Menéndez Pidal¹³, Ralph Penny¹⁴. Enfin il y a également ceux qui se contentent de donner une liste d'adverbes latins et leur équivalence en roman comme par exemple Hernán Urrutia Cárdenas y Manuela Álvarez Álvarez¹⁵.

Bernard Darbord et Bernard Pottier dans *La langue espagnole – Éléments de grammaire historique* mentionnent le pronom locatif *y* à deux reprises :

- la première pour expliquer la coalescence de *-y* dans les formes verbales *hay*, *soy*, *estoy*, *doy* et *voy*. Ils disent à ce propos :

La forme *-y* correspond à l'adverbe de lieu IBI latin (cf. également HIC). Cet adverbe est anaphorique, c'est dire qu'il désigne un lieu présent à l'esprit dont on rappelle l'existence :

si llevo a la puerta, dizen : "¿quién está y?"

(*Rimado de Palacio*, st. 427c, XIV^e siècle)¹⁶

- la seconde, au chapitre II «La déixis : substituts lexicaux», où ils présentent les adverbes de lieu :

Rappelons que HIC > *i* (ou IBI > *i*) fonctionne comme substitut anaphorique (*¿quién está i?*)¹⁷

Rafael Cano Aguilar, dans son *Historia de la lengua española*¹⁸ souligne la coïncidence de l'emploi généralisé de *hay*, en remplacement de *ha*, avec la disparition de *y* :

Durante el último siglo de la Edad Media entran en decadencia los adverbios pronominales *y* «allí» y *ende* «(de) allí», que comparten con los pronombres funciones deícticas y anafóricas. La crisis de *y* comienza ya en el siglo XIV, y los últimos testimonios de la unidad se encuentran en obras de la primera mitad del XV. La desaparición de *y* coincide, sintomáticamente, con la sustitución de *ha* como expresión verbal de la existencia, por *hay*, cuya *-y* final parece representar el adverbio pronominal.

¹⁰ Federico Hanssen, *Gramática histórica de la lengua castellana*, 1966, Paris, Ediciones hispano-americanas, p. 262, § 624.

¹¹ Paul M. Lloyd, *Del latín al español, I, Fonología y Morfología histórica de la lengua española*, publ. par Adelino Álvarez Rodríguez, 1993, Madrid, Gredos p. 567.

¹² Vicente García de Diego, *Gramática histórica española*, 1981, Madrid, Gredos, 3^e éd. corr., p. 390.

¹³ Ramón Menéndez Pidal, *Manual, op. cit.*, p. 333, § 128.

¹⁴ Ralph Penny, *Gramática histórica del español*, 1993, Barcelona, Ariel. publ. par José Ignacio Pérez Pascual et María Eugenia Pérez Pascual, p. 132.

¹⁵ Hernán Urrutia Cárdenas, Manuela Álvarez Álvarez, *Esquema de morfosintaxis histórica del español*, 1983, Bilbao, Publicaciones de la universidad de Deusto, chap. 17, p. 307-308.

¹⁶ Bernard Darbord, Bernard Pottier, *La langue espagnole. Éléments de grammaire historique*, 1994, Paris, Nathan, p. 155, § 203.

¹⁷ *Ibid.*, p. 207, § 261.

¹⁸ Rafael Cano Aguilar, Pedro Álvarez de Miranda *et al.*, *Historia de la lengua española* 2004, Barcelone, Ariel, p. 618, l.6.

Thomas Lathrop pense que le -y des formes verbales *soy, estoy, doy, voy* et *hay* provient de *ĪBĪ* qu'il compare au français moderne *y*, et il fait un parallèle entre la construction *hay* et *il y a* :

la y final se refiere a un complemento locativo, ... Esta y < *ibī*, '*ahí*', en la Edad Media es similar al adverbio francés *y* en *j'y vais* ... En esa misma época *ha* "hay ahí", tomó también una y final, que la hizo similar a la construcción francesa *il y a* (fr. *y* + *a* = esp. *ha* + *y*)¹⁹

Enfin, et c'est une exception, dans la *Sintaxis histórica de la lengua española*, José M^a García Miguel consacre dans le chapitre «Los complementos locativos» une analyse aux *adverbios deícticos*²⁰ dans laquelle il fait une comparaison entre le système déictique médiéval et le système classique ; il rend compte de quelques uns des travaux récents sur la question et expose une réflexion sur le fonctionnement et l'évolution des pronoms *y* et *ende*. Nous aurons l'occasion de rappeler cet auteur dans différentes sections de notre travail.

2. ÉTYMOLOGIE

2. 1. Étymologie de y

Le pronom adverbe *y* trouve sa source dans les deux adverbes locatifs latins *HĪC* et *ĪBĪ*, donnant lieu à trois étymologies possibles : la première *ĪBĪ* > *y*, la deuxième *HĪC* > *y* et la troisième *ĪBĪ* sous l'influence de *HĪC* (*ĪBĪ* / *HĪC*) > *y*. Parmi les philologues qui ont étudié plus particulièrement la question étymologique, il faut citer Antonio M^a Badía Margarit, Daniel Gazdaru, Ramón Menéndez Pidal, William Meyer-Lübke et, enfin, Joan Corominas et José Antonio Pascual. Les autres linguistes, en général, assument les thèses défendues soit par William Meyer-Lübke soit par Ramón Menéndez Pidal, soit encore par Joan Corominas et José Antonio Pascual.

2.1.1. *ĪBĪ*, seul étymon de y

Pour Ramón Menéndez Pidal, le *y* castillan provient de *ĪBĪ*. Dans un premier temps, dans son étude sur le *Cantar*, il explique l'évolution par une inflexion de *ē* > *i* due à l'action de l'hiatus : *Ī(B)Ī* > *ē i* > *ii* > *i* (o *y*)²¹. Ultérieurement, dans son *Manual de Gramática histórica española* il réaffirmera la provenance de *Ī(B)Ī* en postulant une forme **ive* intermédiaire²².

William Meyer-Lübke assimile la forme moderne *hay* (la seule manifestation de l'ancien *y*, selon lui) au français *il y a*. Pour cet auteur la forme française *y* proviendrait de *ĪBĪ*

¹⁹ Thomas A. Lathrop, *Curso de gramática histórica española*, 1992, Barcelona, Ariel, p. 170, § 179.

²⁰ José M^a García Miguel, «Los complementos locativos», *Sintaxis histórica de la lengua española*, Concepción Company Company, 2006, México, Universidad nacional autónoma de México, Fondo de cultura económica, p. 1303-1314, § 14.7.

²¹ Ramón Menéndez Pidal, *Cantar de mio Cid...*, op. cit., I, p. 141, 22.

²² Ramón Menéndez Pidal, *Manual...*, op. cit., p. 333, § 128.1.

toutefois, il propose une évolution différente de celle donnée par Ramón Menéndez Pidal, à savoir : *ĪbĪ* > *iue* > *iu* > *y*²³.

Pour Daniel Gazdaru les compléments pronominalo-adverbiaux ibéro-romans en *y* ne proviennent pas tous de *ĪbĪ*. Seules les formes castillanes et aragonaises seraient dans ce cas ; les catalanes auraient comme origine *HĪC*. Daniel Gazdaru, suivant William Meyer-Lübke, fait un parallèle entre la forme castillane *hay* et l'expression française équivalente *il y a* justifiant ainsi *ĪbĪ* comme étymon de *y* :

La forma predominante castellana ha sido *y*, la única conservada hasta hoy en construcción con haber: *hay*. Formalmente, deriva mejor de *ibi* que de *hic*, como lo prueba el cambio sufrido por la forma homónima francesa *y* de la expresión similar *il y a*: *ibi* > *ivi* > *iue* > *iu* > *y*

Néanmoins il propose une autre évolution pour les formes aragonaises :

o el cambio documentado por las formas aragonesas: *ibi* > *ive* > *ye* > *y*²⁴

D'autres philologues tels que Friedrich Diez²⁵, Federico Hanssen²⁶, Vicente García de Diego²⁷, Xavier Terrado Pablo²⁸ et Paul M. Lloyd²⁹ attribuent également l'origine de *y* au seul pronom *ĪbĪ*.

Manuel Alvar et Bernard Pottier, quant à eux, déclarent dans leur *Morfología histórica del español* : «Alguna vez se ha hecho derivar el antiguo y dialectal *y* de *hĪc*, pero hay que desestimar esta hipótesis»³⁰. Ils ne se prononcent pourtant pas clairement quant à l'étymologie de *y*.

2.1.2. *HĪC*, seul étymon de *y*

Peu de linguistes défendent l'hypothèse de *HĪC* comme seul étymon. On peut citer, cependant, Gustav Gröber³¹, Gustav Körting³², Hayward Keniston³³ et William Meyer-Lübke. Les deux premiers sont cités par Antonio M^a Badía Margarit, le troisième par Daniel Gazdaru.

²³ William Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, 1890, Paris, éd. H. Welter, II, p. 306, § 242 et I, p. 540, § 614.

²⁴ Daniel Gazdaru, «Hic, Ibi, Inde en las lenguas ibero-románicas», *Revista de Filología*, 1950, Buenos Aires, Instituto de Filología Románica, II, p. 32.

²⁵ Friedrich Diez, *Etymologisches Wörterbuch der Romanischen Sprachen*, 1887, Bonn, p. 185. Cité par Antonio M^a Badía Margarit, «Los complementos pronominalo-adverbiales derivados de *ibi* e *inde* en la Península Ibérica», *Revista de filología española*, 1947, Madrid, CSIC, Anejo XXXVIII, p. 29.

²⁶ Federico Hanssen, *op. cit.*, p. 262, § 624.

²⁷ Vicente García de Diego, *op. cit.*, p. 254.

²⁸ Xavier Terrado Pablo, «Sobre la forma de contenido de los adverbios de lugar. Cuestiones de diacronía», *Sintagma*, 1990, Lleida, Université de Lleida, 2, p. 55.

²⁹ Paul M. Lloyd, *op. cit.*, p. 567. Paul Lloyd, en présentant une explication pour le -*y* des premières personnes *soy*, *estoy*, *voy* et *doy*, rappelle l'étymologie de *y*.

³⁰ Manuel Alvar, Bernard Pottier, *Morfología histórica del español*, 1993, Madrid, Gredos, p. 103, note 36.

³¹ Gustav Gröber, *Vulg. Substrate*, p. 142, cité par Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 29.

³² Gustav Körting, *Die gewöhnliche Ableitung des Wortes von *ibi* ist unhaltbar* et *Wörterbuch*, 4.569, p. 515 et 4.696, p. 526, cité par Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 29.

³³ Hayward Keniston, *The syntax of Castilian Prose. The sixteenth Century*, 1937, Chicago, p. 122, cité par Daniel Gazdaru, *op. cit.*, p. 31.

Pour Gustav Gröber *y* proviendrait de *ībī* en Italie, mais de *HīC* dans le reste de la Romania. En revanche, pour Gustav Körting, même les formes italiennes proviendraient du seul *HīC*.

William Meyer-Lübke, dans son *Dictionnaire étymologique*, suit la thèse de *HīC* comme étymon des pronoms en français, provençal, catalan, castillan et portugais anciens. Il indique cependant que les formes du français et de l'espagnol anciens peuvent également procéder de *ībī*³⁴.

Il faut souligner l'hésitation que cet auteur exprime sur l'étymologie de *y*. En effet, dans sa *Grammaire des langues romanes*, il suggère dans un chapitre que l'ancien espagnol *hi* provient de *HīC* et *ībī* :

À ce propos [les différences entre les termes qui traduisent «ici» et «là»], il faut d'abord citer le lat *hic* et *ibi*, tous deux conservés, mais presque uniquement sous la forme atone, remplissant au point de vue du sens toutes les fonctions que servent à exprimer les locatifs *ad* et *in* et jusque dans une certaine mesure remplaçant même dans ses fonctions le datif [...] : en a.-ital. *i*, franç. *y*, prov. *i*, a.-esp. *hi* (l'esp. mod. n'a plus que *hay*).³⁵

tandis que dans un autre chapitre il propose *HīC* comme seul étymon :

on dit encore en esp. mod. *hay* vis-à-vis du franç. *il y a*. En voici l'explication. Tandis que les pronoms atones proprement dits doivent à des raisons d'accentuation qui remontent à la période indo-germanique primitive, la place qui leur est attribuée aussi en avant que possible dans la proposition, l'adverbe locatif *hic* est à l'origine un mot accentué et pouvait donc se mettre n'importe où, au commencement ou à la fin [...]³⁶

On peut constater que William Meyer-Lübke effectue des analyses différentes qui le font aboutir à ces trois provenances. En effet, une analyse de l'évolution phonétique le conduit à affirmer *ībī* comme étymon, une analyse du comportement de *y* dans la phrase le conduit à proposer, d'une part, un double étymon *HīC* et *ībī* tous les deux atones et, d'autre part, *HīC* comme seul étymon, celui-ci considéré comme une forme à l'origine tonique. Il faut signaler que les pronoms atones suivent des règles déterminées de position dans la phrase alors que les formes toniques, en revanche, sont indépendantes et peuvent apparaître n'importe où. Ainsi donc, la position occupée par le castillan *y*, parfois non conforme aux règles des formes atones, peut faire penser à *HīC* comme étymon de *y*.

Comme il a été dit plus haut, les formes catalanes, selon Daniel Gazdaru, proviendraient de *HīC* :

En primer lugar hay que separar las formas aragonesas *ive*, *ye*, *bi*, *vi*, que son indudables derivados de *ibi*, de las formas catalanas *ich*, *ych*, *hich*, *hic*, *hi*, que son indudables derivados de *hic*.

³⁴ William Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, 1935, Heidelberg, C. Winter, 3^e éd. corr., [1^{ère} éd. : 1911], cité par Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 29. Antonio M^a Badía Margarit attire l'attention sur le fait que Meyer-Lübke, dans le même dictionnaire, déclare que l'ancien espagnol *y*, l'ancien portugais *y* et l'ancien aragonais *ive*, *ye* proviennent de *ībī*. Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 29-30.

³⁵ William Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, 1890, Paris, éd. H. Welter, III, p. 531, § 475.

³⁶ *Ibid.*, III, p. 802, § 720.

Il en voit la preuve dans le *h* de la forme catalane *hi*, lequel, contrairement au *h* des formes castillanes et aragonaises, (*hi* ou *hy*), implique une connexion étymologique avec *hīc* :

En cambio, la *h-* de la forma preponderante catalana *hi*, medieval y moderna, tiene que ser considerada etimológica y como una prueba de que *hi* deriva de *hīc* y no de *ibi*. La principal razón está constituida por la presencia en catalán medieval de las formas *hic*, *hich*, *ich*, *ych* y la ausencia de unas formas parecidas a las aragonesas *ive*, *ye*, *bi*, *vi*.³⁷

Cette affirmation est contestée par Antonio M^a Badía Margarit qui dans la discussion³⁸ qu'il poursuit avec Daniel Gazdaru précise :

Este hecho, al que yo no había dado categoría de problema, lo aprovecha el señor Gazdaru para demostrar que las formas cast. *hi*, arag. *hi*, *hy* (e incluso *hide* < ibidem) no tienen relación con *hic*. No la tiene tampoco la del cat. *hi*, por proceder, como todas, del adverbio prerromance **y*. De todas maneras, la *h-* podría venir apoyada por el recuerdo del adverbio latino *hic*.³⁹

2.1.3. *HīC* et *ĪBī*, double étymon de *y*

Antonio M^a Badía Margarit, dans *Los complementos pronominalo-adverbiales derivados de ibi e inde en la Península Ibérica* (1947), aborde l'étymologie de *y* sous deux angles différents : à partir de *y* / *hi* d'une part, et à partir de *ĪBī* et *HīC* d'autre part. Dans le premier cas, il mène une analyse de *y* vers sa source, en particulier en fonction de sa tonicité, et dans le second cas, selon la nature de *ĪBī* et *HīC* vers la forme résultative *y* / *hi* et en particulier en fonction de critères sémantiques.

Y, eu égard à son évolution phonétique, serait-il atone ? Antonio M^a Badía Margarit part du postulat que *y* est atone :

En efecto, la posición átona de un fonema (no dentro de una misma palabra, sino en un período) explica muchos cambios, y especialmente simplificaciones de sonidos en provecho de los tónicos (que se refuerzan), que serían inexplicables tratándose de tónicos.⁴⁰

Par ailleurs, comme l'affirme William Meyer-Lübke (suivi en cela par Antonio M^a Badía Margarit), *HīC* à l'origine était une forme tonique⁴¹. On peut se demander alors si ce fait a pu avoir une incidence sur l'étymologie de *y*. Autrement dit, *HīC* est-il à l'origine de *y*, étant donné le comportement (comme adverbe tonique) de ce dernier dans la phrase⁴² dans de nombreux cas, ou bien *ĪBī* est-il l'étymon indiscutable ?

³⁷ Daniel Gazdaru, *op. cit.*, p. 33.

³⁸ Daniel Gazdaru dans son article «*Hic, ibi, inde en las lenguas ibero-románicas*» avait contesté les thèses défendues par Antonio M^a Badía Margarit dans «*Los complementos pronominalo-adverbiales derivados de ibi e inde en la península ibérica*». Ce dernier avait répondu aux critiques de Daniel Gazdaru dans un autre article «*Sobre "ibi" e "inde" en las lenguas de la península ibérica*».

³⁹ Antonio M^a Badía Margarit, «*Sobre "ibi" et "inde" en las lenguas de la península ibérica*», *Revista de filología española*, 1951, Madrid, CSIC, XXXV, p. 64-65.

⁴⁰ Antonio M^a Badía Margarit, «*Los complementos pronominalo-adverbiales...*», *op. cit.*, p. 31.

⁴¹ *Ibid.*, p. 30.

⁴² Plusieurs linguistes ont observé que la position de *y* dans la phrase, dans de nombreux cas, ne correspond pas à celle d'un pronom atone. Ce problème sera traité dans le chapitre sur la tonicité (p. 32) et dans celui sur la cliticisation (p. 36).

À ce propos Antonio M^a Badía Margarit signale :

Sólo hay un momento en su *Gramática* [de William Meyer-Lübke] en que parezca aludir a una forma HIC: cuando habla del orden en la frase y de la colocación en ella de los adverbios *ende* e *i* del ant. esp., parte de un adverbio locativo HIC por el hecho de que en el origen era una forma tónica, y lo pone como paralelo de INDE.⁴³

Outre ces raisons, Antonio M^a Badía Margarit a constaté que dans certaines zones géographiques où on parle l'aragonais il est courant d'entendre certaines formes avec *-b-* (par exemple *bi ha*) qui montrent la provenance évidente de *ĪBĪ* et, par conséquent, corroborent l'étymon *ĪBĪ* pour *y*.

Mais d'un autre côté, le pronom *hi* catalan pourrait venir de *HĪC* :

De todos modos no debemos prescindir de la forma HIC, que, aparte de que viene fundamentada en testimonios textuales y documentales, es la que podría explicar, aunque por regresión culta ortográfica, las formas del cat. *hi*, por ejemplo.⁴⁴

En effet, dans certains textes anciens on trouve aussi bien *hĭc* que *hi* avec le même sens. On peut se demander, à nouveau, si le fait que *HĪC* ait été à l'origine une forme tonique a pu avoir une quelconque incidence sur le comportement de *y* dans la phrase, puisque le pronom catalan *hi* a toujours été atone et s'est toujours comporté comme tel⁴⁵.

Mis à part ces considérations sur la tonicité de *y* et ce qu'on peut en déduire par rapport à son étymologie, Antonio M^a Badía Margarit défend l'hypothèse selon laquelle les deux formes *ĪBĪ* et *HĪC* ont joué un rôle dans la formation de *y*.

Pour cet auteur les deux adverbes classiques *ĪBĪ* et *HĪC* ont eu très tôt le même sens «esto, además se prueba porque en latín vulgar y medieval alternan las formas *ĪBĪ* e *HĪC* con igualdad de sentido»⁴⁶. Ce qui a conduit Antonio M^a Badía Margarit à soutenir la double origine étymologique pour *y* :

Si se usaban los dos complementos con idénticos sentidos, es muy lógico deducir que en la elaboración de las formas que derivan de ellos y que han cristalizado en las distintas lenguas románicas han tenido parte los dos adverbios latinos.⁴⁷

Parmi les autres tenants de la double origine de *-y* on peut citer également antérieurement ou postérieurement à Antonio M^a Badía Margarit :

– José Antonio Pascual et Joan Corominas qui dans leur *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico* proposent une étymologie basée sur les deux sources *hĭc* et *ĭbĭ* :

⁴³ Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 30.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 31.

⁴⁵ C'est Antonio M^a Badía Margarit lui-même qui explique le comportement du pronom catalan *hi*, *op. cit.*, p. 204 et suivantes.

⁴⁶ Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 31.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 31.

Y, adv. ant. y arag., 'allí', puede proceder del lat. *ĪBĪ* id. (de donde viene la variante *vi*, y la antigua *ive*), pero también podría venir del lat. *HĪC* 'aquí', según muestra el cat. ant. *hic* 'allí y 'aquí'; es probable que en el adverbio *y* del castellano antiguo, como en el que todavía está en uso en fr., oc. y cat., se confundiesen estas dos palabras latinas.⁴⁸

– Édouard Bourciez pour le français et Pierre Fouché pour le catalan, attribuent plutôt «a *ibi* la paternidad de ese adverbio prerromance **y* en la Romania occidental»⁴⁹. Néanmoins, il est à noter que les deux auteurs admettent pour l'étymologie de *y* le concours parallèle de *hīc* et *ībī*⁵⁰.

– Carlos E. Sánchez Lancis dans «The Evolutions of The Old Spanish Adverbs *ende* and *y* : A Case of Grammaticalization», aussi bien que dans «Sobre la pérdida del adverbio medieval *y* en español preclásico»⁵¹, se contente de présenter les deux origines controversées de *y*, sans prendre position. Dans les deux articles, il dresse un bref état de la question et déclare les deux sources possibles pour expliquer l'étymologie de *y* : d'une part l'adverbe latin *ībī* en accord avec Federico Hanssen, Ramón Menéndez Pidal et Vicente García de Diego parmi d'autres ; ou d'autre part l'adverbe latin *hīc* comme William Meyer-Lübke le suggère. Il signale également la théorie du double étymon proposée par Joan Corominas et José Antonio Pascual.

– Mónica Velando⁵² assume la thèse de Antonio M^a Badia Margarit et s'appuie aussi sur Joan Corominas. Pour Antonio Meilán García, également, ce pronom provient de l'adverbe latin *ībī*, bien qu'il n'écarte pas «la influencia o el cruce con *hīc* 'aquí', según muestra el catalán antiguo *hic* 'allí' ~ aquí»⁵³.

– Pour Jacques Schmidely *y* remonte :

a una forma latina cuyo significado, dicen las gramáticas, permitía contestar a la pregunta *ubi?*, es decir que intervenía para designar un lugar en que estaba algo o alguien, sin idea particular de movimiento. En esto se diferenciaba de las formas locativas capaces de responder a las interrogaciones más específicas *quo?* (adónde?), *unde?* (de donde?), *qua?* (por donde?).⁵⁴

Par ailleurs, Jack Schmidely fait une comparaison avec le français qui, selon le *Dictionnaire historique de la langue française*, souligne la divergence par rapport au castillan : «*i*, que procedía de *hīc*, eliminó a *iv* originado en *ibi*». Cependant, Jacqueline Pinchon, tout en

⁴⁸ Joan Corominas, José Antonio Pascual, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, [1^{re} éd. 1980], 1991, Madrid, Gredos. s. v. *y*.

⁴⁹ Édouard Bourciez : *Précis historique de phonétique française*, § 55, rem. II, Pierre Fouché : *Phonétique historique du roussillonnais*, p. 24, cités par Antonio M^a Badia Margarit, «Sobre "ibi" et "inde"...», *op. cit.*, p. 63.

⁵⁰ Antonio M^a Badia Margarit, *op. cit.*, p. 64.

⁵¹ Carlos E. Sánchez Lancis, «The Evolutions in The Old Spanish Adverbs *ende* and *y* : A case of Grammaticalization», 2001, *Catalan Working Papers in Linguistics*, 9, p. 102. ; «Sobre la pérdida del adverbio medieval *y* en español preclásico», *Historiografía lingüística y gramática histórica. Gramática y léxico*, Veiga, Alexandre y Suárez Fernández, Mercedes (eds.), 2001, Frankfurt/Madrid, Vervuert Iberoamericana, p. 47.

⁵² Mónica Velando, «Algunas consideraciones en torno al adverbio *HY* en castellano medieval», *Historiografía lingüística y gramática histórica. Gramática y léxico*, Veiga, Alexandre y Suárez Fernández, Mercedes (eds.), 2002, Frankfurt/Madrid, Vervuert Iberoamericana, p. 36.

⁵³ Antonio Meilán García, «"Y < ibi" en castellano medieval, sintagma o morfema?», *Verba*, 1988, vol. 15, p. 421.

⁵⁴ Jack Schmidely, «La -y de hay», *Actas del III Congreso Internacional de historia de la lengua española*, 1996, Madrid, Arco Libros, I, p. 196.

soulignant la difficulté que soulève l'étymologie de *y* incline plutôt pour l'hypothèse du double étymon : «Il paraît donc qu'il y a eu interférence des deux adverbes, probablement action de l'un sur l'autre, avec confusion des formes»⁵⁵.

– Bernard Darbord et Bernard Pottier⁵⁶ admettent aussi pour l'étymologie de *y* le concours parallèle de *hīc* et *ībī* et Ralph Penny également, pour qui : «*ahí* < a + esp. méd. *y* "allí" < *ībī* (con pérdida de -B- bajo la influencia de *hīc*)»⁵⁷.

Les problèmes posés par l'étymologie de *y* ont fait l'objet de polémiques dont l'une des plus connues est celle qui a opposé, de 1947 à 1951, Antonio M^a Badía Margarit et Daniel Gazdaru⁵⁸, dont quelques échanges sont présentés ci-après.

2.1.3.1. LA CONTROVERSE ENTRE DANIEL GAZDARU ET ANTONIO M^a BADÍA MARGARIT

Daniel Gazdaru dans «*HIC, IBI, INDE en las lenguas ibero-románicas*» critique les thèses d'Antonio M^a Badía Margarit ci-dessus exposées, ce qui a obligé ce dernier à lui répondre, à travers l'article «*Sobre "IBI" et "INDE" en las lenguas de la península ibérica*». Il nous a paru pertinent de transcrire quelques échanges entre ces deux linguistes.

Daniel Gazdaru :

El primer problema importante, y en el que el autor hubiera podido contribuir con algo nuevo a la filología románica, sería el bosquejado en el segundo capítulo de la primera parte (págs. 29-32), es decir, de poner un poco de orden en el caos provocado por la homonimia y de establecer, con miras a una investigación más profundizada sobre los complementos pronominalo-adverbiales átonos ibero-románicos, cuáles precisamente son derivados de *ibi* y cuáles de *hic*.

Badía Margarit hace la historia bastante completa de la cuestión, pero el problema queda como antes, limitándose el autor a una solución de compromiso :

Me parece obvio ... demostrar que es preferible adoptar la etimología *ibi* para los complementos pronominalo-adverbiales (B. p. 31)

No se entiende por qué no es preferible adoptar la etimología *hic* si sólo se trata de preferencia y no de argumentos científicos. [...] se ve enseguida en el *cuadro morfológico de los derivados de ibi* (pág. 32), donde entre los legítimos derivados de este adverbio latino, figuran también las formas catalanas *hi* e *hic*. Es igual que decir que *hic* deriva de *ibi*.

Verdaderamente el problema es bastante difícil, porque los derivados de *hic* se confunden por homonimia con algunos derivados de *ibi*,⁵⁹

Nous reproduisons ci-après le tableau morphologique présenté par Antonio M^a Badía Margarit et mis en question par Daniel Gazdaru :

⁵⁵ Jacqueline Pinchon, *Les pronoms adverbiaux en et y : Problèmes généraux de la représentation pronominale*, 1972, Genève, Droz, p. 14.

⁵⁶ Bernard Darbord, Bernard Pottier, *op. cit.*, p. 208, § 261.

⁵⁷ Ralph Penny, *op. cit.*, p. 132.

⁵⁸ Voir note 38.

⁵⁹ Daniel Gazdaru, *op. cit.*, p. 31 ; 32.

Francés antiguo: Y, -I, I, IV.
Francés moderno: Y.

Italiano antiguo: IVI, VI, V-.
Italiano moderno: VI, V.

Catalán antiguo: HI, Y, I, HIC, -Y, -I, -HI, J.
Catalán moderno: HI.

Castellano antiguo: Y, I, HI, HY, -Y, -I, -J.

Cuadro morfológico de los derivados de ĪBĪ⁶⁰

Réponse d'Antonio M^a Badía Margarit :

Creo poder afirmar que el señor Gazdaru no ha interpretado mi manera de tratar las posibilidades etimológicas de *ibi* y de *hic* en la Península Ibérica. No sólo hay un problema fonético de confusión, "porque los derivados de *hic* se confunden por homonimia con algunos derivados de *ibi*" (G. pág. 32) sino que hay también, y esto es lo más importante, un problema de confusión significativa. Los dos adverbios mencionados pasaron, desde el latín vulgar, a indicar una referencia locativa sin precisar concretamente proximidad o lejanía; para estas alusiones a unos términos fijos de la demostración locativa, el latín vulgar usó de un procedimiento muy habitual en él por el cual se salvaron de una desaparición segura otros elementos oracionales : la recomposición de voces poco ricas en cantidad fonética; por ella tenemos en español *aquí* y *allí*. Los adverbios recompuestos se destinaron a la concreción del término de la demostración locativa, y, a pesar de que varios lingüistas se han preocupado, con éxito, por buscar otros sucesores de *hic* en la Romania, los dos adverbios, *hic* e *ibi*, usados solos, pudieron provocar la formación de un adverbio átono único, fundamentalmente monosilábico (y aun monofónico), y con un valor vago de referencia locativa, sin atribución a un término demostrativo determinado. No nos movemos, todavía, de la etapa que antes llamábamos "fase románica primitiva", y que hoy algunos lingüistas denominan, con acierto, "prerromance". Este adverbio prerromance *y (que luego se concreta en varias grafías : y, i, hi, etc.) procedería fundamentalmente de *ibi*, aunque, por la citada confusión fonética y semántica entre *ibi* e *hic*, algo podría deber a este último, [...] Lo que precede está de acuerdo con lo que han establecido tradicionalmente los lingüistas al atribuir con preferencia a *ibi* la paternidad de ese adverbio prerromance *y en la Romania occidental.⁶¹

Daniel Gazdaru :

En primer lugar hay que separar las formas aragonesas *ive*, *ye*, *bi*, *vi*, que son indudables derivados de *ibi*, de las formas catalanas *ich*, *ych*, *hich*, *hic*, *hi*, que son indudables derivados de *hic*.

Todas las otras formas (cast. y, i, hi; arag. y, hi, hy; cat. i, y), fonéticamente homónimas piden una explicación que es algo difícil pero no imposible. : [...]

La forma predominante castellana ha sido y, la única conservada hasta hoy en construcción con haber : *hay*. Formalmente, deriva mejor de *ibi* que de *hic*, como lo prueba el cambio sufrido por la forma homónima francesa y de la expresión similar *il y a* :

ibi > *ivi* > *iue* > *iu* > y

⁶⁰ Antonio M^a Badía Margarit, «Los complementos pronominalo-adverbiales...», *op. cit.*, p. 32.

⁶¹ Antonio M^a Badía Margarit, «Sobre "ibi" et "inde" ...», *op. cit.*, p. 62-63.

o el cambio documentado por las formas aragonesas :

ibi > ive > ye > y⁶²

Réponse d'Antonio M^a Badía Margarit :

las tres hablas peninsulares en cuestión, castellano, aragonés y catalán, usan normalmente un derivado del adverbio prerromance *y; así las formas más frecuentes del complemento pronominal-adverbial de atribución son, en el dominio del castellano, y e i (B. págs. 88-90); en aragonés, hi (con hy), e y (B. págs. 131-134); en catalán, hi e y (B., págs. 167-171). Nótese que estas formas coinciden fundamentalmente con las que el señor Gazdarú aísla como «fonéticamente homónimas» (G., pág. 32), y –añadiré yo– como semánticamente coincidentes. Por esta vía llegamos a la conclusión de que la Romania occidental no conoce más que un adverbio en uso pronominal átono : el prerromance *y, que deriva preferentemente de ibi, como se comprueba, por una feliz circunstancia, con las curiosas formas -b- (bi, vi, etc.) del aragonés (B., págs. 31, 230-231), y como ya creía haber dicho en su lugar (B. páginas 30-31).⁶³

Daniel Gazdarú déclare à propos des formes castillanes et aragonaises :

Lo que se destaca inmediatamente y que sumamente nos interesa para la solución que buscamos al problema planteado en este párrafo es que h- no indica una conexión etimológica con hic, sino una simple grafía, debida a la inestabilidad ortográfica medieval.⁶⁴

Réponse d'Antonio M^a Badía Margarit :

En primer lugar, la h- de varios casos de hi "no indica una conexión etimológica con hic, sino una simple grafía, debida a la inestabilidad ortográfica medieval" (G., pág. 33)⁶⁵ [...] lo aprovecha el señor G. para demostrar que las formas cast. hi, arag. hi, hy (e incluso hide < ibidem) no tienen relación con hic. No la tiene tampoco la del cat. hi, por proceder, como todas, del adverbio prerromance *y. De todas maneras, la h- podría venir apoyada por el recuerdo del adverbio latino hic : [...]»⁶⁶

La h- de hi, hy (que encontramos tanto en castellano como en aragonés como en cat.) puede deberse, como muy bien argumenta el señor G., a simple inestabilidad; pero, dentro de esa inestabilidad, la forma latina hic –por otra parte muy afín, en el significado, a *y, también locativo- puede haber actuado de asidero para el inexperienced copista [...] dentro de la inestabilidad gráfica medieval, el adverbio latino ibi –también, por locativo, muy afín al locativo prerromance *y- puede haber provocado una tradición de bi, muy restringida geográficamente, que no aparece documentada en lo antiguo, y que modernamente se limita a unas pocas localidades del aragonés pirenaico. El segundo de los problemas que nos plantea la filología con sus materiales medievales, se centra en la –c de algunas formas catalanas (hic y afines, B., págs. 170-171). Esta –c se ha de explicar, naturalmente, por hic. Nótese que las formas con y (y afines), como hemos dicho antes, son las más abundantes en catalán antiguo, de modo que lo de "escasas" (G., pág. 33) es inexacto. Esa –c ha de

⁶² Daniel Gazdarú, *op. cit.*, p. 32.

⁶³ Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.* p. 64.

⁶⁴ Daniel Gazdarú, *op. cit.*, p. 33.

⁶⁵ Quelques lignes plus bas Daniel Gazdarú déclare : «En cambio, la h- de la forma preponderante catalana hi, medieval y moderna, tiene que ser considerada etimológica y como una prueba de que hi deriva de hic y no de ibi. La principal razón está constituida por la presencia en catalán medieval de las formas hic, hich, ich, ych y la ausencia de unas formas parecidas a las aragonesas ive, ye, bi, vi. Entonces también las escasas formas catalanas y, i pertenecen a la misma etimología hic y han de considerarse como simples variantes ortográficas, nacidas de una tendencia fonética en la respectiva ortografía, o de una influencia ortográfica española.»

⁶⁶ Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 64-65.

interpretarse (de manera parecida a la *h-* y *-b-* de los casos examinados antes) como presión, en el copista medieval, del adverbio latino *hic*, de gran afinidad fonético-semántica con el adverbio prerromance **y*. éste adoptaría, pues, en algunos casos, la *-c*, por otra parte carente de todo valor fonético.⁶⁷

2.1.3.2. SYNTHÈSE DES ÉCHANGES ENTRE DANIEL GAZDARU ET ANTONIO M^a BADÍA MARGARIT

Daniel Gazdaru déplore que Antonio M^a Badía Margarit n'ait pas dit clairement quels compléments pronominalo-adverbiaux étaient dérivés de *HĪC* et quels autres provenaient de *ĪBĪ*, ce qui aurait permis de résoudre les problèmes dus à l'homonymie. D'autre part, il est persuadé que le *hi* catalan provient de *HĪC* et les formes castillanes et aragonaises de *ĪBĪ*. Par conséquent, il déduit du tableau des dérivés de *ĪBĪ* présenté par Antonio M^a Badía Margarit (page 17) que la forme *HĪC* est issue de *ĪBĪ*, ce que l'incriminé conteste évidemment.

Par ailleurs Daniel Gazdaru interprète le *h* de *hi* ou *hy* castillans et aragonais comme des simples variantes orthographiques. En revanche, dans le *hi* catalan il y voit la preuve de sa filiation avec *HĪC* et pas avec *ĪBĪ*.

Pour Antonio M^a Badía Margarit les dérivés de *HĪC* et *ĪBĪ* non seulement présentent des problèmes de confusion phonétique mais aussi de confusion sémantique car, depuis le latin vulgaire, les deux adverbes opèrent une référence locative sans précision de distance. Il n'est pas exclu, selon Antonio M^a Badía Margarit, que les deux adverbes latins aient pu susciter la formation d'un seul adverbe, atone, monosyllabique et monophonique avec un sens de référence locative vague. Tout cela, précise cet auteur, a lieu pendant l'étape préromane. Cet adverbe résultatif **y*, qui deviendra *hi*, *hy*, *i*, etc. dans la langue romane, proviendrait plutôt de *ĪBĪ*, bien que, compte tenu des confusions phonétiques et sémantiques mentionnées entre *ĪBĪ* et *HĪC*, l'influence de ce dernier ne doive pas être écartée.

Par ailleurs, il affirme catégoriquement que le *y* des trois langues : castillan, aragonais, catalan et même de toute la Romania occidentale, provient d'un dérivé de l'adverbe préroman **y*. De ce fait, le *h* que l'on trouve dans certaines formes (*hi*, *hy*) est attribué à l'instabilité orthographique médiévale. En revanche le *-c* que l'on trouve dans certaines formes catalanes (*hīc* et apparentées) indique un rapport avec *hīc*, mais, selon Antonio M^a Badía Margarit, par influence de l'adverbe latin sur le copiste ; ce *-c* n'aurait donc aucune valeur phonétique.

2.1.4. Synthèse

Entre les dérivés de *HĪC* et *ĪBĪ* il y a eu, d'une part, un problème de confusion phonétique et, d'autre part, un problème de confusion sémantique. Les deux adverbes *HĪC* et *ĪBĪ* en sont venus depuis le latin vulgaire à indiquer une référence locative sans préciser concrètement proximité ou éloignement.

HĪC était à l'origine tonique mais, comme dit William Meyer-Lübke, ils se sont tous les deux conservés presque uniquement sous la forme atone et, déjà dans le latin vulgaire, ils indiquent une référence locative vague. Tout cela se passe dans la période préromane. Il n'y

⁶⁷ Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 65.

aurait donc qu'un seul adverbe pronominal atone dans la Romania occidentale : le préroman *y écrit, ensuite, avec diverses graphies *hi*, *y*, *i* etc., qui proviendrait fondamentalement de *ībī*, bien qu'étant donné la confusion phonétique et sémantique entre *ībī* et *hīc*, il se pourrait que ce dernier ait contribué aussi à sa formation.

La plupart des linguistes adhèrent à l'hypothèse de *hīc* / *ībī* > *y* : Antonio M^a Badía Margarit, José A. Pascual et Joan Corominas, Édouard Bourciez, Pierre Fouché, William Meyer-Lübcke, Mónica Velando, Dieter Wanner, Antonio Meilán García, Bernard Darbord et enfin Bernard Pottier et Ralph Penny.

D'autres attribuent l'étymologie de *y au seul pronom *ībī* : Ramón Menéndez Pidal, Friedrich Diez, Federico Hanssen, García de Diego, Xavier Terrado Pablo et Paul M. Lloyd. Seulement Gustav Gröber, Gustav Körting et Hayward Keniston défendent l'hypothèse que *y* provient de *hīc*.

2. 2. Les systèmes de représentation de l'espace en espagnol médiéval et contemporain (démonstratifs indéclinables)

Selon Maurice Molho «le système des mots "démonstratifs" apporte, en chaque langue où il s'institue, une représentation de l'espace»⁶⁸. Suivant cet auteur,

Les mots «démonstratifs» ou *déictiques* sont, en espagnol, de deux sortes :
Les uns indéclinables, nomment et désignent, en vertu de la substance formelle qu'ils intériorisent, des lieux d'espace (*acá*, *aquí* ~ *ahí* ~ *allí*, *allá*, *acullá* ~ *aquende*, *allende*) ;
Les autres, déclinables par cas de genre et de nombre (ce sont les «démonstratifs» des grammaires), situent dans l'espace les êtres qu'ils désignent (*éste*, *esto*, *aquella*, *aquello*, *etc.*) ou assignent un lieu d'espace à des êtres morphologiquement désignés sous forme substantive (*este niño*, *aquella mesa*, *etc.*)⁶⁹

En espagnol ancien cohabitaient deux systèmes, l'un phorique, composé par *y* et *ende* et l'autre déictique composé par les adverbes locatifs.

Y et *ende* ne sont pas des déictiques. En effet, ces particules ne montrent pas et ne situent pas dans l'espace. Elles sont phoriques, *ana-* si le référent se trouve dans l'antériorité de *y*, *cata-* si le référent se trouve dans l'ultériorité. *Y* et *ende* ne font donc pas partie du système déictique médiéval en tant que formes indépendantes. Mais on les retrouve l'une et l'autre dans le signifiant de certaines formes qui composent le système déictique. En quelque sorte *y* et *ende* ont servi de base à la création d'autres formes.

Au Moyen Âge, le système déictique indéclinable était composé, principalement, des formes suivantes :

⁶⁸ Maurice Molho, «Remarques sur le système des mots démonstratifs en espagnol et en français», *Linguistiques et langage*, 1969, Bordeaux, Ducros, p. 103.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 104-105.

aquí, allí, ahí, (cette dernière d'apparition tardive)
acá, allá, acullá, (cette dernière d'apparition tardive également)
aquende, allende.

Le système déictique contemporain n'a conservé, principalement, que cinq des huit anciennes formes :

aquí, allí, ahí,
acá, allá

Toute la série en *-ende* a disparu du répertoire courant du locuteur espagnol. *Ende*, particule non déictique, a disparu au XVI^e siècle, néanmoins, cette forme se maintient, exceptionnellement, de nos jours dans l'expression *por ende* utilisée dans un registre littéraire, emphatique, voire précieux. Dans une moindre mesure, on peut trouver *allende* également dans des expressions *allende los mares, allende los Pirineos* etc. *Aquende*, en revanche, n'est plus utilisé de nos jours. Il est important de noter qu'il existait un grand nombre de formes apparentées à celles qui viennent d'être mentionnées : *allén, allent, allend, aquén, aquent, aquend*, en plus de celles construites avec des prépositions : *dende, dallend* et *daquend*.

Acullá, autre forme désuète aujourd'hui, pourrait néanmoins être utilisée dans un registre très littéraire ou précieux.

2. 3. Étymologie des adverbes déictiques avec lesquels *y* est susceptible d'être mis directement ou indirectement en rapport

Dans le chapitre consacré à l'étymologie de *y* il a été dit qu'une double source latine est à l'origine de ce pronom adverbial : *HĪC* et *ĪBĪ* qui offrent, en réalité, trois hypothèses étymologiques : selon la première, *ĪBĪ*, seul, serait l'étymon de *y* ; selon la deuxième, *HĪC*, seul, serait l'étymon de *y* et selon la troisième, c'est la combinaison des deux, *ĪBĪ* sous l'influence de *HĪC* (*ĪBĪ/HĪC*), qui aurait été à l'origine de *y*.

Quoi qu'il en soit, depuis le latin vulgaire, *hĭc* et *ībī* faisaient référence à un lieu sans localisation précise. La langue, pour préciser cette localisation, a eu recours à un moyen assez habituel dans ce domaine. Elle a associé certaines particules aux adverbes de lieu latins, donnant ainsi naissance aux adverbes déictiques actuels dotés, eux, de la capacité de situer un être dans l'espace par rapport au locuteur, capacité résumée dans l'adjectif «déictiques» qui leur est appliqué.

En effet, et tous les linguistes et grammairiens sont d'accord sur ce point, les adverbes de lieu ont la capacité de situer des êtres dans l'espace par rapport à un point de référence qui est le locuteur à l'instant de la prise de parole. Le *MOI / HĪC* et *NUNC* impose sa vision du monde. Nous développerons plus bas les conséquences qui en dérivent.

Pour Ramón Menéndez Pidal⁷⁰ c'est en latin ancien ou impérial que sont apparues les combinaisons construites au moyen d'une préposition plus un adverbe et le *romance* a continué d'en créer de nouvelles : *ad-illíc* : *allí*, *ad-illac* : *allá*, *ad hīc* : *ahí*.

Sont apparues, dans la même veine, des combinaisons entre deux adverbes : *Eccum* (archaïque et vulgaire pour *ecce eum*) *hīc* ou *hāc* ou *īnde* ou *illāc* : *aquí*, *acá*, *aquende*, *acullá* respectivement et analogiquement *ellum* (archaïque pour *illum*) *īnde* : *allende*, s'il ne provient pas de *adillíc īnde*. Nous allons analyser ci-dessous chacun de ces déictiques ainsi que les particules *eccum*- et *ad*- qui ont donné respectivement *ac*- / *aqu*- et *a*-.

2.3.1. *Aquí*

Aquí, selon Ramón Menéndez Pidal, provient du latin vulgaire *eccum hīc* et peut avoir, d'une part, un sens spatial, 'en este lugar' et, d'autre part, temporel, 'en este momento, ahora'⁷¹. Cette forme *aquí* a été associée à d'autres prépositions, d'où ont résulté de nouveaux signes tels que : *daquí*, 'desde ahora' ou également 'desde aquí lejos'⁷², et *desaquí*, avec un sens temporel 'desde ahora'⁷³.

La thèse défendue par Ramón Menéndez Pidal est largement suivie. Elle l'est, entre autres par :

- Martín Alonso dans le *Diccionario histórico y moderno de la lengua española (siglos XII al XX) etimológico, tecnológico, regional e hispanoamericano*⁷⁴ et le *Diccionario medieval español – Desde las Glosas Emilianenses y Silenses (s. X) hasta el siglo XV*⁷⁵. Pour cet auteur cette forme a été employée à partir du XII^e siècle dans le *Cantar de Mio Cid*.
- Manuel Alvar et Bernard Pottier dans leur *Morfología histórica del español*⁷⁶.
- Bernard Darbord et Bernard Pottier dans *La langue espagnole*⁷⁷ et
- Federico Hanssen dans sa *Gramática histórica de la lengua castellana*⁷⁸.

Joan Corominas, de son côté, mentionne une autre forme recomposée *daquia* ou *dequia*, avec les sens 'de aquí a', et 'hasta'⁷⁹, qui aurait été employée jusqu'au XVI^e siècle.

La langue n'a retenu, en définitive, aucune de ces trois formes *daquí*, *desaquí* ou *daquia*, préférant sans doute un système déictique ternaire *aquí*, *ahí*, *allí* qui divise l'espace en trois «zones», avec la possibilité d'exprimer les notions 'desde ahora, desde aquí, de aquí a, hasta' au moyen de prépositions non fusionnées *de* / *desde aquí* ou encore *de aquí a*.

⁷⁰ Ramón Menéndez Pidal, *Manual...*, *op. cit.*, p. 333, § 128.2.

⁷¹ *Ibid.*, p. 334, §. 128.2.

⁷² Ramón Menéndez Pidal, *Cantar de Mio Cid...*, *op. cit.*, p. 615.

⁷³ *Ibid.*, p. 623.

⁷⁴ Martín Alonso Pedraz, *Diccionario histórico y moderno de la lengua española (siglos XII al XX) etimológico, tecnológico, regional e hispanoamericano*, 1947, Madrid, Aguilar, s. v. *aquí*.

⁷⁵ Martín Alonso Pedraz, *Diccionario medieval español desde las glosas emilianenses y silenses s. X hasta el siglo XV*, tomo I y II, 1986, Salamanca, Universidad pontificia de Salamanca, s. v. *aquí*.

⁷⁶ Manuel Alvar, Bernard Pottier, *op. cit.*, p. 332.

⁷⁷ Bernard Darbord, Bernard Pottier, *op. cit.*, p. 208.

⁷⁸ Federico Hanssen, *op. cit.*, p. 261, § 623.

⁷⁹ Joan Corominas, José Antonio Pascual, *op. cit.*, s. v. *aquí*.

Selon Joan Corominas *aquí*, conformément à la thèse exposée par Ramón Menéndez Pidal, provient du latin vulgaire *eccum hīc*, donc une combinaison de *eccum* 'he aquí', pris comme particule emphatique et *hīc*, 'aquí'. La première occurrence, selon cet auteur, aurait été trouvée dans le *Cid*. Il signale également que, selon d'autres auteurs parmi lesquels Bernard Herman Jozeph Weerenbeck, cette forme proviendrait, de *atque hīc*. Joan Corominas, cependant, refuse cette hypothèse car dit-il :

Se parte de la idea falsa de que ECCUM HIC sólo podía dar **equi*, pero compárese *alli* ILLIC, *allá* ILLAC, *allen(de)* ILLINC, cat. *allò* 'aquello' ILLUD, etc.⁸⁰

2.3.2. *Acá*

Ramón Menéndez Pidal, dans le *Manual de Gramática española* (§ 128.2), indique comme origine *eccum* + *hāc*, bien qu'initialement, dans le *Cantar de Mio Cid – texto, gramática y vocabulario*⁸¹ cet auteur, citant William Meyer-Lübke, suggère que *acá* pourrait également provenir de *atque-hac*.

Pour Joan Corominas *acá*, une variante de *aquí*, provient du latin vulgaire *eccum* + *hac* 'por aquí' et, comme il a été dit dans *aquí*, il conteste l'hypothèse de *atque* dans l'étymologie de cet adverbe. Par ailleurs, la première apparition, selon cet auteur, remonte à 1074.

Martín Alonso, dans le *Diccionario medieval español desde las glosas emilianenses y silenses*, donne comme étymologie *eccum hac* mais quelques années auparavant dans le *Diccionario histórico y moderno de la lengua española (siglos XII al XX) etimológico, tecnológico, regional e hispanoamericano*, il suit William Meyer-Lübke, qu'il cite et propose «der. de *ecc(um) hac* o de *atque-hac*.» Pour cet auteur cette forme a été employée à partir du XII^e siècle.

2.3.3. *Aquende*

L'étymologie de cette forme est loin de faire l'unanimité. Ramón Menéndez Pidal dans son *Manual de Gramática histórica* donne comme origine *eccum* + *īnde*. Précédemment, dans l'édition critique du *Cantar de Mio Cid*, il avait proposé une origine de création romane : *aquí* + *ende*. Pour Joan Corominas, en revanche :

Aquende procede de *aquén de* 'mas acá de' que viene del latin vulgar *eccum hinc*, *eccum*, compuesto con *hinc* 'de acá', adverbio de la misma familia que HIC y HAC antes citados: el uso casi constante de *aquén* en combinación con *de* hizo que se aglutinaran las dos palabras resultando *aquende*.⁸²

Cette hypothèse est également défendue par Manuel Alvar et Bernard Pottier, qui évoquent la possibilité, néanmoins, de l'influence de *ende* dans le processus d'agglutination :

⁸⁰ Joan Corominas, José Antonio Pascual, *op. cit.*, s. v. *aquí*.

⁸¹ Ramón Menéndez Pidal, *op. cit.*, p. 424.

⁸² Joan Corominas, J. A. Pascual, *op. cit.*, s. v. *aquí*.

Una evocación del movimiento semejante a la que hizo nacer a *acá*, es la que sirvió para formar *aquén* 'del lado de acá' (<*accu hinc). Su empleo como elemento de relación ("aquent del aqua", 1194), hizo que se aglutinara con la preposición *de* (*aquende*), aunque también pudo haber influencia de *inde*, como apuntó Gonzalo Correas.⁸³

Dans les deux dictionnaires déjà cités, Martín Alonso Pedraz présente trois entrées apparentées : *aquén*, *aquend* et *aquende*, dont le traitement diffère d'un dictionnaire à l'autre.

Dans le plus ancien, *aquén* ne fait l'objet d'aucune explication étymologique. L'auteur se limite à donner le sens 'aquende' et la période – XIII^e et XIV^e siècles – pendant laquelle cette forme a été exploitée. Alors que dans le dictionnaire médiéval, il postule que cette forme provient de *eccum inde* et confirme le sens et la période d'emploi.

Dans le dictionnaire historique, l'étymologie qui est proposée pour la deuxième forme *aquend* est *aquí* + *ende* et peut avoir un sens spatial 'desde aquí' ou temporel 'desde ahora'. Par ailleurs, il peut exister une variante *aquent*. En revanche, dans le dictionnaire médiéval, Martín Alonso Pedraz ne propose aucune origine pour cette deuxième forme. La définition qu'il en donne est 'aquende, de la parte de acá' et il dit seulement qu'il s'agit d'une forme attestée au XIII^e siècle, au lieu du XII^e siècle qui figure dans le premier dictionnaire.

Quant à la troisième entrée, *aquende*, Martín Alonso donne comme étymologie *acuende* de *eccum hinc* 'de más acá de' dans les deux dictionnaires. Ce n'est pas tout à fait la même hypothèse que celle défendue par Joan Corominas pour qui la base de *aquende* est *aquen* du latin vulgaire *eccum hinc*. Quant à la date de la première documentation attestée, Corominas donne un exemple qui remonte à 1061, ce qui confirme la période à partir de laquelle cette forme a été employée selon Martín Alonso. Par ailleurs cet auteur constate que cette forme a été plus longuement employée que les autres, du XI^e au XV^e siècles⁸⁴.

Ramón Menéndez Pidal, dans son édition critique du *Cantar de Mio Cid*, enregistre également les variantes : *aquend* et *daquen(-t)* avec le sens locatif de 'desde aquí', 'aquí de lejos' ou temporel 'desde ahora'. Pour ces formes il propose la même étymologie *aquí* + *ende* que pour *aquende* que nous avons mentionné plus haut.

Dans sa *Gramática histórica de la lengua castellana*⁸⁵, Federico Hanssen propose, suivant Andrés Bello (§ 384)⁸⁶ et Rufino J. Cuervo (D. I, 391, 594) qu'il cite, une autre étymologie : *acá* + *ende* et s'appuyant sur Cornu, pour la forme *daquend* (encore une combinaison sur *aquend*) : *de acá ende* (Cornu, R. X, 91). Il faut noter que Federico Hanssen ne suggère aucune explication étymologique pour la forme *acá*.

⁸³ «De este *ende* salieron *aquende*, *allende*», Gonzalo Correas, *Arte de la lengua española castellana*, [1625], cité par Alvar et Pottier, op. cit., p. 331-332, note 59.

⁸⁴ Martín Alonso, op. cit., s. v. *aquende*.

⁸⁵ Federico Hanssen, op. cit., p. 262, § 623.

⁸⁶ Andrés Bello n'offre aucune étymologie pour les adverbes de lieu. Il se limite à déclarer que *aquende* est 'del lado de acá' et *allende* 'del lado de allá'.

2.3.4. *Allende*

Ramón Menéndez Pidal, dans son *Manual* (§ 128.2), propose deux étymologies pour cette forme : *ellum* [(particule archaïsante pour *illum*) par analogie avec *eccum*] + *inde* ou *adillic* + *inde*. Néanmoins, dans son édition critique du *Cantar de Mio Cid*, il avait suggéré une origine de création romane : *alli* + *ende*, comme *aquí* + *ende* pour *aquende* que nous avons présenté plus haut. Dans les deux cas il lui faut expliquer la perte du 'i', car les formes *aquiende* et *alliende*⁸⁷ sont rares : «la *i* se perdió como vocal final de palabra proclítica»⁸⁸.

Dans cette même édition critique il enregistre les variantes *al[l]en*, et *al[l]ent*. Les premières avec le sens 'de la parte de allá', les secondes avec le sens de 'allende, de la parte de allá'. Et aussi *dal[l]ent*, avec le sens 'de la parte de allá'⁸⁹.

Selon Joan Corominas *allende* [*allende parte de*,] est attestée pour la première fois en 1056, [M. Pidal (Orig., 390)] et provient de *allen de* 'más allá de', du latin *illīnc* 'de allá', adverbe de même racine que *illāc*. Comme pour *aquende*, l'emploi fréquent de *allén* associé à la préposition *de* a conduit à l'agglutination des deux mots, d'où *allende*. À l'origine *allén* avait le sens de 'de allá', comme son étymon latin. Plus tard, par souci de clarté, *allén* s'est associé à la préposition *de* et on a dit *d'allén* 'de allá', et on a employé cette forme comme simple synonyme de 'allá', alors qu'en castillan *allén de*, *allende* a été employé avec le sens de 'más allá de'.

Joan Corominas conteste l'étymologie proposée par Menéndez Pidal (*ellum* + *inde* ou *adillic* + *inde*) car l'existence prouvée d'une variante archaïsante **illince* qui aurait donné *allence* avec le sens de 'más allá de' confirme l'origine *illinc* pour la forme *allende* :

Junto a ILLINC vivió también en iberorromance su variante arcaica *ILLINCE (> it. ant. *linci*) como ha señalado muy atinadamente J. L. Pensado: ast. ant. *allence* (SS XIII-XIV), 'más allá de' ("tan bien *aquence* la agua de Nelon como *allence*") y gall. ant. *alençe* ("*alençe* o rio") (1274, 1310) (Archivum, Oviedo 1960, 59-61; Acta Salmant. n° 51, 12-13): - elocuente confirmación de que ILLINC vivió en España y que de ahí viene por lo tanto *allén* ~ *allende*.⁹⁰

Par ailleurs, le *-d* ou le *-t* des variantes *allend* ou *allent* est dû à une fausse analogie comme celle qui est à l'origine des formes *algund* (*-t*), *ningund* (*-t*) étudiées par Ph. H. Churchman (Estudios Bonilla, 1930, II 535-8)⁹¹. Cette explication est valable également pour les variantes *aquend* et *aquent*⁹². Joan Corominas mentionne également la variante *aliende* et *aliende de* 'además de'.

Quant à Martín Alonso Pedraz, il traite le cas *allende* de façon rigoureusement parallèle à celui d'*aquende* et, par ailleurs, dans ses deux dictionnaires déjà cités, présente quatre entrées

⁸⁷ Il est à noter que Martín Alonso dans son *Diccionario histórico y moderno* présente l'entrée *aquiende* avec le sens de 'aquende, de la parte de acá', dont il affirme l'emploi pendant le XVII^e siècle.

⁸⁸ Ramón Menéndez Pidal, *op. cit.*, p. 470. 30 et 615. 13.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 450.22 et 24 ; 614.30 et 32.

⁹⁰ Joan Corominas, José Antonio Pascual, *op. cit.*, s. v. *allá*.

⁹¹ Cité par Joan Corominas, José Antonio Pascual, *ibid.*

⁹² Joan Corominas, José Antonio Pascual, *ibid.*, s. v. *aquí*.

apparentées : *allén*, *allend*, *allende* et *allent* dont le traitement diffère d'un dictionnaire à l'autre.

Dans le plus ancien Martín Alonso Pedraz déclare que *allén* provient de *allende* et qu'il est employé aux XIV^e et XV^e siècles, alors que dans le dictionnaire médiéval l'étymologie reste inchangée mais la période d'exploitation est avancée au XI^e siècle⁹³.

Pour *allend* Martín Alonso Pedraz ne propose d'étymologie dans aucun des deux dictionnaires, mais fait varier la période pendant laquelle cette forme est employée. Dans le dictionnaire historique celle-ci couvre les XIII^e et XIV^e siècles tandis que dans le dictionnaire médiéval elle est réduite au seul XIII^e siècle.

Pour la forme *allende*, cet auteur propose la même étymologie dans les deux dictionnaires, à savoir *ille inde* et donne le même sens 'más allá, de la otra parte de allá'. Par ailleurs, le XIII^e siècle est la période à partir de laquelle cette forme est employée selon ce que cet auteur indique dans les deux dictionnaires déjà mentionnés.

En ce qui concerne *allent*, les deux dictionnaires présentent la même étymologie : *allende* et la même durée : les XII^e et XIII^e siècles⁹⁴.

Pour Bernard Darbord et Bernard Pottier, qui suivent la théorie de Joan Corominas, les formes *allén* et *allende* proviendraient de *a + illinc + de*. C'est aussi cette origine que Manuel Alvar et Bernard Pottier privilégient pour *allen*, puis, *allende*, bien qu'il ne faille pas écarter l'influence de *inde* – comme dans la formation de *aquende* – dans le processus d'agglutination.

2.3.5. *Acullá*

Pour Ramón Menéndez Pidal (*Manual* § 128.2) cette forme provient du latin vulgaire *eccum illāc*, mais Joan Corominas n'en est pas très convaincu : «parece venir del lat. vg. ECCUM ILLĀC 'he allá'»⁹⁵. Son hésitation est due au fait que, selon cet auteur, cette forme aurait dû être **aquellá* ; en conséquence il suggère la possibilité que le castillan ait pris *acullá* du galicien-portugais dont la forme équivalente était composée de *acó* 'acá', *aquí* et *lá* 'allá' : il s'agirait donc d'une origine romane⁹⁶.

sin embargo es algo extraño que el resultado en cast. y port. no sea **aquellá* (...), y así habrá que tener en cuenta la posibilidad de que en cast. se tomara del gall.-port., donde ya

⁹³ Il convient de rappeler que le *Dictionnaire historique et moderne* traite une période allant du XII^e au XX^e siècles. Il est évident, par conséquent, que si l'emploi d'une forme donnée n'est pas compris dans la période étudiée, l'information concernant l'emploi de ladite forme ne peut pas figurer dans la définition de la forme en question. Néanmoins, il y a certaines différences entre les deux dictionnaires concernant la durée des emplois de certaines formes qui restent inexplicables.

⁹⁴ Martín Alonso, Pedraz, *Diccionario histórico y moderno...*, (op.cit.), s. v. *allen*, *allend*, *allende*, *allent* et *Diccionario medieval español desde las glosas emilianenses y silenses s. X hasta el siglo XV*, tomo I y II, 1986, Salamanca, Universidad pontificia de Salamanca, s. v. *allen*, *allend*, *allende* et *allent*.

⁹⁵ Joan Corominas, José Antonio Pascual, op. cit., s. v. *allá*.

⁹⁶ Nous adhérons à la thèse défendue par Joan Corominas pour les mêmes raisons que pour le cas de l'étymologie de *ahí*, que nous verrons plus bas : apparition tardive et rareté d'occurrences.

se documenta en el S. XIV, por lo menos, y que allí sea compuesto de *acó* 'acá', 'aquí' (lat. ECCUM HÖC) y *lá* 'allá'.⁹⁷

En castillan, la première occurrence attestée remonterait, selon Joan Corominas, à 1300 environ. Néanmoins, dans les ouvrages de notre corpus nous avons trouvé 3 occurrences dans *la General Estoria* (1272) et 2 autres dans *La gran Conquista de Ultramar* (entre 1295 et 1312).

1) uera que departido auemos nos ya delas razones destas cosas enla estoria dell Exodo, pero conuiene nos a fablar agora aqui dellos de cabo, lo uno por quelas dixo Moysen estas leys **aculla** e las dize el mismo aqui de cabo, lo al por que uienen y palabras que non dixo el assi **aculla** en ellas, auemos nos otrosi a departir aqui dellas de cabo, onde nos nasce razon deste logar por que nos conuiene a dezir uos quantas eran las maneras delos panes de que comien enlos sacrificicos dela uieia ley, e son estas:

General Estoria, 578, 32a

2) que enel Exodo dixo Moysen que estos ordenamientos quelos fiziera por conseio del obispo Jetro, su suegro, e aqui diz quelos pidio el al pueblo e quello fizo con ellos; mas a quien lo bien entendiere non es contrallo, e desfaze maestre Pedro esta contralla desta guisa, e diz que todo fue, e que en las razones dell Exodo quello ordeno assi en su poridad por el conseio de Jetro. E aqui diz quello demandando al pueblo, e quello fizo con su otorgamiento dellos; e tod esto assi fue **aculla** e aqui, por que razona maestre Pedro e otros con el, e aun muestra lo la razon, que non ay contralla ninguna e bien diz Moysen.

General Estoria, 708, 48a

3) mas que subiria él primero, que era su vasallo é lo debia hacer. El Conde dióle del hombro é echóle **acullá**, é quiso subir en todas maneras. Estonce don Folcos trabóle de la cinta é tiróle muy de récio, é díjole que non le dejaria allá subir por ninguna manera. El obispo de Puy é los otros que hí estaban dijeron al Conde que decia bien el caballero, que le dejase subir; é el Conde hóbolo de hacer.

La Gran conquista de Ultramar, libro II, c. LXXIII, p. 234.

4) é cargáronla tanto, que hobo de quebrar con ellos, é hobo heridos tres ó quatro; é tan grande fué el ruido que hicieron, que lo oyó el Duque **acullá** donde estaba, é hobo muy gran miedo que todos eran muertos, é vino corriendo, é quando vió los muertos é los heridos é los otros que estaban desmayados comenzólos de conhortar, é díjoles que, pues los hombrse honrados estaban arriba, que non habian ellos por qué dubdar, é fizo subir la mayor parte dellos por aquella escala que subiera Boymonte encima. E desque fueron, contólos el armenio é halló que no eran mas de ciento; é dijo que poca compañía habia allí para tomar por fuerza tamaña villa como Antioca; que subiesen mas.

La Gran conquista de Ultramar, libro II, c. LXXIII, p. 234

Acullá a été employé surtout en opposition avec un autre adverbe de lieu, souvent *allá*, et Joan Corominas signale que, dans certains exemples présentés par Rufino J. Cuervo, (*Dicc.* I, 171, α) *acullá* est employé de manière indépendante, «como un mero sinónimo enfático de *allá*»⁹⁸.

⁹⁷ Joan Corominas, José Antonio Pascual, *op. cit.*, s. v. *allá*.

⁹⁸ *Ibid.*

Martín Alonso Pedraz, pour cette forme, propose la même étymologie que Menéndez Pidal, *eccum* 'he aquí' *illāc* 'por allí'. Dans le dictionnaire historique, il indique une période d'exploitation allant du XIV^e au XX^e siècles, mais dans le dictionnaire médiéval il avance la date de parution au XIII^e siècle.

Enfin, Federico Hanssen, puis Darbord et Pottier (bien que ces derniers ainsi que Manuel Alvar et Bernard Pottier proposent la particule supposée *accu* au lieu de *eccum*), suivent l'étymologie proposée par Ramón Menéndez Pidal (*eccum illāc*).

2.3.6. *Allí* et *allá* :

Les étymons de ces deux formes ne présentent pas de difficultés majeures. Ramón Menéndez Pidal propose *ad-illīc* et *ad-illāc* comme étymons de *allí* et *allá* respectivement. Cette théorie n'est pas réellement discutée : ainsi pour Joan Corominas *allí* est un dérivé de *allá* et provient du latin *illīc*, de la même racine que *illāc* ; *allá* du latin *illāc* 'por allá'. Martín Alonso propose *allí* de *illic* 'en aquel lugar' et *allá* de *illāc* 'por allá', 'allí'. Pour cet auteur les deux adverbes peuvent avoir un sens temporel qui serait pour *allí* 'entonces', 'en tal ocasión' et pour *allá* l'expression d'une époque passée, comme par exemple 'allá en mis mocedades'. Pour Federico Hanssen, *allí* et *allá* proviennent, respectivement, de *illīc*, *illāc*, mais pour lui la provenance du *a* initial n'est pas connue. Pour Bernard Darbord et Bernard Pottier dans *La langue espagnole* et pour Manuel Alvar et Bernard Pottier dans la *Morfología histórica del español*, *allí* provient de *a* + *illic* et la première documentation attestée se trouve dans le *Cid*, ce qu'affirme également Joan Corominas. Celui-ci confirme, également dans le *Cid*, la première documentation attestée de la forme *allá*, alors que Martín Alonso, dans les deux dictionnaires, historique et médiéval, déclare le XII^e siècle comme période à partir de laquelle ces deux formes ont été employées. Toutefois, tout en mentionnant des exemples du *Cid* présentés par Ramón Menéndez Pidal, il ne précise pas qu'ils constituent la première documentation attestée⁹⁹.

De notre côté, nous n'avons trouvé d'exemple datant du XII^e siècle pour aucune de ces deux formes (*allí* et *allá*). La première occurrence de *allí* recensée dans notre corpus est datée vers 1205 :

- 5) Vna grant pieça **ali** estando, de nuestro amor ementando

Crestomatía, Siesta de abril, 134, h. 1205

La première occurrence de *allá*, nous la trouvons dans un texte identifié de 1210 :

- 6) E de aqueſta manda que nos fazemos, que por ninguna coſa nin por debda nin por otra demanza, que aquel quinto ques non retenga τ que los lieuen **ala**.

Documentos lingüísticos, T. 269, p. 365, 17. 1210 Carmena

⁹⁹ La date de composition du poème *El Cantar de Mio Cid* n'étant pas connue avec exactitude d'une part, et Martín Alonso ne donnant pas de référence attestée d'autre part, il est difficile de donner une date précise d'apparition pour ces deux formes *allí* et *allá*.

Selon Manuel Alvar et Bernard Pottier, cette forme *allí* favorise l'apparition d'autres formes composées parallèles, avec *illāc* : *allá* et avec *illinc* : *allén* (puis *allende*), mais cette affirmation est en contradiction avec Joan Corominas qui considère que *allí* et *allende* sont des dérivés de *allá*.

Parmi les variantes enregistrées sur la base de ces deux adverbes, Ramón Menéndez Pidal (*Cantar de Mio Cid*) mentionne *alá* et *alí* (comme nous pouvons le constater dans les exemples présentés), lesquels selon lui correspondraient tout simplement à des graphies différentes ; il leur ajoute *dallá*.

2.3.7. *Ahí*

Contrairement à Ramón Menéndez Pidal qui en fait un dérivé de *ad hīc*, Martín Alonso Pedraz et Joan Corominas voient en *ahí* une création romane qui provient de *y / hi* précédé de la particule *a-*, «demostrativa o enfática, que aparece en *ayer*, *allá* y análogos»¹⁰⁰.

En effet, selon Joan Corominas, il faut rapprocher *ad hīc*, étymologie supposée de *ahí*, de *eccum hīc*, étymologie de *aquí*, communément admise par tous les linguistes qui ont étudié cette question. Étant donné que *hīc* signifie 'aquí' et que *eccum* est une simple particule emphatique, la différence de sens entre *ad hīc* et *eccum hīc* viendrait donc de la préposition *ad* 'cerca de'. Mais pour Joan Corominas il est évident qu'il ne faut pas dissocier *ahí* de *y*,

ya que en la Edad Media las dos palabras tienen los mismos usos y valores, con la única diferencia de que aquella tiene carácter tónico y ésta puede ser átona; luego la adición de *a-* es romance y este elemento carente de valor significativo sólo sirvió para ampliar el cuerpo del vocablo.¹⁰¹

Nous ne sommes convaincus ni par le fait que la seule différence entre *ahí* et *y* réside dans la tonicité, ni par le fait que le *a-* prothétique soit sans valeur significative. Bien au contraire, nous pensons que si la langue a eu besoin de créer un nouveau signifiant, c'est parce que le premier ne suffisait pas à répondre aux nouvelles exigences expressives des locuteurs ibériques et que ce *a-* confère au nouveau signe *ahí* les compétences qui manquaient à *y* pour faire face à ces nouveaux besoins de la langue.

Par ailleurs, selon ce que Joan Corominas déclare dans le *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, la première apparition attestée de cet adverbe date du début du XIII^e siècle (Berceo, *Vida de San Millán de la Cogolla*, 57 et *Santa M^a Egipcíaca*, également du début du XIII^e siècle) ; Manuel Alvar et Bernard Pottier (*op. cit.*, p. 332) confirment la date d'apparition de cette forme au XIII^e siècle, bien que dans la note 60 ils contestent l'exactitude de la référence présentée par Joan Corominas. De notre côté, dans les ouvrages qui composent notre corpus, la première occurrence rencontrée coïncide avec celle de Corominas :

7) Cerca es de Cogolla, de partes de oriente,
dos leguas sobre Nagera, al pie de Sant Lorente,

¹⁰⁰ Joan Corominas, José Antonio Pascual, *op. cit.*, s. v. *ahí*.

¹⁰¹ *Ibid.*

el barrio de Verçeo ; Madriz le iaz presente.
Ay nasçio Sant Millan, esto sin fallimente¹⁰²

Vida de San Millán de la Cogolla, h. 1234, in *Crestomatía des español medieval*, p. 123, 3 a.

L'apparition tardive de *ahí* par rapport aux autres adverbes déictiques dont les dates de première parution documentée remontent au XI^e ou XII^e siècle et la rareté des occurrences de *ahí* – également par rapport aux autres adverbes – recensées dans notre corpus, d'autre part, nous font adhérer à la thèse de Joan Corominas en ce qui concerne l'étymologie de *ahí*¹⁰³.

En outre, Joan Corominas souligne le caractère anaphorique de *ahí* et de *y* pendant le Moyen Âge puisque le sens de *ahí* 'cerca del lugar donde tú estás' – un sens parmi d'autres, – n'est pas attesté avant la fin du XV^e siècle, concrètement dans *La Celestina*.

Martín Alonso, dans les deux dictionnaires ci-dessus mentionnés, indique les deux étymologies avancées «del ant. *y* (*hi*) con la particula *a-* demostrativa enfática, de una formación del l. *ibi*; según otros del l. *ad hic*». Ces «autres» sont, outre Ramón Menéndez Pidal déjà cité, Manuel Alvar et Bernard Pottier pour qui *ahí* provient de *a* + *hīc*, (avec influence des dérivés de *ībī*), Bernard Darbord et Bernard Pottier pour qui *ahí* provient également de : *a* + *hīc*, García de Diego qui, dans sa *Gramática histórica española*¹⁰⁴, pour tous les adverbes déictiques, donne la même étymologie que celle proposée par Ramón Menéndez Pidal et La Real Academia Española dans la *Nueva gramática de la lengua española*¹⁰⁵. En revanche, Ralph Penny, dans sa *Gramática histórica del español*¹⁰⁶, et Xavier Terrado Pablo, dans «Sobre la forma de contenido de los adverbios de lugar. Cuestiones de diacronía»¹⁰⁷, suivent l'étymologie proposée par Joan Corominas.

2.3.8. À propos de *eccum-* et de *a-*

Nous venons de faire une brève présentation de l'étymologie des adverbes déictiques d'où il résulte que l'on peut diviser le système en deux séries : celle composée de morphèmes précédés du préfixe *aqu-* / *ac-* (*aquí*, *acá*, *acullá*, *aquende*) et celle composée de morphèmes précédés du préfixe *a-* (*ahí*, *allí*, *allá*, *allende*).

Nous avons vu également qu'il n'y avait pas unanimité en ce qui concerne l'étymologie de plusieurs formes :

aquí : *eccum hīc*

acá : *eccum hac* / *atque hac*

¹⁰² Il faut noter, néanmoins, que Brian Dutton dans son édition de la *Vida de San Millán*, s'appuyant sur un autre manuscrit propose *y* et non *ay*. Gonzalo de Berceo, *Obras completas I, La vida de San Millán de la Cogolla*, 2^e éd. cor. et augm. [1^{ère} éd. 1967], 1984, Londres, Tamesis Book Ltd., p. 85.

¹⁰³ Pour les documents de notre corpus jusqu'à 1250 (certains textes des *Documentos Lingüísticos* et de *Crestomatía*, *El Cantar de Mio Cid*, *La Fazienda de Ultramar* et le *Libre d'appollonio*) nous avons recensé le nombre d'occurrences suivants : *aquí* : 212 ; *acá* : 26 ; *allí* : 234 ; *allá* : 41 ; *ahí* : 3 ; *hi* : XII^e siècle 30 ; XIII^e siècle jusqu'à 1250 : 410.

¹⁰⁴ Vicente García de Diego, *op. cit.*, p. 255.

¹⁰⁵ Real Academia Española, *op. cit.*, p.1281, § 17.2ñ.

¹⁰⁶ Ralph Penny, *op. cit.*, p. 132.

¹⁰⁷ Xavier Terrado Pablo, *op. cit.*, p. 58-60.

acullá : *eccum illāc* / création romane *acó lá*
aquende : *eccum ĩnde* / *aquí ende* / *eccum hinc* / *aquen de* < *eccum hinc* / *acá ende* /
allende : *ellum inde* / *adillic ĩnde* / *allí ende* / *allen de* < *illinc* / *a illinc de*
allí : *ad-illīc*
allá : *ad-illac*
ahí : *ad hīc* / création romane *a y*

Indépendamment des divergences théoriques, force est de constater la présence d'un adverbe latin *eccum* et d'une préposition latine *ad* qui seraient devenus respectivement l'élément *aqu-* / *ac-* et l'élément *a-* des adverbes déictiques. L'interprétation de ce *a-* initial a fait l'objet de plusieurs explications. En effet, pour Manuel Alvar, Bernard Darbord et Bernard Pottier, la particule *eccum* est devenue **accu*, probablement par influence du *a-* prospectif provenant de *ad*. Pour Maurice Molho aussi¹⁰⁸, il y aurait eu une forme **accu* : «Sabido es que originariamente la oposición grado pleno / grado reducido debía corresponder a una alternancia de dos prefijos: *ac-* (< **accu*) y *a-* (*ad*)»¹⁰⁹. Cependant, pour cet auteur comme pour les autres ici mentionnés, c'est la préposition *ad-* qui serait intervenue dans la formation de **accu* :

Ni qué decir tiene, que una lectura diacrónica permitiría identificar dos prefijos, procedente el uno de **accu* (derivado de *eccum* ~ *ecce*), el otro del elemento *ad-*, que en latín era preposición-prefijo, y que con toda probabilidad interviene en la formación de **accu* (*ad* + *eccum*).¹¹⁰

Pour Antonio M^a Badía Margarit, ces adverbes proviennent du latin et d'un *a-* prothétique¹¹¹ mais il ne donne aucune explication quant à la provenance de ce *a-*. Federico Hanssen considère que l'origine de ce *a-* initial est inconnue et Ramón Menéndez Pidal émet deux hypothèses : «la *a* de todos estos compuestos quizá es la conjunción *ac* o la preposición *ad* antepuesta»¹¹².

Pour résumer, il faudrait signaler, tout d'abord, qu'il n'y a pas unanimité sur la provenance du *a-* prothétique, que l'on trouve par le biais d'*eccum* ou par le préfixe *a-* dans la formation de tous les déictiques. En effet, les déictiques indéclinables sont formés :

– soit par un préfixe *eccum*, lequel, sous l'influence de la préposition *ad-*, pour certains auteurs, ou sous l'influence de la conjonction *ac-*, pour d'autres, serait devenu **accu* et cet élément se serait associé à *hīc*, *hāc*, *ĩnde* / *hinc* et *illāc* pour donner *aquí*, *acá*, *aquende* ou *aquen* (base de *aquende*) et *acullá*, sauf si ce dernier adverbe ne vient pas du gallicien-portugais.

– soit par un préfixe *a-* provenant de la préposition *ad-*, lequel, associé à *illic* et *illāc*, a donné respectivement *allí* et *allá* (ce même *a-* initial qui, selon d'autres auteurs, est de provenance inconnue).

¹⁰⁸ Maurice Molho, «La deixis española: lectura del significante», *Scripta Philologica in honorem Juan M. Lope Blanch*, 1992, Mexico, Universidad nacional autónoma de México, p. 204.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 204.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 205.

¹¹¹ Antonio M^a Badía Margarit, «Cuestiones de lenguaje: los adverbios demostrativos de lugar ahí y allí», *Correo escolar*, 1948, San Salvador, p. 2.

¹¹² Ramón Menéndez Pidal, *Manual...*, *op. cit.*, p. 333, § 128.2.

Allende, par ailleurs, proviendrait de *ellum* (archaïque pour *illum*) + *inde*, s'il ne provient pas de *adillic inde* ou de *a illinc* ou encore de *allen* (base de *allende*) et se serait agglutiné à la préposition *de*, tout comme *aquen*, à moins que ces deux formes *aquende* et *allende* aient subi l'influence de *ende* lors du processus de l'agglutination.

L'adverbe *ahí*, enfin, fait l'objet de deux hypothèses l'une postulant une origine latine *ad hīc*, l'autre une origine romane *a + y*.

provenance <i>a-</i> protétique		
<i>eccum</i>	<i>eccum</i> > * <i>accu</i> < conj. <i>ac-</i> < prép. <i>ad-</i>	<i>eccum</i> (> * <i>accu</i>) + <i>hīc</i> > <i>aquí</i> + <i>hāc</i> > <i>acá</i> + <i>īnde</i> / <i>hinc</i> > <i>aquende</i> / <i>aquen</i> + <i>illāc</i> > <i>acullá</i>
<i>a-</i>	<i>ad</i> > <i>a-</i>	<i>a-</i> + <i>illic</i> > <i>allí</i> + <i>illac</i> > <i>allá</i>

<i>allende</i> <	<i>ellum inde</i> <i>adillic inde</i> <i>a illinc</i> <i>allen</i> (+ prép. <i>de</i>)
<i>ahí</i> <	origine latine <i>ad</i> + <i>hīc</i> origine romane <i>a</i> + <i>y</i>

3. TONICITÉ

La question de la tonicité de *y* est essentielle pour essayer de comprendre la position de ce pronom dans la phrase et par conséquent son rôle syntaxique. C'est une affaire d'une grande complexité qui montre toute la difficulté de se prononcer sur le sujet.

Les compléments dérivés de *hīc*, *ībī* ou *hīc* et *ībī* peuvent être accentués dans la phrase – ils seront donc toniques –, ou sans accent – ils seront donc atones – et le fait d'être toniques ou atones dépend de l'aspect accentuel de la phrase et de la syntaxe des différents syntagmes qui la forment. Autrement dit, ils peuvent avoir un comportement d'adverbe et fonctionner de façon autonome comme des compléments circonstanciels, être libres et placés n'importe où dans la phrase – ils seront dans ce cas considérés comme toniques – ou être dépendants du verbe et à cet égard, ils seront considérés alors comme compléments pronominalo-adverbiaux atones. En fait, leur caractère atone est rigoureusement indispensable pour que ces pronoms

acquièrent le statut de compléments pronominalo-adverbiaux. D'autre part, lorsqu'ils sont atones, ils sont soumis aux règles de positionnement des compléments pronominaux.

3. 1. *Y* était-il tonique ou atone ?

Un élément atone, par définition, s'appuie sur le mot qui le précède ou qui le suit, formant avec lui une unité accentuelle. De ce fait, l'élément atone est dépendant de celui sur lequel il s'appuie et il est contraint d'occuper une place déterminée dans la phrase, obligatoirement liée à celle de l'élément tonique dont il dépend.

Un élément tonique, au contraire, est indépendant et peut occuper n'importe quelle place dans la phrase. Selon la terminologie la plus usuelle, donc, si *y* est adverbe, il sera tonique et s'il est complément il sera atone.

En ce qui concerne la tonicité de *y* en castillan, tous les linguistes qui ont étudié cette question arrivent à la même conclusion : dans de nombreux cas il est extrêmement difficile, voire impossible, de savoir si *y* était atone ou tonique¹¹³. Certains privilégient son aspect étymologique, d'autres son comportement fonctionnel et syntaxique.

3.1.1. Antonio M^a Badía Margarit

Ce linguiste dans «Los complementos pronominalo-adverbiales derivados de *ibi* e *inde* en la península ibérica» fait une étude comparative de *y* (seulement dans ses formes atones) et *ende*, en castillan, catalan et aragonais anciens et modernes. Il appelle ces formes dérivées «complementos pronominalo-adverbiales» à cause de «su doble función de pronombre y adverbio»¹¹⁴, il note également que :

La distinción entre *adverbio* (tónico) y *complemento* (átono) es, en la lengua antigua, muchas veces difícil. La razón de esta dificultad radica en que, a diferencia de las lenguas modernas, que tienen unas formas determinadas para los complementos átonos (que no pueden ser nunca adverbios) y otras para los adverbios tónicos, la lengua antigua, en parte, confunde los dos usos en unas solas formas. Y así unas veces serán usados como adverbios (en el sentido del latín clásico) y otras veces como complementos átonos.¹¹⁵

Cette variabilité ou instabilité accentuelle aurait soumis *y* et *ende* à la concurrence des adverbes déictiques. En effet :

¹¹³ William Starr dans son article "Impersonal 'haber' in Old Spanish", *Publications of the Modern Language Association of America*, 1947, edited by Percy Waldron Long, vol 62, p. 12, affirme : «The writer recognizes that it is extremely difficult, if not impossible, to classify all the examples of *y* as tonic or atonic. Other writers on this subject have expressed their doubts and have pointed out the difficulties. The present writer wishes to espouse their doubts and to point out the difficulty, except in some cases, of determining whether the *y*, especially in the combination (*hay*), is tonic or not.»

¹¹⁴ Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 23.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 26.

Usándose frecuentemente como tónicos y también lejos del verbo, los complementos se vieron concurridos, en el caso de Y, por *allí* y *allá*, y en el caso de EN [...] especialmente por *de ello*, y también por *de allí*, *de ello*, *de ella*, etc.¹¹⁶

Ce comportement, atone ou tonique selon les cas, surprend d'autant plus que, étymologiquement, *y* était atone. Antonio M^a Badía Margarit dit à ce propos :

los dos adverbios, *hic* et *ibi*, usados solos pudieron provocar la formación de un adverbio átono único, fundamentalmente monosilábico (y aun monofónico),¹¹⁷

et encore :

Por esta vía llegamos a la conclusión de que la Romania occidental no conoce más que un adverbio en uso pronominal átono: el prerromance **y*, que deriva preferentemente de *ibi*, como se comprueba, por una feliz circunstancia, con las curiosas formas con *-b-* (*bi*, *vi*, etc) del aragonés¹¹⁸

3.1.2. Autres opinions

William Meyer-Lübke¹¹⁹, puis Antonio Meilán García¹²⁰ affirment, de façon analogue, que les formes *HĪC* et *ĪBĪ* qui se sont conservées étaient atones. Néanmoins, et bien que *HĪC* et *ĪBĪ* aient été atones à un stade de l'évolution de la langue, l'atonicité de leur dérivé *y* en espagnol médiéval est beaucoup plus douteuse. En effet, le même Antonio Meilán García affirme :

Se pone en duda, en cambio, que en el castellano medieval *y* fuera una forma átona, dada su peculiar distribución en la oración, puesto que se aparta del orden en que normalmente se siguen los complementos átonos o pronombres "adjuntos" al verbo.¹²¹

Pour cet auteur, comme pour beaucoup d'autres, il est difficile de distinguer si *y* était tonique ou atone compte tenu du fait que *y* pouvait fonctionner aussi bien comme *adjunto verbal* (selon l'expression d'Antonio Meilán) que de façon autonome. Comme Antonio M^a Badía Margarit, il se demande si la concurrence exercée très tôt par d'autres formes adverbiales (*allí*, *allá*, etc) ou pronominales (*en ello*, *por ello*, etc) pourraient être les causes qui ont contribué à la disparition de *y* (vers le XV^e siècle) du système médiéval¹²².

Il constate que, d'une part, *y* ne respecte pas les lois de position des pronoms atones, bien que, d'autre part, il reste dans l'environnement verbal :

En lo que a la cuestión acentual se refiere, parece claro que *y* nunca queda fuera del alcance del grupo acentual del verbo en que se integra. [...] cosa que poco tiene que ver con la libertad de colocación que tienen –y han tenido históricamente– los sintagmas adverbiales.¹²³

¹¹⁶ Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 130.

¹¹⁷ Antonio M^a Badía Margarit, «Sobre "ibi" et "inde"...», *op. cit.*, p. 63.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 64.

¹¹⁹ William Meyer-Lübke, *op. cit.*, III, p. 535, § 475.

¹²⁰ Antonio Meilán García, *op. cit.*, p. 421.

¹²¹ *Ibid.*

¹²² *Ibid.*, p. 422.

¹²³ *Ibid.*, p. 423, 424.

D'où il ressort qu'Antonio Meilán García considère *y* como elemento dependiente del verbo lo que acerca la forma "adverbial" a los llamados "morfemas objetivos"¹²⁴.

Par ailleurs, *y* en tant que pronom pouvait être anaphorique ou cataphorique, ce qui est une caractéristique *semejante al de los sustitutos pronominales, puesto que casi siempre remite a una unidad –generalmente "locativa"– expresada previamente*.

C'est ce dernier argument que José M^a García Miguel estime justifier le mieux la comparaison avec le fonctionnement de pronoms personnels atones. Cependant, José M^a García Miguel souligne l'hésitation de Antonio Meilán García car, selon le premier, Antonio Meilán García lui-même doute du caractère atone de *y* :

En cuanto a *y*, Meilán (1988) duda que sea posible decidir con seguridad para estados de lengua pasados si se trataba de una forma tónica o átona, por lo que sólo le parece relevante el hecho de que siempre aparece próximo al verbo.¹²⁵

En revanche, pour José M^a García Miguel, le pronom *y* est atone. En effet :

Independientemente de cuál sea la correlación de *y* o *allí* con el movimiento, lo que resulta indiscutible es que entre estas dos formas hay una diferencia de fuerza enfática que tiene que ver con el peso fónico, incluyendo el hecho de que *y* es o suele ser, forma átona,¹²⁶

Devant la difficulté de déterminer la tonicité ou l'atonicité de *y* en se basant sur son étymologie, Antonio Meilán García essaye d'élucider ce problème en analysant son fonctionnement syntaxique. Il établit sa thèse sur l'opposition morphème / syntagme au lieu de le faire sur l'opposition atone / tonique quelle que soit la nature de *y* pronom-adverbe ou *complemento pronominal* (selon la terminologie de Antonio M^a Badía Margarit). Ainsi :

y –fuese tónico o átono– no era sintagma, como lo era sin duda *allí*. En primer lugar, *y* nunca se presenta en los textos formando un grupo sintagmático nominal; o lo que es lo mismo, no hay ni un solo ejemplo en que *y* se presente como elemento nuclear en una relación del tipo "nucleo nominal + adyacente". Lo que prueba que no era sintagma, sino un elemento dependiente. Por el contrario, son muchos los casos en que un sintagma sustantivo o adverbial va determinado por algún adyacente.¹²⁷

Toutefois, si, selon l'opinion d'Antonio Meilán García, *y* était morphème, «morfema objetivo», celui-ci était atone par définition (puisque les *morfemas objetivos* sont les pronoms personnels de COD ou COI) ; or cet auteur, dans un passage cité plus haut mais que nous répétons ici, conteste le caractère atone de *y* :

Se pone en duda, en cambio, que en el castellano medieval *y* fuera una forma átona, dada su peculiar distribución en la oración, puesto que se aparta del orden en que normalmente se siguen los complementos átonos o pronombres "adjuntos" al verbo.¹²⁸

Par ailleurs, Antonio Meilán García souligne également un comportement

¹²⁴ Antonio Meilán García, *op. cit.*, p. 425.

¹²⁵ José M^a García Miguel, *op. cit.*, p. 1310.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 1312.

¹²⁷ Antonio Meilán García, *op. cit.*, p. 427.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 421.

impropio de los "morfemas objetivos", en al menos un aspecto. Nos referimos al hecho de que a menudo toma preposición, en cuyo caso parece ganar la "independencia" propia de un verdadero sintagma, equivalente en todos los aspectos al adverbio *allí*, que lo sucedió.¹²⁹

Ces divers revirements d'opinion montrent, si besoin est, la difficulté de prendre position sur ce sujet. Sa conclusion, malgré tout, est que dans le système médiéval *y* devait être un élément plutôt dépendant du verbe qu'un syntagme. Comme corollaire de son assertion, Antonio Meilán García s'appuie sur le fait qu'en catalan et en aragonais *y* fonctionnait de la sorte, comme il ressort du travail d'Antonio M^a Badía Margarit¹³⁰. Or, en effet, en aragonais et en catalan, le pronom *y* était atone, mais pas nécessairement en castillan car les deux premières langues respectaient les lois de position des pronoms atones alors que la dernière ne s'y conformait pas toujours.

Enfin, dans «Aspectos históricos del funcionamiento del adverbio español»¹³¹, M^a Ángeles Álvarez Martínez fait une description de l'adverbe comme catégorie du discours et, s'appuyant sur les travaux d'Antonio Meilán García, affirme que tous les adverbes sont des syntagmes, à l'exception de *y*.

Ainsi donc, *y* peut être tonique ou atone et c'est la position qu'il occupe dans la phrase qui va refléter son intensité accentuelle.

4. CLITICISATION

Y est-il un pronom clitique ?

Certains linguistes, outre l'instabilité accentuelle, ont vu les propriétés syntaxiques de *y* et *ende* si différentes de celles des adverbes déictiques qu'ils ont choisi de mettre la syntaxe de ces formes *y* et *ende* en rapport avec celle des pronoms atones.

4. 1. Propriétés syntaxiques des déictiques

C'est José M^a García Miguel¹³² qui, le plus explicitement, a mis en lumière ces différences.

Le système médiéval était composé des formes : *aquí* – *acá*, *allí* – *allá*, *y*, *ende* (*aquende*, *allende*) et à partir du XIII^e siècle, *ahí*. Cet auteur compare le comportement syntaxique des formes *aquí* – *acá*, *allí* – *allá* et *ahí* avec celles de *y* et *ende* et relève les différences suivantes :

¹²⁹ Antonio Meilán García, *op. cit.*, p. 428- 429.

¹³⁰ Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*

¹³¹ M^a Ángeles Álvarez Martínez, «Aspectos históricos del funcionamiento del adverbio español», *Actas del II Congreso Internacional de Historia de la lengua española*, 1992, Madrid, Pabellón de España I, p. 289.

¹³² José M^a García Miguel, *op. cit.*, p. 1304-1309.

aquí – acá, allí – allá et ahí

1. Ces adverbes sont autonomes et fonctionnent comme complément circonstanciel de lieu.
2. Ils peuvent être précédés d'une préposition pour indiquer une relation de déplacement. Ces prépositions peuvent être : *de / desde / por / para / hacia / hasta aquí*. En revanche, ils n'admettent pas de préposition de situation ni la préposition *a* : **a / *sobre / *con / *ante *allí*, etc.
3. Ils peuvent être suivis, en apposition explicative ou spécifique, de phrases qui précisent le lieu désigné : *Quien posa allí en aquellas tiendas?* (Zifar, 55.29).
4. Ils peuvent être modifiés par des quantificateurs : *más aca adelante viene a estar en la cumbre de esta serania un sero muy grande llamado Coliuqui* (DLNE, 1632, 120.329) Cela s'applique moins avec les adverbes de la série en *-í*.
5. Ils peuvent être renforcés par l'intensificateur *mismo* : *aquí mismo*, et autres adverbes qui précisent l'identification de l'espace énoncé : *justo / exactamente aquí* : Cela s'applique moins avec les adverbes de la série en *-a*.

4. 2. Propriétés syntaxiques de *y* et *ende*

En revanche *y* et *ende* ne présentent pas les mêmes caractéristiques. En effet :

1. Ces formes sont locatives mais elles apparaissent presque exclusivement avant ou après le verbe, voire en interpolation entre la forme verbale et un auxiliaire, la négation ou un clitique pronominal : *Que enel castiello non y aurie morada* (Cid, v. 525).
2. Elles ne sont que rarement précédées d'une préposition, mais il faut souligner l'apparition de l'adverbe *ahí*, issu de la combinaison *a + y*.
3. Elles n'admettent pas d'être modifiées par des phrases prépositionnelles, adverbiales ou subordonnées relatives. Mais elles admettent des phrases coréférentielles précisant le lieu désigné.
4. Elles n'admettent pas des quantificateurs **mas y*.
5. Elles n'admettent pas d'être renforcées par *mismo* : **y mismo*¹³³.

Ces différences syntaxiques ont conduit certains linguistes à rapprocher *y* et *ende* des pronoms atones et à mettre en relation leurs syntaxes respectives. Ce qui ferait de *y*, qui est le pronom qui nous intéresse, un élément dépendant, mais pas forcément du verbe, et en tout cas, atone. En français, aragonais et catalan, langues qui toutes trois ont conservé *y*, il s'avère que celui-ci est atone ; d'où le fait que l'on s'interroge sur le caractère tonique ou atone de *y* en castillan.

Parmi les linguistes qui ont étudié cette question nous trouvons, en premier lieu, Antonio M^a Badía Margarit qui compare le comportement des pronoms atones en castillan, aragonais et catalan. Puis Antonio Meilán García défenseur le plus ferme du rapprochement de *y* avec les autres pronoms atones en castillan, comme on a vu dans le chapitre précédent, et Dieter Wanner pour qui *y* était un clitique.

¹³³ Pour l'exposition de ces différences voir José M^a García Miguel, *op. cit.*, p. 1304-1309.

4. 3. Le pronom clitique

Selon le *Trésor de la langue française*¹³⁴, le terme «enclinomène», – autre nom pour clitique –, qualifie un mot dépourvu d'accent tonique et considéré traditionnellement comme s'appuyant sur un mot voisin pour constituer avec lui une unité accentuelle. La définition du mot *clítico* que donne le dictionnaire espagnol de la Real Academia est la suivante : *Dicho de un elemento gramatical átono: Que se liga morfológicamente a una forma anterior o posterior*. Nous pouvons compléter ces deux définitions en ajoutant que, dans le cas où l'élément atone s'appuie sur le mot qui le précède, il s'agit d'une enclise et l'élément atone sera enclitique, et si l'élément atone s'appuie sur le mot qui le suit, il s'agit alors d'une proclise et l'élément atone sera proclitique.

C'est donc le problème de la position de *y* dans la phrase qui va être étudié dans les pages qui suivent. La question mérite d'être posée car, si *y* était clitique, cela veut dire, selon les définitions que nous avons présentées plus haut, qu'il était atone. Or, si *y* était atone, pourquoi ne s'est-il pas maintenu à l'image du *y* français et du *hi* catalan, qui tous les deux ont eu un comportement de pronom atone depuis le début de l'évolution du latin aux langues romanes ? Et, si *y* était tonique, on peut se demander, avec Antonio M^a Badía Margarit, dans quelle mesure le caractère tonique de *y* est l'une des causes qui ont entraîné la disparition de ce dernier. En effet, selon cet auteur, l'instabilité syntaxique de *y* aurait exposé ce pronom à l'alternance avec les autres adverbes de lieu et cette concurrence l'aurait mené à sa perte.

Ces trois aspects – la tonicité, la position et la concurrence subie par *y* au contact d'autres adverbes – semblent être étroitement liés puisque la place du pronom *y* dans la phrase dépend de son accent, et la concurrence que *y* subit serait une conséquence de la position que le pronom *y* occupe dans la phrase.

4. 4. Dieter Wanner

Cet auteur dans «La pérdida del clítico adverbial *y* en castellano» expose une théorie basée sur la syntaxe de *y* et son alternance avec d'autres formes locatives (*ay*, *allí*) pour expliquer la disparition du pronom *y*.

Il constate qu'en aragonais et en catalan les deux adverbes pronominaux *y* et *ende* appartenaient, et appartiennent encore de nos jours, au système des clitiques, alors que dans le système castillan ces mêmes pronoms n'étaient pas totalement intégrés.

Pour cet auteur également, *y* peut se comporter comme un adverbe, tonique, indépendant, et qui fonctionne comme un syntagme adverbial, mais il peut se comporter aussi comme un pronom personnel

¹³⁴ *Trésor de la langue française informatisé*, <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>

Y muestra una sintaxis variable, no categórica, lo que ha conducido a un tardío reconocimiento de su condición de clítico parcial alternando con un adverbio léxico homófono.¹³⁵

Il distingue trois fonctionnements différents :

1. *sintagma adverbial*. *Y* est un adverbe tonique qui fonctionne comme un syntagme adverbial, libre et pourvu de sens plein.
2. *clítico pronominal*. Équivalent aux pronoms personnels médiévaux suivant la loi de Jacob Wackernagel¹³⁶, le *y*, enclitique ou proclitique, s'appuie sur un élément, quelle que soit sa catégorie grammaticale, qui occupe la première position de la proposition.
3. *encliticum tantum*. Postposé au verbe, *y* suit la loi de Tobler-Musaffia¹³⁷.

De ces différents comportements Dieter Wanner déduit une variabilité de *y* dans la syntaxe qui l'aurait fragilisé face aux syntagmes adverbiaux locatifs :

Esta variabilidad entre una forma potencialmente clítica y otra adverbial no-clítica parece indicar una substitución gradual de *hy* por estos mismos sintagmas adverbiales *ahí*, *allí*, y la eventual pérdida de *hy*.¹³⁸

Il apparaît que cet auteur arrive à la même conclusion que Antonio M^a Badía Margarit mais par d'autres voies.

5. POSITION DU PRONOM ATONE

La question de la position du pronom atone n'a pas produit de consensus chez les chercheurs et reste toujours d'actualité malgré les nombreux travaux qui lui ont été consacrés. Indissociable de la tonicité, elle est un débat contemporain : une solution à propos de l'une contribuerait à la clarification de l'autre.

Dans les langues romanes le pronom atone n'occupe pas n'importe quelle position dans la proposition, mais se place le plus souvent immédiatement devant ou derrière un terme donné. Lorsque le pronom atone s'appuie sur un terme tonique il devient clitique de celui-ci, proclitique s'il le précède ou enclitique s'il le suit.

Nous présenterons brièvement les lois fondamentales qui régissent les pronoms atones ainsi qu'une revue chronologique des principaux linguistes qui ont contribué à la compréhension du comportement des pronoms atones.

¹³⁵ Dieter Wanner, «La pérdida del clítico adverbial y en castellano», *Lengua medieval y tradiciones discursivas en la Península Ibérica – Descripción gramatical - Pragmática histórica – metodología*, 2001, Frankfurt/ Main: Vervuert & Madrid: Iberoamericana, Daniel Jacob & Johannes Kabatek (éds.), vol 12, p. 3.

¹³⁶ Cf. ci-après, paragraphe 5.1.

¹³⁷ Cf. ci-après, paragraphe 5.1.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 8.

5.1. Les lois de Wackernagel et de Tobler-Mussafia

C'est Adolf Tobler qui, en 1875, critique Jean-Jules Le Coultre¹³⁹, lequel affirme qu'en ancien français le pronom atone datif ou accusatif n'est postposé au verbe que dans les propositions interrogatives et impératives :

Dies ist nun entschieden unrichtig; auch in asserierenden Sätzen findet der tonlose Akkusativ seine Stelle hinter dem Verbum, wenn dieses an der Spitze des Satzes steht, das Subjekt nachfolgt oder ganz unausgesprochen bleibt.¹⁴⁰

Ces trois lignes vont pousser les romanistes à examiner comment se comporte à cet égard le reste de la Romania. Adolf Mussafia, en 1886, arrive à la même conclusion pour l'ancien italien : «In principio della proposizione principale non può usarsi il pron. pers. atono, proclítico»¹⁴¹. Et c'est sous le nom de ces deux philologues, (loi de Tobler-Mussafia), qu'entre dans l'histoire des langues romanes le principe selon lequel un pronom atone est exclu de la position initiale dans les propositions principales.

En 1892, Jacob Wackernagel publie un travail¹⁴² dans lequel il établit une loi, qui porte son nom, selon laquelle dans les langues indo-européennes anciennes, parmi lesquelles le grec et le latin, les mots atones et, en général, ceux de faible consistance phonique, étaient enclins à s'appuyer enclitiquement sur le premier élément pleinement accentué de la proposition et par conséquent à occuper la deuxième position dans la phrase. Cela implique que le terme tonique sur lequel le pronom atone prend appui peut ne pas être le verbe. Idée, par ailleurs, qui a eu du mal à être pleinement reconnue.

5. 2. Chronologie des travaux sur la position des pronoms atones dans les langues romanes (époque médiévale)

Nous récapitulons ci-dessous par ordre chronologique l'ensemble des travaux consacrés à la question de la position du pronom atone. Certains auteurs ont déjà été cités plus haut mais quelques autres méritent une mention.

¹³⁹ Jean-Jules Le Coultre, *De l'ordre des mots dans Crestien de Troyes*, 1875, Thèse de l'Université de Dresde. Cité par Robert Dardel, Ans de Kok, *La position des pronoms régimes atones (personnels et adverbiaux) en protoroman*, 1996, Genève, Droz, p. 18.

¹⁴⁰ La traduction en français est : «Ceci est absolument inexact ; dans les phrases déclaratives aussi, l'accusatif non accentué se place derrière le verbe si celui-ci est en début de phrase, si le sujet le suit ou s'il est sous-entendu». Adolf Tobler, [compte rendu de] «*De l'ordre des mots dans Crestien de Troyes* de Jean-Jules Le Coultre, extrait du programme de Pâques 1875 du Collège [sic!] Vitzthum, Dresde, 1875, 88 S 8°», in : Tobler (1912), 395-415 (en premier lieu : *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 34, 1057-1082 [1875]), cité par Robert Dardel, Ans de Kok, *op. cit.*, p. 18-19.

¹⁴¹ Adolf Mussafia, «Una particolarità sintattica della lingua italiana dei primi secoli», in Ascoli Graziadio Isaia et al.: *Miscellanea di filologia e linguistica. In memoria de Napoleone Caix et Ugo Angelo Canello*, 1886, Firenze: Successori Le Monnier, 255-261.

¹⁴² Jacob Wackernagel, «Über ein Gesetz der Indogermanischen Wortstellung», *Indogermanische Forschungen*, I, 1892 p. 406-436, cité par Javier Elvira, «Enclisis pronominal y posición del verbo en español antiguo», 1987, Epos, in *revista de filología* III, p. 64.

Friedrich Diez¹⁴³ (1844) observe la tendance du pronom atone à se rapprocher du verbe, ce qui pour lui était l'expression d'une plus grande mobilité du pronom médiéval, en comparaison avec la rigueur des temps modernes. Sa description de la situation néglige l'aspect historique car, comme le signalent Robert Dardel et Ans De Kok dans *La position des pronoms régimes atones* elle «met sur le même plan, par exemple, l'italien moderne *lo vedo / vedolo*, là où nous sommes en présence de constructions qui ressortissent à des structures dont on sait, depuis, qu'elles sont à l'origine chronologiquement distinctes.»¹⁴⁴

Adolf Tobler (1875) est le premier à constater que les pronoms atones ne peuvent pas commencer la phrase. Lorsque le cas pourrait se présenter ils abandonnent leur position antéverbale et passent à une position postverbale.

Jacob Wackernagel (1892), dans *Über ein Gesetz der indogermanischen Wortstellung*¹⁴⁵ établit la loi qui porte son nom, mentionnée plus haut. Il indique, par surcroît, qu'en latin, «les pronoms personnels se joignent, à gauche, dans la majorité des cas à des mots interrogatifs, à des négations initiales et à des conjonctions [de subordination] en position initiale»¹⁴⁶.

Rudolf Thurneysen, (1892) indo-européaniste comme Jacob Wackernagel et en outre romaniste, s'appuie sur la loi de ce dernier et la vérifie sur la chantefable *d'Aucassin et Nicolette*. Cet auteur fait observer que, pour ce texte, «le verbe suit immédiatement le premier terme de la proposition lorsque celui-ci est pleinement tonique ou qu'il a pu l'être antérieurement, sinon qu'il suit le premier terme pleinement tonique»¹⁴⁷. Bien que la recherche de Rudolf Thurneysen concerne la position des verbes peu accentués et non celle des pronoms atones, elle confirme indirectement la théorie de Jacob Wackernagel sur les pronoms atones. Il faut remarquer, par ailleurs, que l'étude de Rudolf Thurneysen appliquée à un texte en ancien français met en évidence la parenté avec le latin, ce qui manquait à la théorie de Jacob Wackernagel. Il suggère également que «l'évolution du latin au protoroman a consisté à placer dans cette position [seconde] graduellement tous les verbes, y compris ceux à ton fort, le principe rythmique se transformant de ce fait en un principe syntaxique»¹⁴⁸.

Emil Gessner¹⁴⁹ (1893), le premier à avoir étudié la position du pronom atone (PA) en espagnol pendant la période qui s'étend depuis *El Cantar de Mio Cid* jusqu'au XIX^e siècle inclus, établit les règles suivantes :

1. Si el verbo se encuentra al principio de una oración principal, el PA se pospone al mismo;
2. Si al verbo de la oración principal lo preceden otros elementos, el PA mayoritariamente se antepone, aunque también se pospone con cierta frecuencia;
3. En oraciones subordinadas el PA casi exclusivamente se antepone al verbo¹⁵⁰.

¹⁴³ Friedrich Diez, *Grammatik der romanischen Sprachen*, Bonn, 1844, vol III, p 431-437, cité par J. Elvira, *op. cit.*, p. 63.

¹⁴⁴ Robert Dardel, Ans De Kok, *La position des pronoms régimes atones (personnels et adverbiaux) en protoroman*, 1996, Genève, Droz, p. 18.

¹⁴⁵ Jacob Wackernagel, *op. cit.*

¹⁴⁶ Cité par Robert Dardel, Ans De Kok, *op. cit.*, p. 20-21.

¹⁴⁷ Cité par Robert Dardel, Ans De Kok, *ibid.* p. 21.

¹⁴⁸ Cité par Robert Dardel, Ans De Kok, *ibid.*

¹⁴⁹ Emil Gessner, "Das spanische Personalpronomen," *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1893, XVII, 1-54.

Cet auteur (1893) est le premier à dire que dans les propositions subordonnées, le pronom est presque systématiquement préverbal. Il suggère aussi que la position du pronom peut relever des rapports syntaxiques que les termes d'une proposition entretiennent entre eux.

Emil Gessner (1893) constitue une référence importante dans les travaux de linguistique historique postérieurs concernant la position du pronom atone en espagnol ancien. Vicente García de Diego (1970), Federico Hanssen (1945), Rafael Lapesa (1981), Ramón Menéndez Pidal (1980) et William Meyer-Lübke (1900), prennent tous l'élément qui précède le verbe comme point de départ pour étudier la position du pronom atone par rapport au verbe¹⁵¹. Émile Gessner est également le premier à signaler que le pronom atone, dans les propositions subordonnées, tend à la position proclitique par rapport au verbe.

William Meyer-Lübke (1897) s'appuie sur la théorie de Rudolf Thurneysen (1892). Cet auteur constitue la référence directe ou indirecte des travaux postérieurs à lui sur la question. Bien que, sur ce sujet, il se soit concentré surtout sur le portugais ancien, dès 1890 il déclarait par rapport à l'espagnol :

En espagnol a persisté jusqu'à nos jours une répugnance à se servir de pronoms au commencement d'une proposition. [...], la règle pour toutes les langues romanes est que le pronom s'unit immédiatement au verbe, c'est-à-dire qu'il le suit quand le verbe commence la proposition ou qu'il est précédé de la conjonction *et, magis* (mais) ; sinon, le pronom vient en premier lieu.¹⁵²

Il faut préciser qu'aussi bien Jacob Wackernagel qu'Emil Gessner ou Tobler-Mussafia se sont exprimés par rapport aux pronoms personnels atones exclusivement, alors que William Meyer-Lübke intègre *y* et *ende* :

les PRONOMS-RÉGIMES, auxquels on peut naturellement rattacher aussi les adverbes *ibi* et *inde* [...] sont originellement ENCLITQUES¹⁵³.

Il remarque, toutefois, que les pronoms adverbes *ende* et *y* en espagnol ancien apparaissent systématiquement après le verbe, voire parfois en fin de proposition et séparés du verbe par des éléments interpolateurs. L'explication, d'après lui, est d'ordre accentuel :

Mais alors, un fait plus remarquable et au fond vraiment étonnant, c'est que les adverbes *a* - esp. *ende* et *i* viennent toujours après le verbe et parfois même reculent tout à la fin de la proposition [...] et c'est ainsi qu'on dit encore en esp. mod. *hay* vis-à-vis du franç. *il y a*. En voici l'explication. Tandis que les pronoms atones proprement dits doivent à des raisons d'accentuation qui remontent à la période indo-germanique primitive, la place qui leur est attribuée aussi en avant que possible dans la proposition, l'adverbe locatif *hic* est à l'origine un mot accentué et pouvait donc se mettre n'importe où, au commencement ou à la fin, mais beaucoup moins facilement qu'ailleurs dans la partie la plus faiblement accentuée de la proposition, donc après le premier mot ou devant le verbe.

¹⁵⁰ Emil Gessner, «Das spanische Personalpronomen» cité par Dorien Nieuwenhuijsen, *Cambio en la colocación de los pronombres átonos en español*, 1999, Departamento de español, facultad de letras, Universidad de Utrecht, Holanda, p. 9. Google. <http://elies.rediris.es>

¹⁵¹ Dorien Nieuwenhuijsen, *op. cit.*, p. 12.

¹⁵² William Meyer-Lübke, *op. cit.*, III, p. 801 § 720.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 796, § 715.

J. Melander (1928) postule une évolution progressive vers l'antéposition.

Eugen Lerch (1934) postule également une généralisation progressive de la proclise. Pour lui la règle, en français, est l'antéposition et la postposition l'exception.

Herbert Ramsden (1963)¹⁵⁴ reprend la thèse d'Adolf Tobler mais il apporte une nuance. Pour lui la position du pronom atone dépend du degré de cohésion entre le verbe et l'élément qui le précède. Si cette cohésion est forte, le pronom tendra à se placer devant le verbe. Si elle est faible, il se mettra plutôt après le verbe. Par ailleurs, il a signalé une tendance du pronom atone à la position proclitique dans les phrases subordonnées.

Il reconnaît quatre étapes chronologiques en partant du latin classique :

1. Postposition. Le verbe quitte sa place finale dans la phrase, et les pronoms personnels s'y attachent directement, avec une nette tendance à la postposition.
2. Rythme. Le nouvel accent tonique change tout. Le rythme de la langue de descendant qu'il était, devient ascendant.
3. Analogie. L'antéposition s'étend par analogie à d'autres cas. L'espagnol reste fidèle à l'ancienne règle rythmique.
4. Grammaire. La postposition étant mieux conservée avec l'impératif, l'infinitif et les participes qu'avec les autres formes verbales. Cette étape correspond aux langues romanes modernes.

Il lui paraît hors de doute que c'est le nouvel accent tonique qui a joué un rôle décisif pour l'ordre des mots.

Robert Dardel et Ans De Kok (1996) contestent le rattachement pur et simple de la loi de Tobler-Mussafia à la loi de Wackernagel auquel beaucoup d'auteurs ont adhéré. Ils proposent, au contraire, une période appelée «inter règne» qui aurait assuré le passage graduel de l'enclise à la proclise.

Pour Rolf Eberenz (2004), le pronom atone était étroitement lié au verbe mais sa position dans la phrase dépendait surtout de facteurs prosodiques et syntaxiques :

De todos modos, y tal como ocurre en español moderno, el pronombre estaba estrechamente vinculado al verbo y no podía quedar separado de este, salvo por la interpolación de determinados elementos como la partícula de negación no(n) o el pronombre sujeto, [...] contrariamente al uso actual, en castellano medieval la posición del pronombre no dependía de la forma verbal a la que acompañaba, sino de factores prosódicos y sintácticos¹⁵⁵

5.2.1. Les travaux relatifs à l'espagnol ancien

Outre Emil Gessner et William Meyer-Lübke, déjà mentionnés, il convient de citer :

¹⁵⁴ Herbert Ramsden, «Weak-Pronoun Position in the Early Romance Languages». Cité par Knud Togeby, *Romance Philology*, Vol. XVIII, n° 4, May 1965, p. 459-461.

¹⁵⁵ Rolf Eberenz, «Cambios morfosintácticos en la baja Edad Media», *Historia de la lengua española*, Rafael Cano, *op. cit.*, chap. 24, p. 616.

– Erik Staaff (1907)¹⁵⁶, qui suit la thèse de la postposition du pronom par rapport au verbe en position initiale. Cependant, si le verbe est précédé d'un autre mot le pronom atone est placé devant le verbe.

– Ramón Menéndez Pidal, qui dans son étude sur le *Cantar de Mio Cid* (1892) défend la thèse de la postposition du pronom. Puis, dans *Orígenes del español. Estado lingüístico de la península ibérica hasta el siglo XI*, il se prononce sur la position du pronom dans certaines conditions guère différentes de celles avancées par d'autres linguistes :

El uso latino del verbo al final de la frase continúa muy arraigado en nuestro periodo. El atributo, el objeto directo o el complemento adverbial preceden ordinariamente al verbo.[...] El pronombre átono va después del verbo, si éste encabeza la frase o va precedido sólo de la conjunción 'et' [...] El pronombre se antepone al verbo si éste va precedido de adverbio o conjunción diversa de 'et'.¹⁵⁷

– William Starr¹⁵⁸ (1947), qui propose les règles de positionnement de pronoms atones suivantes inspirées des considérations de Erik Staaf, Ramón Menéndez Pidal et Emil Gessner :

Le pronom suit le verbe (jusqu'au XVI^e siècle) :

- if the verb stands in the first place;
- if the verb is preceded by *e* or *mas* (magis);
- if the sentence begins with the noun object, which is repeated by the pronoun. The verb is considered to be first, even when a dependent clause precedes. The pronoun was generally enclitic with an imperative; but in the older period proclisis may result when other words come before the imperative.

- When the verb is no longer first the tendency is towards proclisis; *ca*, *non*, *ni*, *todo*, *que*, relatives, *ya*, *si*, *quando*, and other conjunctions and adverbs that precede the verb generally attract the pronoun. A noun, subject or object, or object of a preposition, may also attract the pronoun, but the exceptions to this are very frequent in the older periods of the language.

- With an infinitive dependent on a finite verb the atonic pronouns pass to the finite verb. Their position with respect to the latter is determined by the considerations listed above. If the infinitive precedes the finite verb, the adverb stands between the two. In the older language an infinitive dependent on a preposition is followed by the enclitic pronoun. In the fourteenth century, however, there was an increasing tendency to make the pronoun enclitic to the preposition, a position that was soon abandoned completely.

- In compound tenses, the pronoun regularly stands after the participle when the latter precedes the auxiliary. In the opposite case the pronoun stands near the auxiliary, and its position before or after is determined by the same principles as for the simple tense.

Toutefois, dire si un pronom est tonique ou atone n'est pas chose aisée et plusieurs linguistes soulignent la difficulté de distinguer entre adverbe (tonique) et complément

¹⁵⁶ Erik Staaf, *op. cit.*, cité par William Starr dans «Impersonal *Haber* in old Spanish», *op. cit.*, p. 11, également cité par Javier Elvira, *op. cit.*, p. 65, note 11.

¹⁵⁷ Ramón Menéndez Pidal, *Orígenes del español. Estado lingüístico de la península ibérica hasta el siglo XI*, 8^e éd., 1976, Madrid, Espasa-Calpe, p. 379.

¹⁵⁸ William Starr, *op. cit.*, p. 12.

(atone)¹⁵⁹. D'autant plus que beaucoup de ces compléments pronominaux ne respectent pas les règles de positionnement décrites plus haut.

Il faut aussi citer Jean-Claude Chevalier qui dénonce le caractère arbitraire «des règles» fondées sur la simple position du pronom atone. Il s'intéresse aux causes qui suscitent l'enclise ou la proclise des pronoms :

Si le verbe ouvre la phrase, vient après une pause ou précède son sujet, l'enclise a toutes chances de se produire disent les études anciennes comme les plus récentes [...] Mais entre cette place du verbe et l'enclise du pronom, quelle affinité ? quelle relation ? quelle nécessité ? Rien, jamais, n'en est dit. De sorte que l'inverse (cette position du verbe s'accompagnant de la proclise du pronom) ne paraîtrait pas plus scandaleux ou moins illogique.¹⁶⁰

Ces questions le conduisent à examiner le fonctionnement du verbe et à énoncer «que le fait pour le verbe de tenir dans la phrase le rôle de support et d'apport entraîne l'enclise du pronom, comme le fait de ne remplir que celui d'apport conduit à la proclise du pronom¹⁶¹.

5.2.2. Respect et non respect des règles de «positionnement»

Pour certains auteurs les pronoms qui ne respectent pas les règles de positionnement ne sont peut-être pas atones.

Ainsi Antonio Meilán García dans «"Y < ibi" en castellano medieval, ¿sintagma o morfema?» et Carlos E. Sánchez Lancis dans «The Evolutions in The Old Spanish Adverbs *ende* and *ý* : A case of Grammaticalization»¹⁶².

Pour d'autres ce sont des pronoms atones qui transgressent les règles. Par exemple Edwin B. Place :

At all events, of the 43 cases of *y* as pronominal adverb fourteen represent violations of the rules for the position of Old Spanish personal pronouns as set forth by Menéndez Pidal.¹⁶³

ou Antonio M^a Badía Margarit, pour qui cette hésitation contribue grandement à la disparition de *ibī* et *inde* :

¹⁵⁹ William Starr : «The writer recognizes that it is extremely difficult, if not impossible, to classify all the examples of *y* as tonic or atonic», *ibid.*, p. 12 ; Badía Margarit : «La distinción entre adverbio (tónico) y complemento (átono) es, en la lengua antigua, muchas veces difícil», «Los complementos pronominalo-adverbiales derivados de *ibi* e *inde* en la Península Ibérica» ; Edwin B. Place : «It is even difficult to determine always whether *y* is tonic or atonic in the *Cid*. Many cases are doubtful», «Causes of the failure of Old Spanish *y* and *en* to survive» 1930, *Linguistic Review*, 21 p. 224 ; Meilán García : «La distinción entre sintagma (tónico) y morfema (átono) es difícil de resolver para estados de la lengua pasados, fragmentariamente conocidos, y por medio de datos documentales sujetos a interpretación», «"Y < ibi" en castellano medieval», *op. cit.*, p. 422.

¹⁶⁰ Jean-Claude Chevalier, «Syntagme des pronoms compléments», *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n° 5, 1980, p. 34.

¹⁶¹ *Ibid.* p. 33.

¹⁶² Carlos E. Sánchez Lancis, *op. cit.* p. 107-108.

¹⁶³ Edwin B. Place, «Causes of the failure of Old Spanish *y* and *en* to survive», 1930, *Linguistic Review*, 21 p. 224.

Pero las razones decisivas para la explicación de la pérdida de IBI e INDE en castellano son de orden sintáctico. [...]

2) La vacilación que ofrece su situación con respecto al verbo, lo cual hace que los complementos no sean uniformemente átonos.

3) Usándose frecuentemente como tónicos y también lejos del verbo, los complementos se vieron concurridos en el caso de Y, por *allí* y *allá*¹⁶⁴.

Cette opinion est partagée par Antonio Meilán García¹⁶⁵ et également par Elisabeth Douvier¹⁶⁶.

5.2.3. Par rapport à l'aragonais, le catalan et le français anciens

En revanche, si nous regardons la nature de *y* en fonction de sa tonicité et de son statut syntaxique en aragonais, catalan et français anciens, trois langues qui ont maintenu les pronoms *y* et *en* jusqu'à nos jours, nous constatons que dans les trois langues lesdits pronoms étaient plus fidèles aux règles de positionnement que ne l'étaient les deux pronoms en castillan ancien. Ainsi :

Edwin B. Place dans «Causes of the failure of Old Spanish *y* and *en* to survive», fait une comparaison entre les deux poèmes épiques emblématiques *La chanson de Roland* et *El Cantar del Mio Cid*. Il affirme :

On the other hand, in the Roland as elsewhere in Old French, *y* (i) obeys in general the same laws of position with respect to the verb as do the O. F. atonic personal pronouns, and it may be considered a weak form.¹⁶⁷

C'est ce que signale Antonio M^a Badía Margarit pour les langues ibériques aragonais et catalan :

Nada de eso ocurría en aragonés, cuya construcción difiere, pues, fundamentalmente del castellano, a la vez que sigue las reglas del complemento átono más fielmente que éste [...] ni en catalán, que también observa las reglas de colocación del pronombre átono.¹⁶⁸

Il faut noter que l'aragonais est essentiellement un dialecte qui, soit par archaïsme, soit par influence catalane (compte tenu de la proximité géographique), maintient dans la langue actuelle les deux pronoms dérivés de *ĪBĪ* et *INDE*¹⁶⁹.

D'où il résulte que des quatre langues mentionnées (castillan, catalan, aragonais et français) seul le castillan perd les deux pronoms et c'est aussi la seule langue dont lesdits pronoms, très souvent, ne respectent pas les règles de position des pronoms atones. Faut-il voir là un rapport de cause à effet ?

¹⁶⁴ Antonio M^a Badía Margarit, «Los complementos pronaminalo-adverbiales derivados...», *op. cit.*, p. 128 et 130.

¹⁶⁵ Antonio Meilán, *op. cit.*, p. 422.

¹⁶⁶ Elisabeth Douvier, «L'évolution et la disparition de l'adverbe de lieu *y* dans les manuscrits du "libro de la montería" in *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 1978, Villetaneuse, séminaire d'études médiévales hispaniques, Université Paris XIII; Paris, Klincksieck, 3, p. 43.

¹⁶⁷ Edwin B. Place, «Causes of the failure of Old Spanish *y* and *en* to survive», *Linguistic Review*, 1930, 21 p. 224.

¹⁶⁸ Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 154 et 204.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 165.

Devant la difficulté de préciser la nature de *y* en fonction des critères déterminés comme ceux de la tonicité et de la position dans la phrase, Antonio Meilán García suggère un regard plus détaché et constate que :

Más importante, desde un punto de vista gramatical, es que *y* siempre se presenta en el entorno más inmediato del verbo; cosa que poco tiene que ver con la libertad de colocación que tienen –y han tenido históricamente– los sintagmas adverbiales.¹⁷⁰

Et de conclure que *y* serait un *morfema objetivo* étant donné sa tendance à apparaître *como elemento dependiente del verbo*.

5.2.3.1. POSITION DE Y PAR RAPPORT AU VERBE EN CASTILLAN

Le *Complemento pronominal y*, pour reprendre les termes employés par Antonio M^a Badía Margarit, peut se présenter seul, avec un seul verbe, avec deux verbes l'un conjugué et l'autre pas, associé à d'autres pronoms atones qui, à leur tour, peuvent apparaître avec un seul verbe ou avec deux verbes dont un conjugué et l'autre pas.

Les formules par ordre de fréquence, dans les cas où le *Complemento pronominal* apparaît seul et, en principe, atone, sont les suivantes :

1. Position postverbale. Verbe + Complément pronominal (V – Cp)
2. Antéposé au verbe. Complément pronominal + Verbe (Cp – V)

D'où il ressort que la formule Cp – V, qui est celle qui correspond à la position des pronoms atones, n'est pas la plus fréquente. Il y aurait eu un changement accentuel :

La razón de ello está en que muy frecuentemente la fórmula V – Cp no corresponde a la realidad, sino que ésta estaría mejor expresada con la fórmula "V – Cp tónico"; en efecto, muchos de los casos en que IBI o INDE siguen al verbo no son ya completamente átonos, y llevan formas en las que indudablemente recae un acento de intensidad ni que sea secundario. No son, pues, todos los ejemplos de esta fórmula V – Cp casos de enclisis del pronombre átono.¹⁷¹

Par ailleurs, la combinaison Cp – V est habituelle dans des cas très concrets d'emplois de *ibī* comme par exemple *ibī + habere*. Néanmoins, Antonio M^a Badía Margarit constate également de nombreuses exceptions dans cette construction. Par exemple, dans *El Cantar de Mio Cid* où, selon Ramón Menéndez Pidal :

en el caso en que Y es más evidentemente átono, cuando va con el impersonal, hallamos que frente a ocho casos en que va antepuesto ... se encuentran tres ejemplos con el adverbio pospuesto, contra la regla de pronombre átono.¹⁷²

Edwin B. Place, dans «Causes of the failure of old Spanish *y* and *en* to survive», arrive à la même conclusion par d'autres moyens :

¹⁷⁰ Antonio Meilán García, *op. cit.*, p. 424.

¹⁷¹ Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 119.

¹⁷² Ramón Menéndez Pidal, *op. cit.*, I, p. 417, § 208, 2 cité par Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 117.

It is even difficult to determine always whether *y* is tonic or atonic in the *Cid*. Many cases are doubtful. At all events, of the 43 cases of *y* as a pronominal adverb, fourteen represent violations of the rules for the position of Old Spanish personal pronouns as set forth by Menéndez Pidal. On the other hand, in the *Roland* as elsewhere in Old French, *y* (*i*) obeys in general the same laws of position with respect to the verb as do the O. F. atonic personal pronouns, and it may be considered a weak form.¹⁷³

À l'instar de Menéndez Pidal, Erik Staaf¹⁷⁴ dans son étude sur le *Cantar de Mio Cid* pense que *y* occupe, généralement, la position d'un pronom atone :

J'ai examiné [...] l'emploi de *y* dans le *Cid* et j'ai constaté que dans la plupart des cas *y* suit les règles des pronoms atones. Cet adverbe se trouve donc généralement placé devant le verbe lorsque le verbe est précédé d'un autre mot.

Il constate, néanmoins, plusieurs occurrences où *y* est antéposé au verbe en position initiale, ce qui va à l'encontre des règles de position des pronoms atones.

Un autre cas de non obéissance aux lois de position des pronoms atones, signalé par Antonio M^a Badía Margarit, est celui de la construction Cp – V avec le complément en début de proposition, car dans ce cas la règle est l'enclise. Il présente l'exemple suivant, extrait du *Cantar de Mio Cid* : *do elle dixiere, Y sea el mojon* (v. 1912). À propos de ces cas, Antonio M^a Badía Margarit affirme que presque tous les pronoms sont toniques.

Dans les constructions périphrastiques, à savoir :

1. Complément pronominal + Verbe conjugué + Verbe non conjugué (Cp – V – V).
2. Verbe conjugué + Complément pronominal + Verbe non conjugué (V – Cp – V).
3. Verbe conjugué + Verbe non conjugué + Complément pronominal (V – V – Cp).

Antonio M^a Badía Margarit ne signale aucune exception et les *complementos* sont, en général, atones.

Enfin, dans la combinaison avec d'autres pronoms atones, Antonio M^a Badía Margarit compte peu de cas et, en général, ils suivent la tendance observée dans les constructions où un seul complément est impliqué. Dans une combinaison de type Cp – V cet auteur ne trouve pas d'exemples à présenter, sauf dans les cas où le complément est en début de proposition et, par conséquent, probablement tonique : *tornós a Carrion, I lo podrien fallar* (*Cantar de Mio Cid*, v. 1313). Dans la construction de type V – Cp, plus fréquente que la précédente, les compléments *y* et *ende* se trouvent parfois en position finale, mais Antonio M^a Badía Margarit ne dit pas si, dans ces cas, les compléments ne deviennent pas toniques.

5.2.3.2. POSITION DE Y PAR RAPPORT AU VERBE EN ARAGONAIS

À la différence du castillan, la construction de type Cp – V est la plus courante. En effet, l'aragonais suit les règles du complément atone plus rigoureusement que ne le fait le

¹⁷³ Edwin B. Place, *op. cit.*, p. 224.

¹⁷⁴ Erik Staaf, «Contribution à la syntaxe du pronom personnel dans le *Poème du Cid*» *Romanische forschungen*, 1906, XXIII, 621 ff. Cité par William Starr, *op. cit.*, p. 11.

castillan¹⁷⁵, avec quelques rares exceptions en position initiale de proposition qui, selon Antonio M^a Badía Margarit, seraient probablement des pronoms toniques : *Mas a ese logar – on me fallesto primero, – Hi no me fallarás* (*Sta Maria Egipciaca*, v. 1295).

Dans les constructions de type V – Cp, bien que moins fréquentes que les précédentes, le pronom postverbal est atone, par exemple dans les cas de *habere* + y : *haY, habia y* etc.

Dans les cas avec deux verbes, c'est également la formule où le complément est placé avant le verbe conjugué (Cp – V – V) qui est la plus fréquente. Les deux autres combinaisons, à savoir V – Cp – V et V – V – Cp sont peu employées.

En combinaison avec d'autres pronoms atones, la position proclitique (Cp – V) est également la plus fréquente, bien qu'il y ait des cas de construction V – Cp dans lesquels le pronom *hi* occupe la seconde position : *Et mudo los HY del monesterio de Clunyego* (*Crónica S. Juan Peña*, p. 42-43).

5.2.3.3. POSITION DE Y PAR RAPPORT AU VERBE EN CATALAN

La construction de type Cp – V est presque courante. Il faut signaler par ailleurs que parfois, dans la langue médiévale, lorsque la construction devrait être V – Cp, on observe des constructions inverses, c'est-à-dire Cp – V.

Ces cas sont les suivants :

1. lorsque le complément est initial, la règle est qu'un complément ne peut pas être en début de proposition ; dans ces cas, le complément devient enclitique.
2. lorsque la proposition commence par la conjonction ET, car l'ordre normal est que le verbe suive immédiatement la conjonction.

La construction de type V – Cp est de rigueur lorsque le verbe est un impératif, un infinitif ou un gérondif ; lorsque le verbe est en début de la proposition (sauf exception mentionnée plus haut) ; lorsque le verbe est précédé par la conjonction *et* (sauf exception mentionnée plus haut) *magis* ou *postj* (*puys*) ; en inversion dans les phrases interrogatives. De surcroît, Antonio M^a Badía Margarit constate aussi des cas qui devraient se construire selon le type Cp – V et qui apparaissent dans l'ordre opposé (V – Cp).

Dans les constructions avec deux verbes dont l'un conjugué et l'autre pas, la formule Cp – V – V est de loin la plus fréquente. Néanmoins, dans ces combinaisons, il faut signaler aussi certains cas qui devraient se construire en V – Cp : lorsque *hi* est en début de proposition ou lorsque celle-ci commence par la conjonction *et*. Il y a peu de cas construits avec les deux autres formules V – Cp – V et V – V – Cp.

Combiné à d'autres pronoms atones, *ibī* occupera la seconde place, que ce soit dans des constructions de type Cp – V ou de type V – Cp.

¹⁷⁵ Pour rappel, celles-ci sont : le complément atone se place le plus avant possible dans la phrase, sans jamais occuper la position initiale de la proposition, car dans ce cas il devient postverbal. De même si le verbe est précédé de *et* ou de *magis*, le pronom est également placé après le verbe.

Comme on a pu le constater, la grande différence entre le castillan, d'une part, et l'aragonais et le catalan, d'autre part, est que dans le premier, contrairement aux deux autres, le pronom *hi* ne respecte pas les lois de position des pronoms atones dans la phrase. Par conséquence, étant souvent tonique, il aurait été plus exposé à la concurrence d'autres expressions locatives qui, à la longue, selon Antonio M^a Badía Margarit, auraient fini par s'imposer dans les emplois réservés à *hi*, provoquant ainsi sa disparition.

5.2.4. Quelques observations dans notre corpus

De notre côté, parmi les 8242 occurrences de *y* – avec ses variantes orthographiques – recensées dans notre corpus, nous en avons trouvé 5599 (68,2%) en position postverbale ; 1786 (21,74%) en position préverbale ; 662 (8,06%) en position clairement tonique, dont 162 (1,97%) précédées d'une préposition et 500 séparées du verbe (6,%) ; 369 (4,49%) entre un auxiliaire et un participe et 298 (3,63) entre un verbe et un infinitif¹⁷⁶. Il faut noter, par ailleurs, qu'aussi bien les formes postverbales que les antéposées peuvent l'être par rapport à une forme verbale simple ou composée, ou encore à un syntagme verbal formé d'un verbe + un infinitif, ce dernier précédé ou non d'une préposition ou de la particule *que*. D'autre part, un nombre élevé de formes préverbales et de formes postverbales semble être tonique, compte tenu de l'accent prosodique de la phrase.

Exemples en position postverbale :

8) Ego Munno Roizi do la eredad que eh enBariolo τ en Ribiella; τ en fancte Fagund τ en Barrio **quanto heo i**, en mont τ en font, et quanto compraro τ ganaro τ en mios dias τ fos; τ dojo por fuas harras a mia mulier Major Garciaz. Et dolo la heredad que he en Porguera, en pennos **quanto eo i**, τ ganaro, por los beftidos, nobrada mientre quinientos foldos.

Documentos lingüísticos, p. 40, 13

9) E fue Sampson a Gaza(r) **e vio y** una mugier e apretos della. Cercaronlo los Philisteos e echaronle celada, e dixieron(le) : "Iagamos aqui fasta la mannana e depues darle emos salto e matarlo emos" **Yogo y** Sanpson de noch e priso las puertas de la cibdat con todos los (l)ymbrales e sus cerraduras, e prisolas en so cuello e suiolas en el mont suso, a la vista de Ebron.

La Fazienda de Ultramar, p. 209, 22

Exemples en position préverbale :

10) 996. De quanto **que í passó** fiz un cantar serrano :
éste, deyuso escrito, que tienes so la mano.
Fazié un día fuerte pero era verano;
passé mañana el puerto por sossegar temprano.

El libro del Buen Amor, chap. IV, p. 393

11) E otrosy ante ella estauan juglares que tanian ; e quando los dichos enbaxadros allí llegaron, estauan beuiendo ; e las maneras del su beuer que ally fazian eran éstas : vn

¹⁷⁶ Voir tableau (n°4) sur la position p. 208-209.

cauallero viejo, pariente del Señor, E otros dos moços pequenos **que y estauan**, Sus parientes, seruian de copa antlla E ante otras dueñas en esta manera :

Historia del gran Tamorlan, p. 176, 30

Exemple de *y* tonique :

12) et a Almonaçir, et a Apoblega, **et y en la çibdad** todos los mesones, que segund el pueblo llamamos tiendas ;

Primera crónica general, p. 540, 17

Exemple de *y* tonique précédé de préposition :

13) "Aboeça, aquel alcayde que tenie el castiello, sopo el pleito de como andaua, et enuio dezir al sennor de Denia quel querie dar aquel castiello si diesse conseio a ampararle. Et el sennor de Denia quando aquello oyo, plogol et uenosse a grand priessa **pora y**, et recibio el castiello ;"

Primera crónica general, p. 560, 48

Exemple de *y* entre auxiliaire et participe :

14) Et el Rey, desque ovo estas cartas, envió decir á la Reyna su avuela, que le placia de se ver con ella : et partió de Sevilla, et fué para la villa de Xerez, et falló que **era y llegada** la Reyna su avuela. Et moraron y tres dias en estas vistas :

Crónica de Alfonso Onceno, chap. XCI, p. 228

Exemple de *y* entre verbe et infinitif :

15) Cuando el conde de Flándes oyó aquello díjol quel non semejaba aquel buen cabdiello; mas que tal home **debía hí poner**, que toviere por suya la pérdida ó la ganancia de la tierra, é que fuese buen rey en tierra de Egipto, si Dios gela metiese en poder.

La conquista de Ultramar, Livre 4, chap. LXX, p. 533

Il faut signaler, en outre, que, des 5599 formes en position postverbale, 339, soit 5,95%, sont séparées du verbe soit par un complément personnel, par un syntagme nominal, ou encore par un élément autre comme *luego*, par exemple. Ces éléments séparateurs peuvent se présenter comme des mots indépendants ou bien faisant partie de la forme verbale, c'est-à-dire agglutinés à elle.

Exemples :

16) É desde Barcelona pasó á Túnez, é el rey de Túnez acogióle muy bien porque sopo que era fijo de rey, é dióle mucho de lo suyo, é **moró con él y** cuatro años.

Crónica del rey Alfonso Xº, c. VIII, p. 7

17) E luégo don Diego, fijo del Conde, se fué para el rey de Aragon, é envió su mandado á don Gascon de Bearne que **viniese luégo y** ; é desde don Gascon y llegó acordó el rey de Aragon que soltasen á don Alfonso é á don Fernando que tenía presos ;

Crónica del rey Sancho IV el Bravo, c. V, p. 79

18) é desde fueron en Valladolid acordaron que era bien que enviase el Rey por omes buenos de toda la tierra, é **que ficiesen córtés y** en Valladolid, é fueron las cartas á toda la tierra, é fueron y todos ayuntados, tan bien infantes é prelados é ricos omes, commo todos los otros omes buenos de las villas de Castilla é de Leon é de las Estremaduras é del Andalucía.

Crónica del rey Fernando IV, c. XIV, p. 150

19) Un annado que auie, que no era aun de edat, por quel dizien que ioyaua los poderes et los sennorios que auie, mando a sus sieruos quando pescaua quel echassen en la mar ; et **echaron lo y**, et assi murio.

Primera crónica general, p. 125, 41

20) Abdelmelic quando aquello uio, fue contra aquella parte que era yda a Toledo, que auie ya dizesiete dias que tenien cercada la uilla, et **matolos y a todos**. Contra la otra parte que yua a Cordoua enuio un alaraue que auie nombre Almuzaor, que lidio otrossi con ellos ; mas **matarole y muchos** de los suyos, pero al cabo uenciolos ell, et metiolos todos a espada.

Primera crónica general, p. 335, 42

Des 1786 formes en position proclitique, 63, (3,25%), sont également séparées du verbe, soit par un pronom personnel, agglutiné ou pas, soit encore par un élément interpolateur.

Exemples :

21) Vengo, Campeador, con todo buen rrecabdo,
vós seisçientos e yo treinta he ganados.
Mandad coger la tienda e vayamos privado
en San Pero de Cardeña, **y nos cante** el gallo ;

El Cantar de Mio Cid, v. 206-209

22) Et quando el rey a Carmona llego, la hueste auia çinco dias que llegara y; mas desde el rey fue llegado, todo fue estroydo : huertas et vinnas et panes, quanto fuera de las puertas ouo. Alli se le fue llegando al rey muy grant gente de conceios quel venian de parte de Leon ; de Coria, de Granada et de Montanches, de Medelin, de Cançres, et de otros muchos logares. Et sobre esto, los moros de y de Carmona, temiendo que el rey don Fernando **que se les y desa uez querie echar en cerca**, mouieronle como pleytesia en esta guisa :

Primera crónica general, p. 748, 46

23) Et assi como cuenta ell arçobispo, alli luego en Toledo, librado el fecho et las onrras de la sepultura del emperador su padre, **y luego en Toledo** començo a penssar en la bien parança de tod el regno, et a auer cuedado et consseio del mantenimiento del et de sus

pueblos ; et luego tomo consseio pora ello con los condes et los omnes buenos de Castiella que eran y con el, como uinien de la hueste, assi como si fuessen en corte.

Primera crónica general, p. 664, 7

24) Despues desto, este rey don Alffonso, quando ueno a tiempo que uio que se morrerie ya, escogio pora si sepultura en el monesterio de Alcobaça; et mandosse enterrar y, **et yl enterraron**. Despues deste rey don Alffonso, terçero rey de Portugal , regno don Sancho, su fijo, et fue quarto rey de Portugal.

Primera crónica general, p. 653, 6

Parmi les 369 formes recensées entre un auxiliaire et un participe, dans 40 cas, soit 10,75%, le pronom adverbe *y* apparaît séparé tantôt de l'auxiliaire, tantôt du participe. Nous avons considéré toniques seulement celles qui sont séparées du participe.

Exemples :

25) E el Emperador non dió nada por aquel defendimiento, é entró en las galeas é arribó en Chipre, al puerto de Limenzo, é allí falló al rey don Enric, que era aun ninno, así que non habia mas de once annos, é sos ricos homes **habianle hí coronado**.

La Conquista de Ultramar, Libro IV, chap. CCCLII, p. 633

26) Desde el Rey ovo ordenada su casa por la manera que contada avemos, fabló con todos los de su regno **que eran con él y ayuntados**, Perlados, et Ricos-omes, et Caballeros, et Procuradores de los Concejos ;

Crónica del rey Alfonso Onceno, chap. XL, p. 199

27) é los otros veinte é ocho turcos defendíanse, mas poco les duró el su defendimiento, que los derribaron de los muros las guardas de la villa, que venian en acorro de los suyos, é quebrantáronles las piernas é los brazos é los pescuezos, é ninguno non cayó que non fuese muerto ó mal ferido. Empero murió Enrique, é Semeros fué ferido de una espada por el vientre; é á Franqués, que **fuera hí mal herido** é murió, leváronlo á su posada.

La Conquista de Ultramar, Libro II, chap. LXXXIX, p. 246

Il faut signaler encore que des 298 formes trouvées entre un verbe conjugué et un infinitif, 38, soit 12,67%, apparaissent séparées soit du verbe, soit de l'infinitif. Nous avons considéré toniques seulement celles qui sont séparées de l'infinitif.

Exemples :

28) É luégo envió emplazar por su carta á don Diego que viniese por su persona á responder al infante don Juan, é púsole plazo cierto á que viniese mediado el mes de Abril á la villa de Medina del Campo, en las córtes que él **avia y de facer**.

Crónica del rey Fernando IV, chap. XII, p. 136

- 29) Et en Ciubdat Rodrigo adolesció la Reyna de Castiella Doña Maria, et por esto el Rey **ovose y á detener** unos pocos de días.

Crónica del rey Alfonso Onceno, chap. LXXV, p. 219

Il est intéressant, finalement, de remarquer l'évolution de la position de *y* en diachronie : aux XII^e et XV^e siècles la position prédominante est la position antéposée alors qu'aux XIII^e et XIV^e c'est la position postverbale qui l'emporte¹⁷⁷. Cette évolution montre également que c'est au XIII^e, et dans une moindre mesure au XIV^e, que le nombre de formes recensées est le plus élevé. Cette importance numérique se reflète aussi dans le nombre plus élevé (par rapport aux autres siècles) de formes toniques ou d'occurrences séparées de l'auxiliaire, du participe, du verbe ou de l'infinitif. Cette évolution confirme la variation déjà largement mentionnée de la position du pronom adverbe *y*.

Par ailleurs, si l'on observe les pronoms incontestablement atones c'est-à-dire les pronoms *me*, *te*, *la(s)*, *lo(s)*, *le(s)*, *nos*, *os*, *se*, on remarque que si leur position est fixée dans la langue actuelle il n'en était pas ainsi à date ancienne. En effet, ces pronoms atones à présent sont, soit enclitiques, – et dans ce cas, ils ne forment qu'une unité graphique avec le verbe – avec l'infinitif (*abrirlo*), le gérondif (*abriéndolo*) et l'impératif (*ábrela*) seulement, soit proclitiques avec toutes les autres formes verbales¹⁷⁸. De surcroît, dans la langue médiévale il n'est pas rare de trouver des interpolations. Voici quelques exemples qui illustrent ces faits de syntaxe.

- 30) **Nos'** fartan de catarle quantos ha en la cort;
adeliñó a él el conde don Anrrich e el conde don Remond.
Abraçólos tan bien e rruégalos de coraçón
que prendan de sus averes quanto ovieren sabor

El Cantar de Mio Cid, v. 3495-3498

- 31) Et lo que á él le parescia que debia facer en aquel fecho, que era que le convenia ir acorrer aquella villa ; et si los Moros le esperasen allí, aver lid con ellos : **ca si la non acorriese**, que se perderia aquella villa, et perderse ian muchos caballeros et escuderos que él avia y enviado

Crónica del rey Alfonso Onceno, c. CCXLIII, p. 319

- 32) É el abad respondiό al rey de Francia é dijo que esta era cosa en que non osaria él hablar, mas que ayuntase el amor con el rey don Sancho, que esto era lo que cumplia, é **desque se él viese** con el Rey su señor, que él gelo cometiese eso si quiriase, ca él nunca en ello fablaria.

Crónica del rey Sancho el Bravo, c. II, p. 72

On voit bien, avec les exemples présentés, que la variation de la position n'affecte pas seulement le pronom adverbe *y* mais, en réalité, tous les pronoms compléments. Cet état de fait est-il dû à une très grande liberté d'expression ou à l'existence de règles dont la nature est difficile à discerner ?

¹⁷⁷ Voir tableau (n°4) de la position, p. 208-209.

¹⁷⁸ Jusqu'au XIX^e siècle il était courant d'utiliser les pronoms atones en position postverbale avec toutes les formes verbales. De cet emploi il reste une forme fixe : *érase una vez*.

C'est ce à quoi Jean-Claude Chevalier a répondu dans «Syntaxe des pronoms compléments». Il nous paraît utile de rappeler ici son hypothèse selon laquelle la position du pronom atone, pré ou postverbale, résulte du fonctionnement du verbe. En effet, d'après cet auteur, si le verbe, au sein de la phrase, remplit les fonctions conjointes de support et d'apport, il provoquera l'enclise, s'il tient le rôle d'apport seul c'est la proclise qui se produira.

Lorsque la phrase est constituée d'un verbe seul (à l'une des personnes de l'interlocution) et dans la construction verbe + sujet, le verbe remplit les fonctions de support et d'apport, le sujet étant, dans ce dernier cas, un complément d'information en vertu du principe qu'on ne peut pas poser un apport avant le support. Dans les constructions sujet + verbe celui-ci exerce seulement la fonction d'apport. Il se peut par ailleurs que dans une construction sujet + verbe celui-ci ne fonctionne pas comme simple apport, il peut continuer de fonctionner comme support et apport (d'où enclise) par exemple lorsque sujet et thème n'ont pas la même référence.

Quoiqu'il en soit, nous ne pensons pas que la position du pronom adverbe *y* ou plus exactement la variation de cette position dans la phrase soit la cause de la disparition de ce pronom adverbe *y* mais plutôt qu'elle reflète la recherche profonde des solutions expressives plus en accord avec une nouvelle façon de concevoir le monde, et partant de se représenter l'espace.

5.3. Concurrence entre *y* et les adverbes de lieu *aquí* – *acá*, *ahí*, *allí* – *allá*

La coexistence de *y* avec *aquí* – *acá*, *ahí*, *allí* – *allá* a été analysée et interprétée de plusieurs façons.

Y, selon certains chercheurs, aurait été victime des autres adverbes déictiques *aquí* – *acá*, *ahí*, *allí* – *allá*.

Nous avons déjà vu l'hypothèse présentée par Antonio M^a Badía Margarit selon laquelle la variabilité de la syntaxe de *y* aurait eu comme conséquence d'exposer le pronom à la concurrence de *aquí* – *acá*, *ahí*, *allí* – *allá* et que, sans qu'il soit dit de quelle manière, cela aurait contribué à sa disparition¹⁷⁹. Nous avons également vu que d'autres linguistes, tels Antonio Meilán García et Dieter Wanner, adhèrent à cette hypothèse.

Pour Erica C. García, pour qu'une forme soit choisie dans un acte de communication par un locuteur quel qu'il soit, il faut qu'elle soit motivée par un contexte particulier ; autrement dit, il y a adéquation entre fréquence d'emploi d'une forme et conformité contextuelle. Par ailleurs, dans le cas de déplacement d'une forme par une autre, il doit se produire un changement d'ordre sémantique qui permette à la seconde forme d'apparaître dans des contextes qui étaient initialement réservés à la première.

¹⁷⁹ En effet, à cause du non respect des lois de position des pronoms atones, le pronom *y* se serait trouvé loin du verbe et donc plus facilement exposé à la concurrence des autres adverbes.

Cet auteur présente cette hypothèse dans deux articles : «Quantitative aspects of diachronic evolution between Old Spanish *y*, *allí* "there"» et «Cambios cuantitativos en la distribución de formas: ¿causa y síntoma de cambio semántico?»¹⁸⁰.

Dans le premier, dans des versions successives de *El cavallero Zifar*, elle compare quantitativement les formes *y* et *allí* et, en particulier, les contextes qui ont motivé leur apparition.

Elle propose les sens suivants pour ces deux formes :

y : référence locative

allí : déictique avec référence locative éloignée du locuteur.

Par ailleurs, selon Erica C. García, les deux formes ont échoué dans la tâche de déterminer un lieu près du locuteur.

Elle détermine huit paramètres contextuels qui, à son avis, favorisent l'élection de l'une ou l'autre forme :

1. Négation (présence ou absence d'une particule négative),
2. Le lieu (l'adverbe réfère ou ne réfère pas à un lieu physique) ,
3. Le sujet humain individualisé (le sujet du verbe est un individu),
4. Subordination (l'adverbe est ou n'est pas associé à un événement subordonné),
5. Mouvement (l'adverbe réfère ou ne réfère pas à un objectif de mouvement),
6. (Pour des cas de non mouvement seulement) : l'adverbe est ou n'est pas associé à *aver*, *ser*, situation extra-linguistique ditedeixis exophorique
7. Le référent de l'adverbe est ou n'est pas directement identifiable à travers la situation extra-linguistique,
8. (Pour des cas intradicursifs) : prétérit, le verbe avec lequel l'adverbe est associé est ou n'est pas au prétérit.

La comparaison minutieuse des contextes de *y* et *allí* dans les différentes versions de *El cavallero Zifar* en fonction des paramètres définis ci-dessus montre une diminution progressive de l'association de *allí* avec les facteurs qui favorisaient initialement sa présence, et donc cette forme a pu apparaître, graduellement, dans n'importe quel type de contexte.

Dans le second article, cet auteur étudie le rapport entre *ha* et *hay* ; *y* et *ahí* et *ende* et *dende* dans les deux manuscrits A et B du *Libro de Calila e Digna* datés de la fin du XIV^e et du XV^e siècles respectivement. En ce qui concerne les paires *ha* / *hay* et *y* / *ahí* qui sont celles qui nous intéressent ici, Erica C. García, à partir du déplacement des formes simples par les formes renforcées, affirme pour la première paire, *ha* et *hay* :

¹⁸⁰ Erica C. García, «Quantitative aspects of diachronic evolution: The synchronic alternation between Old Spanish *y*, *allí* "there"», *Lingua : international review of general linguistics*, 1989, Amsterdam, vol. 77 p. 129-149. «Quantitative aspects of diachronic evolution between Old Spanish *y*, *allí* "there"», *op. cit.*, «Cambios cuantitativos en la distribución de formas: ¿causa y síntoma de cambio semántico», *Actas del VIII congreso de AIH*, 1986, Madrid, Istmo, p. 557-566.

El cambio es relativamente transparente en el caso de IBI: debilitamiento deíctico de *y*, que requiere su reemplazo por la forma reforzada *ahí*, y a la vez favorece su subordinación formal y semántica a *haber*.¹⁸¹

Et pour la seconde paire *y* et *ahí* :

Cualitativamente *ahí* ha adquirido el valor semántico de *y*, "ubicación" sin más: y esto empalma perfectamente con la observación cuantitativa de que *ahí* desplaza a *y*.¹⁸²

Quant à Dieter Wanner, nous avons déjà constaté qu'il partage l'idée initialement exposée par Antonio M^a Badía Margarit selon laquelle c'est la variabilité ou instabilité syntaxique de *y* qui aurait favorisé l'alternance avec les autres adverbes de lieu, ce qui aurait contribué à la disparition de *y*. Dieter Wanner distingue trois groupes de formes locatives :

- a. LOC 1 : *hy* et ses variantes graphiques (*y*, *i*, *hi*) : clitique et adverbe.
- b. LOC 2 : *ay* et variantes graphiques (*ay*, *ahy*, *ai*, *aj*) : adverbe libre
- c. LOC 3 : *alli* (*alli*, *alj*) : adverbe libre.

Il constate qu'à partir de la moitié du XV^e siècle, la forme *y* correspondant à LOC 1 est beaucoup moins fréquente qu'auparavant et que ce sont les formes de LOC 2 et 3, *ahí* et *allí*, qui sont davantage employées pour l'expression locative ; mais, par ailleurs, que ces formes de LOC 2 et 3 indiquent une distance alors que *hy* n'indique rien.

Las formas plenas de LOC3 ahora desempeñan un papel diferencial en el juego de locativos de tres grados: cercano, intermedio y lejano, o *aquí*, *ay* y *allí*, mientras que LOC1 *hy* se limitaba a indicar un locativo sin especificar por su fuerza deíctica baja.¹⁸³

Nous observons que Dieter Wanner ne présuppose pas un changement sémantique des adverbes de lieu comme Erica C. García, mais uniquement qu'il constate une différence de sens entre ces derniers et *hy* et que cette différence de sens lui permet d'affirmer que *hy* était pronom clitique :

Las dos opciones opuestas de LOC2 y LOC3 en vez de *hy* LOC1 habilitan la interpretación que se propondrá aquí, es decir que *hy* funcionaba en el XIII preferentemente como clítico/enclítico sin distinguir grados de lejanía fuera de la deixis elevada.¹⁸⁴

5. 4. Synthèse

Les différentes propriétés syntaxiques de *y* par rapport aux autres adverbes de lieu ont conduit certains linguistes à rapprocher cette forme des pronoms atones.

Antonio M^a Badía Margarit a fait une analyse des pronoms, qu'il appelle *complementos pronominales* *y* et *ende*, atones, en castillan, aragonais et catalan, d'où il ressort que *y*, qui est le pronom qui nous intéresse, s'est maintenu, atone, aussi bien en aragonais qu'en catalan jusqu'à nos jours. Par ailleurs, cet auteur conteste le caractère atone de *y* dans beaucoup de cas en

¹⁸¹ Erica C. García, «Cambios cuantitativos...», *op. cit.*, p. 562.

¹⁸² *Ibid.*, p. 564.

¹⁸³ Dieter Wanner, *op. cit.*, p. 12.

¹⁸⁴ *Ibid.*

castillan, car ce pronom se comporte très souvent comme tonique, soit parce que la position qu'il occupe dans la phrase n'est pas conforme aux lois de la position des pronoms atones, soit parce qu'il est précédé d'une préposition (ce qui est également le comportement d'un élément tonique). Cette variabilité dans la syntaxe a eu comme conséquence que le pronom *y* a été confronté à la concurrence des autres adverbes de lieu *aquí, acá, ahí, allí, allá* ce qui a contribué à sa disparition.

Edwin B. Place, de son côté, arrive à la même conclusion qu'Antonio M^a Badía Margarit en ce qui concerne le comportement du pronom *y*. Il conteste le caractère atone de *y* dans beaucoup de cas en castillan, se basant sur une comparaison entre le poème castillan *El Cantar de Mio Cid* et le poème français *La chanson de Roland*. En effet, en français comme en aragonais et en catalan, le pronom *y* est atone et s'est maintenu jusqu'à nos jours.

Antonio Meilán García pose le problème en d'autres termes, se demandant si *y* était morphème ou syntagme, ce qui, en substance, revient à se demander, comme chez les autres auteurs, si *y* était atone ou tonique. Tout en affirmant que *y* ne pouvait pas être syntagme, Antonio Meilán García doute de son caractère atone, compte tenu de son comportement syntaxique dans la phrase.

Dieter Wanner arrive à la même conclusion qu'Antonio M^a Badía Margarit.

Les "lois" les plus importantes régissant la position des pronoms atones, sont celles de Jacob Wackernagel et de Tobler-Mussafia. La première stipule qu'un pronom atone s'appuie enclitiquement sur le premier élément accentué de la phrase et par conséquent va occuper la deuxième position dans la phrase.

La loi connue sous le nom des linguistes Tobler-Mussafia stipule que le pronom atone ne peut pas occuper la première place de la proposition. Par ailleurs, selon cette loi, le pronom dépend exclusivement du verbe.

Emil Gessner, le premier à avoir étudié le comportement du pronom atone en espagnol ancien, constate en effet, que le pronom atone n'occupe pas la première position dans une proposition et que dans les propositions subordonnées, le pronom atone est placé presque sans exception en position préverbale.

Non moins importante, à nos yeux, est la règle établie par Jean-Claude Chevalier. Cet auteur s'intéresse aux causes qui font apparaître le pronom atone dans l'antéposition ou la postposition du verbe. C'est le fonctionnement de ce dernier qui est à l'origine de la position du pronom atone. Soit le verbe exerce les fonctions de support et d'apport et il entraîne le pronom à sa suite, soit la forme verbale n'exerce que la fonction d'apport et le pronom atone la précède.

En ce qui concerne la concurrence entre *y* et les autres adverbes de lieu *aquí – acá, ahí, allí – allá* :

– Dieter Wanner et Antonio M^a Badía Margarit sont d'accord sur le fait que c'est à cause de l'instabilité syntaxique de *y* que celui-ci se voit confronté aux autres adverbes de lieu, ce qui a pu contribuer à sa disparition. Dieter Wanner voit dans la différence de sens entre *y* et les autres adverbes la preuve que *y* était clitique.

– Erica C. García défend la théorie selon laquelle il y a adéquation entre fréquence d'emploi d'une forme et conformité contextuelle. Dans le cas de déplacement d'une forme par une autre, il doit se produire, progressivement, un changement d'ordre sémantique qui permette à la seconde forme d'apparaître dans des contextes qui étaient initialement réservés à la première.

Ce qui précède nous montre la grande difficulté à discerner le caractère tonique ou atone de *y* et la perplexité et la confusion que cette instabilité syntaxique suscite chez les linguistes.

Ceci dit, il apparaît que tous ces travaux sont descriptifs du fonctionnement de *y*, à un stade de l'évolution de la langue. Ils n'apportent, en conséquence, aucune réponse satisfaisante à la question : pourquoi *y* a-t-il disparu du castillan ? Les faits rapportés restent du domaine de l'observable, ils ne sont que le reflet d'une évolution, d'un ou plusieurs changements, donc ils ne disent rien sur les raisons qui ont conduit à ce ou ces changements.

On devrait, peut-être, se poser la question autrement : à quels besoins nouveaux de la pensée espagnole faut-il imputer la disparition de *y* ? Les faits observés et rapportés constituent, pour nous, le constat que la langue était à la recherche d'un nouvel équilibre dans le domaine déictique, mais ils ne fournissent pas les raisons pour lesquelles *y* a disparu.

Puisqu'il s'agit de la recherche d'un nouvel équilibre dans le système déictique, lequel sert, en discours, à signifier la représentation de l'espace, nous pensons que c'est là, dans la représentation de l'espace, que l'ajustement a eu lieu. Et que, la pensée espagnole ayant eu besoin d'une nouvelle représentation de l'espace, le système déictique s'en est trouvé bouleversé.

II. LES CAPACITÉS RÉFÉRENTIELLES DE *Y*

1. DU POINT DE VUE DE LA SIGNIFICATION.

Y, à lui seul, ne dit que l'espace indéterminé, et ne fait sens qu'à travers son référent contextuel. L'identification de *y*, en d'autres termes, ne peut être obtenue en dehors d'une référence au message, que celle-ci soit son antécédent ou, plus rarement, son conséquent, selon que *y* est anaphorique ou cataphorique.

Y donc rappelle ou anticipe un espace de référence dans lequel se situe une entité déterminée¹⁸⁵. Entre cette entité et l'espace de référence, évoqué par *y*, s'établit le lien d'une localisation statique ou dynamique, en fonction du verbe auquel *y* est associé. C'est le verbe, donc, qui détermine la nature de cette relation et elle sera statique si le verbe n'exprime pas de mouvement ou dynamique si le verbe en exprime un.

¹⁸⁵ Étant donné que les cas de cataphore sont très peu nombreux, nous parlerons de *y* en tant qu'anaphorique et signalerons le caractère cataphorique lorsque cela s'avèrera nécessaire.

1.1. Quatre types de relation locative

On distingue quatre types de relation locative qui correspondent, en latin classique, aux questions :

- *Quo?* – Direction ou destination (lieu où l'on va)
- *Ubi?* – Situation (lieu où l'on est)
- *Unde ?* – Provenance (lieu d'où l'on vient)
- *Qua?* – Trajet (lieu par où l'on va)

Les verbes auxquels *y* est associé dans une relation locative se classent en deux groupes : ceux qui impliquent une relation statique et ceux mettant en jeu une relation dynamique. Les premiers étant beaucoup plus nombreux que les seconds. Citons-en seulement quelques uns du premier groupe, à titre d'exemple, parmi les plus usuels : *aver, ser, estar, tener, fallar, fazer, morar, fincar, folgar, ferir, morir, matar, ayuntar*, etc.

Et parmi les verbes du second groupe : *venir, (a)(l)legar* (exprime une idée subjective de déplacement), *escapar, salir...* ; dans une relation locative de direction ou destination, il s'associe à : *ir, aducir, (l)levar, alcançar, entrar, aportar, enviar, tornar, (a)(l)legar, acorrer, traer, subir, salir, acercarse, avenir...* et dans une relation locative de trajet, il fonctionne avec : *pasar, correr, ir, venir...*

Le sens concret de la nature du déplacement, soit de provenance, de destination ou de trajet n'est pas exprimé par le verbe seul, puisque certains verbes n'expriment que la notion de déplacement, mais pas le sens de celui-ci. Le locuteur, pour émettre un message qui soit parfaitement compréhensible par son interlocuteur, doit recourir à d'autres éléments qui actualisent le verbe.

Ces autres éléments sont, d'une part, comme il a été dit plus haut, la désignation d'un espace avec lequel le verbe établit une relation de mouvement et, d'autre part, les prépositions. D'une manière plus large, le contexte en général contribue à compléter le sens du verbe exprimant déplacement, comme dans les exemples suivants :

33) pero amos á dos **venieron cerca de Villumbrales**, et fallaron el Rey fuera del logar que los estaba esperando, et venian todos muy apercebidos en son de pelea ;

Crónica del rey Alfonso Onceno, c. CVI, p. 241

Dans cet exemple, le verbe *venir*, pris tout seul, pourrait exprimer un déplacement de provenance, de trajet ou de direction, mais associé à *cerca de Villumbrales* indique clairement qu'il s'agit d'un sens directionnel.

34) E dizen que en el tiempo deste rey fue labrado el grand espeio de Alexandria en que ueyen muy de aluene las naues que **uinien por la mar**, e si eran de enemigos apercibien se por y los naturales e los moradores dela tierra, et guardauan se dellos.

General estoria, p. 280, 32b

Dans cet autre exemple, le contexte nous indique que ce sont les habitants d'Alexandrie qui voyaient venir des bateaux par la mer, de très loin, reflétés sur le grand miroir, ce qui leur

permettait de prendre leurs précautions s'il s'agissait de bateaux ennemis. Donc le sens du verbe *venir* dans *las naues que uinien por la mar*, est de provenance (les bateaux venaient de quelque part et ils pouvaient être des ennemis), de destination (ils allaient à Alexandrie) et de trajet (ils venaient par la mer).

35) E dende envió á don Nuño é á don Juan Gonzalez, maestre de Calatrava, con pieza de compañías en acorro de don Aliman **que estaba cercado en la torre de Utrera**, é los moros que y eran fuéronse dende, que no osaron esperar, é basteciéronla de homes e de viandas,

Crónica del rey Alfonso X, c. XII, p. 9-10

Cet exemple illustre la relation statique. Il est à noter que *cercado* indique en plus la condition dans laquelle *don Aliman* se trouve dans la tour de Utrera.

Ces trois cas montrent les différents types de localisation entre un espace de référence donné et l'entité qui s'y loge, au moyen d'un verbe et parfois d'autres éléments qui apportent à la relation de base des informations qui complètent le sens de l'énoncé. Lorsque *y* est employé, s'il est anaphorique, il ne fait que rappeler un espace qui a déjà été mentionné et s'il est cataphorique, rarement, il ne fait qu'anticiper un espace. À nouveau, comme nous l'avons indiqué plus haut, entre cet espace évoqué par *y* et l'être qui s'y loge s'établit une relation statique ou dynamique en fonction du verbe auquel *y* est associé.

Quelques exemples :

36) Mucho se marauillauan todos quando vieron al Çid en aquella manera. Desi mouieron de Sant Esteuan, et fueronse pora Sant Pedro de Cardenna. Mucho era grant sin guysa **la gente que y estaua, ca vinieran y de Rioja et de Castilla Vieia et de otros lugares en derredor**.

Primera crónica general, p. 640, 19

Où *y* réfère à Sant Pedro de Cardenna, le syntagme *la gente que y estaua* exprime une localisation statique, *ca vinieran y* constitue une relation dynamique de direction et *de Rioja et de Castilla Vieia et de otros lugares a derredor* une relation de provenance.

37) E los caualleros de Oto que lo mataron, dexaron le degollado en medio de la plaça, et fueron su uia ; e yogo alli Galba muerto fasta **que passo por y** Gregario un cauallero que uinie de coger su pan ;

Primera crónica general, p. 129, 20

Ici, *y* réfère à *alli* qui lui-même réfère à *en medio de la plaça*, et le syntagme *que passo por y* évoque un mouvement.

Dans notre corpus nous avons recensé un type de construction locative où *y* est associé à une préposition et à un verbe, et un autre type où *y* n'est pas associé à un verbe exprimé mais sous-entendu.

Des 8.242 formes recensées dans l'ensemble de notre corpus, 162, soit 1,97 % sont impliquées dans une construction avec préposition et verbe, et 36, soit 0,44% dans une construction où *y* est associé à une préposition et / ou à un verbe sous-entendu.

Quelques exemples :

38) Fablo el Nuestro Sennor a Semei, que era omne de Dios, e dixol : "Ve e di a Roboam, el fijo del rey Salomon, e a todos los otros : Non vayades e non lidiades, que esta es cosa del Criador. Tornatvos cada uno a su casa". E assi lo fizieron (e) tornaronse. Frago Jeroboam a Sichem, en Monte de Effraym; **ixio d'i** e frago a Penuel.

La Fazienda de Ultamar, p. 152, 15

39) tanto era ya despreciado et tan poco dauan por el **los de y** de la tierra, ca en uerdad nol preciauan nada a el nin a los que con el uinieran de Espanna;

Primera crónica general, p. 290, 51

40) ellos, desque oyeron estas razones tan malas, lloraron mucho, e otro dia buena mannana alçaron se a una cabeça **dun mont y cerca**

General estoria, p. 637, 52a

Dans l'exemple 38 la construction locative est constituée d'un verbe (*ixio*), d'une préposition *d'* et de *y* anaphorique faisant référence à *Monte de Effraym* ; dans l'exemple 39 le verbe (<*que*> *eran*) est sous-entendu et *y* est cataphorique et fait référence à *de la tierra* ; enfin, dans l'exemple 40 la construction locative *y cerca* est dépourvue de verbe – celui-ci est sous-entendu (<*que*> *estaba*) – et d'un adverbe¹⁸⁶.

Dans les exemples 38 et 39 la préposition impliquée est *de*, mais le sens de chacun des énoncés est différent. En effet, le premier exprime un mouvement provenant d'un lieu alors que dans le second le mouvement qui indique la provenance est notionnel (*los de y de la tierra* : ceux qui sont originaires de ce lieu). La différence d'interprétation vient du sens du verbe exprimé ou sous-entendu, dans le premier cas *exir*, c'est-à-dire, 'sortir', 'partir' et dans le second cas *ser*, 'être'.

Dans l'exemple 40, enfin, c'est *cerca* qui complète le sens de la construction locative en indiquant que ce mont se trouve à proximité de l'endroit où *ellos* se trouvent.

Les prépositions associées à *y*¹⁸⁷, que ce soit dans une construction locative avec verbe exprimé ou sous-entendu, sont les suivantes par ordre de fréquence : *por*, *de*, *desde*, *pora*, *pori* (variante agglutinée de *por y*), *des*, *dentro*, *para*¹⁸⁸.

¹⁸⁶ *cerca* selon la grammaire traditionnelle est un adverbe et *cerca de* une préposition.

¹⁸⁷ Antonio Meilán García dans son article "*Y < ibi > en castellano medieval, ¿sintagma o morfema?*" page 429, dit : «Debe hacerse notar que es la preposición 'por' la que con más frecuencia se integra con y»; puis, quelques lignes plus bas, dans la même page, : «Cabe hacer notar que por es la única preposición que y admite, y, generalmente, para expresar "causa"». Nous sommes d'accord avec la première assertion, la préposition *por* est en effet la plus fréquente mais nous ne sommes pas d'accord avec la seconde, car comme nous le montrons *por* n'est pas la seule préposition qui s'associe avec *y*.

¹⁸⁸ voir tableau (n°3) des prépositions en annexe p. 207 avec les totaux de fréquence par siècle, les pourcentages par rapport au nombre de formes recensées par siècle et ceux par rapport au nombre total des formes.

Dans toutes ces constructions locatives on constate que *y* réfère toujours à un espace alors que l'expression de déplacement ou de la direction de ce déplacement, de trajet ou d'origine se fait au moyen des verbes, des prépositions ou d'autres éléments de l'énoncé.

1.2. Différents emplois de *y*

L'analyse de différents emplois de *y* dans les ouvrages de notre corpus permet la classification suivante :

1.2.1. *Y* peut représenter un lieu expressément mentionné

41) damof τ otorgamof a uof, Pero Martinez, τ a uof, Pero Garciez, el nueftro solar de Ualde Rama, por estos XII annof, con entradaf τ con exidaf τ con quanto al solar perteneçe τ **que nof hyauemof agora**; (XII^e siècle)

Documentos lingüísticos, 46

42) é quando los cristianos derranchaban contra ellos, esparcíanse luego, é firian a todos cabos, é quando se tornaban pora las tiendas eran luego con ellos; é en tal manera duró todo el dia aquella contienda, de guisa que **perdieron hí mucho los cristianos**, é los turcos **non perdieron hí ninguna cosa**.

La conquista de Ultramar, libro III, c. CCCIII, p. 458

43) comenzó en la tierra de Suria un tremor muy grande, que se estremecia toda la tierra, de manera que hacia sumir las cibdades e los castillos, é mas señaladamente en la tierra de Cilicia, ca en Cilicia derribó la cibdad de Manistre é muchas otras fortalezas en derredor, é la cibdad de Conzeon, é todas las otras aldeas chicas é grandes que estaban cerca della; así que, parescian algunas cibdades antiguas que habia gran tiempo que ninguno habia entrado en ellas, **é murieron hí** muchos hombres, é las otras gentes fuyeron por los campos tan espantados, que les parecia que la tierra los queria coger en sí;

La conquista de Ultramar, libro III, c. CLI, p. 393

44) E como quier que era fuerte la cibdad, de buenos muros é altos, **habia hí** un alcázar muy fuerte, en que se podrian acoger los de la villa, **é tenerse hí** grand tiempo, si viandas tovesen dentro, como quier que la cibdad tomasen. Mas nin en el alcázar nin en la villa non tenian viandas sinon muy pocas. Otrosí de yent estaba muy mal bastecida, é aquellos **que hí estaban**, así como habédes oido, non eran usados de guerra.

La conquista de Ultramar, Libro III, c. CCLXXXVII, p. 448

45) e dexava lo que fíncava, e colgavalo de una sogá en un canastillo. E yo açechavalo fasta que salia ; desy veniame para el canastillo, **e non dexava y cosa** de que non comiese e que non echase a los otros mures. 177, 2675

El libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 177, 2675

Ces exemples montrent que *y* fait référence à un lieu expressément mentionné que ce soit un lieu géographique comme dans l'exemple 41 où *hy* réfère à *solar de Valde Rama* ; une construction humaine dans l'exemple 44, où la première occurrence *habia hí* réfère à *la cibdad*,

la deuxième occurrence *tenerse hí* à *un alcazar* et la troisième, *que hí estaban*, réfère à *el alcazar* et *la villa* ; ou encore un objet, exemple 45, où l'espace de référence est *el canastillo*.

1.2.2. Y peut faire référence, également, à un lieu notionnel

C'est le cas des exemples 42 et 43 qui montrent, le premier, un événement, *aquella contienda* auquel les deux occurrences font référence ; le second, un accident naturel, *tremor*. *Aquella contienda* et *tremor* sont conçus comme une circonstance, c'est-à-dire un cadre à l'intérieur duquel on se représente un ou plusieurs êtres.

Dans les sept exemples qui vont suivre l'espace de référence évoqué par *y* est un lieu notionnel et l'être qui s'y loge est un être abstrait :

46) Grande tuerto le han tenido, sabésmolo todos nós ;
alcaldes sean d'esto el conde don Anrrich e el conde don Remond
e estos otros condes que del vando non sodes.
Todos **meted í mientes**, ca sodes coñoscedores,
por escoger el derecho, ca tuerto non mando yo.

Cantar de mio Cid, v. 3134-3138

Ici, *grand tuerto* est l'espace de référence et *mientes* l'être qui s'y loge, *í* est anaphorique et ne fait que rappeler le lieu déjà mentionné.

47) e dixo a Sençeba : -Cata que manifestamente veras quando entrases al leon estar agachado contra ty e moviendo los pechos, e catandote muy fuertemente, e feriendo con la cola en tierra, e abriendo la boca e boçeçando, e rrelamiendose e aguzando las orejas, e sepas que no tienes ay al synon muerte e aperçibete e non te engañe. Dixo Sençeba : -Sy yo viere al leon en la manera que tu dizes non dudare en ello.

El libro de Calila e Digna, manuscrit B, p. 110, 1915

48) Dixo Digna : -Sy tu vieres al leon, quando a el entrases e lo vieres agachado contra ty, moviendo los pechos e catandote muy firme, e firiendo con la cola en tierra, e abriendo la boca e bostezando, e rrelamiendose, e aguzando las orejas, sepas que te quiere matar, e aperçibete, e non te engañe.- Dixo Sençeba : Sy yo viere con el leon lo que tu dizes non **avre y dubda**.

El libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 110, 1660

L'exemple 47 tiré de *El libro de Calila e Digna* présente l'intérêt de la comparaison entre deux manuscrits de la même œuvre écrits à des dates différentes. En effet, la version de la partie supérieure du livre correspond au manuscrit B, écrit vers la fin du XV^e siècle et celle de la partie inférieure au manuscrit A, écrit vers la fin du XIV^e¹⁸⁹. Or, à la place du *y* du manuscrit

¹⁸⁹ *El libro de Calila e Digna*, édition de John E. Keller et Robert White Linker, MCMLXVII, Madrid, CSIC. Dans la section *la edición presente* de l'introduction, page XXXV, il est dit : *publicando el texto de A en la mitad superior, y el de B en la mitad inferior de cada página*, ... Il nous semble qu'il s'agit d'une erreur et que c'est le manuscrit B qui occupe la moitié supérieure et le manuscrit A celui de la moitié inférieure. En effet, d'une part, page XXXIV de cette introduction les auteurs disent que le manuscrit A, *así llamado el más viejo, que no contiene la Introducción de 'Abdulla ben al-Muqaffa'*, or, lorsqu'on regarde cette édition on constate que c'est le manuscrit de la partie inférieure qui ne présente pas l'introduction de *'Abdulla ben al-Muqaffa'* ; d'autre part, page XXXVI,

ancien on constate, dans la version postérieure, la mention *en ello*, c'est-à-dire 'de ce que tu as dit', à savoir 'qu'il veut me tuer'. *Y* rappelle donc, un espace notionnel que l'on pourrait interpréter, comme dans le manuscrit B, *en ello*, mais cet *ello* est à son tour 'ce que tu as dit', à savoir 'qu'il veut me tuer'.

49) Et ella enuiol dezir que gela non darie por ninguna guisa, pues que su padre gela diera. Estonces sus uassallos del rey don Sancho conseiaronle que se fuesse pora Burgos et folgasse y ell yuierno, et que guissasse su companna de caualllos et de armas et de lo que ouiesse mester, et quando entrasse el uerano, que fuesse cercar Çamora. El rey don Sancho fizolo asi ; et enuio sus cartas dalli por toda la tierra, que fuessen todos ayuntados, caualleros et peones, en Sant Fagund el primer dia de março. Quando los de la tierra uieron las cartas que les enuiaua el rey don Sancho su sennor, **non osaron fazer y al**, ca maguer el rey don Sancho era moço assi que estonces le uinien las baruas, era muy fuerte et temienle mucho las yentes.

Primera crónica general, p. 505, 28

Ici, le sens de *non osaron fazer y al*, compte tenu du contexte, se comprend aisément comme 'ils n'ont pas osé désobéir ou bien ils n'ont pas osé s'opposer à la demande du roi'. Dans cet exemple *y* fait référence au contenu des lettres, c'est-à-dire à ce qui a été demandé par le roi : qu'ils (*los de la tierra*) se rencontrent le 1^{er} mars à *Sant Facund*. Il faut donc comprendre : *non osaron fazer en esta demanda* (ou *en ello*) quelque chose de différent de ce qui avait été demandé. En *esta demanda* ou *en ello* est l'espace de référence rappelé par *y* et *al*, 'quelque chose autre', l'être qui s'y loge.

50) Sem quando fue de çient e dos annos despues del diluuiio fizo a Arphaxat. E nonlo dixo assi Moysen en que **erro y**, pero que es poco que deuiera dezir de çient e dos annos era Sem. A esto dize maestre Pedro, e suelta esta dubda: que costumbre fue dela Sancta Escripura de poner los terminos delos cuentos, e por alguna cosa poca que uenga y del tiempo o mas o menos quelo sanctos Padres non fizieron y fuerça enlos annos, tanto que auien a coraçon de uenir conla linna delas generationes a aquel logar o tenien el coraçon e el talent, fascas s Sancta Maria e a Jhesu Cristo.

General estoria, p. 69, 18a

L'exemple 50 montre que le référent de *y* est toute une phrase. En effet, dans *E nonlo dixo assi Moysen en que erro y*, c'est-à-dire Moïse a commis une erreur en ne le disant pas. *Y* fait référence au fait de ne pas l'avoir dit, autrement dit l'espace de référence rappelé par *y* est *non lo dixo assi Moysen*.

51) E los egipcianos cauauan e fazien pozos por la ribera del Nilo por sacar agua limpia pora beuer, mas tal la fallauan toda como era ell otra del Nilo, esto es uermeia. Mas por tod esto el rey **nin torno y cabeça** nin daua nada por ello, segund dize Moysen

General estoria, p. 335, 27b

dans le chapitre *Los manuscritos*, les auteurs signalent la présence de dessins dans le manuscrit A, or, c'est également dans le manuscrit de la partie inférieure que l'on peut voir ces dessins et enfin, après l'introduction, page non numérotée du titre, lequel est : *Calila e Digna Manuscritos B y A textos críticos*. En ce qui concerne les dates des manuscrits voir chap. *Los manuscritos*, page XXXVI et XXXVII.

La mention *nin torno y cabeça* de l'exemple 51 constitue une expression que l'on trouve parfois, toujours avec le sens de ne pas changer d'avis. Ici, le Pharaon, malgré le miracle accompli par Moïse, n'autorise pas les Hébreux à sortir d'Egypte. *Cabeça* étant une métonymie pour *idea*, le sens de l'expression est donc ne pas changer d'idée par rapport à une idée antérieure. En espagnol l'expression est *no cambiar de idea en algo*. Ici, cet *algo* (quelque chose de non connu) est, en réalité, *tod esto* quelque chose de connu, puisque, *tod esto* réfère au fait de ne pas trouver de l'eau claire. Étant donné qu'il s'agit d'une phrase négative, la construction locative sera que dans l'espace de référence, aucune entité ne se logera. En effet, dans l'espace de référence évoqué par *y*, *tod esto* (se référant au manque d'eau à boire), aucune idée ne vient se loger, l'idée associée au verbe *tornar* exprimant, en fait, un changement, une modification. Donc, aucun changement n'interviendra dans la détermination du Pharaon.

52) E ell e sus fijos ministrassen siempre en la tienda del testimonio, e los otros del linage de Leui que uelassen e guardassen la tienda como Aaron lesmandasse, e fiziessen las otras cosas **que y fuessen mester** toda uia de guisa que nin se llegassen estos alos uasos del santuario nin ell altar, si non que morrien por ello, e que morrien otrossi Aaron e los sos con aquellos, si non si entrassen con el e gelo consintiessen ell e sus fijos, mas que fuessen essos otros enlas guardas dela tienda e enlas uigilias que se y fiziessen, et castigo los que ninguno estranno, esto es dotra ley, non ministrasse con ellos si non que morrie por ello.

General estoria, p. 648, 21b

L'exemple 52 montre également un espace notionnel qui est la garde et la surveillance de la tente et une entité qui s'y loge *las otras cosas*.

53) demas, sennora, que se temen que algunas dellas auran a fazer cosa por que podran caer en grand uerguença, e denosto de si, e desonrra de sus parientes, quello oy yo esto". Dixol essora Doluca: "Euas que te respondo, que pues ¿que conseio **puedo yo y dar?**" Dixol ella: "Sennora, que tu como eres su reyna e sennora queles diesses suelta que casassen con quien quisiessen, segund que pudiessen cada unas".

General estoria, 415, 27a

Enfin, l'exemple 53 montre une construction assez fréquente avec le verbe *dar*. *Dar conseio en algo* implique que cet *algo* constitue un problème, un doute, c'est à dire une situation ou un état d'insécurité qui mérite que quelqu'un donne un conseil. Ici, étant donné que les nobles guerriers égyptiens sont morts dans la mer Rouge en poursuivant les Hébreux, les dames de la noblesse ne peuvent pas se marier avec des hommes de leur rang social. D'où la crainte de voir ces femmes tomber dans le déshonneur et entacher de honte leurs familles. Donc l'espace évoqué par *y* est le problème évoqué par cette crainte et l'entité qui s'y loge est le *conseio*.

Dans tous les exemples que nous venons de voir, *y* fait référence à un lieu mental, notionnel, mais comme dans les cas présentés plus haut, *y* n'est rien d'autre que le rappel de quelque chose qui a déjà été mentionné.

1.2.3. Por y

La combinaison *por y* mérite une mention à part car, en plus des constructions locatives dynamiques de trajet, cette combinaison *por y* entre aussi dans des constructions de type causal. Ci-après nous présentons des exemples qui illustrent les deux types de construction.

Par ailleurs, cette combinaison représente 80,98% de toutes les constructions où *y* est associé à une préposition¹⁹⁰.

Dans les constructions causales, *y*, pris tout seul, n'exprime pas la cause, mais fait référence à une proposition ou à un syntagme nominal et, de par l'action de *por*, dont un des emplois est d'introduire la cause, la combinaison *por y* produit un effet de sens causal.

La construction causale : une cause produit un effet. L'une ne peut exister sans l'autre. Entre la cause et l'effet il s'établit une relation en vertu de laquelle la cause est un moyen par lequel le sujet de l'énoncé atteint un objectif visé ; autrement dit, une sorte de déplacement notionnel, figuré par la succession de la cause à l'effet. *Y* ne dit que le lieu notionnel qui, au moyen de *por*, va être à concevoir comme une cause.

En effet, en faisant un parallèle avec les constructions locatives, l'objectif visé est le point d'arrivée souhaité par le sujet de l'énoncé, autrement dit son point de destination et la cause le lieu de passage obligé pour l'atteindre, c'est donc un trajet non fondé sur un fait d'expérience, mais notionnel.

Voici deux exemples de *y*, l'un faisant référence à un lieu spatial, l'autre, notionnel, impliqué dans une relation causale :

1.2.3.1 Y PEUT FAIRE REFERENCE À UN LIEU MENTIONNÉ AUPARAVANT

54) E tantol amauan que tomaron una grand companna de los catiuos que trayen, et, medio dun rio que auie nombre Barsento que passaua por aquella cibdat, fizieron desuiar ell agua et mandaron le alli fazer su sepultura, et enterraron le alli muy noblemientre con muchas riquezas que metieron con el ; e pues que fue todo acabado muy bien, por encobrir el logar, tornaron de cabo ell **agua por y que no sopiesse** ninguno ell logar o yazie el rey Alarigo ;

Primera crónica general, p. 232, 24

Ils dévient le cours de l'eau pour enterrer le roi Alaric, puis ils défont ce qu'ils avaient fait à fin que l'eau retrouve son lit naturel. Ici, *y* fait référence à *alli*.

Il s'agit d'une construction locative avec un verbe de mouvement *tornar* et un espace évoqué par *y*, *alli*, associé à la préposition *por* qui lui confère le sens de lieu de passage : l'eau coule par ce lieu de passage.

¹⁹⁰ Voir tableau (n°3) des prépositions, p. 207. Pour rappel : des 8.242 formes recensées dans l'ensemble de notre corpus, 162, soit 1,97 %, sont impliquées dans une construction avec préposition et verbe.

1.2.3.2 *POR Y* DANS UNE RELATION CAUSALE

55) Et al cabo uino se pora Milan, et tanto se dio alli a malas costumbres, et a yr por su talente, non se castigando por los quebrantos que auie passados et por los males que ueye en la tierra, que lo mataron **por y**.

Primera crónica general, p. 169, 40

Por y, pourrait être glosé au moyen de *por ello*, *por esta razón*. Et la raison invoquée est celle qui s'exprime au moyen de *à se dio alli a malas costumbres, et a yr por su talente, non se castigando por los quebrantos que auie passados et por los males que ueye en la tierra*. L'effet engendré – la mort – par cette cause est ici une conséquence du comportement de la personne dont le locuteur parle. Son comportement l'a amené à sa propre mort.

56) Et la reyna non lo allongo, et assi como se pudo apartar con el rey, fablo en este casamiento, et quandol mostro los bienes que por ello uernien en las yentes et los males **que por y** se desuiarien, et sobresso tantol sopo falagar de sus palabras et adulçearle, que gelo ouo de otorgar et que se farie el casamiento.

Primera crónica general, p. 683, 28

Dans cet exemple, c'est *este casamiento* qui est la cause aussi bien des avantages qui en découleraient, *los bienes que uernien en las yentes*, que des inconvénients qui en seraient à la suite écartés, *los males que se desuiarien*.

que por y est à comprendre : *que por este casamiento*, si ce mariage se réalisait. À noter également que les verbes impliqués *uernien* et *desuiarien* sont tous les deux des verbes de déplacement.

57) En el seteno anno, que fue en la era de dozientos et seys, auino assi que, por la persecucion que los emperadores fazien en los cristianos, uino tan grand pestilencia en toda la tierra, que destruyo muchas prouincias et mayormiente quebranto toda la tierra de Italia ; assi que se hermaron poc a poco todas las aldeas et los campos, que no moraua y ninguno. Et de guerra otrossi no auien uagar a ninguna parte, ca eran muy grandes las guerras por toda tierra de Oriente, et por Illirico, et por Italia, et por Francia otrossi. E a todas partes tremie la tierra, et **destruyense por y** muchas cibdades.

Primera crónica general, p. 153, 25

por y : c'est-à-dire par le fait (pour la terre) de trembler, à cause des tremblements. Les tremblements font que beaucoup de villes soient détruites.

1.2.4. *Y* peut aussi faire référence à un lieu non expressément mentionné : la scène dans laquelle se déroule une action

58) Desy mando el rrey llegar los grandes omnes de su rregno, e sus cabdillos e alcalles e rreligiosos por fazerles sermon. E fizo su sermon breve, e bien departido con grant sabiduria; e predicoles e acuçioles a fazer buenas obras, con que se llegasen a Dios, e le non

fuesen desobedientes. E levantose un omne bueno rreligioso de los que el rrey **mandara y venir**, e dixole :

El Libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 343, 5741

59) El mur una vegada cayó en una cuba de vino é el gato **pasaba por y**, é oyó el mur do facia grand roido en el vino é non podia salir, et dijo el gato :

El libro de los gatos, c. LVI, p. 559

Dans ces deux exemples *y* ne fait référence à aucun lieu précis et reconnaissable par l'allocutaire, soit que le locuteur veuille le taire parce qu'il ne considère pas important de le révéler, soit qu'il l'ignore lui même. *Y* représente 'quelque part', dans le premier cas, là où les protagonistes sont réunis, peu importe où et, dans le second cas, un lieu déterminé tout de même par la présence de la cuve de vin mentionnée, quelque part dans la nature.

1.2.5. *Y* fait référence à un lieu constitué par un ensemble d'êtres humains

60) Teniendo el Rey Abeacob cercada aquella villa, sopo por cierto que muchos de los suyos daban viandas á los de la villa de Tremecen, et estos que lo facian eran Moros et Christianos ; et que **avia y dos** de los en quien él mas fiaba que facian esto,

Crónica del rey Alfonso Onceno, c. CCXXII, p. 312

61) Entre aquellos presos que tenie dEspanna, **auie y** una donzella ninna e muy fermosa e de grand linage, e porque era ya en tiempo de casar, el padre e la madre e los otros sos parientes punnaron en la auer, e prometieron a Cipion quel darien grand algo por ella, y el otorgolo

Primera crónica general, p. 22, 31

Dans les deux exemples 60 et 61, l'espace auquel *y* fait référence est constitué par un ensemble d'êtres vivants. Dans le premier il s'agit de *muchos de los suyos* et dans le second *aquellos presos*. Pourtant, dans les deux cas, comme nous l'avons dit auparavant, *y* tout seul est incapable de signifier un lieu particulier, précis ou vague, concret ou notionnel¹⁹¹.

1.2.6. *Y* fait référence à un espace temporel

1.2.6.1. SANS PRÉPOSITION

62) Llamavan a la puerta, **ý sopieron** el mandado,
¡Dios, qué alegre fue el abbat don Sancho!

Cantar de mio Cid, v. 242-243

¹⁹¹ Nous suivons la distinction entre lieu et espace faite par Jean-Claude Chevalier : «Le second, ... est fait de l'ensemble des premiers», «Sur l'idée d'"aller" et de "venir" et sa traduction linguistique en espagnol et en français», *Bulletin hispanique*, 1976, Bordeaux, t. LXXVIII, n° 3-4. p. 280.

63) Del primero anno del regnado del rey Sisenando nin del segundo non fallamos ninguna cosa que de contar sea que el fiziesse **nin que y contesciesse** que a la estoria pertenesca, si non tanto que en el primero corrieron los moros tierra de Sirira, e en el segundo prisieron a Antiochia.

Primera crónica general, p. 275, 38

1.2.6.2. AVEC PRÉPOSITION

64) Los prelados et los rycos omnes et toda la corte, ueyendo como el rey mouie buenas razones et derechas, et que entendie muy bien tod el fecho de lo que dizie, plogoles ende mucho, et dixieron que les plazie mucho de lo que dizie, et lo tenien por bien ; et dixieronle et conseiaronle que se coronasse alli luego, **et de y adelante** que se llamasse "emperador deEspanna".

Primera crónica general, p. 654, 25

Ces trois exemples utilisent *y* comme référence à une période dans le temps. En considérant le temps comme une succession d'instants, *y* représente une portion saisie dans cette série d'instants successifs. Pour le premier texte *y* a le sens de *en ese momento, estonces*. Pour le deuxième, *y* réfère aux deux premières années du règne du roi Sisenando et pour le troisième un laps de temps à partir du couronnement. La relation qui s'établit est celle d'un espace de référence (une période dans le temps) dans lequel se situe un être déterminé. Dans le premier exemple celui-ci est un *mandado*, dans le deuxième *ninguna cosa que de contar sea*, et dans le troisième *que se llamase "emperador deEspanna"*.

Il est à noter, par ailleurs, pour les deux premiers exemples, que *y* pourrait faire référence à *en ese lugar*, c'est-à-dire, dans le lieu où se trouvent les personnages dont on parle.

1.2.7. *Y* fait référence à un lieu d'extension indéterminée

65) Ell andando con sus camellos, assi como dexiemos, de la una part a la otra cargados de especias et dotras cosas **pora ganar y su cabdal** et su logro, auinol assi una uez que ouo de entrar en la prouincia de dizien Corrozante. 265, 16

Primera crónica general, p. 265, 16

66) Bufcaron. le. maestros quele fiziefen metgía
Que fabíen dela física toda. la. maestría.
Mas non **hí fallaron**. njnguna. maestría.

Libre d'appollonio, v. 198 a-c

67) Aconsejote que guises **en commo y mates** a tu marido, e folgaras del; ca en matarlo sea tu grant pro, e libraras a ty e a mi de una entaçion que he pavor que nos averna, segunt que yo he barruntado en el, que nos tiene encubierta. Onde non (me) quieras preguntar nada, salvo fazer lo que te aconsejo. Sepas que sy non fuese por la grant pro que y ha, non me atreveria yo a tan grant cosa. E bien te faria yo saber la rrazon por que te de yo este consejo, sy tu ovieses acabado lo que te yo mando fazer.

El Libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 362, 6058

68) Non fagas asy, ca los amigos que meten sus faziendas uno en mano de otro faze mas durar el puro amor ; mas tome cada uno de nos otros quanto despienda e **soterremos los que y fincaren** en algunt lugar apartado, e quando ovieremos menester algunos dellos, tomarlos hemos". E acordose con el torpe, e soterraranlos so un arbol muy grande, desy fueronse.

El Libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 118, 1780

Les exemples 65 à 68 montrent que *y* fait référence à un espace indéfinissable qui est plus ou moins assimilable à l'espace tout court.

1.2.8. Plusieurs références possibles

69) É el Rey fabló con don Diego é mostróle este fecho, é él le respondiό é dijo que avria su acuerdo sobre ello é que le daria su respuesta ; é demandó plazo para esto, é el Rey gelo dió; é por guardar que non **oviese y** pelea entrellos, acordó el Rey, que el día que don Diego viniese á su pleito ante el Rey, que el infante don Juan ese día non viniese á la córte ; é el día que viniese el infante don Juan á su palacio, que non viniese y don Diego ; é así lo ficeron.

Crónica del rey Fernando, c. XIII, p. 138

En effet, *y* peut faire référence au sujet de la querelle, mais *y* pourrait référer au lieu où se trouvent les personnages (Medina) et l'interprétation de la phrase serait : pour éviter une bagarre entre eux à Medina.

Tous ces exemples montrent les compétences discursives de *y*, certes, cependant ils ne disent pas ce qu'est son contenu de représentation. Et ce serait une erreur de méthode que d'attribuer à *y* ce qui serait, au fond, le fait des prépositions ou des verbes auxquels il est associé. *Y*, en effet, n'est qu'un signe linguistique et son signifié doit être tel qu'il permette de renvoyer à n'importe quel genre d'espace : temporel, notionnel, géographique, déterminé ou indéterminé, etc. Il doit être capable de rendre compte de toutes les sortes d'espace susceptibles d'être évoquées en discours, autrement dit : tous les emplois possibles doivent être inscrits, en puissance, dans son signifié.

En cela, nous différons totalement des auteurs, notamment espagnols, qui s'attachent exclusivement à la description des emplois de *y* et à l'analyse de cette forme à partir d'une perspective fonctionnelle. C'est une différence de méthode essentielle qui a nécessairement des conséquences aussi bien dans l'étude de l'évolution de *y* que dans les hypothèses présentées pour l'explication de sa disparition.

2. VALEURS ET HISTOIRE DE Y DANS L'HISTORIOGRAPHIE LINGUISTIQUE

Pour Carlos E. Sánchez Lancis, suivi en cela par Monica Velando et Antonio Meilán García, *y* est dépourvu de sens propre : *Estos adverbios pronominales, como el resto de su*

*grupo, no poseen un significado constante, ya que, al tratarse de deícticos, dirigen su señalación hacia la situación (la realidad extralingüística)*¹⁹².

Si bien qu'en opposant y à *allí* et *allá* et en s'appuyant sur quelques exemples, cet auteur soutient que la différence entre *allí*, *allá* et y est nulle car tous ont le sens de *en donde* : *En realidad, todas estas oposiciones solo se comprenden como un procedimiento estilístico, de consecuencias lingüísticas, que evita la repetición de un mismo vocablo*¹⁹³.

En fait, pour ces auteurs, les sens de y sont ce que disent le verbe auquel il est associé, son référent ou d'autres éléments du co-texte. Ainsi, y présente les sens suivants¹⁹⁴ :

- impersonnel
- locatif
 - de situation
 - de direction
 - constitué par des êtres animés
- temporel
- démonstratif (appelé notionnel par Antonio Meilán)
- datif

Ils ne sont pas d'importance égale, et en fonction de la fréquence d'emploi¹⁹⁵, Carlos E. Sánchez Lancis établit une hiérarchie. Le premier sens est l'impersonnel, puis le locatif, suivi du temporel, ensuite le démonstratif et, pour finir, le datif : *El valor locativo es el sentido más importante de este adverbio después de su uso como impersonal*¹⁹⁶. Il est à noter que cet emploi impersonnel est celui de y associé à la forme verbale *a*. Il sera analysé lorsque nous aborderons cette combinaison (*h*)*a* y. Au sein du sens locatif celui de *significado espacial de situación ('en aquel lugar') es el más generalizado*¹⁹⁷, suivi par celui de *dirección ('a este lugar')*.

Selon ces auteurs, le sens de y est celui du verbe :

el deíctico indica el lugar adonde se dirige el movimiento expresado por el verbo. En realidad, de no ser por el predicado de la oración (*entrar, llegar, ir*) el locativo tendría, ciertamente, un valor estativo.¹⁹⁸

¹⁹² Carlos E. Sánchez Lancis, «Conexiones entre el sistema deíctico espacial y el sistema deíctico temporal en español medieval», *Actas do XIX Congreso Internacional de Lingüística e Filoloxía Románicas*, 1992, A Coruña: Fundación Pedro Barrié de la Maza, Conde de Fenosa, V, p. 385.

¹⁹³ Carlos E. Sánchez Lancis, «El adverbio pronominal y como dativo inanimado en español medieval», *Actas del II Congreso Internacional de Historia de la Lengua española*, 1992, Madrid, Pabellón de España I, p. 799.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 795-804.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 795. 644 formes recensées sur un corpus constitué de sept textes : *Cantar de Mio Cid*, *General Estoria*, (1^{ère} partie), *Los Milagros de Nuestra Señora*, *el Conde Lucanor*, *el Libro del Buen Amor*, *el Corbacho* y *la Celestina*. Le nombre de pages de la *General Estoria* étudié dans cet article n'est pas indiqué, nous supposons qu'il s'agit des pages 237-263 et 323-354, qui ont été mentionnées dans un autre corpus – constitué par ces mêmes textes – dans l'article «The Evolutions in The Old Spanish Adverbs *ende* and *y* : A case of Grammaticalization», 2001, *Catalan Working Papers in Linguistics*, 9. Nous en déduisons que cette hiérarchie n'est valable que pour le travail fait sur ce corpus.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 795.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 796.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 798.

Así, dos son los valores que presentan estos elementos, según el verbo que les acompaña. Por una parte indican una situación [...] y por otra, una dirección [...] estos adverbios están subcategorizados o exigidos por el verbo [...] precisan de un complemento locativo para completar su significado, el cual podría equipararse a los complementos de régimen verbal.¹⁹⁹

Ainsi donc, le sens du verbe auquel *y* est associé change l'interprétation de *y*.

Ou encore, le sens de *y* est celui du référent, c'est le cas lorsqu'il s'agit des sens temporel et datif. Dans les deux cas c'est la fonction syntaxique du référent qui confère ce sens à *y*.

Ainsi *y* aura un sens temporel lorsque le syntagme prépositionnel auquel *y* fait référence accomplit la fonction syntaxique de complément circonstanciel de temps, et un sens similaire au datif lorsque le syntagme prépositionnel auquel *y* réfère accomplit une fonction syntaxique de complément indirect. C'est ce qu'affirme Antonio Meilán García :

Caso curioso es el que sigue, donde *y* remite a un sintagma "locativo" previamente mencionado en función de complemento (indirecto), razón por la cual él mismo podría manifestar un valor cercano al de "dativo".²⁰⁰

Ce cas curieux est le suivant :

como yo Johan Diaz, [...] offeresco mjo cuerpo τ mj alma ala cafa de Sancto Thuribio, τ prometo de **enterar y** mjo cuerpo, τ **mando y** comjgo el quinto de quanto mueble oujero al tienpo que yo finaro. (*Documentos Lingüísticos*, 34, 1284)

Cependant, la thèse principale d'Antonio Meilán García est d'assimiler *y* aux autres pronoms atones comme on l'a vu plus haut, dans le chapitre sur la tonicité.

Comme Gabrielle Le Tallec le rappelle dans «*Y a-t-il du nouveau ?*»²⁰¹, certains linguistes considèrent qu'il y a deux *y* :

On observe que Carlos E. Sánchez Lancis et Mónica Velando considèrent *y* comme non spatial lorsque son référent est un objet, un événement ou une idée déjà mentionnés dans le discours, alors :

el locativo adquiere el significado de 'en el', 'en ella', 'en ello', 'sobre ello' y muy raramente 'de ello' ya que con este último ocupa el espacio de *ende*. Obsérvese cómo este valor demostrativo parece surgir de la combinación de un verbo que exige un locativo [...] con un complemento de lugar representado por un objeto que no implica una situación extralingüística [...] De este modo, el adverbio pronominal abandona su referencia al exterior, centrándose en las distintas partes del discurso [...] facilitándose, por consiguiente, la interpretación no espacial.²⁰²

Por otro lado, el adverbio *y* adquiere en algunas ocasiones un valor pronominal, no deictico locativo, al referirse a una parte o a un concepto del discurso²⁰³.

¹⁹⁹ Carlos E. Sánchez Lancis, «Conexiones...», *op. cit.*, p. 386.

²⁰⁰ Antonio Meilán García, *op. cit.*, p. 428.

²⁰¹ Gabrielle Le Tallec, «*Y a-t-il du nouveau ?*», *Morphologie et syntaxe de l'espagnol : méthodes d'approche*, G. Luquet (éd.), 2010, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.

²⁰² Carlos E. Sánchez Lancis, «El adverbio pronominal *y*...», *op. cit.*, p. 800.

²⁰³ Carlos E. Sánchez Lancis, «Sobre la pérdida del adverbio medieval...», *op. cit.*, p. 52.

C'est le cas de l'emploi dit démonstratif. Ce qui nous paraît spécieux est cette distinction entre un *y* spatial et un *y* non spatial selon que *y* fait référence à un lieu (*valor locativo*) ou qu'il fait référence à un objet, un événement ou une idée déjà mentionnés dans le discours (*valor demostrativo*).

Multiplicité d'emplois, multiplicité de sens, mais, en définitive, Carlos E. Sánchez Lancis n'en maintient que deux : le locatif et le démonstratif, qui correspondent respectivement à un *y* spatial et à un *y* non spatial.

La función principal del adverbio pronominal *y* en español medieval consiste en la referencia a un lugar del espacio. Como consecuencia de la aplicación del valor deíctico al discurso, este adverbio adquiere un valor demostrativo, plenamente pronominal. Ambos significados perviven juntos a lo largo de la historia de este elemento, ya que incluso cuando posee un sentido fórico, el pronominal está remitiendo a un lugar (aunque en este caso no se encuentre en el mundo extralingüístico).

Debido a esto, la presencia de una forma pronominal con valor de dativo inanimado, sólo puede ser entendida a partir de ambos sentidos (locativo y demostrativo) sin que el adverbio asuma, en la práctica totalidad de los casos la función de complemento indirecto.²⁰⁴

Antonia M^a Coello Mesa, intuitivement, postule un signifié et un seul pour chaque signe qui permettrait les différents emplois de ce signe, par exemple lorsque elle décrit le fonctionnement de *y* :

desempeña el papel de complemento circunstancial, pero, sin embargo, nunca aparece acompañado de adyacentes, al igual que les sucede a otros términos como *aquí*, *allí*, *acá* o *allá*. Tal vez la respuesta a este fenómeno haya que buscarla en el propio significado de cada elemento.²⁰⁵

ou lorsqu'elle parle du sens temporel de *y* qui, parfois, peut être interprété comme locatif :

Es obvio que existe una ambigüedad y que todo depende de lo que se quiera decir, o mejor aun, de lo que se quiera interpretar. Lo importante es que el significado de *i* permite esa doble alternancia, posibilidad que le está vedada a *entonces*, este último adverbio, efectivamente, sólo puede tener valor temporal.²⁰⁶

ou encore, lorsqu'elle s'oppose à Carlos E. Sánchez Lancis sur le fait que les différences entre *aquí*, *allá* et *y* obéissent à des considérations stylistiques (voir citation p. 12) :

No cabe duda de que, en el castellano medieval, se produce una alternancia entre los adverbios *i*, *allí*, *ahí* o, incluso, *allá*, pero parece poco probable que dicha situación responda a motivos puramente estilísticos, ya que ello implicaría aceptar la sinonimia entre todas estas unidades, de tal manera que el autor optaría por una u otra dependiendo de sus necesidades estéticas. Posiblemente, cada uno de estos términos posea, en realidad, unas características que lo diferencian de los demás y lo hacen más adecuado para determinados contextos.²⁰⁷

²⁰⁴ Carlos E. Sánchez Lancis, «El adverbio pronominal *y*...», *op. cit.*, p. 803.

²⁰⁵ Antonia M^a Coello Mesa, «Funciones y valores del adverbio *i* en el castellano prealfonsí», *Anuario de Estudios Filológicos*, 2002, Universidad de Extremadura, vol. XXV, p. 58.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 61.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 59.

mais, finalement elle ne cherche pas quelles sont ces *características que lo diferencian de los demás* et accepte que les sens de *y* puissent être ce que disent ses emplois et, en particulier, le verbe auquel *y* est associé ou le cotexte. Il peut s'agir du sens :

– locatif :

El carácter espacial de este adverbio se pone de manifiesto, asimismo, en el tipo de verbos de los que depende, que pueden estar referidos al movimiento o al reposo, aunque los más frecuentes son *aver* y *ser*.²⁰⁸

– temporel, déjà mentionné, et *demostrativo* :

Sin duda, parece evidente que *i* puede interpretarse, en ocasiones, como 'en ello', o 'por ello', aunque ésta sólo sea una paráfrasis de otro de sus muchos sentidos contextuales. Lo importante es que esta unidad mantiene su carácter deíctico: señala a un elemento anterior, independientemente de que aluda a un lugar, a un momento o a cualquier otra circunstancia.²⁰⁹

Enfin, Antonia M^a Coello Mesa fait état d'un *y* superflu, lorsque *parece no poseer valor alguno*. Il s'agit des cas où *y* est associé à la forme verbale *a*, avec un sens impersonnel et que nous étudierons dans un autre chapitre consacré à la combinaison *hay*.

Dieter Wanner assimile *y* aux clitiques et sa réflexion sur l'évolution et sur la disparition de *y* est faite à partir de cette perspective. Pour lui aussi, *y* présente plusieurs sens mais ceux-ci ne sont pas ce que disent ses emplois ; ils dépendent de son étymologie²¹⁰ :

Los significados de *hy* son los que prevé el origen etimológico IBI/HIC: locativo, direccional, adverbio de relación "en este respecto, en cuanto a", expresión existencial y objeto oblicuo. Sin embargo cabe señalar el sentido vago, de expresión casi superflua, donde el adverbio puede o no participar en una construcción reduplicativa.²¹¹

Il accepte également l'existence de deux *y*, mais à la différence des auteurs précédents, cette dualité ne résulte pas des deux sens locatif et démonstratif, mais de la double nature clitique et adverbiale de *y* :

Las manifestaciones medievales castellanas de *y* presentan varias grafías: *y*, *hy*, *i*, *hi*. Esta clase de formas del castellano medieval –que designaremos con *hy* para evitar una confusión con la partícula moderna de coordinación *y*– muestra una sintaxis variable, no categórica, lo que ha conducido a un tardío reconocimiento de su condición de clítico parcial, alternando con un adverbio léxico homófono.²¹²

Enfin Elisabeth Douvier, dans son travail comparatif des sept manuscrits du *Libro de la montería*, étudie l'évolution et la disparition de *y* par rapport à la combinaison *hay*, que nous verrons plus tard. Pour cet auteur, néanmoins, *y* renvoie à un lieu explicitement mentionné :

²⁰⁸ Antonia M^a Coello Mesa, *op. cit.*, p. 58.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 62.

²¹⁰ En cela, il suit Antonio M^a Badía Margarit, dans «Los complementos pronominalo-adverbiales derivados de *ibi* e *inde* en la Península Ibérica», *op. cit.*

²¹¹ Dieter Wanner, *op. cit.*, p. 5.

²¹² *Ibid.*, p. 2.

Cet adverbe correspond à la mention d'un lieu où est situé un être ou un objet où il demeure, où on le place, où on le trouve. Et ce lieu a déjà été évoqué dans l'énoncé qui précède.²¹³

ou à un lieu non expressément mentionné :

Il peut arriver que le lieu auquel renvoie Y n'ait pas été évoqué, mais seulement suggéré par la mention de l'agent qui s'y trouve ou par celle de l'événement qui s'y produit.

Nous l'avons vu, en général, les sens que les auteurs cités attribuent à y sont en fait ceux des référents que y rappelle, ou encore ceux des verbes ou des prépositions auxquels y est associé. D'où une certaine confusion et une multiplicité de sens que certains auteurs présentent comme la cause de l'inconsistance et du peu de contenu sémantique de y.

Notre démarche est tout autre et s'inscrit dans une approche théorique fondée sur le principe de l'unicité du signe, approche en vertu de laquelle le signifiant et le signifié dont un signe se compose sont étroitement solidaires, l'un n'ayant d'existence que par l'autre²¹⁴.

3. FONCTIONNEMENT DE Y

Les réflexions sur le fonctionnement de y concernent son caractère déictique ou clitique et sa fréquence d'emploi, en diachronie, en concurrence avec d'autres adverbes de lieu comme *aquí, ahí, allí, allá, et acá*.

L'absence d'unanimité sur le caractère déictique du pronom y nous oblige à faire un détour par la déixis et les différentes interprétations qui en ont été données.

3.1. Y est-il un déictique ?

Stricto sensu, déixis provient de l'adjectif verbal grec δεικτικός, 'le fait de montrer'. À l'origine, c'est le geste indicateur, l'index pointé sur quelque objet situé dans le champ visuel des interlocuteurs qui, en discours, accompagne les mots : *ça, ce, ici*, etc. ; en espagnol : *esto, este, aquí*, etc.

Ainsi, Fernando Lázaro Carreter, dans le *Diccionario de términos filológicos*, définit la déixis comme :

la función desempeñada por algunos elementos de la lengua llamados deícticos [F. *Déictiques, Epidéictiques, Epidictiques*], que consiste en señalar algo que está presente ante nuestros ojos: *aquí, allí, tú, esto*, etc. Cuando la función deíctica no consiste en hacer una

²¹³ Elisabeth Douvier, *op. cit.*, p. 33.

²¹⁴ Il faut noter à ce propos, que le mot *significado* est pris, par les linguistes espagnols, dans son acception de 'sens' et non dans celle de 'signifié'.

"demonstratio ad oculos", sino que señala un término de la frase ya anunciado recibe el nombre de *anáfora*.²¹⁵

et Georges Mounin, dans le Dictionnaire de la linguistique, dit à propos des déictiques :

La définition étymologique ("qui désigne, qui montre") fait de ce terme un synonyme de démonstratif.

Il correspond aussi au mot anglais *shifter* (Jakobson), parfois traduit par *embrayeur*, et qui désigne une classe de formes sans dénotation concrète, à référence variable qui ne peut être saisie qu'en relation étroite à la situation ; si la situation n'est pas connue, le référent ne peut être identifié : *Regarde ça !, Viens ici !*

Ainsi définie, la classe des déictiques comprend non seulement les démonstratifs, mais aussi des pronoms comme *je* ou *tu*, des adverbes comme *ici* et *maintenant*.²¹⁶

Ces deux définitions – l'une en espagnol, l'autre en français – que nous avons données à titre d'exemple ne sont, dans l'esprit, guère éloignées l'une de l'autre, mais celle de Lázaro Carreter contient une précision : *cuando la función deíctica no consiste en hacer una "demonstratio ad oculos", sino que señala un término de la frase ya anunciado recibe el nombre de anáfora*.

Déixis et *anaphore*, sont donc des fonctions qui, toutes les deux, concernent la référenciation mais qui diffèrent sur plusieurs points dans leur façon d'opérer : la localisation du référent, l'introduction ou non d'une information nouvelle et la détermination par rapport à l'axe des coordonnées spatio-temporelles du locuteur : *yo, aquí, ahora*. C'est, principalement, sur cette opposition *déixis* – *anaphore* que les opinions divergent.

Anaphore provient, selon Cristóbal Macías Villalobos²¹⁷, de l'adjectif verbal grec ἀναφορικός. Ce terme est formé du préfixe *ana-* qui veut dire 'en arrière', 'en amont', 'de nouveau' et *phore*, 'porter'. On peut donc l'interpréter comme 'porter de nouveau' (dans le discours) quelque chose qui a été déjà dit auparavant. Son pendant, *cataphore* de *cata-* 'en aval' 'vers le bas' et *phore*, peut être interprété par 'porter' quelque chose (dans le discours) dont l'identité se trouve dans le co-texte postérieur.

Le référent est intra-discursif, il se trouve dans le co-texte antérieur ou postérieur, et on dit alors que la relation de référence est endophorique. En revanche, pour la *déixis*, le référent se trouve hors du discours, et on dit alors que la relation de référence est exophorique.

L'introduction ou non d'une information nouvelle correspond à ce que les Grecs appelaient «première connaissance» et «deuxième connaissance» ou dans la linguistique espagnole moderne «lo nuevo» y «lo dado»²¹⁸. En résumé, la *déixis*, proprement dite, est la référence à des objets qui ne sont pas encore connus ou qui ne sont pas encore introduits dans

²¹⁵ Fernando Lázaro Carreter, *Diccionario de términos filológicos*, 1974, Madrid, Gredos, p. 130 cité par Carbonero Cano, *Déixis espacial y temporal en el sistema lingüístico*, 1979, Secretariado de Publicaciones de la Universidad de Sevilla, p. 11.

²¹⁶ Georges. Mounin, *Dictionnaire de la linguistique*, 4^e éd., 2004, Paris, PUF, p. 98.

²¹⁷ Cristóbal Macías Villalobos, *El demostrativo en Miguel Delibes*, 2000, thèse. Publié en ligne par la Biblioteca Miguel de Cervantes p. 23. <http://www.cervantesvirtual.com/FichaAutor.html?Ref=9391>.

²¹⁸ Juan Antonio Vicente Mateu, *La déixis: egocentrismo y subjetividad en el lenguaje*, 1994, Murcia, Secretariado de Publicaciones de la Universidad, p. 19.

C'est ce que dit Georges Kleiber²²¹ lorsqu'il déclare :

Une expression anaphorique est une expression qui marque avant tout la continuité avec un référent déjà placé dans le focus, alors qu'une expression déictique a précisément pour rôle d'attirer l'attention de l'interlocuteur sur un nouvel objet de référence.²²²

Dans la déixis spatiale et temporelle, que nous verrons plus bas, la référence déictique fonctionne de la même façon. Dans l'exemple précédent, si le locuteur, au lieu de dire *ponlas en este florero* avait dit *ponlas aquí*, l'unité déictique *aquí* aurait été l'élément nouveau signifiant un lieu ; ce lieu pouvant être, par exemple, *un florero*, si le locuteur au moment de la prise de parole le désigne ou le donne à son interlocuteur, *una mesa*, ou tout autre lieu que le locuteur montrerait, appartenant à la zone spatiale du locuteur et par là même s'opposant aux autres unités déictiques du système spatial. De même, lors d'une référence déictique temporelle, par exemple *ponlas ahora*, *ahora* est l'élément nouveau car il réfère au temps présent du locuteur au moment de la prise de parole de celui-ci, ce qui l'oppose aux autres temps, le passé ou le futur.

Pour certains auteurs, néanmoins, l'endophore – qu'elle soit anaphore ou cataphore, – est un type de déixis appelée, en espagnol, *deixis contextual* ou *fórica*, et, en français, déixis anaphorique ou encore intra-textuelle. En effet, ces auteurs estiment que la référence à des éléments du discours est assimilable à une monstration, ils la considèrent donc comme appartenant à la déixis.

Comme le souligne Pedro Carbonero Cano dans *Deixis espacial y temporal en el sistema lingüístico* :

Dentro de la deixis, según que la señalización sea hacia la realidad extralingüística o hacia el contexto lingüístico, podemos hablar de deixis *mostrativa* y deixis *contextual* (o *fórica*), respectivamente. Sin embargo, hay autores que han querido ver la deixis, como fenómeno de señalamiento, sólo en el terreno mostrativo y no en el contextual; en tal caso, a este último valor –el contextual– se le llama *anáfora*, quedando el término deíctico sólo para el primero.²²³

Les premiers considèrent la déixis dans un sens large – ceux qui incluent l'endophore comme déixis intra-textuelle – et d'autres dans un sens strict – ceux qui opposent déixis et endophore. Ainsi donc, la différence d'analyse réside dans la façon de percevoir le référent. Par ailleurs il faut noter que dans de nombreux cas une expression référentielle peut être anaphorique et déictique en même temps, par exemple : *Nací en San Pedro de Latarece, pero nunca he vuelto allí*²²⁴, où *allí* est à la fois anaphorique – il renvoie à *San Pedro de Latarece* – et

esta definición tendríamos que subrayar el término *individual*, que nos aporta un criterio de "actualización"», Pedro Carbonero Cano, *op. cit.*, p. 11-12.

²²¹ Georges Kleiber, «Anaphore-déixis : deux approches concurrentes», *La deixis*, 1990, Paris, A. Morel & L. Danon-Boileau (éds), PUF, p. 618.

²²² Citation de Georges Kleiber, *op. cit.*, Cité par Amélie Piel, *Les déictiques déclinables et indéclinables de l'espagnol médiéval : étude synchronique*, 2004, thèse, p. 81-82.

²²³ Pedro Carbonero Cano, *op. cit.*, p. 13.

²²⁴ Citation extraite de Luis J. Eguren, «Pronombres y adverbios demostrativos. Las relaciones deícticas», *Gramática descriptiva de la Lengua Española*, Ignacio Bosque et Violeta Demonte (eds), 1999, Madrid, p. 937.

déictique – il exprime une référence spatiale par rapport au locuteur. Ce genre d'expression à double fonction peut avoir favorisé l'assimilation entre la déixis et l'endophore.

Pour rendre compte de l'ampleur du débat sur la question, il faudrait pouvoir présenter les différents points de vue de nombreux auteurs, ce qui nous semble excéder les limites de notre travail. Nous nous contenterons de présenter les auteurs les plus représentatifs des différents courants de pensée et de montrer en quoi le concept élargi ou strict de déixis a pu avoir une incidence sur les explications relatives à la disparition du pronom *y*.

3.1.1. Une déixis au sens large

3.1.1.1. KARL BÜHLER. *TEORÍA DEL LENGUAJE*

Karl Bühler est sans doute le théoricien qui aura le plus inspiré les linguistes espagnols contemporains, le premier, qui, dans sa *Teoría de la lengua*, a fourni une analyse de la déixis, l'organisant en système.

L'auteur allemand *y* distingue deux champs en fonction de la localisation du référent : le *Zeigfeld* ou «champ démonstratif», où le référent se trouve dans la situation extralinguistique, et le *Symbolfeld* ou «champ symbolique», où le référent se trouve dans le co-texte. Mais ces deux champs, finalement, ne seraient pas opposés l'un à l'autre puisque :

hay también una mostración de lugares en la estructura del discurso [...] es así al menos la descripción de la situación: un orden allí en el espacio y sitios en él; un orden aquí en la fluencia del discurso y lugares en él, o partes del discurso, a las que se señala para referirse a lo mentado,²²⁵

Par conséquent, Karl Bühler considère la relation endophorique comme un type de monstration où le référent se trouverait à l'intérieur du discours, car pour cet auteur l'anaphore n'est considérée que comme une transposition psychologique du champ démonstratif dans le discours.

Par ailleurs, il distingue trois sortes de déixis différentes selon la manière dont la monstration est réalisée : *ad oculos*, intra-textuelle et *am phantasma*. La première est la déixis stricte. La monstration se fait vers des éléments présents dans le champ visuel du locuteur et de l'allocutaire. Elle peut, éventuellement, être accompagnée d'un geste indicateur, comme nous l'avons dit plus haut. Karl Bühler distingue quatre façons de 'signaler' :

- *To deixis*. C'est le fait de signaler vers l'extérieur, vers l'objet que l'on veut individualiser. Il s'accomplit au moyen d'un geste physique, l'index pointé, par exemple. Les démonstratifs constituent la catégorie grammaticale qui remplit le mieux cette condition.
- *Hic-deixis*. C'est le fait de signaler vers le locuteur. Les formes *aquí* et *yo* indiquent la position du locuteur.

²²⁵ Karl Bühler, *op. cit.*, p. 139.

- *Istic-deixis*. C'est le fait de signaler à l'adresse de l'allocutaire, et le pronom *tú* est la forme qui y correspond. Le geste physique est possible.
- *Ille-deixis*. Cette forme coupe le champ perceptuel en deux parties *esto* et *aquello* et indique la distanciation. Aucun geste physique n'accompagne l'expression déictique.

Dans la deuxième, la monstration est intra-discursive. Elle s'effectue au moyen des expressions déictiques ou monstratives qui font référence à d'autres mots qui apparaissent dans l'acte de communication. Elle correspond à la relation endophorique (anaphore et cataphore) dont nous avons parlé.

La troisième, appelée également déixis évocatrice, est un mélange d'une monstration extra-linguistique et linguistique, à laquelle s'ajoute une certaine dose d'imagination. La référence déictique s'opère au niveau de la mémoire ou de l'imaginaire. Elle peut être de trois sortes : 1) Rendre présent à notre esprit quelque chose qui en était absent. 2) Lorsque par la pensée une personne se déplace «al lugar geográfico de lo representado»²²⁶. 3) Mentalement, «cuando uno ve lo representado desde su puesto de observación»²²⁷. Karl Bühler donne l'exemple suivant : «Pregunto a 500 oyentes en la clase: ¿dónde está la catedral de san Esteban? Y aproximadamente se levantan trescientos índices y señalan...en el espacio del aula»²²⁸.

La déixis présentée dans la *Teoría del lenguaje* de Karl Bühler a eu une grande influence et a recueilli l'approbation quasi unanime des linguistes espagnols jusqu'à une période récente où, en application de critères peu précis, le nombre d'expressions linguistiques participant à la déixis a augmenté considérablement. Selon Juan Antonio Vicente Mateu, cette caractérisation accrue est due à une polarisation élargie de la déixis. En effet, traditionnellement, la déixis était appliquée aux éléments grammaticaux faisant référence aux participants de l'acte de communication et à ceux faisant référence aux objets, personnes ou événements qui se tenaient dans le champ visuel des participants. Progressivement, cependant, le concept de déixis s'est étendu à des aspects ayant un lien avec le locuteur ou l'interlocuteur. Ainsi on a vu naître toutes sortes de déixis : sociale, phonologique, émotionnelle comme par exemple M^a José Borrero Barrera et Rafael Cala Carvajal²²⁹ dans «La carta como documento lingüístico: La déixis en el discurso epistolar», qui envisagent d'autres possibilités telles que la déixis notionnelle, modale, sociale, émotionnelle...

Pour José Javier Iso Echegoyen, la déixis est déterminée par le système des pronoms personnels. Il défend notamment le caractère égocentrique de la déixis et son analyse le conduit à la conclusion que la déixis, dans les langues indoeuropéennes, est basée sur le binôme *yo-tú*, étant entendu que la troisième personne est constituée par tout ce qui n'est ni *yo* ni *tú*.

En las lenguas indoeuropeas el binomio *yo-tú*, en cuanto a la realización de sistemas deícticos, admite las siguientes posibilidades:

²²⁶ Juan Antonio Vicente Mateu, *op. cit.*, p. 35.

²²⁷ *Ibid.*

²²⁸ Karl Bühler, cité par Juan Antonio Vicente Mateu, *op. cit.*, p. 35.

²²⁹ M^a José Borrero Barrera, Rafael Cala Carvajal, «La carta como documento lingüístico: La déixis en el discurso epistolar», *Tonos, Revista electrónica de estudios filológicos*, n° 4, 2002, pas de numéro de page. www.um.es/tonosdigital/znum4/estudios/discursoepistolar.htm

- a) *Yo/tú*. Esta es la oposición que motiva los sistemas deícticos triples del latín, griego, español, italiano... en los que el tercer deíctico se define negativamente respecto al *yo* y al *tú*.
- b) *Yo-tú/no (yo-tú)* En estos sistemas deícticos binarios, como el del alemán y el de los dialectos catalanes actuales (frente al catalán literario: *aquest*, *aqueix*, *aquell*), la noción positiva es la cercanía respecto a los protagonistas del diálogo (primer grado), mientras que el segundo grado se define por la no-cercanía respecto al *yo* y al *tú*, considerados en un mismo bloque.²³⁰

L'analyse se fonde sur la nécessité pour le locuteur de localiser des personnes ou des objets dans son environnement pendant l'acte de communication. D'un autre côté, étant donné que l'acte de communication implique un émetteur et un récepteur, il semble clair que la déixis est liée au système des pronoms personnels.

Carlos E. Sánchez Lancis dans «El adverbio pronominal *y* como dativo inanimado en español medieval» défend l'idée, comme on l'a déjà noté, que *y* de par son caractère anaphorique est deíctique. Par conséquent, ce pronom-adverbe devient démonstratif tout en étant pronominal. Cet auteur assimile ces deux fonctions à des «significados [lesquels] perviven juntos a lo largo de la historia de este elemento, ya que incluso cuando posee un sentido fórico, el pronominal está remitiendo a un lugar (aunque en este caso no se encuentre en el mundo extralingüístico)»²³¹. Ce qui le conduit à dire, et qui a déjà été mentionné plus haut, que ces pronoms adverbes «no poseen un significado constante»²³².

Plus simplement, mais dans une perspective non moins Bühlerienne, on peut citer Mónica Velando qui assimile la *monstratio* et l'anaphore comme les deux versants d'une même déixis et M^a Ángeles Álvarez Martínez qui structure la déixis en fonction des trois coordonnées *yo*, *aquí* et *ahora*²³³.

3.1.2. Une déixis au sens strict

À l'opposé de cette position on trouve les défenseurs d'une déixis au sens strict, ceux pour qui l'anaphore en est exclue. Pour Luis J. Eguren :

La déixis es un tipo de vínculo referencial entre ciertas unidades o expresiones lingüísticas y aquello que representan en el mundo o en el universo del discurso, por medio del cual se identifican 'individuos' en relación con las variables básicas de todo acto comunicativo: el hablante, el interlocutor (o los interlocutores) y el momento y el lugar en que se emite un enunciado.²³⁴

Selon cette définition, Luis Eguren partage la théorie des trois traits caractéristiques de la déixis, à savoir : référentialité, (*es un tipo de vínculo referencial*), égocentrisme – et subséquemment la subjectivité – (*en relación con las variables básicas de todo acto comunicativo: el hablante, el interlocutor (o los interlocutores) y el momento y el lugar en que se emite un enunciado*) et individualisation (*identifican 'individuos'*). Et il s'en tient strictement

²³⁰ José Javier Iso Echegoyen, «En torno al sistema deíctico pronominal en latín y su paso a las lenguas románicas», *Revista española de lingüística*, 1974, Madrid, Sociedad española de lingüística, 4, fasc. 2, p. 463.

²³¹ Carlos E. Sánchez Lancis, *op. cit.*, p. 803.

²³² Carlos E. Sánchez Lancis, «Conexiones...», *op. cit.*, p. 385.

²³³ M^a Ángeles Álvarez Martínez, *Los demostrativos*, 1989, Madrid, Arco Libros, p. 105-106.

²³⁴ Luis J. Eguren, *op. cit.*, p. 933.

à cette définition. Par conséquent, pour cet auteur l'anaphore ne peut pas être considérée comme un aspect de la déixis.

Par ailleurs, il faut tenir compte, d'une part, de ce que les expressions référentielles n'ont pas toutes un emploi déictique : seules celles qui identifient '*individuos*' en relación con el eje o centro deíctico de toda enunciación²³⁵ seront considérées comme telles ; et d'autre part, du fait que certaines sont endophoriques et déictique en même temps.

D'où il découle que la liste des unités déictiques proposée par cet auteur n'est pas très longue : les pronoms personnels, les pronoms et déterminants démonstratifs, les possessifs, quelques adverbes de lieu, de temps et de manière, les morphèmes verbaux de temps et de personne, des verbes de mouvement comme *ir*, *venir*, *llevar* ou *traer* et quelques syntagmes prépositionnels, telles que *enfrente de*, *fuera*, etc., compléments circonstanciels de lieu ou de temps²³⁶.

D'autres linguistes partagent cette opinion. C'est le cas de Manuel Alvar et de Bernard Pottier :

Empleamos *deíctico* en el sentido de 'palabra que sirve para mostrar' (en oposición a *anáforico* 'elemento que reenvía al contexto lingüístico y no a una realidad extralingüística'); por tanto agrupa a los demostrativos (vid. §§ 81.0-85.2) y a los mostrativos (*he aquí*, *eso*) y, en un sentido amplio, a los *shifter*²³⁷ o conmutadores de Jakobson.²³⁸

Les classifications auxquelles les différents auteurs arrivent ont pour but la description du fonctionnement de la relation référentielle en discours. De ce fait, il n'est pas étonnant, surtout parmi les partisans de la théorie Bühlerienne qui, par définition, défendent une déixis au sens large, de voir se multiplier les classes et sous-classes de déixis en fonction des critères les plus divers. Comme affirme Ana M^a Vigara Tauste²³⁹ :

la extensión del concepto de deíxis ha venido de la mano de una evidencia la de que el egocentrismo o la "egocentricidad" no es propiedad exclusiva del lenguaje, sino que se proyecta en prácticamente todas las experiencias humanas, como una propiedad intrínseca de las personas... Así, muchas otras expresiones reveladoras de la actitud del hablante en los actos comunicativos han ido incorporándose paulatinamente al campo de la deíxis, imprecisando los límites del concepto hasta convertirlo en una especie de saco donde, si no todo, puede caber casi todo si se cabe como meterlo.²⁴⁰

3.1.3. Les linguistes d'inspiration guillaumienne

Pour les linguistes d'inspiration guillaumienne, la déixis et l'endophore sont des fonctions qui opèrent dans le discours, mais pas en langue. De ce fait, quel que soit le lieu –

²³⁵ Luis J. Eguren, *op. cit.*, p. 934.

²³⁶ *Ibid.*

²³⁷ *shifter* : «classe de mots [...] dont le sens varie avec la situation [...]», selon la définition donné par Jespersen dans le *Dictionnaire de la linguistique* de Georges Mounin.

²³⁸ Manuel Alvar, Bernard Pottier, *op. cit.*, p. 329 § 217.

²³⁹ Citée par Cristóbal Macías Villalobos, *op. cit.*, p. 21 Ana M^a Vigara Tauste, «Sobre deíxis coloquial», *Pragmática y gramática del español hablado*, 1996, Universidad de Valencia, Antonio Briz *et al.*, p. 257-258.

²⁴⁰ citation extraite de Cristóbal Macías Villalobos, *op. cit.*, p. 21.

extra-discursif ou intra-discursif – où un mot puisse apparaître, son signifié sera toujours identique. Il nous semble donc important de bien différencier ces deux notions, de façon à ne pas attribuer à un signifié ce qui serait, en réalité, un fait du discours.

Maurice Molho ne dit rien d'autre lorsqu'il affirme :

Le système ainsi construit se prête à toute sorte de visées discursives. Rien ne serait plus préjudiciable à l'analyse que d'attribuer à la langue ce qui ressortit au discours, qui en est la subséquence expressive. Aussi se gardera-t-on ici de distinguer, comme il est d'usage de le faire, plusieurs espèces de déixis : une déixis "ad oculos", dont le propre est de désigner un être supposé présent ou absent au regard, une déixis anaphorique qui n'opère que dans le champ du dire, une déixis temporelle qui aurait pour fonction de montrer des lieux de temps, une déixis affective, une déixis évocatrice, etc. Il n'y a en langue qu'une seule déixis : celle que le système institue et en vertu de laquelle il apparaît compétent, sans que sa forme ou son contenu de représentation en soient nullement altérés, à l'endroit de toutes les déixis que le sujet parlant, lié à son expérience du moment, se trouverait dans le cas de devoir ou de vouloir produire.²⁴¹

Justino Gracia-Barron et Amélie Piel dans «Sémiologies de l'existant : *est-, es-, aqu-*» se démarquent des grammairiens traditionnels et posent d'autres critères :

En chronologie de raison, la "monstration linguistique" est l'aboutissement d'un parcours décomposable en trois étapes :

- l'on doit tout d'abord se représenter un ensemble homogène d'éléments
- puis isoler un ou plusieurs de ces éléments
- et enfin, opposer le (ou les) élément(s) saisi(s) à tous ceux qui n'ont pas été retenus.

Autrement dit, la "monstration linguistique" repose sur une double contrainte. Pour qu'il y ait déixis :

- il faut en premier lieu que les formes qui la réalisent composent un ensemble oppositif. [...]
- par ailleurs, il faut aussi que chacun des paradigmes qui composent l'ensemble "démonstratif" possède sa façon à lui, différente de celle des deux autres, de saisir l'élément qu'il accompagne ou qu'il remplace.²⁴²

Jack Schmidely dans son article «Déictiques spatiaux de l'espagnol» adhère aux thèses de Maurice Molho, qu'il cite²⁴³, et conteste la classification proposée par Karl Bühler (la déixis *ad oculos*, la déixis anaphorique ou cataphorique et la déixis *am phantasma*) déjà exposée ici car, dit-il : «Il nous semble que cette division correspond déjà à une classification de faits de discours et que le système de base préexistant à ces différentes exploitations n'a pas été mis en lumière»²⁴⁴.

²⁴¹ Maurice Molho, «Remarques sur le système...», *op. cit.*, p. 119-120.

²⁴² Justino Gracia-Barron, Amélie Piel, «Sémiologie de l'existant : *est-, es-, aquel-*» *Actes du 11^e colloque de linguistique de Liège*, 2006, Université Paris XIII, à paraître.

²⁴³ Jack Schmidely, «Déictiques spatiaux de l'espagnol» *Mélanges offerts à Vincent Aubrun*, 1975, Paris, éd. hispaniques, t. 2, p.239.

²⁴⁴ *Ibid.*

3.1.4. Synthèse

La déixis est une fonction qui consiste, lors d'un acte de communication, à signaler un élément nouveau et à l'introduire dans le discours en l'actualisant par rapport aux trois coordonnées : *yo*, *aquí* et *ahora* du locuteur. L'endophore consiste à rappeler, dans le discours, quelque chose de déjà mentionné (cas de l'anaphore) ou à anticiper quelque chose (cas de la cataphore)²⁴⁵.

Certains auteurs assimilent l'endophore à la déixis et l'appellent déixis *fórica* ou intra-textuelle, en espagnol et en français respectivement, en alléguant que cette dernière n'est qu'un type particulier de monstration. Ou alors, suivant Karl Bühler, ce n'est qu'une translation psychologique du champ de la monstration au contexte du discours. Pour ces auteurs, la monstration est le caractère définitoire de la déixis et l'égocentrisme, la subjectivité et l'actualisation sont secondaires.

D'autres, en revanche, s'en tiennent à une définition plus précise et plus restrictive de la déixis et n'incluent pas l'endophore dans celle-ci.

Les guillaumiens, enfin, considèrent la déixis et l'endophore comme des fonctions discursives qui, donc, n'opèrent pas en langue. D'où, l'importance de bien distinguer ce qui appartient au discours de ce qui ressortit à la langue²⁴⁶.

Il reste à signaler, enfin, les auteurs, qui ayant étudié le problème de la disparition de *y*, et sans théoriser le concept de la déixis, se sont prononcés sur le caractère déictique (au sens large) ou simplement anaphorique de *y* (sens strict)²⁴⁷. Parmi les premiers, outre Carlos E. Sánchez Lancis et Mónica Velando, déjà mentionnés pour avoir adopté les théories bühleriennes plus explicitement, on peut citer : Antonia M^a Coello Mesa : *porque i, debido a su carácter deíctico...*²⁴⁸, et Erica C. García : *El cambio es relativamente transparente en el caso de IBI: debilitamiento deíctico de y, que requiere su reemplazo por la forma reforzada ahí*²⁴⁹. Parmi les seconds : José de Azevedo Ferreira, qui annonce sa position dès l'introduction : «le pronom adverbial *y* et sa fonction de pronom anaphorique»²⁵⁰, Elisabeth Douvier : *L'adverbe de lieu Y a une fonction de pronom anaphorique...*²⁵¹, Antonio Meilán García, qui affirme :

²⁴⁵ Parmi les linguistes qui considèrent la référentialité et l'égocentrisme comme des caractéristiques des expressions déictiques, on peut citer à l'exemple de Luis Eguren : Lyons (1977a: 574), Juan Antonio Vicente Mateu (1994: 170) et Vaneli et Renzi (1995). D'autres comme Cinque (1976), Kerbrat-Orecchioni (1980: 48) ou Moreno (1991: 163) soulignent spécialement l'égocentrisme seulement. Luis Eguren, *op. cit.*, note 2 p. 932.

²⁴⁶ La place de la syntaxe dans l'analyse linguistique est objet de débat depuis de nombreuses années. Pour Gustave Guillaume, la syntaxe d'un signe de langue dépend directement de ce qu'est le signifié de ce signe. Certains linguistes en déduisent que cette syntaxe est un élément du signifié d'un signe. D'autres auteurs, en revanche, pensent qu'une fonction peut se rattacher à un signifié sans pour autant être partie intégrante de ce signifié. C'est justement sur cette opposition entre simple dépendance ou intégration totale que se fonde la controverse actuelle.

²⁴⁷ Il nous semble que les auteurs qui qualifient *y* de déictique sont partisans des théories bühleriennes, donc d'une déixis au sens large et ceux qui le qualifient d'anaphorique sont partisans d'une déixis plus stricte.

²⁴⁸ Antonia M^a Coello Mesa «Funciones y valores...», *op. cit.*, p. 58.

²⁴⁹ Erica C. García, *op. cit.*, p. 562.

²⁵⁰ José de Azevedo Ferreira, «Les verbes *haber – tener* et l'emploi de l'anaphorique *y* dans le *Libro de los gatos*», *Boletim de Filologia*, 1981, Lisbonne, Instituto Nacional de Investigação Científica, Centro da Linguística da Universidade de Lisboa, t. XXVI, p. 263.

²⁵¹ Elisabeth Douvier, *op. cit.*, p. 33.

Es claro, por otra parte, que y era un "sustituto", pues aparece como referente de sustantivos –con posibilidad léxica de referirse a "lugar"–, [...] Parece, por tanto, que tal elemento tenía un valor "anafórico" semejante al de los sustitutos pronominales, puesto que casi siempre remite a una unidad –generalmente "locativa"– expresada previamente.²⁵²

et José M^a García Miguel, qui classifie y parmi les adverbes déictiques *aquí, ahí, allí, acá* et *allá*, et décrit leur fonction référentielle uniquement par rapport à la réalité extralinguistique, sans tenir compte de leurs capacités anaphoriques : *Los adverbios déicticos 'demostrativos' o 'pronominales', identifican un lugar con referencia al espacio de la enunciación y sus participantes*²⁵³.

III Approches du signifié de y à travers son signifiant et sa relation avec la personne

Une simple observation du système déictique médiéval nous révèle un ensemble constitué de formes composées chacune d'un préfixe, qui peut être soit *aqu-* soit *a-*, et d'un morphème qui peut être *-i*, *-a* ou *-ende*. Ces morphèmes sont des éléments associés à une représentation de l'espace soumis à l'action du préfixe. En fonction de ces morphèmes, le système présente trois paradigmes :

- 1) *aquí, ahí, allí*
- 2) *acá, allá, acullá*
- 3) *aquende allende*

pour lesquels il nous faudra établir en quoi le thème en *-i* s'oppose au thème en *-á*, étant entendu que le thème en *-ende* n'entre pas dans le même type de système que les précédents.

En fonction des préfixes *aqu-* et *a-*, les trois séries sont binaires, c'est-à-dire que chacune d'elles a des formes avec l'un et l'autre préfixe, sauf *acullá* et *ahí* qui n'ont pas de correspondant dans une paire oppositive.

Sur ce système constitué par huit signifiants, six d'entre eux forment des paires oppositives *aquí / allí, acá / allá* et *aquende / allende* et chacune de ces formes ne se distingue de son homologue que par la consonne /k/ ou /λ/. Les deux signifiants restants *acullá* et *ahí* ne s'opposent pas de la même manière. Il semble en effet peu plausible de les faire correspondre terme à terme sous le même rapport que les précédents. Nous remarquons simplement que le premier contient les deux consonnes /k/ et /λ/ et que le second, en revanche, en est dépourvu.

Là aussi, il nous faudra dire en quoi *aqu-* ~ *ac* (*ak*) s'oppose à *a-* + /λ/. Enfin, il nous restera à analyser en quoi les adverbes déictiques en *-i* : *aquí, ahí* et *allí* s'opposent à *y*, pronom adverbial qui a servi de base à leur formation. Quant à la discussion des formes *aquende* et

²⁵² Antonio Meilán García, *op. cit.*, p. 425.

²⁵³ José M^a García Miguel, *op. cit.*, p. 1303.

allende par rapport à *ende*, elle nous paraît excéder les limites de notre travail et nous ne l'aborderons pas.

En somme, nous nous trouvons en face d'une triple opposition :

- 1) Celle qui oppose le thème en *-í* au thème en *-á*.
- 2) Celle qui oppose les éléments prefixaux *aqu-* ~ *ac* (*ak*) à l'élément *a*
- 3) Celle qui oppose les adverbes déictiques en *-í* : *aquí*, *ahí* et *allí* à *y*.

En ce qui concerne le premier paradigme, celui-ci définit un espace divisible en trois puisqu'il y a trois formes pour le représenter. Ces formes se distinguent entre elles dans la mesure où *aquí* s'oppose à *allí* : $a(k) + i \leftrightarrow a + (\lambda)i$. Ce sont des formes marquées par opposition à *ahí*, dépourvue d'une quelconque marque.

1. AQU- / AL- / A-

En espagnol, la représentation de l'espace se construit en fonction du lieu qu'occupe le locuteur lors de l'acte de communication. MOI, HIC et NUNC, le MOI, ici et maintenant, est la référence fondamentale de tous les démonstratifs espagnols. Partant, il s'agit de savoir, par rapport au locuteur, quels lieux représentent *aquí*, *ahí* et *allí*.

1.1. Maurice Molho

Dans un premier temps (1969), Maurice Molho a défendu l'idée qu'en espagnol la représentation de l'espace s'effectue «en fonction d'un référentiel discriminant qui n'est autre que le lieu spatial où la personne du moi pensant se voit exister»²⁵⁴ et, étant donné que «d'instant en instant le moi se voit être présent»²⁵⁵, il dénomme ce lieu occupé par le locuteur «présent spatial». L'espace, pour cet auteur, se divise en deux plans, celui du MOI, le présent spatial, et celui du non-MOI. Ces deux plans sont séparés par une limite, un «seuil transitionnel» qui en tant que tel appartient à l'un et l'autre plans :

Coupant l'espace en deux plans, le seuil en question appartient nécessairement à l'un et à l'autre. En tant que seuil limitatif du plan du moi, il en définit successivement l'intériorité, dont le versant interne marque la limite, et, sur le versant externe, l'extériorité de ladite intériorité. Il en résulte deux positions qui, référées au seuil limitatif en cause, en représentent, l'une l'en-deçà immédiat, l'autre l'immédiat au-delà.²⁵⁶

Ce qui ferait dudit seuil divisionnaire, dans un second temps, un lieu transitionnel permettant de passer d'un premier lieu à un lieu ultérieurement occupable :

²⁵⁴ Maurice Molho, «Remarques sur le système...», *op. cit.*, p. 105.

²⁵⁵ *Ibid.*

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 108.

Il en résulte une successivité de trois positions respectivement signifiées en espagnol par *aquí/ahí/allí*, le maintien du thème en *-í* assurant la continuité de la représentation ponctuelle : la transition de *aquí* à *allí* s'opère à travers *ahí* qui, appartenant à l'un et l'autre plan (il est à la fois l'après de *aquí* et l'avant de *allí*) apparaît voué à déclarer la sortie du présent spatial...²⁵⁷

Ainsi, par l'existence d'une zone intermédiaire qui n'est autre que le seuil transitionnel ou limite qui sépare et conjoint les deux plans, l'espace bipartite MOI / non-MOI, devient tripartite. Cette conception de l'espace lui permet de décrire la représentation ternaire *aquí ~ acá, ahí, allí ~ allá*. *Aquí ~ acá* appartenant à la zone du MOI, *ahí* à la zone intermédiaire et *allí ~ allá* au non-MOI, ces zones étant considérées comme des champs contigus à recouvrement partiel.

Cette théorie a suscité de vives critiques de la part de certains linguistes, notamment de René Pellen et Jack Schmidely que nous présenterons plus bas.

En 1992, Maurice Molho élabore une autre théorie dans laquelle l'espace est conçu en deux plans, celui du MOI, représenté par *aquí* et celui du non-MOI, représenté, par *ahí*. Puis, à l'intérieur de l'espace du NON MOI représenté par *ahí*, une nouvelle opération divise cet espace en deux «zones», l'une reste l'espace particularisé mais non marqué, représenté par *ahí*, l'autre porte la marque *-l-* qui la détermine et l'oppose à *aquí*. *Aquí* n'est plus une zone intermédiaire entre les deux zones, celle du MOI et celle du non-MOI, mais «la representación de un espacio generalmente indeterminado, en que todos los puntos que lo componen son indiferentemente designables por *ahí*»²⁵⁸. C'est donc une forme non marquée, mais particularisée, puisque *ahí* représente l'espace indéterminé par opposition à *aquí* qui porte en lui la marque *aqu-* [*ak-*] de l'espace déterminé du locuteur – le MOI – et à *allí* dont la marque est *-l-* de l'espace déterminé de la personne trois, soit du non-MOI. Cette représentation peut être illustrée comme suit :

MOI	NON MOI	
<i>AQUÍ,</i> <i>ACÁ</i>	<i>AHÍ</i>	
	<i>AHÍ</i>	<i>ALLÍ,</i> <i>ALLÁ</i>

Il en donne l'explication suivante : d'une part, le morphème *-i*, l'élément localisateur selon cet auteur, indissociable du *y* disparu au XV^e siècle, qui était anaphorique, «denota una posición cualquiera absolutamente indeterminada»²⁵⁹. *Aquí* est donc l'espace *-í* soumis à l'action du préfixe *aqu-* qui le détermine et le circonscrit dans une des trois zones en lesquelles le locuteur divise l'espace. En conséquence, le préfixe *aqu-* est l'opérateur de spatialisation qui donne à *-í* son sens complet. Les autres préfixes opèrent de façon identique. C'est ce que Maurice Molho affirme : «La ubicación de esos tres puntos cardinales del espacio español se obtiene mediante los prefijos que confieren al tema *-í* su última definición»²⁶⁰. On peut donc dire que les préfixes particularisent *-í*.

²⁵⁷ Maurice Molho, «Remarques sur le système...», *op. cit.*, p. 109.

²⁵⁸ Maurice Molho, «La deixis española...», *op. cit.*, p. 207-208.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 206.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 207.

D'autre part, *aquí* représente le lieu occupé par le locuteur, mais comme souligne Maurice Molho dans *La deixis española : lectura del signifiante* :

aquí no lleva ninguna marca de primera persona. De modo que si ésta se halla significada en *aquí*, sólo será por la relación específica que *aquí* mantiene con los demás términos del paradigma y singularmente con *allí*.²⁶¹

En effet, le thème en *-l* correspond à celui de la personne de rang trois, celle qui n'est pas présente dans l'acte de communication. Comme *allí* s'oppose à *aquí*, on peut en déduire que *aquí* représente le lieu, par corrélation négative, attribué à la personne de rang 1, c'est-à-dire, *yo* :

De modo que si se tiene en cuenta que la base del sistema personal es el contraste 1 ~ 3, o sea: *yo* ~ *el*, *aquí* que no lleva marca personal alguna, sino sólo un marcador de espacio (*aqu-*), ha de leerse resultativamente como réplica negativa de *allí*, o sea: *allí*. Por lo que *aquí* designa el territorio que se atribuye en castellano a la persona *yo* constructora y utilizadora del lenguaje en ese mismo presente espacial (= *aquí*) del que le es prohibido evadirse.²⁶²

Par ailleurs, si *aquí* et *allí* sont des formes qui déterminent l'espace, donc marquées, comme le suggère Maurice Molho, par *aqu-* et *a/λ-* respectivement, *ahí*, en revanche, ne contient pas d'élément qui détermine l'espace. *Ahí*, en effet, ne comporte aucune marque de détermination, *a-*, selon Maurice Molho «se limita a marcar una posición, para obtener la representación de un punto indeterminado del espacio por negativación del operador de determinación»²⁶³. Conçu de la sorte, puisque *a-* ne détermine pas et que *-l* indique n'importe quelle position, *ahí* représente l'espace général, n'importe quel lieu, à l'exclusion de *aquí* et *allí*, qui sont des «zones spatiales» déterminées. Ce qui corrobore, à notre avis, l'hypothèse selon laquelle le signifié de *y* est l'espace général comme nous l'avons déclaré dans le chapitre sur la signification de *y*.

Il est à noter que, si nous sommes d'accord avec Maurice Molho sur le signifié de *y* tel qu'il le décrit dans son article «La deixis», à savoir l'espace général, cet auteur n'est pas explicitement revenu sur sa première position lorsqu'il voulait voir dans ce signe un «lieu ponctuel»²⁶⁴ ou «singulier»²⁶⁵. Les deux positions nous paraissent, en effet, incompatibles.

Les trois particules *aqu-*, *a-* et *al-* ont donc en commun le fait de particulariser un lieu représenté par *-l* dans l'espace général, et ce qui les oppose c'est la représentation de la position de ces lieux par rapport au locuteur. *Al-* (*al*) introduit un espace réservé à la personne 3, et *aqu-*, par opposition corrélatrice, introduit un espace réservé à la personne 1, *yo*, et *a-* instaure un espace non déterminé mais particularisé qui exclut les zones déterminées *aquí* et *allí*.

²⁶¹ Maurice Molho, «La deixis española...», *op. cit.*, p. 207.

²⁶² *Ibid.*, p. 209.

²⁶³ *Ibid.*, p. 207.

²⁶⁴ Maurice Molho, «Remarques sur le système...», *op. cit.*, p. 107.

²⁶⁵ Maurice Molho, «Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol», *Linguistique et langage*, 1969, Bordeaux, Ducros, p. 64.

Ainsi donc, il y a la zone occupée par le MOI, représentée par les formes en *aqu* ~ *ac*, et tout le reste qui constitue la zone du non-MOI. Par rapport au système des déictiques indéclinables, Maurice Molho propose une lecture en deux plans du sous-système composé par *aquende* ~ *allende* et une lecture en trois plans de celui composé par *aquí* ~ *acá* / *ahí* / *allí* ~ *allá*.

Dans le second, (le seul qui nous intéresse ici) la première observation est que ce paradigme présente deux types de désinences : l'un en *-í* (*aquí*, *ahí*, *allí*) et l'autre en *-á* (*acá*, *allá*). *Acá* et *allá* sont des variantes de *aquí* et *allí* et forment avec ces derniers des paires oppositives en fonction de la désinence. Si l'on regarde le préfixe, pourtant, les paires oppositives seront *aquí* ~ *allí* et *acá* ~ *allá*. *Ahí* reste exclu de toute opposition, d'une part parce que le préfixe *a-* n'est pas marqué et, d'autre part, parce que la forme **ahá* n'existe pas ; c'est-à-dire que *ahí* ne peut s'opposer ni par le préfixe ni par la désinence.

1.2. René Pellen

L'analyse proposée par Maurice Molho en 1969 pose cependant quelques problèmes. René Pellen, dans le compte rendu qu'il en fait, formule plusieurs remarques. La première porte sur l'interprétation «des thèmes en *-í* non comme des points [comme le propose Maurice Molho] mais comme [ce que René Pellen dénomine] des champs»²⁶⁶.

Ces champs n'ont aucune étendue *a priori* et l'étendue qui leur est attribuée dans toute occurrence de discours ressort du contexte (les autres éléments de l'énoncé ou une information extra-linguistique quelconque).²⁶⁷

La thèse défendue ici est que *-í* représente l'espace dans son entier, dans son infinitude. En effet, ces «champs» ou ces «points» qu'il est possible d'associer aux adverbes en *-í*, n'ont pas d'étendue réelle, car il ne s'agit ni de «champs» ni de «points», termes qui contiennent tous les deux des limites, mais de l'espace, qui est infini. C'est ainsi que *aquí*, en discours, pourra recouvrir un espace d'une étendue variable concrétisée par le contexte ou le co-texte, mais en langue *aquí* ne dit qu'un espace, déterminé par *aqu-*, occupé par le locuteur. De même, *allí*, en discours pourra également recouvrir un espace d'une étendue variable que le contexte ou le co-texte se chargera de préciser et qui, du reste, dira la position que *allí* occupe par rapport au locuteur, c'est-à-dire une position dénuée de repère. En langue, *allí* ne dit qu'un espace déterminé par *-l-*, situé dans le plan du non-MOI par rapport au locuteur.

Quant au seuil transitionnel proposé par Maurice Molho (1969) pour expliquer *ahí*, – cette zone intermédiaire entre la zone du MOI et la zone du non-MOI, – il a l'inconvénient d'impliquer que la discrimination de l'espace entre la zone du MOI et la zone du non-MOI n'est pas rigoureuse, puisqu'une partie de la zone intermédiaire (*ahí*) se superposait à la zone du MOI et à la zone du non-MOI.

René Pellen cependant adhère à la thèse de Maurice Molho :

²⁶⁶ René Pellen, Compte-rendu dans *Bulletin Hispanique*, 1970, Bordeaux, LXXII, n 3-4, p. 456. Son opinion est à rapprocher de celle de Jack Schmidely, «Déictiques spatiaux...», *op. cit.*, p. 246.

²⁶⁷ *Ibid.*

Par ailleurs, on peut constater que la zone intermédiaire – *ahí* –, du fait de la souplesse du système, coïncide fréquemment avec une bonne partie de la zone désignée autrement par *aquí*, ou avec la zone désignée autrement par *allí*, selon les choix du moment. Étant donné que *allí* rejette vers le NON-MOI d'une façon vigoureuse, on ne fait appel à lui qu'en cas de besoin exprès. D'où une tendance, surtout de l'espagnol parlé, à employer *ahí* lorsque la démarcation entre le MOI et le NON-MOI n'est pas posée avec une absolue netteté.²⁶⁸

Autrement dit, un locuteur choisirait d'employer *ahí* lorsque le lieu dont il veut parler peut se situer aussi bien dans la zone du MOI que dans la zone du non-MOI et que la limite entre les deux zones n'est pas clairement discernable. Nous ne souscrivons pas ici à cette théorie. Il est vrai que quelqu'un qui demanderait où il doit poser le café qu'on lui a demandé pourrait s'entendre dire 'Ponlo ahí', alors que ce *ahí* désigne un lieu physiquement très proche du locuteur. Mais, d'une part le locuteur, en disant 'Ponlo ahí' ne fait pas un choix arbitraire, c'est une décision pleinement volontaire et, d'autre part, il désigne un lieu exclu de la zone du MOI, tout simplement. Il est vrai également que, dans certaines situations, le choix entre *aquí* et *ahí* d'une part, ou entre *ahí* et *allí* d'autre part, peut paraître équivalent. Cette équivalence est cependant artificielle, on serait tenté de dire qu'elle fait l'objet «d'une illusion d'optique». En effet, le locuteur qui dit 'ponlo ahí' en désignant un lieu qu'il peut aisément atteindre de la main, aurait certainement pu dire 'ponlo aquí' puisque le lieu désigné, matériellement, est très proche de lui, et peut faire partie de la zone spatiale que lui-même occupe. En langue, néanmoins, *aquí* ne dit pas autre chose qu'un espace que le locuteur occupe lors de la prise de parole sans aucune indication d'étendue. *Aquí* et *allí* ne désignent pas autre chose que deux espaces exclus de la zone du MOI, sans indication ni d'étendue ni de distance par rapport au locuteur, le premier étant indéterminé, c'est-à-dire pouvant représenter n'importe quel espace, et le second déterminé, car représentant un espace opposé à *aquí*. Donc, en disant 'ponlo ahí', le locuteur a choisi délibérément de signifier un espace ne faisant pas partie de la zone du MOI.

1.3. Jack Schmidely

Jack Schmidely signale également "le caractère éminemment ambigu de la zone déclarée par *ahí*, tantôt prise sur la zone de *aquí*, tantôt empiétant sur celle de *allí*"²⁶⁹. Pour cet auteur, la zone signifiée par *ahí* est associée à l'allocutaire. Et puisque, selon lui, le locuteur et l'allocutaire partagent le même lieu lors d'un acte de communication, il en résulte que la zone accordée à l'allocutaire est indissociable de celle du locuteur²⁷⁰. Là aussi, sans tenir compte du fait que le locuteur et l'allocutaire peuvent très bien ne pas partager le même lieu physique, nous pensons que c'est confondre l'étendue, en l'occurrence de *ahí* et *aquí*, étendue qui, comme on l'a déjà dit, est mesurable uniquement en discours, pas en langue.

Enfin, la forme *acullá*, dont l'étymologie pouvait être du latin vulgaire *eccum illac* ou du galicien-portugais *acó lá*, donc d'origine romane, apparaît avec *aquí*, *acá*, *allí* ou *allá* en contrepoint²⁷¹. Cependant, comme nous l'avons indiqué dans le chapitre consacré à

²⁶⁸ René Pellen, *op. cit.*, p. 456.

²⁶⁹ Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 243.

²⁷⁰ *Ibid.*

²⁷¹ Manuel Seco, Olimpia Andrés, Gabino Ramos, *Diccionario del español actual*, 1999, Madrid, Aguilar, s.v. *acullá*.

l'étymologie²⁷², Joan Corominas signale que dans certains exemples présentés par Rufino J. Cuervo (Dicc. I, 171, α), *acullá* a été employé de manière indépendante «como un mero sinónimo enfático de allá»²⁷³. Mis en comparaison avec ces formes, *acullá* désigne un espace plus lointain que celui exprimé par chacun de ces adverbes. Il nous paraît important de signaler qu'une combinaison *ahí* et *acullá* n'est pas possible ; en effet, *ahí* représentant l'espace indéterminé et infini, ne peut pas servir de base de contrepoint à un autre lieu.

Du point de vue du signifiant, *acullá* porte une double marque : *ac-*, opérateur de spatialisation et *-l-*, thème de la personne trois. Dans «Vers une approche de la sémiologie des adverbes démonstratifs de lieu en espagnol», Jean-Louis Bénézech fait remarquer à propos de *acullá* l'ordre d'apparition des deux consonnes *-k-* et *-λ-* : «En effet il [le troisième signifiant (*acullá*)] implique de dire que la consonne *k* est première et la consonne *λ* seconde ; un troisième signifiant comme **allucá* eût imposé l'ordination inverse»²⁷⁴. Cet ordonnancement est assurément tout à fait significatif puisqu'ainsi que Jean-Louis Bénézech l'indique, «le consonantisme du [k] renvoie, dans ce système, à l'espace du locuteur» et «le consonantisme du [λ] renvoie, dans ce système, à un espace lié au locuteur mais qui n'est pas l'espace du locuteur»²⁷⁵. C'est exactement ce qu'exprime *acullá* : un espace *B* au-delà d'un autre *A*, *A* appartenant à la zone du locuteur, et *B* dépassant ce dernier. Le caractère égocentrique est, par conséquent, maintenu **allucá*, en effet, n'eût pas été possible.

2. LE THÈME EN *-Í* S'OPPOSE AU THÈME EN *-Á*

Après avoir montré en quoi *aqu-* s'oppose à *all-*, il nous faut examiner maintenant en quoi les formes en *-í* s'opposent aux formes en *-á*. Puisque *aqu-* détermine un espace dans la zone du locuteur et *all-* détermine un espace opposé à la zone du locuteur, il faut bien que les désinences *-í* et *-á* renvoient à une autre dimension du sens.

2.1. Analyse du signifiant vocalique selon Jean-Louis Bénézech

Dans «Vers une approche de la sémiologie», Jean-Louis Bénézech constate que les signifiants de la série *aquí*, *ahí*, *allí* commencent tous par la même voyelle *a-* atone, et se terminent tous par une autre même voyelle *-í* tonique, soit une double opposition : celle de la place (voyelle initiale / finale) et celle de l'accent (atone / tonique). La série *acá*, *allá*, *acullá* présente trois signifiants ayant, comme la première série, une même voyelle initiale atone *a-*

²⁷² Voir *acullá*, chapitre I, 2.3.5 «Étymologie des adverbes déictiques avec lesquels *y* est susceptible d'être mis directement ou indirectement en rapport», p. 26.

²⁷³ Antonio de Nebrija dans sa *Gramática de la lengua castellana* semble corroborer cet emploi indépendant dans la mesure où, dans sa classification des adverbes de lieu, il présente *acullá* comme forme indépendante équivalente de *allí* : «A lugar preguntamos por este adverbio *adonde*, como ¿a dónde vas? τ repondemos por estos adverbios : *acá donde io esté*, *allá donde tú estás*, *allí o acullá donde esta alguno*, *adentro*, *afuera*, *arriba*, *abaxo*, *adonde quiera*», *op. cit.*, p. 210.

²⁷⁴ Jean-Louis Bénézech, «Vers une approche de la sémiologie des adverbes démonstratifs de lieu en espagnol», *Mélanges offerts à Vincent Aubrun*, 1975, Paris, Éd. hispaniques, vol 1, p. 61.

²⁷⁵ Jean-Louis Bénézech, «*ahí*» dans '*por ahí*', *Hommage à Bernard Pottier*, 1988, Paris, Klincksieck, vol. 1, p. 105.

qui d'ailleurs est identique à la voyelle initiale (*a-*) du premier sous-système, ce que Jean-Louis Bénézech souligne : «la voyelle initiale atone n'est pas caractéristique au niveau du sous-système (de la série) mais plutôt au niveau de l'entier du système»²⁷⁶. Puis on retrouve cette même voyelle finale dans les trois signifiants : *-á*. On observe donc une même structure pour les deux séries, c'est-à-dire l'opposition : voyelle initiale et atone / voyelle finale et tonique. On leur trouve aussi une différence : l'aperture des voyelles finales qui, est fermée dans la première série et ouverte dans la seconde série.

Enfin *acullá*, est le seul signifiant à présenter un *-u-* médian. Ce *-u-* est une voyelle fermée et appartient à la série postérieure des voyelles labio-vélaires du système vocalique espagnol, «ce qui invite à penser que l'opposition antérieure / postérieure pourrait entrer en ligne de compte dans la structure sémiologique du système»²⁷⁷.

Les théories fréquemment émises par les grammairiens et les linguistes pour expliquer les différences sémantiques entre les formes en *-í* et les formes en *-á* peuvent être réduites à trois et se réfèrent à l'opposition 'contexte dynamique / contexte statique', 'espace ponctuel / extension plus ample', ou encore 'lieu précis / lieu vague'. Ces trois oppositions se superposent souvent, car elles sont étroitement liées. C'est ce que nous allons exposer ici.

2.2. Opposition «contexte dynamique» / «contexte statique»

Traditionnellement, les grammaires font état des formes *acá* et *allá* associées au mouvement et *aquí* et *allí* au statisme. Selon Xavier Terrado, Vicente Salvá s'était déjà prononcé dans ce sens en 1840 :

A pesar de que no es fácil deslindar los límites que los separan, juzgo que *allá* y *acá* van por lo regular en las oraciones que llevan embebida la idea de movimiento, y *allí* y *aquí* en las de permanencia o quietud.²⁷⁸

Il n'empêche que, compte tenu du nombre de contre-exemples et en particulier des constructions *allá en ...*, le même Salvá apporte une nuance à sa première assertion :

Por este motivo usamos de *allá*, y no de *allí*, para indicar los tiempos o países remotos, porque, para acercarnos a unos y otros, se necesita viajar mentalmente: *Allá en el siglo décimo; Allá en Méjico; Allá en Turquía*.²⁷⁹

Cependant, comme Xavier Terrado Pablo le souligne, «también la forma *allí* nos obliga a «viajar mentalmente cuando designa un país lejano»²⁸⁰, ce qui montre, s'il était nécessaire, à quel point il est malaisé de définir cette différence sémantique.

²⁷⁶ Jean-Louis Bénézech, «Vers une approche de la sémiologie...», *op. cit.*, p. 62.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 61.

²⁷⁸ Vicente Salvá, *Gramática de la lengua castellana*, 1840, Valencia, p. 222. Cité par Xavier Terrado Pablo, «Sobre el valor de la alternancia /í/-/á/ en los adverbios de lugar del español», *Sintagma*, 1990, Lleida, Université de Lleida, 2, p. 46.

²⁷⁹ Vicente Salvá, *op. cit.*

²⁸⁰ Xavier Terrado Pablo, *op. cit.*, p. 46.

Quelques années plus tard, Andrés Bello dans sa *Gramática de la lengua castellana* défend également la thèse selon laquelle la différence de sémantisme des adverbes de lieu en *-í* et en *-á* est fonction des verbes auxquels ces adverbes sont associés, sans mouvement impliqué pour les premiers, avec mouvement impliqué pour les seconds, bien que cette distinction ne soit pas rigoureuse : «Tal es el valor que regularmente solemos dar a estos adverbios, sin que por eso dejen algunas veces de aplicarse al movimiento los en *-í*, como *acá* y *allá* a la situación»²⁸¹.

2.2.1. En diachronie

Les grammaires que Vicente Salvá et Andrés Bello ont écrites sont le témoignage de l'état de la langue au XIX^e siècle. Les considérations sur cette question reflètent donc la variabilité langagière de cette époque, alors que José M^a García Miguel propose une étude des adverbes déictiques en diachronie. Son corpus est composé de 5 ouvrages allant du XII^e au XVII^e siècle²⁸² et le constat qu'il dresse n'est guère différent de celui que Vicente Salvá et Andrés Bello avaient présenté dans leurs grammaires respectives pour le XIX^e siècle, à savoir une ambivalence dans l'emploi des verbes dynamiques ou statiques associés aux adverbes déictiques. En particulier, José M^a García Miguel signale que les verbes qui se construisent le plus fréquemment avec *allá* sont les verbes de mouvement : *ir*, *entrar* et *subir* ; avec *acá* : *venir*, *entrar* et *descender* ou *bajar*. En revanche, avec *aquí* et *allí* il trouve plutôt les verbes statiques *estar* et *fincar*. Mais, comme José M^a García Miguel lui-même le remarque, «Eso no impide que encontremos ocasionalmente las formas *acá* o *allá* con verbos estativos y *aquí* o *allí* con verbos de movimiento»²⁸³.

Le fait que les grammaires présentent habituellement la différence d'emploi entre *aquí* et *acá* ou entre *allí* et *allá* en fonction du mouvement ou de l'absence de mouvement peut être dû à des réminiscences latines. Ce passé latin que certains linguistes proclament pour justifier la distinction sémantique entre les adverbes déictiques en *-í* et en *-á*, d'autres le refusent catégoriquement. Ainsi Federico Hanssen fait remarquer que :

las lenguas neolatinas no distinguen entre lugar y dirección: *ven aquí*, *ven acá*, *estoy aquí*, *estoy acá*. Estas ideas que el latín clásico separa rigurosamente, se confundieron en latín vulgar, y esto sucedió a un mismo tiempo en los adverbios y en las preposiciones.²⁸⁴

ou encore plus explicitement, Xavier Terrado :

Ibi e *inde* llevaban implícita, además de su referencia local, una indicación acerca de su función en la frase. [...] era inherente a los derivados de *inde* la función de complemento de lugar de donde (UNDE). Los derivados de *ibi* funcionaban como complementos de lugar en donde (UBI) o bien a donde (QUO): "el complemento de IBI expresa principalmente dirección de movimiento, situación y atribución" (Badía 1947:57) No ocurre así con las formas *aquí*, *acá*, *allí*, *allá*. Estas formas no están cortadas a la medida de una de las funciones UBI, QUO, UNDE, QUA. Nada nos indica de antemano que *allá* esté

²⁸¹ Andrés Bello, *op. cit.*, p. 139-140 § 381.

²⁸² José M^a García Miguel, *op. cit.*, p. 1257, § 14.2. Le corpus est constitué de fragments des cinq ouvrages suivants : *El Cantar de Mio Cid*, *El libro del cauallero Zifar*, *La Celestina*, *El ingenioso hidalgo D. Quijote de la Mancha*, et *Documentos lingüísticos de la Nueva España (DLNE)*.

²⁸³ *Ibid.*, p. 1306, § 14.7.

²⁸⁴ Federico Hanssen, *op. cit.*, p. 262.

predestinée à assumer dans la phrase une de ces fonctions; pourra adopter n'importe laquelle d'elles, selon son environnement syntaxique.²⁸⁵

Ce jugement est partiellement confirmé par Joan Corominas :

[*allá*] Se ha diferenciado siempre de *allí* por referirse a un lugar más amplio (región, país, continente, el otro mundo) o localizado más vagamente. También se nota que la relación de movimiento a o hacia un lugar se expresa normalmente con *allá* y raras veces con *allí*; todo lo cual se explica como continuación de la diferencia de significado entre los étimos latinos de las dos palabras.²⁸⁶

2.2.2. Dans la langue actuelle

Dans *la Gramática Descriptiva de la Lengua Española*, Luis Eguren dresse un panorama des adverbes de lieu en *-í* et en *-á* dans la langue actuelle, dans lequel il souligne ce même argument tout en n'y adhérent pas lui-même :

Algunos gramáticos consideran que la característica semántica básica que distingue por lo general a los adverbios demostrativos locativos de la serie ternaria y a los de la serie binaria es que estos expresan dirección o movimiento, mientras que aquellos indican una localización estática.²⁸⁷

Antonio Meilán partage cette opinion et c'est aussi ce que disent les grammaires d'espagnol langue étrangère comme la *Syntaxe de l'espagnol moderne* de Jean Coste et Agustín Redondo :

Quand on veut mettre l'accent sur un mouvement directif, et en préciser l'orientation ou l'aboutissement, on utilise les formes en *-á*, dont la valeur "dynamique" est parfois renforcée par l'adjonction de la préposition *para*. On emploie *acá*, si le parcours s'achève là où se tient le locuteur; *allá* si, au contraire, il prend naissance à ce même endroit, pour s'en éloigner ensuite vers un lieu plus ou moins précis.²⁸⁸

Néanmoins, cette différence n'est pas rigoureuse. En effet, il y a des variations diatopiques considérables puisque dans l'espagnol péninsulaire (à l'exception des Canaries) la série ternaire est beaucoup plus employée que l'autre, en particulier la forme *aquí*. En Amérique latine, en revanche, c'est le contraire car *acá*, par exemple, tend à remplacer *aquí*. Dans les deux cas, on utilise ces formes *aquí* ou *acá* indifféremment avec des verbes de mouvement ou statiques.

C'est en termes de «lieu ponctuel» et de «champ de parcours» que Maurice Molho définit l'opposition entre les adverbes de thème en *-í*, lesquels signifieraient un point dans l'espace, et les adverbes de thème en *-á*, auxquels correspondrait le champ de parcours considéré comme un mouvement pouvant être centripète ou centrifuge selon que ledit mouvement s'effectue vers *aquí* ou à partir de *allí*.

²⁸⁵ Xavier Terrado Pablo, «Sobre la forma de contenido...», *op. cit.*, p. 57.

²⁸⁶ Joan Corominas, José Antonio Pascual, *op. cit.*, s. v. *allá*.

²⁸⁷ Luis Eguren, *op. cit.*, p. 958, § 14.4.2.1.

²⁸⁸ Jean Coste, Agustín Redondo, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, 8^e éd., 1990, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, p. 229.

le parcours signifié sous thème en *-á* (*acá*) rencontre son terme – son lieu de définition – dans la représentation ponctuelle du présent spatial (*aquí*). Le mouvement engagé s'évoque, conséquemment, comme une marche à l'étroit (à l'étroitesse dudit présent spatial), marche à laquelle réplique, [...]une marche au large, génératrice d'un parcours même signifié sous thème en *-á* (*allá*) et dont la limite de départ est au lieu ponctuel transcendant (*allí*) situé vis-à-vis du présent spatial."²⁸⁹

Autrement dit, pour Maurice Molho, *acá* mène à *aquí* dans un mouvement qui va en se rétrécissant et *allá* part de *allí* dans un mouvement qui va en s'élargissant. Cette théorie a par ailleurs suscité quelques remarques de la part de René Pellen et de Jack Schmidely, qui dénoncent le caractère arbitraire de l'orientation des mouvements dans la définition de Maurice Molho. René Pellen, en effet, soulève un problème de réciprocité : «si *acá* construit *aquí* comme le terme d'un mouvement, on se demande pourquoi *allá* ne construit pas *allí* de la même façon»²⁹⁰ et Jack Schmidely conteste également «l'ordre des termes (p.110) *acá* vers *aquí*, puis *allí* vers *allá*, [qui] n'est pas davantage justifié»²⁹¹. Jack Schmidely, par ailleurs, met en doute aussi la position de Maurice Molho car, dit-il, cette théorie ne repose que sur l'affirmation suivante : «Les thèmes en *-í* apportent en langue la représentation d'un lieu ponctuel, par opposition aux thèmes en *-á* dont le contenu de représentation est celui d'un champ de parcours [...]» que Jack Schmidely considère injustifiée car, dit-il, «si des contre-exemples apparents à la valeur ponctuelle des formes en *-í* apparaissent, ils sont renvoyés aux exploitations de discours»²⁹².

René Pellen propose de prendre comme référence le MOI qui est l'élément essentiel dans la construction de l'espace :

Il semble donc plus rigoureux de concevoir *allá* comme le mouvement qui éloigne de YO, et *acá* comme le mouvement qui en rapproche ou, si l'on préfère, qui y ramène, ce qui signifierait que *allá* et *acá* sont tous deux des APRÈS de *aquí*.²⁹³

Jack Schmidely, de son côté, se contente d'observer que «les formes en *-á* apparaissent plus volontiers dans un contexte de mouvement, alors que celles en *-í* conviennent mieux à l'expression d'une situation», car «l'idée de mouvement est plus facilement compatible avec de larges espaces qu'avec des surfaces plus circonscrites»²⁹⁴.

2.2.3. Au Moyen Âge

Dans *Conexiones entre el sistema deíctico espacial y el sistema deíctico temporal en español medieval*, Carlos E. Sánchez Lancis soutient, pour les textes anciens, la même idée de spécialisation des déictiques basée sur le «point» opposé à la «direction» (de mouvement) : «observamos el valor de *acá* y *allá*, dos adverbios equivalentes, en cierto modo, a *aquí* y *allí*,

²⁸⁹ Maurice Molho, «Remarques sur le système...», *op. cit.*, p. 110.

²⁹⁰ René Pellen, *op.cit.*, p. 457.

²⁹¹ Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 240.

²⁹² *Ibid.*

²⁹³ René Pellen, *op. cit.*, p. 457.

²⁹⁴ Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 247.

aunque con un matiz significativo distinto, ya que mientras éstos indican una situación en un punto, los primeros señalan una dirección»²⁹⁵.

Mais tous les auteurs ne partagent pas ce point de vue. Ainsi, José M^a García Miguel critique Erica C. García qui affirme dans *Quantitative aspects of diachronic evolution* : «*allí* will be more suitable for movement events than non movement ones»²⁹⁶. Le but poursuivi par Erica C. García est de démontrer que *allí* subit une évolution sémantique qui lui permet en fin de compte de remplacer progressivement le pronom *y*. Bien que les données quantitatives avancées par Erica C. García corroborent cette affirmation, José M^a García Miguel s'appuie sur des analyses publiées par Antonio Escobedo et Antonio Meilán et sur ses propres observations. Antonio Escobedo déclare que, dans le *Cantar de mio Cid*, «*y* no es sinónimo absoluto de *allí* pues en este no funciona, ni siquiera como externo, el sema 'movimiento'»²⁹⁷. Antonio Meilán, pour sa part, souligne l'emploi fréquent de *y* avec des verbes de direction²⁹⁸. Les données recueillies par José M^a García ne confirment aucune des deux affirmations, mais il considère que

con cualquiera de los dos adverbios encontramos preferentemente verbos estativos y esporádicamente verbos de movimiento. Ciertamente, el verbo *ser* aparece más veces construido con *y* que con *allí*, pero también el verbo *llegar*, mientras que el verbo *fincar* lo registro tantas veces con *y* como con *allí*. Todo esto no se debe necesariamente a diferencias de interpretación o apreciación sobre los mismos datos, sino quizá a una asociación progresiva de *allí* con el movimiento (comprobada en parte por E. García).²⁹⁹

Certes, les formes en *-á* sont souvent employées dans un contexte de mouvement, mais il n'en reste pas moins que l'on peut trouver également des formes en *-í* associées à des verbes dynamiques ou des formes en *-á* dans un contexte statique. Dans notre corpus, les exemples de ces emplois ambivalents sont nombreux, ce qui permet de dire que l'emploi des formes en *-í* apparaissant habituellement dans un contexte statique ou celui des formes en *-á* apparaissant habituellement dans un contexte dynamique ne suit pas de règle stricte. Nous présentons ci-dessous quelques exemples qui recouvrent tous les cas de figure possibles :

70) El rey dixo al Cid :
- **Venid acá** ser, Campeador,
en aqueste escaño quem' diestes vós en don ;
maguer que (a) algunos pesa, meior sodes que nós
Essora dixo muchas merçedes el que Valençia gañó :
Sed en vuestro escaño commo rrey e señor,
acá posaré con todos aquestos mios.
Lo que dixo el Çid al rrey plogo de coraçón

Cantar de Mio Cid, v. 3114 b - v. 3120

²⁹⁵ Carlos E. Sánchez Lancis, «Conexiones...», *op. cit.* Il réitère cette idée dans l'article «The Evolutions» : «they contrasted in reference to a static point (*aquí, allí, y*) or to a movement, in order to denote the origin (*ende*) or the goal (*acá, allá*) of the verbal action», *op. cit.*, p. 103.

²⁹⁶ Erica C. García, «Quantitative aspects...», *op. cit.*, p. 136, cité par José M^a García Miguel, *op. cit.*, p. 1312, § 14.7.

²⁹⁷ Antonio Escobedo, *Estructuras adjetivas y adverbiales del 'Cantar de mio Cid'*, 1992, Almería, Instituto de Estudios Almerienses, p. 151, cité par José M^a García, *op. cit.*, p. 1312, § 14.7.

²⁹⁸ Antonio Meilán, *op. cit.*, p. 427.

²⁹⁹ José M^a García Miguel, *op. cit.*, p. 1312, § 14.7.

71) é fuemos costeando fasta surgir sobre el esplaja de Málaga, çibdat del reyno de Granada ; é allí deçendieron los mercados en tierra é dexaron sus cargos, é tomaron otros ; é **estovimos aquí** nueve días, é **aquí vinieron** las carracas que avían pasado de armada, é metieron la gente en nuestras naos, é tomaron de allí mercaderías,

Andanzas é viajes de Pero Tafur, p. 8, 27

72) E desque sopo cuemo muriera Cleopatra, mando luego buscar los encantadores de las serpientes -que auie muchos en aquella tierra, por razon de que se **fazien allí** muchas serpientes de departidas naturas et malas,

Primera crónica general, p. 102, 36

73) Sestä alegría
ovö Ella, quando,
en su compañía
 diciplos estando,
Dios **allí embía**
Espíritu Santo
alumbrando.

El libro del buen amor, 1646.

74) E ala puera desta tiend estauavna Sonbra de vn paño de seda de muchos colores que fazia Sonbra antla puerta e le guaardaua que non diese Sol ; e faza do el Sol estaua, faza **allá** la **mouian** aquella Sonbra, de manera que toda vía guardaua el Sol que non diese en la tienda ;

Embajada a Tamorlan, p. 174, 17

75) El conde, seyendo gafo, et veyendo que non podía guaresçer, fuesse para la Tiera Sancta en romería para **morir allá**. Et commo quier que él era muy onrado et avía muchos buenos vasallos, non fueron con él sinon estos tres cavalleros dichos, et **moraron allá** tanto tiempo, que les non cunplió lo que levaron de su tierra, et ovieron de venir a tan grand pobreza, que non avían cosa que dar al conde, su señor, para comer;

El conde Lucanor, p. 218

2.3. Le concept de «point» opposé à celui d'«extension plus ample»

Plusieurs auteurs ont défendu la thèse de la dimension de l'espace représenté comme fondement de la discrimination sémantique entre les formes en *-í* et les formes en *-á*. Les premières indiqueraient un lieu de taille réduite alors que les secondes diraient un espace de plus grande extension.

Selon Xavier Terrado, beaucoup de grammairiens, insatisfaits de la théorie exposée par Vicente Salvá³⁰⁰ pour expliquer la différence sémantique entre les formes en *-í* et en *-á*, en ont cherché une autre et en 1855 José Joaquín de Mora en propose une basée sur la taille de

³⁰⁰ Voir le chap. III, 2.2 Opposition «contexte dynamique» / «contexte statique», p. 93.

l'espace représenté : «*Acá* envuelve un sentido más vago y se aplica a una localidad más extensa que *aquí* [...] *Allí* sirve para ideas más determinadas, más concretas que *allá*»³⁰¹. Cette théorie a eu ses adeptes et ses opposants. Parmi les premiers, on peut citer Joan Corominas : «[*allá*] Se ha diferenciado siempre de *allí* por referirse a un lugar más amplio (región, país, continente, el otro mundo) o localizado más vagamente»³⁰². Luis Eguren, dans le panorama qu'il dresse sur la question, fait état des auteurs qui soutiennent cette théorie : «Otros autores hacen especial hincapié en el hecho de que los temas en *-á* suelen identificar lugares de mayor amplitud que los temas en *-í*»³⁰³. Ou encore la *Nueva gramática de la lengua española* : «*acá* y *allá* designan espacios concebidos como áreas o zonas, más que como puntos o localizaciones específicas, como sucede con los adverbios de la otra serie»³⁰⁴. D'autres, en revanche, manifestent leur scepticisme en faisant remarquer que ces considérations ne sont pas valables pour toutes les variantes de l'espagnol, car il y a des variations diatopiques, en particulier le fait qu'en espagnol péninsulaire l'emploi des formes en *-í* s'est généralisé (en réalité, depuis que nous avons des témoignages écrits)³⁰⁵ au détriment des formes en *-á*. En Amérique latine, au contraire, *acá*, tend à remplacer *aquí*, d'où il s'ensuit que des deux côtés de l'Atlantique il y a eu neutralisation de cette opposition sémantique : aussi bien *aquí*, en Espagne, que *acá*, en Amérique, sont capables d'exprimer les deux sortes d'espace³⁰⁶. Manuel Alvar et Bernard Pottier ne disent pas autre chose :

Se han dado diversas explicaciones acerca de los valores de *aquí* (punto fijo y determinado) y *acá* (centro de una región más o menos extensa) y de sus usos, pero lo que ha podido ser, no lo es: la geografía de nuestra lengua ha ido configurando una serie de preferencias y, en algunos sitios de América, *acá* ha reemplazado a *aquí*.³⁰⁷

c'est également ce que fait Luis Eguren quand il souligne que l'espace représenté est relatif et

constituye una 'región de proximidad', y no un lugar rígidamente acotado de antemano. Hay que distinguir, pues, el 'espacio de la percepción visual' del 'espacio geográfico' para poder dar cuenta del hecho de que una misma forma locativa se utilice para referirse a lugares de muy variadas dimensiones (en la oración *Me encuentro muy a gusto aquí*, el adverbio locativo puede equivaler, dependiendo del contexto, a *esta casa*, *esta ciudad*, *este país*, *este continente*, etc.)³⁰⁸

C'est encore ce que fait José M^a García Miguel. En effet, cet auteur, après avoir repris la définition établie par Luis Eguren concernant la série binaire en *-á* (selon laquelle : «Los adverbios demostrativos locativos de la serie de *acá* no conceptualizan un lugar como un punto o una región determinada, sino como una extensión imprecisa o un continuo»³⁰⁹), souligne des

³⁰¹ José Joaquín de Mora (1855:5) cité par Xavier Terrado Pablo, «Sobre el valor de la alternancia /i/-/á/l» *op. cit.*, p. 47.

³⁰² Joan Corominas, José Antonio Pascual, *op. cit.*, s. v. *allá*.

³⁰³ Luis Eguren, *op. cit.*, p. 959, § 14.4.2.1.

³⁰⁴ Real Academia Española, *op. cit.*, I, p. 1315 § 17.8f.

³⁰⁵ En ce qui concerne la période du Moyen Âge, dans notre corpus nous avons trouvé le nombre d'occurrences suivant par siècle, en pourcentage : XII^e s. : 0 ; XIII^e s. : 85% *allí* contre 15% *allá* ; 93% *aquí* contre 7% *acá* ; XIV^e s. : 79% *allí* contre 21% *allá* ; 89% *aquí* contre 11% *acá* ; XV^e s. : 91% *allí* contre 9% *allá* ; 86% *aquí* contre 14% *acá*.

³⁰⁶ Nous avons déjà avancé cet argument diatopique dans le chap. III, 2.2 Opposition «contexte dynamique» / «contexte statique», p. 93, mais compte tenu de sa valeur, nous nous voyons obligés de le répéter dans ce nouveau chapitre.

³⁰⁷ Manuel Alvar, Bernard Pottier, *op. cit.*, p. 331.

³⁰⁸ Luis Eguren, *op. cit.*, p. 959, § 14.4.2.1.

³⁰⁹ Luis Eguren, *op. cit.*, cité par José M^a García Miguel *op. cit.*, p. 1305-1306, § 14.7.

différences de nature syntaxique entre les formes des deux séries. Ces différences sont les suivantes :

Les adverbes en *-á*, dit-il, s'emploient plus fréquemment que les adverbes en *-í* dans les contextes suivants :

1. Avec des verbes de direction.
2. Avec des prépositions de direction.
3. Avec des adverbes de position tels que *allá abajo*.
4. Avec des quantificateurs : *más allá*

En revanche, ce sont les adverbes en *-í*, plutôt que les adverbes en *-á*, qui s'emploient avec des intensificateurs tels que *exactamente*, *mismo...* *exactamente aquí*³¹⁰.

Mais quelques lignes plus bas, il en limite la portée :

No obstante, todo lo anterior da cuenta sólo de algunas tendencias sintácticas generales registradas por los estudios gramaticales citados más arriba y no debe verse como un conjunto de reglas válidas para cualquier variante del español. Hay considerables variaciones diatópicas, diastráticas, diafásicas y diacrónicas en el uso de estos adverbios, que limitan el alcance de tales tendencias. Entre otras cosas, *acá* ha sustituido casi por completo a *aquí* en muchas zonas de Hispanoamérica.³¹¹

Ce constat de nature diatopique, que nous avons déjà vu, bien que pertinent, ne s'applique que pour la paire oppositive *aquí* et *acá* ; *allí* et *allá* sont d'emploi courant aussi bien en Espagne qu'en Amérique, bien qu'en Espagne la première forme soit plus employée que la seconde et que de l'autre côté de l'Atlantique ce soit le contraire.

Pour la Real Academia Española la caractéristique la plus significative dans l'opposition entre les séries en *-í* et en *-á* est que la «segunda admite la cuantificación de grado (*más allá*, *un poco más acá*) y la primera tiende a rechazarla (se dice *tan allá* no *tan allí*)»³¹². Cependant, cet auteur atteste également l'emploi des syntagmes *más aquí* et *más allí* dans plusieurs zones géographiques : le Mexique, l'Amérique centrale, la région andine et de *Rio de la plata* et en Espagne.

Sur cette question de l'opposition «point / extension», Maurice Molho déclare que les adverbes en *-í* «n'en sont pas moins capables d'évoquer en discours des étendues variables, aussi vastes ou aussi réduites qu'on voudra ou pourra l'imaginer»³¹³. Position que René Pellen avait rejetée, car selon lui :

Il semble cependant difficile d'admettre que lesdites étendues [représentées par les adverbes en *-í*] "s'évoquent à la pensée sous l'espèce de zones référées au centre ponctuel à partir

³¹⁰ Il est à noter que ces différences de comportement syntaxique ont été signalées, sinon toutes du moins quelques unes, par d'autres auteurs : Maurice Molho dans «Remarques sur le système des mots démonstratifs en espagnol et en français» p. 107 ; Luis Eguren dans le chap. 14 de la *Gramática Descriptiva de la Lengua Española* p. 964-965, § 14.4.4.2 ; Federico Hanssen dans le chap. XX de la *Gramática histórica de la lengua castellana* p. 261 § 623 ; Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 246 et Amélie Piel dans sa thèse : *Les déictiques déclinables et indéclinables de l'espagnol médiéval. Etude synchronique*, p. 247.

³¹¹ José M^a García Miguel, *op. cit.*, p. 1306.

³¹² Real Academia Española, *op. cit.*, p. 1314, § 17.8d.

³¹³ Maurice Molho, *op. cit.*, p. 107.

duquel elles rayonnent, l'irradiation pouvant s'étendre aussi loin que la visée expressive le requiert".³¹⁴

Jack Schmidely, de son côté, bien qu'il ait dénoncé le caractère arbitraire de l'opposition «lieu ponctuel / champ de parcours» de Maurice Molho, estime que les formes en *-á* représentent un espace de plus grande extension que celui représenté par les formes en *-í*. Il part du fait qu'avec un espace divisé en trois parties, chacune de ces parties est forcément plus réduite que celles d'un espace divisé en deux (parties). :

Une telle différence ne doit pas surprendre lorsque l'on songe qu'avec les formes en *-í* l'espace se trouve divisé en trois compartiments qui, à l'évidence, sont plus réduits, plus limités, que lorsque ce même espace est séparé seulement en deux portions, ce qui se produit avec les formes en *-á*. Et il s'agit, dans un cas comme dans l'autre, de zones, de champs à l'extension variable ; pas de "lieu ponctuel" au départ, mais seulement à titre de cas limite.³¹⁵

Cette assertion a été remise en cause par Maurice Molho, pour qui le fait de «couper l'infinitude spatiale en trois compartiments, plutôt qu'en deux, (ne) livre (pas) des étendues sensiblement plus réduites»³¹⁶. Nous ne souscrivons pas non plus à la théorie de J. Schmidely pour la raison présentée par Maurice Molho.

Une autre théorie qui essaye d'expliquer la différence de sémantisme entre les formes en *-í* et les formes en *-á*, est celle exposée par Xavier Terrado Pablo qui reprend les thèses développées par José López de la Huerta, auxquelles il adhère. Pour ces deux auteurs, les adverbes en *-á* sont d'une extension plus grande que les adverbes en *-í*, parce que les premiers représentent un espace relatif alors que les seconds représentent un espace absolu.

Su diferencia consiste en que *aquí* representa el lugar de un modo absoluto y sin referencia alguna a otro lugar [...] Pero *acá* tiene mayor extensión, porque además de representar el lugar añade por sí sólo la exclusión de otro lugar determinado, que directa o indirectamente se contrapone a aquel en que nos hallamos; [...] Con la misma proporción se distinguen los adverbios locales *allí* y *allá*. El primero representa aquel lugar absolutamente, y el segundo le representa con relación exclusiva del lugar que hablamos.³¹⁷

2.3.1. *Allá ~ allí*

Maurice Molho³¹⁸, a vu dans la forme *allá* un contenant de *allí*. C'est le cas, par exemple, lorsque *allá* représente un large espace incluant dans son sein une série de lieux représentés par *allí*, forcément de taille plus réduite. Dans notre corpus nous n'avons trouvé que quelques cas de ce type, dont voici un exemple :

76) "Di a tu hermano Aaron que non entre en todo tiempo en la camara dela tienda **allend el uelo o esta ell arca**, ante que non faga como te Yo aqui mandare, ca sepas que me mostrare Yo en nuue **alli** sobre la tabla dela piedad, o te mande que estidiessen los

³¹⁴ René Pellen, *op. cit.*, p. 455.

³¹⁵ Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 246.

³¹⁶ *Ibid.*, note 10 bis.

³¹⁷ José López de la Huerta, *Examen de la posibilidad de fixar la significación de los sinónimos de la lengua catellana*, 1789, p. 27. Cité par Xavier Terrado Pablo, *op. cit.*, p. 52.

³¹⁸ Maurice Molho, *op. cit.*, p. 114-115.

cherubines; e que si el **alla** entrasse dotra guisa, que morrie por ello si esto que Yo agora mandare non fiziesse antes, como te dire".

General estoria, p. 539, 13b

Où *alla* se réfère à l'espace «*allend o esta ell arca*» et *alli* «*sobre la tabla dela piedad*» qui se trouve à l'intérieur du premier espace.

Il ressort de ce qui précède que, pour une majorité d'auteurs, la différence de sémantisme entre les formes en *-í* et les formes en *-á* est fondée sur le caractère plus ou moins extensif de l'espace représenté par *aquí*, *allí*, *acá* et *allá*, même si aucun d'entre eux n'y voit l'unique facteur explicatif. Cependant, l'analyse des emplois de *aquí*, *acá*, *allí* et *allá* recensés dans les ouvrages de notre corpus ne permet pas de le confirmer. En effet, on trouve des formes en *-í* qui font référence à de grandes étendues et au contraire des formes en *-á* qui se réfèrent à des espaces de dimension réduite. Nous en proposerons des exemples immédiatement dans les pages qui suivent car, d'une certaine façon, le présent chapitre et le suivant se recoupent.

2.4. Opposition «lieu précis» / «lieu vague»

Une autre proposition pour expliquer la différence sémantique des formes en *-í* et en *-á* est celle selon laquelle *aquí* et *allí* représenteraient des espaces précis tandis que *acá* et *allá* diraient des espaces aux contours diffus et vagues. Plusieurs auteurs ont adhéré à cette thèse et nous avons déjà vu dans le chapitre précédent José Joaquín de Mora³¹⁹ et Joan Corominas³²⁰ doubler «l'extension élargie» de la notion d'imprécision. Mais on peut en citer d'autres. La Real Academia Española dans sa grammaire de 1917 affirme : «*Aquí y allí se refieren a un lugar más circunscrito que acá y allá, cuya significación es de suyo más vaga*»³²¹ ; Jean Coste et Agustín Redondo proposent les mentions «désignation précise» et «désignation imprécise» pour recouvrir ces mêmes notions de netteté ou de flou³²² ; Federico Hanssen oppose «punto determinado» à «lugar en forma más vaga»³²³ ; Luis Eguren dans la *Gramática Descriptiva de la Lengua Española* déclare :

hay quienes piensan que la diferencia fundamental entre los temas en *-í* y los temas en *-á* reside en que los primeros identifican lugares concretos, mientras que la manera de localizar de los segundos es más vaga.³²⁴

³¹⁹ Pour rappel, José Joaquín de Mora affirme : «*Acá envuelve un sentido más vago y se aplica a una localidad más extensa que aquí [...] Allí sirve para ideas más determinadas, más concretas que allá*», III, 2.3. «Le concept de "point" opposé à celui d'"extension plus ample"», p. 98.

³²⁰ Pour rappel, Joan Corominas soutient que «*[allá] Se ha diferenciado siempre de allí por referirse a un lugar más amplio (región, país, continente, el otro mundo) o localizado más vagamente*». chap. III, 2.3., «Le concept de "point" opposé à celui d'"extension plus ample"», p. 98.

³²¹ Real Academia Española, *Gramática de la lengua castellana*, 1917, p.139, cité par Xavier Terrado Pablo, «Sobre el valor de la alternancia /i/-/á/ », p. 47 ; également cité par Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 246.

³²² Jean Coste, Agustín Redondo, *op. cit.*, cité par Xavier Terrado Pablo, *op. cit.*, p. 47 ; également cité par Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 246.

³²³ Federico Hanssen, *op.cit.*, p. 261.

³²⁴ Luis Eguren, *op. cit.*, p. 959 § 14.4.2.1.

Antonio M^a Badía Margarit considère que les adverbes en -í «tienen una significación local y demostrativa mucho más determinada que los últimos [*acá* et *allá*]»³²⁵, Antonio Meilán, lui, souligne cette différence uniquement pour l'espagnol d'Amérique : «Por lo que se refiere al español de América *acá* y *aquí* se utilizan para señalar el espacio de la primera persona pero mientras que *aquí* se refiere o señala una situación concreta, *acá* indica ese lugar con indeterminación»³²⁶.

Ici encore notre corpus nous livre nombre d'exemples qui nous font douter du bien-fondé de cette théorie :

Ainsi, dans cet exemple *aquí* fait référence à un espace dont l'étendue et les contours manquent de netteté :

77) -Dízenme que anda **aquí** un omne loco que dize que fue rey de aquesta tierra, et dize otras muchas buenas locuras ; que te vala Dios, ¿qué omne es o qué cosas dize?

El Conde Lucanor, p. 259

En revanche, dans cet autre exemple *aquí* évoque un lieu d'extension réduite et parfaitement identifié puisqu'il s'agit de la lettre que Fferran Perez a fait écrire :

78) yo Fferran Perez, escriuano publico en Villa Real, la mande ffazer, τ fiz **aquí** este mjo lígno en testimonjo τ conffirmola.

Documentos lingüísticos, s. XIII, p. 393,33

L'exemple suivant nous présente un jeu d'oppositions entre *aquí* et *allá* d'une part et *allá* et *acá* d'autre part, qui fait apparaître à l'esprit la dichotomie entre le monde d'ici bas, représenté indifféremment par *aquí* et *acá*, et l'au-delà représenté par *allá*. Les trois adverbes évoquant des espaces d'extension maximale mais néanmoins précis :

79) Muerto es Apolonyo nos Amoryr. Auemos
Por quanto nos Amamos. la fin. non olujdemo
Qual aqui fizieremos alla. tal. recibremos
A.lla. hiremos. todos nunca aqua. faldremos

Libre d'appollonio, 651a-d

Ici, par contre, *allá* représente l'espace désigné par «en las tierras por o andas» de dimension moyennement grande et dont les limites sont difficiles à cerner :

80) muy poco sabes de lo que los fados te guisan. Prometudo te auien ellos bien andança et por uentura por lo que nos aqui fizieramos ; mas segund yo ueo que fazen los de la tu part, mucho me semeia que ua dotra guisa ; et en la feuzza del esfuerço que en nos tienes, mester a que cates mejor tu fazienda **alla en las tierras por o andas**, ca entre nos aca no falla ya la lealtad en quien se assiente ni quien la mantenga ;

Primera crónica general, p. 74, 31

³²⁵ Antonio M^a Badía Margarit, «Cuestiones de lenguaje...», *o. cit.*, p. 2.

³²⁶ Antonio Meilán, *Construcciones locativas y cuantitativas*, 1998, Madrid, Arco Libros, p. 13, § 1.1.1.

Dans l'exemple suivant, le même déictique *allí* représente, d'abord, le «castiello de Literno», lieu de dimensions plus ou moins réduites, mais parfaitement identifié, et ensuite un espace totalement indéfini «allí o ellos mandassen» aussi bien en ce qui concerne son étendue que sa précision :

81) e cayo en tan grand prez, que las gentes no fablauan dotro sino del. Mas uentura, que nunca dexa las cosas seer en un estado, aguiso assi, que los romanos por enuidia o por alguna otra razon que y acaecio, echaronle de tierra, e andudo desterrado luengo tiempo, assi que ell anno que eran consules Marcho Claudio Marcel e Quinto Flauio Labion, uino este Scipion al castiello de Literno ; y estando **alli** echado de tierra, ouo una enfermedat de que murio : e desta guisa fino Cipion Affricano. Annibal otrossi, ell emperador dAffrica, a poco tiempo que fue uassallo de los romanos, acaecieron guerras a Roma por que ouieron a enuiar por el, que les fuesse en huest, e dend adelant **alli o ellos mandassen** ;

Primera crónica general, p. 27, 23

Enfin, *allí* peut également évoquer un espace tout à fait précis et de petite extension, comme dans l'exemple suivant dans lequel *allí* se réfère à l'autel où l'on brûle l'encens :

82) e cogie tod el incienso, e ponie lo sobrell altar por remembrança del quilo auie offrefudo que se membrasse Dios del; e segund cuenta maestre Pedro que se membrasse otrossi Dios del sacerdot; e quemaua lo **alli** pora dar al Sennor muy suaue e muy buen olor; e departen aqui los ebreos que pero non tomaua siempre el sacerdot el punno lleno de encienso, ca si acaescie quela farina era muy poca, menos tomaua dell encienso dun punno.

General estoria, p. 501, 22b

2.4.1. *Allá en* + syntagme nominal / *allí en* + syntagme nominal

La construction *allá en* / *allí en* suivi d'un syntagme nominal est relativement fréquente et certains auteurs déduisent de leurs observations que le référent de *allí* est plus circonscrit que celui de *allá*.

83) Andando Moysen con su grey alli por el mont Oreb, e pensando en Dios e en sus saberes en que andaua estudiando, lleo las greyes a aquella cabeça mas alta de tod aquel mont, e era aquella a que auemos dicho que dizien Oreb, et era mas adentro de todos los otros logares del desierto, como auemos dicho. Et mostros le nuestro sennor Dios en semeiança de llama de fuego, **alla en aquella alteza**, en medio de una sarça,

General Estoria, p. 323, 33a

84) é otros muchos señores é cavalleros tienen allí muy magníficas casas. Yo vi al cardenal de Chypre, hermano del Rey, que posava **allí en casa de su hermano** é que se quería partir para Chypre, é la galea que lo avía de levar estava atada á la puerta de su casa, é de allí lo rescibió é salió con él por meytad de la çibdat ;

Andanças é viajes de Pero Tafur, p. 209-24

Par extension, un autre emploi de la construction *allá en* est celui qui exprime le degré maximum dans l'échelle de l'éloignement par rapport au locuteur. C'est Xavier Terrado qui

présente quelques exemples, tous extraits de la langue moderne («allá en la lejanía»³²⁷ etc.) et qui avance que des expressions de ce type ont peut être contribué à donner à *allá* la notion de vague qui s'en dégage, «pues lo que se halla en la lejanía se nos aparece como vago e indeterminado»³²⁸.

De là à suggérer que *allá* exprime une distance plus grande que celle de *allí* par rapport au locuteur il n'y a qu'un pas, que certains auteurs ont franchi. Ce qui aurait incité José Joaquín de Mora à réagir :

Allá, allí. No nos parece exacta la diferencia que algunos escritores señalan entre estos dos adverbios; fundándola únicamente en la mayor distancia expresada por el primero y en la menor por el segundo. *Allí* y *allá* pueden aplicarse a la misma localidad, con respecto a la que ocupa el que habla, según las circunstancias.³²⁹

La Real Academia Española (2009), pourtant, défend l'idée que *allá* occupe une position plus éloignée que *allí* puisque, affirme-t-elle, «tampoco alterna *allá* con *allí* en construcciones como "*allá en* + grupo nominal", cuando se quiere hacer referencia a lo que está muy lejos en el tiempo o en el espacio» ; et elle donne comme exemples : «*allá en* los años setenta» et «Tal vez el propio Ángel Gris, *allá en* los desolados campanarios cantará esta vieja copla que convida a dudar (Dolina, Ángel)»³³⁰.

S'il est vrai que pour un emploi temporel *allí* semble exclu, il apparaît plus douteux de bannir cette forme pour un emploi spatial. D'autant plus que, dans l'exemple présenté par la Real Academia, le référent «desolados campanarios» ne nous paraît pas indiquer un lieu très lointain.

Dans notre corpus, nous avons trouvé quelques exemples correspondant à ces emplois, que ce soit pour représenter une distance maximale :

85) E desquel daua a aquellos moços yua los castigando fasta fuera de toda la huest, e mandando les como le leuassen fasta cabo de tod el desierto yl dexassen *alla*;

General estoria, p. 541, 27b

ou une précision de lieu :

86) Todas estas ganancias fizo el Canpeador :
"¡Grado a Dios que del mundo es señor!
Antes fu minguado, agora rico só,
que he aver e tierra e oro e onor
e son mios yernos ifantes de Carrión.
Arranco las lides commo plaze al Criador,
moros e christianos de mí han grant pavor ;
allá dentro en Marruecos, ó las mezquitas son,

³²⁷ Xavier Terrado Pablo, «Sobre el valor de la alternancia /í/-/á/», *op. cit.*, p. 49.

³²⁸ *Ibid.*, p. 48.

³²⁹ José Joaquín de Mora, cité par Xavier Terrado Pablo, *op. cit.*, p. 48.

³³⁰ Real Academia Española, *op. cit.*, I. p. 1315, § 17.8g.

que abrán de mí salto quiçab alguna noch
ellos lo temen, ca non lo piesso yo.

Cantar de Mio Cid, v. 2492

2.4.2. *Allá por* + syntagme nominal ~ **allí por* + syntagme nominal

Ce type de construction est employé pour exprimer une localisation peu précise, temporelle ou spatiale. Comme le remarque la Real Academia dans la *Nueva gramática*, c'est un emploi réservé exclusivement à *allá*, «como consecuencia del significado más abierto de este último adverbio»³³¹.

Dans notre corpus nous n'avons trouvé que deux occurrences, ce qui nous incite à penser que cet emploi n'était pas très répandu dans la langue ancienne :

87) Depues desto que dicho auemos, a pocos dias ayunto el rey don Alffonso grand hueste pora yr a tierra de moros ; et Roy Diaz Çid quisiera yr con ell, mas enfermo muy mal et non pudo yr alla, et finco en la tierra. Et el rey don Alffonso fue, et entro por tierra de moros et destruxoles muchas tierras ; et andando ell **alla por ell Andaluzia** faziendo lo que querie, ayuntaronse de la otra parte grandes poderes de moros et entraronle por la tierra, et cercaron el castiello de Gormaz et fizieron mucho mal por toda la tierra.

Primera crónica general, p. 523,16

88) e esparziendo se pora buscar logares de pueblas, perdiensse unos dotros, e andando errados por los montes trasfirien de tierra en tierra, e fincauan esparzidos e fascas solos; e muchos dellos, tan bien delas mugieres como delos uarones, se fincaron a andar se **alla por los montes**, errados e fechos saluages, como las animalias brauas e mudas que andauan alli;

General estoria, p. 71, 35b

Jack Schmidely considère ces constructions *allá en* ou *allá por* du point de vue de la détermination, *allá* étant suivi «d'une détermination tendant à préciser ce lieu : "*allá en la playa...*", "*allá por el puente de los franceses*" [...] *allí* reprenant plutôt un lieu déjà déterminé auparavant : "*Lola vivía habitualmente en Madrid. Allí se dedicaba a...*"³³².

2.4.3. *Allá* + pronom personnel

Il nous reste à présenter les expressions comme *allá tú*, *allá él* etc. Le fait que ce type de construction ne soit pas représenté dans les ouvrages de notre corpus est peut être dû à ce que leur emploi n'était pas généralisé au Moyen Âge ou bien à ce que la nature des textes que nous avons étudiés ne favorise pas leur apparition. Néanmoins, il nous paraît important de signaler cet emploi car, comme la construction précédente *allá por*, c'est un cas de spécialisation de *allá*, – **allí él* n'est pas concevable – et par conséquent, révélateur de la nature de l'opposition *allá* ~ *allí*. Selon Maurice Molho cette construction :

³³¹ Real Academia Española, *op. cit.*, p. 1315, § 17.8g.

³³² Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 248.

exprime l'indifférence ou le détachement du locuteur à l'endroit d'une quelconque personne (*allá tú, allá él, allá usted*, etc.) qui se trouve ainsi rejetée au loin dans le plan du non-moi jusqu'à se perdre dans l'infinitude de l'étendue, - ce que *allí*, étroitement ponctuel et singulier, ne saurait signifier.³³³

Jack Schmidely propose la même explication pour cet emploi de «*allá* qui rejette dans un espace différent, aux frontières imprécises, l'être ou l'objet en question : "*Allá él*", "*allá sus problemas*"³³⁴ et René Pellen constate que «*acá* et *allá* se sont spécialisés dans certains effets de sens très utiles que la langue tient à sauvegarder»³³⁵ comme par exemple «*allá por el año...*», «*allá ellos, allá de...*»³³⁶.

2.4.4. Les adverbess déictiques dans l'expression du temps

Outre les différences d'emploi déjà signalées plus haut, il faut noter celle qui oppose *acá* et *aquí* dans l'expression du temps. Dans ces constructions, il s'agit, soit d'exprimer le terme présent d'un écoulement temporel, soit d'un repère à partir duquel débute une période de temps.

Dans la langue moderne, on constate le maintien de *aquí* et *allí* comme des termes d'expression temporelle de départ «de *aquí* en adelante» ou «de *allí* en adelante», la première mention faisant référence au présent d'énonciation, la seconde à un instant hors présent d'énonciation. Toutefois, en ce qui concerne *acá* comme terme du temps écoulé, il en va tout à fait autrement. En effet, nous avons déjà dit à plusieurs reprises qu'en espagnol péninsulaire *acá* n'est guère employé, par conséquent, les expressions temporelles formées autrefois avec *acá* se construisent actuellement sur un autre mode : «desde entonces hasta ahora», «desde hace x tiempo», «hace x tiempo que», etc. Il reste à signaler l'emploi de *aquí*, précédé de la préposition *hasta*, comme terme d'une période de temps mais sans être en corrélation avec un point de départ impliquant *desde* ou *de*.

Au vu des différentes réflexions exposées, on remarque que toutes ces considérations en vue de distinguer les différences sémantiques entre les adverbess en *-í* et en *-á* se fondent seulement sur la description de leurs emplois, avec des verbes dynamiques ou statiques, ou sur la description de leurs référents : leur dimension, c'est-à-dire de petite ou grande taille, leur distance plus ou moins grande par rapport au locuteur ou encore leur précision plus ou moins nette. Parfois même on attribue ces indications qui appartiennent au référent à l'adverbe déictique impliqué.

On remarque aussi que, compte tenu de la neutralisation entre *aquí* et *acá* et dans une moindre mesure entre *allí* et *allá*, pour les raisons diatopiques mentionnées plus haut, les emplois des adverbess *acá* et *allá* exclusifs à ces formes sont :

- 1) Un emploi temporel : *de entonces acá* / **de entonces aquí* ; *allá en* ou *por los años setenta* / **allí en* ou *por los años setenta* et

³³³ Maurice Molho, *op. cit.*, p. 115.

³³⁴ Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 248.

³³⁵ René Pellen, *op. cit.*, p. 461.

³³⁶ *Ibid.*

- 2) Un emploi spatial : *allá tú, él* etc. / **allí tú, él*, etc. ou encore *el más allá* / **el más allí*.

L'observation des signifiants nous montre que ces formes *aquí* et *acá* ou *allí* et *allá* ne se différencient entr'elles que par la voyelle finale. Or, la voyelle *-i-* est la plus fermée et s'oppose à la voyelle *-a-* qui est la plus ouverte. On peut donc suggérer que les adverbes en *-í* représentent des espaces plus fermés, plus limités et en revanche que les adverbes en *-á* permettent de concevoir des espaces plus ouverts. En fonction de cette perception, on peut accepter que des démonstratifs en *-a* soient plus aptes à dire des espaces aux contours peu précis. Dans une perspective cognitive, Didier Bottineau considère en plus du point d'articulation du locuteur, l'incidence chez l'allocutaire et affirme «Pour *-i/a* spécifiquement, l'invariant est un complexe sensori-moteur articulant par couplage trois niveaux liés à l'articulation (fermeture / ouverture), l'audition immédiate (les formants) et la réverbération harmonique par un environnement en chambre d'écho»³³⁷.

3. L'ADVERBE DE LIEU DÉICTIQUE ET LE SYSTEME DE LA PERSONNE

La série d'adverbes déictiques locatifs, traditionnellement, est mise en relation avec le système de la personne. Elle a été aussi associée au système des démonstratifs déclinables.

3.1. Dans les grammaires jusqu'au XIX^e siècle

Antonio de Nebrija, dans sa *Gramática de la Lengua castellana*, classifie les adverbes de lieu par rapport aux quatre adverbes latins *ubi*, *quo*, *unde* et *qua* :

De lugar preguntamos por este adverbio *de dónde*, como ¿*de dónde vienes?* τ respondemos por estos adverbios : *de aquí donde io estó*, *de aí donde tú estás*, *de allí donde alguno está*, *de acullá*, *de dentro*, *de fuera*, *de arriba*, *de abaxo*, *de donde quiera*.³³⁸

Ce faisant, il associe *aquí* au locuteur, personne de rang 1 (*aquí donde io estó*), *aí* à l'allocutaire, personne de rang 2 (*aí donde tú estás*) et *allí* au délocuté, personne de rang 3 (*de allí donde alguno está*). Il est curieux de constater que lorsque Antonio de Nebrija rédige sa grammaire, en 1492³³⁹, il attribue le sens de 'lieu où se trouve la personne à qui on parle' à *ahí*, sens nouveau, si l'on peut dire, puisque la première documentation attestée de *ahí* avec ce sens est répertoriée dans *La Celestina*. *Ahí*, en effet, n'est pas associé à la personne de l'allocutaire pendant le Moyen Âge.

³³⁷ Didier Bottineau, «La théorie des cognèmes et les langues romanes : L'alternance *i/a*. La submorphologie grammaticale en espagnol et italien», */La/ recherche en langue romanes : théories et applications*, 2010, Lodz, École Supérieure de Relations Internationales, G. Luquet, W. Nowikow (éds), p. 11-45.

³³⁸ Antonio de Nebrija, *op. cit.*, p. 210.

³³⁹ Nous avons recensé 53 occurrences de *hí/y* au XV^e siècle et provenant des ouvrages suivants : *Des Documentos lingüísticos* : 3 ; *Embajada a Tamorlán* : 46 ; *Andanzas e viajes de Pere Tafur* : 2 ; *El Libro de Calila e Digna* manuscrit B : 2. Ces 53 occurrences représentent moins de 1% de 8242, nombre global relevé pour tout le Moyen Âge.

3.1.1. Les grammaires du XVI^e siècle

Les grammaires du XVI^e siècle proposent tout au plus la liste des adverbes de lieu avec leurs équivalences :

- en français et avec leur étymologie latine – celle de Lovaina *Vtil y breve institvtion para aprender los principios y fundamentos de la lengua Hespañola*³⁴⁰ de 1555 –,
- en italien, français et flamand – celle de Gabriel Meurier, *Conjugaisons règles et instructions : mout propres et nécessairement requises, pour ceux qui defirent apprendre François, Italien, Espagnol, & Flamen*³⁴¹ de 1558 –,
- en toscan – celle de Juan de Miranda, *Osservationi della lingva castigliana*³⁴² de 1556 –,
- ou tout simplement une énumération des adverbes de lieu comme le fait celle de Cristóbal Villalón, *Gramática castellana : Arte breue y compendiofa para faber hablar y efcreur en la lengua Castellana congrua y deçentement*³⁴³ de 1558.

3.1.2. Les grammaires du XVII^e siècle

Au XVII^e siècle, parmi les grammaires que nous avons consultées, trois associent les adverbes de lieu au système de la personne. En premier lieu celle de Gonzalo Correas, *Arte grande de la lengua castellana* de 1626, remarquable notamment parce que l'auteur est le seul grammairien à considérer que *ái* ou *ahí* autrefois était le pronom *í* : «*Aí (ahí) es de dos sílabas, aunque los Vascongados i Riojanos le hazen ditongo de una; i en libros antiguos se halla i sola por ahí*»³⁴⁴. Les deux autres sont celle de Henrich Doergangk, *Institvtiones in lingvam hispanicam ad modum faciles, quales ante hac numqua visae...* de 1614, et celle de César Oudin, *Grammaire espagnolle expliqvée en françois* de 1606 où, du reste, l'auteur donne les équivalences en français des adverbes espagnols de lieu. Les autres grammaires se contentent de donner une liste des adverbes de lieu avec parfois leurs équivalences, soit en français en ce qui concerne la grammaire de Claude Lancelot, *Nouvelle méthode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue espagnole* de 1681, soit en anglais en ce qui concerne la grammaire de Juan de Luna, *Arte breve, y compendiosa para aprender a leer, escribir, pronunciar, y hablar la Lengua Española* de 1623 et celle de John Sanford, *An entrance to the spanish tongue* de 1611, ou encore celle de Bartolomé Jiménez Patón³⁴⁵.

³⁴⁰ *Vtil y breve institvtion para aprender los principios y fundamentos de la lengua Hespañola*, 1555, Lovanii, Bartholomoei Gruai, in José Jesús Gómez Asencio, *op. cit.*

³⁴¹ *Conjugaisons règles et instructions : mout propres et nécessairement requises, pour ceux qui defirent apprendre François, Italien, Espagnol, & Flamen*, 1558, Anvers, Ian van Vvaesberghe, José Jesús Gómez Asencio, *op. cit.*

³⁴² *Osservationi della lingva castigliana*, Juan de Miranda, 1556, Vinegia, Gabriel, Giolito de Ferrarri, José Jesús Gómez Asencio, *op. cit.*

³⁴³ Cristóbal Villalón, *Gramática castellana : Arte breue y compendiofa*, *op. cit.*, p. 49, José Jesús Gómez Asencio, *op. cit.*

³⁴⁴ Gonzalo Correas, *Arte grande de la lengua castellana*, *op. cit.*

³⁴⁵ Les grammaires de Henrich Doergangk, César Oudin, Claude Lancelot, Juan de Luna, John Sanford et Bartolomé Jiménez Patón, sont également réunies dans *Antiguas Gramáticas del Castellano*, José Jesús Gómez Asencio, *op. cit.*

3.1.3. Les grammaires du XVIII^e siècle

Au XVIII^e siècle s'amorce un changement. En effet, les grammaires, tout en restant sous l'influence d'Antonio de Nebrija, présentent la catégorie «adverbe» d'une façon plus développée et leur classification se complexifie en fonction de critères nouveaux, comme les expressions adverbiales ou les adverbes composés avec préposition, dits «modos adverbiales». En ce qui concerne le traitement de l'adverbe de lieu, une grammaire (celle de Lorenzo Franciosini, *Grammatica spagnuola ed italiana* de 1707) signale que les adverbes en *-í* sont plus souvent associés à des verbes statiques et les adverbes en *-á* sont plutôt associés à des verbes de mouvement. Les autres ouvrages sont la grammaire de Benito Martínez, *Gramática de la lengua castellana...* de 1769, dans laquelle on trouve une simple liste d'adverbes, celle de la RAE de 1771, la première de la Real Academia, qui déjà présente une classification plus complexe et dont la définition des adverbes de lieu est «los que denotan donde se hace, ó sucede lo que significan los verbos con que se juntan»³⁴⁶, définition qui sera reprise textuellement dans les autres éditions jusqu'à 1870. Néanmoins, dans sa première édition (1771) et dans celle de 1796, cette grammaire se limite à dresser une liste d'adverbes. On peut citer également la grammaire de Benito de San Pedro en deux volumes, *Arte del romance castellano*, de 1769, dans laquelle l'auteur présente les adverbes de lieu en fonction des adverbes interrogatifs latins *ubi, unde, qua, quo*³⁴⁷ et enfin la grammaire de Francisco Sobrino, *Gramática nueva española y francesa* de 1738, dans laquelle l'auteur se contente de présenter une liste d'adverbes français avec leurs équivalences en espagnol³⁴⁸.

3.1.4. Les grammaires du XIX^e siècle

Le XIX^e siècle voit augmenter le nombre d'ouvrages consacrés à la langue, en particulier on essaie de développer en Espagne les idées des grammairiens philosophes français qui avaient commencé à faire leur chemin à la fin du siècle précédent. Le fait marquant de cette époque est la publication, en 1831, de la *Gramática de la lengua castellana según ahora se habla* de Vicente Salvá³⁴⁹, qui implique une rupture avec les grammaires logicistes. C'est en effet la première grammaire descriptive de la langue espagnole en synchronie. «La única norma que el valenciano [Vicente Salvá] se impone es : presentar la gramática como es, no como debe ser»³⁵⁰. Quelques années plus tard, en 1847, Andrés Bello publie sa *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos*, qui sera également une grammaire particulière, synchronique, de la langue espagnole. L'idée centrale est que chaque langue a sa propre théorie grammaticale, ce qui s'accorde parfaitement avec le principe d'immanence que développera Saussure, en face des principes universels de la grammaire générale. En ce qui concerne l'adverbe, il peut modifier n'importe quelle catégorie grammaticale à l'exception des conjonctions et des interjections. Quant aux adverbes de lieu, pour Vicente Salvá, ceux en *-í* sont employés avec des verbes statiques et ceux en *-á* avec des verbes dynamiques. Mais pour

³⁴⁶ Real Academia Española, *Gramática de la lengua castellana*, 1771, *op. cit.*, p. 189.

³⁴⁷ Benito de San Pedro, *Arte del romance castellano*, 1769, Valencia, éd. Benito Monfort, », José Jesús Gómez Asencio, *op. cit.* p. 81-82.

³⁴⁸ Les grammaires de la RAE, éd. de 1796, celle de Benito de San Pedro, et celle de Francisco Sobrino, *Antiguas Gramáticas del Castellano*, José Jesús Gómez Asencio, *op. cit.*

³⁴⁹ Vicente Salvá, «Gramática de la lengua castellana según ahora se habla», José Jesús Gómez Asencio, *op. cit.*

³⁵⁰ M^{re} Luisa Calero Vaquera, *Historia de la Gramática española (1847-1920) de Andrés Bello a R. Lenz*, 1986, Madrid, Gredos, p. 20.

Andrés Bello cette assertion n'est qu'une tendance, vu le nombre de contre-exemples rencontrés couramment. D'autre part Andrés Bello assimile le système déictique indéclinable au système déictique déclinable.

La plupart des autres grammaires du XIX^e siècle, telles que *Elementos de gramática castellana* de Juan Manuel Calleja de 1818, *Curso elemental de la lengua española* de Isidoro Fernández de 1854, *Principios de la lengua castellana ó prueba contra todos los que asienta D. Vicente Salvá en su gramática* de Pedro Martínez López de 1841, *Gramática razonada de la lengua española* de Matías Salleras de 1876, *Gramática elemental de la lengua castellana : con un compendio de ortografía* de Jacobo Saqueniza de 1832 ou encore la *Nueva gramática de la lengua castellana según los principios de la filosofía gramatical* de Antonio Martínez de Noboa de 1839 se contentent de présenter une liste d'adverbes³⁵¹.

Une mention à part revient à la *Gramática* de la Real Academia dont une nouvelle édition paraît en 1854, réimprimée ensuite plusieurs fois. Nous avons dit plus haut qu'il n'y a, entre les éditions de 1771 et 1796, aucun changement en ce qui concerne le traitement de l'adverbe de lieu : une même brève définition, associée à une simple liste d'adverbes. Dans la nouvelle édition de 1854, la grammaire souligne une différence de sémantisme entre les adverbes en *-í* et les adverbes en *-á*, d'une part en fonction des verbes auxquels ils sont associés et d'autre part fondée sur la nature de l'espace représenté, plus circonscrit pour la première série, en *-í*, plus vague pour la seconde, en *-á*, ainsi que la capacité pour ces derniers d'être modifiés par des quantificateurs tels que *muy*, *tan*, *más*, capacité exclue pour les adverbes en *-í*. Cette disparité entre les adverbes en *-í* et en *-á* s'est maintenue dans l'édition de 1858, mais avec une atténuation : la part d'explication basée sur le choix des verbes a été supprimée. Enfin l'édition de 1870 modifie la définition : «Llámanse de lugar los que expresan donde se hace ó sucede la cosa significada por la palabra á la cual modifican»³⁵². D'où l'on déduit que l'adverbe de lieu peut modifier ou déterminer n'importe quel mot au lieu de concerner seulement un verbe, comme on pouvait l'inférer des définitions des éditions précédentes. Par ailleurs, cette grammaire présente elle aussi la liste des adverbes, ainsi que les considérations sur la différence entre les adverbes en *-í* et les adverbes en *-á*³⁵³.

3.2. Dans les grammaires du XX^e siècle à nos jours

3.2.1. Les grammaires du XX^e siècle

Il faudra attendre le dernier quart du XX^e siècle, pour constater un véritable changement. En effet, en ce qui concerne la *Gramática de la Real Academia Española*, tant l'édition de 1920 que la nouvelle édition de 1931 donnent, certes, une nouvelle définition de l'adverbe de lieu où le critère de pronominalité apparaît clairement exprimé : «Los adverbios de esta segunda clase [de temps et de lieu] son de naturaleza pronominal, por cuanto denotan

³⁵¹ Toutes les grammaires citées, sauf mention explicite, proviennent du recueil *Antiguas Gramáticas del Castellano*, José Jesús Gómez Asencio, *op. cit.*

³⁵² Academia Española, *Gramática de la lengua castellana*, 1870, Madrid, éd. Rivadeneyra, p. 134.

³⁵³ Les grammaires de la RAE ont été consultées également dans *Antiguas Gramáticas del Castellano*, José Jesús Gómez Asencio, *op. cit.*

ideas sustantivas de lugar o de tiempo sin el nombre que las designa»³⁵⁴. Mais elles ne diffèrent guère de celle de 1870 quant au traitement de l'adverbe de lieu, dans la mesure où toutes les deux proposent simplement une liste, et déclarent, comme nous l'avons déjà dit, que les adverbes en *-í* expriment un espace plus circonscrit et les adverbes en *-á* un espace plus vague. Pour cette raison, ces derniers peuvent être modifiés par un quantificateur tel que *muy*, *tan*, *más*. Quant à l'*Esbozo de una Nueva Gramática de la lengua española*, il ne contient plus de chapitre sur l'adverbe. Il n'y a que quelques observations sur l'emploi de *aquí* / *allí* en tant que connecteurs corrélatifs avec fonction de «coordination distributive».

3.2.2. La *Gramática española* de Juan Alcina et José Manuel Blecua

Juan Alcina et José Manuel Blecua introduisent distinctement le concept de «campos referenciales» de la personne lié aux adverbes locatifs. Dans un acte de communication, le locuteur prend comme points de référence les deux personnes qui interviennent dans le dialogue : le locuteur et l'allocutaire, chacun d'eux occupant un «campo referencial», un troisième «campo» étant constitué par tout ce qui reste en dehors des deux premiers. Le fait de concevoir ainsi ces trois champs autorise à considérer certains mots qui agissent comme des «indicios», dans une relation établie entre ces champs référentiels et la réalité qu'ils véhiculent, comme des pronoms «indiciales de campo». C'est le cas des adverbes locatifs *aquí* / *acá*, qui sont des pronoms «indiciales de campo» de la personne qui parle, c'est-à-dire de la première personne, *ahí* de la personne qui écoute, c'est-à-dire de la deuxième personne et *allí* / *allá* de la personne qui ne parle ni n'écoute, c'est-à-dire de la troisième. Ces deux auteurs signalent, par ailleurs, que *acullá* apparaît en contrepoint d'autres lieux déjà mentionnés, et *aquende* pour exprimer «du côté de *acá*» et *allende* «du côté de *allá*» mais qu'aucun des trois n'est vraiment employé dans l'espagnol moderne.

Par ailleurs, il faut ajouter l'organisation du champ temporel car tout acte de communication se situe dans le temps. Le point de référence central est le moment de la prise de parole. À ce point central, deux autres champs s'opposent, l'un antérieur et l'autre postérieur. Au champ de l'antériorité correspondent *ayer* et *anteayer* et au champ de l'ultériorité *mañana* et *pasado mañana*, tandis que le point central sera désigné par *hoy* et *ahora*.

On verra cependant qu'il y a des raisons de ne pas assimiler *ahí* à la personne de rang 2. C'est un emploi possible, certes, mais un emploi parmi d'autres, comme nous aurons l'occasion de le développer plus loin.

3.2.3. *Estudios de Gramática funcional del español* de Emilio Alarcos Llorach

Emilio Alarcos Llorach, dans ses *Estudios de Gramática funcional del español*, montre la catégorie de l'adverbe sous l'angle de la fonction syntaxique. C'est donc un point de vue descriptif du fonctionnement de ces adverbes en relation avec les autres éléments de la phrase que cet auteur va défendre. Selon lui, seules peuvent être considérées comme adverbes les unités qui remplissent les conditions suivantes : «ser signos mínimos y cumplir sin la adjunción

³⁵⁴ Real Academia Española, *Gramática de la lengua española*, [1931], 1962, Madrid, Espasa-Calpe, p. 119.

de indices fonctionales la función que hemos llamado de *aditamento*»³⁵⁵. En ce qui concerne les adverbes de lieu *aquí, ahí, allí, acá* et *allá*, ce sont des unités autonomes dotées d'une signification locative et leur fonction essentielle est «aditamento». Ils peuvent parfois être attributs, en général avec le verbe *ser* comme dans l'exemple «Aquí es donde vive». Ils peuvent également être soumis à l'action de certaines prépositions : «Desde ahí, Hasta allí...» et généralement «no admiten términos adyacentes».

3.2.4. Gramática descriptiva de la Lengua española

Dans la *Gramática descriptiva de la Lengua española*, dirigée par Ignacio Bosque et Violeta Demonte, Ofelia Kovacci, dans le chapitre «El adverbio»³⁵⁶, associe, comme Andrés Bello, les adverbes locatifs et temporels au système des déictiques déclinables : «Está aquí = en este lugar» ; «viene ahora = viene en este momento», mais elle présente essentiellement les adverbes déictiques selon leur fonction syntaxique. Par ailleurs, Luis Eguren, dans le même ouvrage mais dans le chapitre «Pronombres y adverbios demostrativos. Las relaciones deícticas», présente les adverbes démonstratifs de lieu organisés

en dos subsistemas, uno ternario (*aquí, ahí, allí*) y otro binario (*acá, allá*). El primero de ellos manifiesta un evidente paralelismo con el sistema de los pronombres demostrativos (*este, ese, aquel*) y como estos, establece tres grados de distancia en relación con el centro deíctico. El segundo expresa, por su parte, tan sólo proximidad o lejanía relativas con respecto al lugar en el que se encuentra el hablante.³⁵⁷

Il précise, néanmoins, que les adverbes démonstratifs locatifs

no expresan distancias objetivas con respecto a la localización del hablante : por ejemplo, solo en situaciones específicas de interacción cara a cara, el adverbio *ahí* identifica exactamente el lugar donde se encuentra el interlocutor.³⁵⁸

À titre illustratif, il cite l'exemple suivant : «*¡Vete por ahí!*, en la que el adverbio deíctico [*ái*] no identifica necesariamente el lugar donde se encuentra el interlocutor». *Ahí*, occuperait une position intermédiaire similaire à celle exprimée par *ese* «entre cercanía y lejanía [...] en relación con la localización del hablante»³⁵⁹.

On peut s'interroger sur la validité du critère de zone intermédiaire pour définir *ahí*, car, en effet, comme nous l'avons déjà dit, *ahí* peut signifier un espace qui se trouve physiquement tout près aussi bien que très éloigné du locuteur, la différence étant, c'est notre opinion, que *aquí* et *allí* identifient des espaces particularisés, respectivement dans la zone du MOI (la zone qu'occupe le locuteur), et dans la zone du non-MOI, et *ahí* ne désigne aucun espace particularisé. C'est n'importe quel espace, n'importe où à l'exclusion des zones désignées par *aquí* et *allí*.

³⁵⁵ *L'aditamento*, dans la terminologie d'Emilio Alarcos Llorach, correspond au complément circonstanciel de la grammaire traditionnelle. Emilio Alarcos Llorach, *Estudios de Gramática funcional del español*, 1982, Madrid, Gredos, p. 308.

³⁵⁶ Ofelia Kovacci, «El adverbio», *Gramática Descriptiva de la Lengua Española*, Ignacio Bosque et Violeta Demonte, 1999, Madrid, Espasa-Calpe., chap. 11, p. 720, § 11.2.3.

³⁵⁷ Luis Eguren, *op. cit.*, p. 958, § 14. 4. 2.1.

³⁵⁸ *Ibid.*

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 940, § 14.3.2.1.

Ainsi donc, cet auteur expose les principales thèses concernant les différences sémantiques entre les formes en *-í* et les formes en *-á* : selon le caractère dynamique ou non des verbes associés, ou en fonction de la taille et de la précision de l'espace représenté, ce que nous avons déjà exposé dans les chapitres consacrés à ces questions.

3.2.5. *Sintaxis histórica de la lengua española*

La *Sintaxis histórica de la lengua española*, dirigée par Concepción Company Company, est la seule grammaire, à notre connaissance, qui se penche sur le Moyen Âge. En effet, José M^a García Miguel, auteur du chapitre consacré aux «complementos locativos», porte un regard sur le système médiéval, qu'il compare au système classique, mais sous l'angle exclusivement syntaxique. Il s'agit donc d'une description comparative du fonctionnement des adverbes dans les deux systèmes. «Los adverbios deícticos, 'demostrativos' o pronominales', identifican un lugar con referencia al espacio de la enunciación y sus participantes»³⁶⁰. Du point de vue sémantique, il décrit les adverbes *aquí* et *acá* comme des formes qui indiquent la proximité par rapport au locuteur, et *allí* et *allá* comme des formes oppositives aux premières : «Así, el adverbio *aquí* tiene como significado básico la indicación del lugar en el que se encuentra el hablante. Indican proximidad al hablante los adverbios deícticos *aquí* et *acá*, que se oponen a las formas de no proximidad *allí* et *allá*»³⁶¹. Par ailleurs il signale une nette corrélation avec le système des démonstratifs «con tres grados de distancia respecto del eje deíctico: *aquí*, *ahí*, *allí*»³⁶².

3.2.6. Manuel Alvar et Bernard Pottier. Federico Hanssen

Il nous reste à citer, pour finir avec ce panorama du XX^e siècle, les ouvrages de Manuel Alvar et de Bernard Pottier *Morfología histórica del español*³⁶³ et de Federico Hanssen *Gramática histórica de la lengua castellana*³⁶⁴. Les deux déclarent reconnaître un clair parallélisme entre le système des adverbes déictiques et le système pronominal. Pour Federico Hanssen, «*aquí* se refiere al lugar donde se encuentra el que habla; *ahí* se refiere al lugar donde se encuentra la persona a la cual se dirige la palabra; *allí* se refiere al lugar donde se encuentra una tercera persona. También *acá* se refiere a la primera persona; *allá* se refiere a la segunda o tercera persona y *acullá* a la tercera»³⁶⁵. Cette interprétation des sens *allá* et *acullá* est ancienne. En effet, César Oudin dans sa grammaire du XVII^e siècle précisait : «Là où il *fe* peut voir que *alla fe* réfère à la perfonne à qui l'on parle, *alli, fe* peut rapporter à une tierce de laquelle on parle, c'est-à dire, au lieu où elle *eft*, mais *aculla f'*entendra feulement du lieu, fans entendre aucune perfonne, à quoy il faut bien prendre garde»³⁶⁶. Plus récemment, cet emploi de *allá* a été également confirmé par Joan Corominas : «En algunos lugares (Argentina, etc.) se emplea *allá* como adverbio de movimiento correspondiente a *ahí*, es decir, denotando

³⁶⁰ José M^a García Miguel, *op. cit.*, p. 1303, § 14.7. 1.

³⁶¹ *Ibid.*

³⁶² *Ibid.*

³⁶³ Manuel Alvar, Bernard Pottier, *op. cit.*, p. 331, § 219.0.

³⁶⁴ Federico Hanssen, *op. cit.*, p. 261, § 623.

³⁶⁵ *Ibid.*

³⁶⁶ César Oudin, *Grammaire espagnolle expliquée en françois*, 1606, Paris, Marc Orry, », José Jesús Gómez Asencio, *op. cit.*, p. 132.

movimiento hacia el lugar donde está la persona a quien se dirige la palabra»³⁶⁷ et par Antonio Meilán : «Con otras palabras *acá* se opone a *allá*, y por lo tanto, respectivamente señalan la referencia espacial del emisor (a este lugar) frente a la del receptor y emisor o la que no es ni de uno ni otro (a ese o aquel lugar)»³⁶⁸.

Nous avons déjà manifesté notre réticence à associer *ahí* uniquement à la deuxième personne, nous n'y reviendrons donc pas, mais on peut regretter qu'aucun de ces auteurs n'ait présenté d'exemple pour cet emploi d'*allá* désignant le lieu occupé par la personne à qui on parle.

3.2.7. Les grammaires du XXI^e siècle

La *Nueva gramática de la lengua española*, la dernière de la Real Academia Española, comme les éditions précédentes, mentionne la parenté entre le système de la personne, les déterminants démonstratifs et les adverbes démonstratifs locatifs, sans établir, pour autant, une relation de correspondance immuable :

El adverbio *aquí* expresa la coincidencia del lugar que se menciona con el de la enunciación o el lugar en el que se encuentra el hablante; *ahí* indica un lugar próximo a este o cercano al oyente; *allí* designa uno situado a mayor distancia, o bien lejano respecto del lugar en el que se ubican hablante y oyente.³⁶⁹

D'où il ressort, compte tenu des autres emplois des adverbes déictiques indiqués par cet auteur, que l'association avec le système de la personne n'est, en fait, qu'une capacité discursive parmi d'autres³⁷⁰.

3.3. Dans les travaux linguistiques

Les linguistes modernes, en général, on l'a déjà vu pour certains grammairiens, rapprochent le système des adverbes déictiques de celui des démonstratifs et de celui de la personne verbale, tous les trois faisant partie d'une structure qui pourrait se représenter comme suit :

<i>YO</i>	<i>ESTE</i>	<i>AQUÍ / ACÁ</i>
<i>TÚ</i>	<i>ESE</i>	<i>AHÍ</i>
<i>ÉL, ELLA, ELLO</i>	<i>AQUEL</i>	<i>ALLÍ / ALLÁ</i>

La raison habituellement invoquée est la capacité pour chacun de ces paradigmes d'exprimer la déixis en relation avec les autres.

³⁶⁷ Joan Corominas, José Antonio Pascual, *op. cit.*, s.v. *allá*.

³⁶⁸ Antonio Meilán, *op. cit.*, p. 13, § 1.1.1.

³⁶⁹ Real Academia Española, *Nueva gramática op. cit.*, I, p. 1313, § 17.8b.

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 1311-1320, § 17.7a-17.8r.

3.3.1. M^a Ángeles Álvarez Martínez. Antonio Meilán García

M^a Ángeles Álvarez Martínez justifie cette relation par les liens étroits que l'on peut observer : «estructurando cada uno de estos tres tipos en tres zonas o "dominios" que son : la de *este* para lo cercano a *yo* y a *aquí*; la de *ese* para lo cercano a *tú* y *ahí*; y la de *aquel*, que se relaciona con *él*, *ella*, *ello* y *allí*, *allá*»³⁷¹.

Antonio Meilán relie aussi les adverbes de lieu *aquí/acá*, *ahí*, *allí/allá* au système de la personne «puesto que son capaces de ubicar espacialmente en la situación el enunciado en relación con las tres personas gramaticales»³⁷², et au système des démonstratifs :

De la misma manera, en las formas "no-prospectivas", *aquí* señala el espacio de referencia de *este*, es decir, muestra algo que pertenece al entorno del que habla (*aquí* = en este lugar); por su parte, *ahí* señala el espacio de referencia a *ese*, esto es, puede referirse a algo que pertenece al ámbito espacial del receptor y también del emisor (*ahí* = en ese lugar), y *allí* señala el espacio que está más alejado de la primera y segunda personas, es decir el que se refiere al entorno de la tercera persona (*allí* = en aquel lugar).³⁷³

La nuance qu'introduit la mention 'puede referirse' permet d'inférer qu'il s'agit d'une possibilité, d'une variante de la définition selon laquelle *ese* et *ahí* sont des formes corrélatives de la personne 2. Donc, d'un emploi en discours, mais alors les espaces désignés par *ese* et *ahí* restent flous, car ces formes peuvent représenter aussi bien l'espace attribué à l'allocutaire seul, qu'au locuteur et à l'allocutaire en même temps.

Le problème que pose cette représentation (partage entre trois domaines spatiaux) est que les exemples où *ese* et *ahí* ne réfèrent pas à la zone de l'allocutaire ou à l'espace partagé par le locuteur et l'allocutaire sont nombreux et par conséquent, il ne semble pas que ce critère soit pertinent pour élaborer une définition authentique. Amélie Piel, dans sa thèse *Les déictiques déclinables et indéclinables de l'espagnol médiéval : étude synchronique*, propose les exemples suivants, parmi d'autres, pour illustrer des emplois où *ese* réfère à un autre espace que celui occupé par la personne à qui on parle :

- 89) Señor, mandalde abrir ; catad aquí la llave,
ÉSA es que tiene en la correa colgada.

Alfonso Martínez de Toledo, *El Corbacho*, p. 266.

où «*ese* montre une entité que le locuteur exclut de sa zone de compétence, [...] où l'on réfère à la clé d'un tiers»³⁷⁴.

- 90) En Toledo la buena, ESSA villa real,
que yaze sobre Tajo, ESSA agua cabdal,
ovo un arzobispo....

Gonzalo de Berceo, *Los Milagros de Nuestra Señora*, 48ab.

³⁷¹ M^a Ángeles Álvarez Martínez, *op. cit.*, p. 106, § 4.1.1.

³⁷² Antonio Meilán, *op. cit.*, p. 12, § 1.1.

³⁷³ Antonio Meilán, *op. cit.*, p. 13, § 1.1.1.

³⁷⁴ Amélie Piel, *op. cit.*, p. 143.

Dans cet exemple «le contenu de l'apposition reflète la pensée du narrateur et non des personnages. La localisation qui s'effectue ici se fait bien en fonction du repère que constitue la personne du narrateur. Les villes (Tolède, Rome) et le fleuve (le Tage) dont il est question sont situés dans un espace qui ne contient pas la personne du narrateur»³⁷⁵ et pas davantage celle de l'allocutaire.

Voici un exemple extrait de notre corpus où *ahí* ne désigne pas l'espace occupé par la personne 2 :

91) mas tanto fue la dueña sabia e adonada
que ganó los dineros e non fue violada.
Cuantos **ahí** vinieron e a ella entraron,
todos se convertieron, todos por tal passaron,
nengún daño l' fizieron, los haberes lexaron ;
de cuanto aduxieron con nada non tornaron.

Libre d'Apolonio, p. 159, 418c-419d.

Ici, *ahí* désigne le lieu où se trouve Tarsiana, après qu'elle a été achetée par un homme sans scrupules qui veut gagner de l'argent en échange de sa virginité. C'est un *ahí* anaphorique qui réfère à 'ciella' – *habitáculo de la mancebía* – (v. 400c). Comme dans l'exemple précédent, la localisation se fait selon la vision du monde du narrateur et par rapport à celui-ci.

Voici un autre exemple où, en revanche, *ahí* désigne le lieu que partagent le locuteur et l'allocutaire, équivalent à "estos lugares" :

92) Díxole luego el lobo a la puerca bien assí :
'Comadre, Dios vos dé paz, que por vos vine yo aquí;
vos e los vuestros fijuelos, ¿qué fazedes por **ái**?
Mandat vos e faré yo, después governat a mí.'

El libro del buen amor, III – 307, 775

D'autres auteurs préfèrent définir cette relation de correspondances en termes de proximité ou d'éloignement par rapport au locuteur : «*este y ese* se refieren al campo cercano al hablante y su interlocutor (esto es, la proximidad), mientras que *aquel* hace alusión a lo que está lejos de las dos primeras personas (la lejanía)»³⁷⁶, d'où l'on infère que *aquí / acá* et *ahí* correspondent à la zone de la proximité et *allí / allá* à celle de l'éloignement.

3.3.2. Pedro Carbonero Cano

Cet auteur, théoricien de la déixis, fait dériver les systèmes de démonstratifs et celui des déictiques adverbiaux de lieu de celui de la personne. Partant du caractère égocentrique de tout acte d'interlocution, le locuteur, au moment de la prise de parole «se erige como centro del universo, de manera que empieza por distinguir el yo del no-yo»³⁷⁷. Carbonero Cano arrive à la notion d'un espace tripartite : «Yendo un poco más lejos, el hablante suele distinguir de ese no-

³⁷⁵ Amélie Piel, *op. cit.*, p. 150-151.

³⁷⁶ M^a Ángeles Álvarez Martínez, *op. cit.*, p. 106, § 4.1.1.

³⁷⁷ Pedro Carbonero Cano, *op. cit.*, p. 41, § 2.1.3.2.

yo también otro elemento: el *tú*. Y obtiene así la distinción de las tres personas lingüísticas –*yo, tú y lo demás*–»³⁷⁸.

Cet espace ainsi divisé en trois fournit un point d'appui aux autres systèmes déictiques : le système démonstratif, le système spatial (des adverbes) et le système temporel. En ce qui concerne ce dernier, la division est binaire. En effet, lors d'un acte d'interlocution, il y a deux «espaces» de temps : celui partagé par le locuteur et l'allocutaire et celui de tout le reste, comme indiqué dans le tableau suivant :

<i>YO</i>	<i>ESTE</i>	<i>AQUÍ / ACÁ</i>	<i>AHORA /</i>
<i>TÚ</i>	<i>ESE</i>	<i>AHÍ</i>	<i>HOY</i>
<i>TODO LO DEMÁS</i>	<i>AQUEL</i>	<i>ALLÍ / ALLÁ</i>	<i>ENTONCES</i>

3.3.3. Carlos E. Sánchez Lancis

Carlos E. Sánchez Lancis signale, dans un premier temps, un système déictique adverbial binaire propre aux XII^e et XIII^e siècles puis, dans un deuxième temps, avec la création romane de *ahí*, il indique que ce système devient ternaire :

During the 12th and 13th centuries, the space locative pronominal adverbs contrasted in only one feature, which distinguished "place near the speaker" (*Aquí, acá*) from "place distant from the speaker" (*allí, y, ende, allá*). [...] Firstly, the opposition among the different space locative pronominal adverbs stopped being a two-member relation (proximity / distance) and turned into a three-member relation (proximity to speaker / proximity to listener / non proximity to speaker and listener or distance).³⁷⁹

Quelques années auparavant, dans «Conexiones entre el sistema deíctico espacial y el sistema deíctico temporal en español medieval», Carlos E. Sánchez Lancis avait déjà associé les adverbes pronominaux locatifs aux autres systèmes déictiques (de la personne et temporel) car : «[Estos adverbios pronominales] reciben el nombre de indiciales de campo, ya que expresan el lugar en relación con los tres campos de referencia en el discurso»³⁸⁰.

Nous ne pensons pas que le pronom adverbial *y* puisse être considéré comme désignant l'éloignement par rapport au locuteur, pour la simple raison que ce pronom n'exprime pas de distance : ni proximité ni éloignement. À cet égard il est pertinent de rappeler les propos d'Antonio M^a Badía Margarit : «Los dos adverbios mencionados [*hic* et *ibi*] pasaron desde el latín vulgar a indicar una referencia locativa sin precisar concretamente proximidad o lejanía»³⁸¹.

³⁷⁸ Pedro Carbonero Cano, *op. cit.*, p. 41, § 2.1.3.2.

³⁷⁹ Carlos E. Sánchez Lancis, «The Evolutions...», *op. cit.*, p. 103-104.

³⁸⁰ Carlos E. Sánchez Lancis, «Conexiones...», *op. cit.*, p. 385.

³⁸¹ Antonio M^a Badía Margarit, «Sobre "ibi" et "inde"...», *op. cit.*, p. 63. À noter que cette citation apparaît déjà dans le chapitre I, 2.1.4. Antonio M^a Badía Margarit et Daniel Gazdaru, p. 17.

Quant au lien entre le système spatial et le système temporel, Carlos E. Sánchez Lancis s'appuie sur la notion du présent spatial, développée par Maurice Molho et Pedro Carbonero Cano quelques années auparavant : «Por una parte, *aquí*, debido a su proximidad al hablante, al *yo*, pasa a designar el momento presente, con el sentido de 'ahora', 'en este momento'»³⁸².

Par opposition : «*allí* en contraposición con *aquí*, y debido a su no relación con los interlocutores del discurso, ya que indica el campo referencial no próximo al hablante ni al oyente, pasa a significar lo inactual, 'entonces' (opuesto a lo *actual*, 'ahora')»³⁸³.

3.3.4. Maurice Molho

En ce qui concerne le lien entre le système déictique adverbial et le système de la personne, Maurice Molho met en garde contre la tentation, induite par des emplois discursifs hâtivement interprétés, de mettre en rapport le système des déictiques adverbiaux avec celui des démonstratifs et avec celui de la personne. En effet, «le système [déictique adverbial] n'est en rapport avec celui de la personne qu'en vertu du seul contraste *moi / non-moi*»³⁸⁴. C'est, en effet, ce que la lecture du signifiant nous montre. *Aquí* et *allí* sont les formes marquées qui représentent le MOI et le non-MOI respectivement, mais *ahí* est dépourvue d'une quelconque marque. C'est pourquoi l'égalité *ahí* = *ese* = *tú* n'est pas pertinente³⁸⁵. D'ailleurs nous avons constaté déjà à plusieurs reprises que *ahí* peut représenter l'espace occupé par l'allocutaire aussi bien qu'un lieu, dans un espace indéterminé et général.

3.3.5. Jack Schmidely

Pour Jack Schmidely, l'espace est divisé en deux zones par le locuteur. D'une part, la zone où celui-ci se trouve (quelles que soient son extension et sa précision) et dont il est le point de repère et, d'autre part, par opposition, le reste de l'espace. Cette conception binaire de l'espace est représentée par deux sous-systèmes : *acá* ~ *allá* et *aquende* ~ *allende*. À cette binarité vient s'ajouter une division ternaire révélée par *aquí*, *ahí*, *allí*. *Aquí*, de même racine que *acá*, désigne la zone du locuteur, *allí*, de même racine que *allá*, la zone du non-MOI. La difficulté, on le voit bien, est alors de dire ce que déclare *ahí*. Jack Schmidely, reprenant à son compte la thèse de Patrick Charaudeau, qui «rattache directement [...] le système des démonstratifs en espagnol aux conditions de la communication où sont impliqués un locuteur et un auditeur»³⁸⁶, postule que le locuteur et l'allocutaire partagent un même espace lors de l'acte de communication. La conception de l'espace reste inchangée puisqu'en fait la zone du MOI englobe celle de l'allocutaire, sauf lorsque le locuteur tient expressément à discriminer la zone de l'allocutaire, et qu'à ce moment là, il la signifie par *ahí*. Autrement dit, *ahí* sert à la localisation de l'allocutaire par rapport au locuteur, à l'intérieur de la zone du MOI en quelque sorte. Mis à part le fait que nous ne partageons pas cette thèse pour les raisons que nous avons déjà indiquées plus haut, Jack Schmidely lui-même se contredit, car en soulignant «le caractère éminemment ambigu de la zone déclarée par *ahí*, tantôt prise sur la zone de *aquí*, tantôt

³⁸² Carlos E. Sánchez Lancis, *op. cit.*, p. 387.

³⁸³ *Ibid.*, p. 388.

³⁸⁴ Maurice Molho, *op. cit.*, p. 113.

³⁸⁵ *Ibid.*

³⁸⁶ Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 239.

empiétant sur celle de *alli*»³⁸⁷, il finit par rejoindre l'hypothèse de Maurice Molho de 1969 selon laquelle *ahí* appartient à l'une et l'autre zones.

3.3.6. Antonio M^a Badía Margarit

Antonio M^a Badía Margarit, enfin, constate que chacune des langues romanes a conçu différemment le système des adverbes spatiaux à partir de l'héritage latin commun. Ainsi la plupart des langues romanes ont réduit le système initial latin qui était composé de trois termes *hīc*, *iste* et *ille* à un système à deux termes : l'un de proximité (*hīc* et *iste*) et l'autre d'éloignement (*ille*). C'est le cas de toutes les langues romanes à l'exception des langues de la péninsule Ibérique, de la Sicile et du Sud de l'Italie. Le système des démonstratifs ainsi que celui des adverbes déictiques locatifs est en étroite relation avec le système de la personne, d'autant plus étroite en ce qui concerne le castillan, langue qui nous occupe ici, que ce dernier a maintenu les trois termes de la démonstration. Le catalan, dans un premier temps, a conservé les trois termes : *aquest*, *aqueix*, *aquell* pour les démonstratifs et *aci*, *aquí*, et *allà* ou *allí* pour les déictiques adverbiaux. Le catalan moderne, en revanche, n'a plus que *aquest* et *aquell* dans le système des démonstratifs et *aquí* et *allà* ou *allí* dans le système des déictiques adverbiaux. Les premières formes de chaque série, *aquest* et *aquí*, y expriment la proximité et les autres formes, *aquell*, *allà* ou *allí* expriment l'éloignement. Selon Antonio M^a Badía Margarit, le choix entre des représentations spatiales à deux ou à trois termes entraînerait des conséquences dans la façon de résoudre plusieurs constructions grammaticales, et conditionnerait, en particulier, l'emploi des verbes *ir* et *venir* en castillan et *anar* et *venir* en catalan. *Ir* et *anar* expriment le "mouvement" de préférence avec un sens d'éloignement par rapport au locuteur et le verbe *venir* castillan et catalan indique fondamentalement un "mouvement" vers le locuteur. Mais lorsque le terme du mouvement est l'allocutaire, le choix des verbes diffère d'une langue à l'autre. Le castillan a imposé le verbe *ir* pour exprimer le mouvement directionnel vers l'allocutaire et le verbe *venir* pour exprimer le mouvement directionnel vers le locuteur.

3.4. Synthèse

Ce chapitre montre l'évolution des grammaires par rapport à l'adverbe, en particulier à l'adverbe de lieu et subséquemment le rapport au système de la personne. Depuis Antonio de Nebrija en 1492 jusqu'à Vicente Salvá en 1831 et Andrés Bello en 1847, toutes les grammaires sont conçues comme une série de règles pour bien parler la langue. En ce qui concerne l'adverbe de lieu, ces grammaires se contentent de proposer une liste. Lorsqu'elles sont écrites par un auteur étranger, en général il s'agit d'ouvrages destinés à l'apprentissage de l'espagnol par des étrangers et les auteurs présentent la liste des adverbes avec la traduction dans leurs langues respectives.

Vicente Salvá et Andrés Bello marquent une rupture par rapport à la ligne traditionnelle, en ce sens que leurs grammaires sont inspirées par la façon dont les locuteurs parlent vraiment et non pas par la façon dont ils devraient parler. Elles sont basées sur l'usage, et non sur la norme. Néanmoins, en ce qui concerne l'adverbe de lieu, la plupart des

³⁸⁷ Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 243.

grammaires de cette époque qui va du XIX^e siècle jusqu'au dernier quart du XX^e siècle, se limitent à donner une liste.

Les grammaires récentes, au contraire des précédentes, apportent une réflexion de plus en plus pénétrante sur l'adverbe de lieu. Ainsi, mis à part celle d'Emilio Alarcos, qui analyse l'adverbe de lieu d'un point de vue strictement syntaxique, les autres grammaires que nous avons présentées ici associent le système déictique indéclinable soit au système des déclinables soit au système de la personne, soit encore aux deux systèmes. Luis Eguren reconnaît un net parallélisme entre les trois systèmes déictiques, mais fait remarquer néanmoins que *ahí* ne peut être associé à la personne 2 que dans des situations particulières. Manuel Alvar et Bernard Pottier ou Federico Hanssen, en revanche, ne soulignent que la relation des déictiques indéclinables avec le système de la personne. Quant à José M^a Miguel García, il distingue deux zones spatiales par rapport au locuteur, indiquant respectivement proximité ou éloignement, et par ailleurs il constate une nette corrélation avec le système des déictiques déclinables.

Quant aux auteurs des ouvrages monographiques, ils associent le système déictique indéclinable au système des déclinables et au système de la personne. C'est ce que font par exemple M^a Ángeles Álvarez ou Antonio Meilán, lequel se contredit néanmoins en remarquant que *ahí* et *ese* ne peuvent pas être liés exclusivement à la personne 2. C'est ce que fait aussi Pedro Carbonero Cano qui, partant de la description d'un espace divisé en deux zones, celle du MOI, espace du locuteur, et celle du non-MOI, espace dont le locuteur est exclu, obtient, par une seconde partition de la zone du non-MOI, un espace tripartite où il loge les personnes grammaticales. C'est ce que fait encore Carlos E. Sánchez Lancis pour qui, au XII^e et XIII^e siècles, l'espace est divisé en deux zones, désignant la proximité et l'éloignement par rapport au locuteur, avant de devenir tripartite avec la création romane de *ahí* : une zone proche du locuteur, une deuxième zone proche de l'allocutaire et une autre enfin, loin du locuteur et de l'allocutaire.

Maurice Molho, en 1969, élabore une théorie selon laquelle l'espace se divise en deux zones : la zone du MOI, représentée par *aquí*, et la zone du non-MOI, représentée par *allí*, la limite séparatrice constituant un seuil transitionnel, une sorte de zone intermédiaire où Maurice Molho loge *ahí*. Puis, en 1992, il corrige cette représentation qui avait été vivement critiquée, en particulier à propos de la zone intermédiaire, en décrétant que *ahí* ne désigne plus aucune zone particulière, intermédiaire ou non. Il postule alors la représentation d'un espace indéterminé désigné par *ahí*, dans lequel, d'une part, *aquí* opère une détermination déclarant la zone du MOI, et d'autre part *allí* opère une autre détermination déclarant la zone du non-MOI. Nous souscrivons pleinement à cette description qui, par ailleurs, est corroborée par la lecture des signifiants. En effet, *ahí* est un morphème sans marque, *aquí* et *allí*, en revanche, sont des morphèmes marqués, *allí* par $-\lambda-$ qui est le signifiant de la personne troisième et, s'opposant à *allí*, *aquí* est marqué par *aq-*, marque et signifiant de la personne première. D'où il s'ensuit que *ahí*, forme dépourvue de marque, ne peut en aucun cas signifier la personne deuxième, contrairement à *aquí* et à *allí* qui, comme Maurice Molho l'a démontré, représentent respectivement l'espace du locuteur, donc de la personne première et celui de la personne troisième.

Jack Schmidely, conçoit l'espace divisé en deux zones, l'une occupée par le locuteur, l'autre par tout le reste. Cela convient tout à fait en ce qui concerne les sous-systèmes *acá* / *allá* et *aquende* / *allende*. En revanche, la description du sous-système ternaire *aquí*, *ahí*, *allí* reste

un peu confuse. En effet, cet auteur affirme que le locuteur et l'allocutaire partagent un même espace lors d'un acte de communication, celui du locuteur, donc du MOI. Toutefois, ajoute-t-il, lorsque le locuteur veut discriminer l'espace de l'allocutaire, il emploiera *ahí*, et donc l'allocutaire tantôt se trouvera dans la zone du MOI, tantôt dans la zone du non-MOI. De ce fait *ahí* qui, selon Jack Schmidely sert à la localisation de l'allocutaire, désigne un espace tantôt dans la zone du MOI, tantôt dans la zone du non-MOI.

Antonio M^a Badía Margarit enfin, établit une relation d'égalité entre les systèmes déictiques (déclinables et indéclinables) et le système de la personne (évidence qui s'inscrit dans l'héritage latin). Pour cet auteur, cette relation d'égalité est un postulat sur lequel il s'appuie pour dire que le fait qu'une langue ait conçu un système déictique spatial à deux termes, comme le catalan, à la différence du castillan dont le système déictique spatial est ternaire, entraîne des conséquences dans les emplois des verbes de mouvement *ir* et *venir* castillans et *anar* et *venir* catalans. Le système castillan à trois termes *aquí*, *ahí*, *allí*, clairement lié à celui de la personne *aquí* = *yo*, *ahí* = *tú*, *allí* = *él*, a circonscrit l'emploi du verbe *ir* pour exprimer un mouvement d'éloignement par rapport au locuteur et du verbe *venir* pour exprimer un mouvement vers le locuteur. Le système catalan, en revanche, comprend seulement deux termes désignant l'un la proximité, *aquest* ou *ací* (*aquí* en catalan moderne), l'autre l'éloignement, *aquell* ou *alla* / *alli*, par rapport au locuteur. De ce fait, ce système ne dispose pas d'une position équivalente à *ahí* liée à la personne deuxième, d'où il résulte que le locuteur et l'allocutaire partagent un même espace lors de l'acte d'interlocution, l'espace de la proximité, c'est-à-dire du MOI. Subséquemment, le catalan emploie le verbe *venir* pour exprimer un mouvement vers le locuteur (comme le castillan), mais également pour exprimer un mouvement vers l'allocutaire – puisque l'allocutaire partage l'espace du locuteur.

Bien que cette théorie s'éloigne du sujet de notre recherche, nous considérons qu'elle mérite une mention pour le rapport qui, selon Antonio M^a Badía Margarit, s'établit entre le système de la personne et le système déictique adverbial..

Des différentes théories exposées ci-dessus, nous constatons que toutes, à l'exception de celle de Maurice Molho (celle de 1992), et de la Real Academia Española (2009) prônent l'équivalence entre le système des déictiques déclinables, celui des indéclinables et celui de la personne :

yo = *aquí* = *este*
tú = *ahí* = *ese*
él, = *allí* = *aquel*

Nous constatons également que toutes, à l'exception de celle de Maurice Molho, ont des difficultés à rendre compte de tous les emplois discursifs de *ahí*. Car, nous l'avons vu, c'est *ahí* qui soulève des difficultés. *Ahí* et *ese*. Amélie Piel, dans la thèse que nous avons déjà mentionnée, arrive à la même conclusion en ce qui concerne *ese* : «*ese*, contrairement à ce qui est affirmé, ne sert pas exclusivement à référer à la personne de l'allocutaire ou à ce qui lui appartient»³⁸⁸. Justino Gracia Barrón et Amélie Piel dans leur article «Sémiologie de l'existant : *est-*, *es-*, *aquel-*» réitèrent cette position : «Il se pourrait que la distribution sur la base de la personne de rang 1, 2, ou 3, à laquelle nos formes sont censées se livrer, ne soit, au bout du

³⁸⁸ Amélie Piel, *op. cit.*, p. 52.

compte, qu'un effet de sens, fréquent certes, mais non *systémique*³⁸⁹. Rappelons ici, que Maurice Molho avait dénoncé le caractère superficiel et trompeur de cette relation : «le système [déictique adverbial] n'est en rapport avec celui de la personne qu'en vertu du seul contraste *moi/non-moi*»³⁹⁰. Autrement dit, ce n'est pas parce que *aquí* est associé à la zone du MOI, c'est-à-dire au locuteur ou la personne de rang 1 et *allí* à la zone du non-MOI, c'est-à-dire à la personne de rang 3, que cela autorise l'équivalence *tú = ahí*, bien qu'effectivement *ahí* puisse référer à l'espace de l'allocutaire ou personne de rang 2.

Il nous paraît donc difficile d'accepter la mise en relation exclusive entre ces différents systèmes déictiques, aussi séduisante soit-elle, que les grammairiens et linguistes ont proposé ou continuent de proposer pour la plupart.

4. POURQUOI Y A-T-IL DISPARU, SELON LES HISTORIENS DE LA LANGUE ?

Les principales raisons évoquées généralement sont celles exposées par Edwin B. Place en 1930 :

- 1) Because they [*y, ende*] were not uniformly atonic;
- 2) Being often tonic and used apart from the verb, they came into active competition in the case of *y* with *allí* and *allá*³⁹¹.

Certains auteurs ont repris à leur compte ces deux arguments, en les développant de manière à expliquer par quel mécanisme elles ont mené à la disparition de *y*. D'autres ont ajouté d'autres explications possibles : la non intégration dans le système des clitiques, l'affaiblissement de la force déictique de *allí* et *y*, la «grammaticalisation» de *y*, l'incompatibilité entre le pronom *y* et la forme *hay* ou la collision avec la conjonction *y*, et d'autres, encore, se sont contentés de faire le constat de la disparition du pronom.

En général, les linguistes sont d'accord sur le fait que la confrontation avec les autres adverbes locatifs contribue à la disparition du pronom *y*. Ce qui paraît important est de savoir pourquoi.

4.1. *Y* n'était pas uniformément atone

Antonio Meilán est surtout intéressé par le caractère tonique ou atone de *y*, caractère qui détermine la position du pronom *y* dans la phrase et, par conséquent selon lui, les conditions de son éventuelle confrontation avec les autres expressions locatives et pronominales qui, finiraient par remplacer *y*.

Naturalmente habría vacilaciones; [à propos de la tonicité de *y*] sobre todo si se tiene en cuenta que desde los orígenes romances [*y*] alterna en su uso con otros adverbios "locativos"

³⁸⁹ Justino Gracia Barón et Amélie Piel, *op. cit.*

³⁹⁰ Maurice Molho, *op. cit.*, p. 113.

³⁹¹ Edwin B. Place, *op. cit.*, p. 228.

(su valor más frecuente) y con fórmulas pronominales del tipo *a él, a ello, en él, en ella, por eso, de ello*, etc. Tales sintagmas acabarían por asumir los antiguos valores de *y*; de modo que los verbos que antes se complementaban con el "adverbio morfológico", debieron pasar a hacerlo mediante un sintagma adverbial o pronominal;³⁹²

Il faut citer également Antonio M^a Badía Margarit pour qui «las razones decisivas para la explicación de la pérdida de IBI et INDE en castellano son de origen sintáctico. Difícil es muchas veces afirmar si el complemento pronominalo-adverbial es átono o tónico»³⁹³.

L'instabilité accentuelle de *y* a déjà été examinée dans le chapitre sur la tonicité³⁹⁴. Tonique, *y* pouvait être placé n'importe où dans la phrase et, de ce fait, être plus exposé à la concurrence des adverbes déictiques. Atone, *y* dépendait du vocable sur lequel il prenait appui et, partant, il devait occuper une place déterminée dans la phrase, nécessairement liée à celle de l'élément tonique concerné. Tonique, il était exposé à disparaître, concurrencé par d'autres adverbes, atone il pouvait survivre comme ses homologues le catalan *hi* et le français *y*. Selon les débats et les réflexions qui ont été mentionnés dans les pages qui précèdent, le *y* castillan était atone, cependant, à des nombreuses reprises il se comportait comme tonique. Il n'empêche qu'il a disparu. Alors, il faut se demander si la question de la tonicité a été fondamentale dans la disparition de *y*.

Dieter Wanner suit également les thèses exposées par Edwin B. Place, desquelles il déduit que :

los elementos *y* y *ende* no estaban completamente integrados en el sistema de clíticos (personal-pronominales) del castellano y gallego-portugués, mientras que en aragonés y catalán formaban y aún forman parte de la categoría de los clíticos definidos en sentido sintáctico por su distribución en la frase y coherencia en la cadena.³⁹⁵

Et si *y* et *ende* «no estaban completamente integrados en el sistema de clíticos», c'est parce qu'il y avait «un clítico parcial, alternando con un «adverbio léxico homófono»³⁹⁶. Autrement dit il y aurait eu deux *y* : l'un «clítico parcial» et l'autre «adverbio léxico homófono». Le premier atone et le second tonique.

4.2. *Y* a été en concurrence avec les déictiques *allí* et *allá*

Pour Xavier Terrado Pablo ce n'est pas simplement la confrontation avec les autres adverbes de lieu, mais la capacité de ces derniers à s'associer avec des prépositions, doublée de l'alternance entre les formes en *-í* et en *-á* offrant la possibilité de richesses expressives et de subtils nuancements, qui aurait pu contribuer à la disparition de *y* :

³⁹² Antonio Meilán García, «"Y < ibi en castellano medieval..."», *op. cit.*, p. 431.

³⁹³ Antonio M^a Badía Margarit, «Los complementos pronominalo-adverbiales...», *op. cit.*, p. 128.

³⁹⁴ Chapitre I. 3, p. 32.

³⁹⁵ Dieter Wanner, *op. cit.*, p. 1.

³⁹⁶ Voici la citation complète : «Esta clase de formas [*y, hy, i, hi*] del castellano medieval [...] muestra una sintaxis variable, no categórica, lo que ha conducido a un tardío reconocimiento de su condición de clítico parcial, alternando con un adverbio léxico homófono» (Dieter Wanner, *op. cit.*, p. 2-3).

La posibilidad de combinación con preposiciones, de un lado, y la oposición de las formas en *-í* a las en *-á*, de otro, permitían expresar gran riqueza de matices. Esto debió contribuir a la desaparición de los descendientes de *ibi* e *inde*, al tiempo que propiciaba el triunfo del sistema cuadrangular formado por *aquí*, *acá*, *allí* y *allá* que a finales del siglo XV había logrado imponerse claramente.³⁹⁷

Pour Erica C. García, c'est la compétition avec les autres déictiques qui est à l'origine de la disparition du pronom *y*. Pour cet auteur, *y* a été remplacé, soit par *ahí*, soit par *allí*, selon les cas, et étant donné la différence de sens initiale entre *y* et les autres formes déictiques, ce remplacement s'est accompagné d'un changement sémantique progressif de *ahí* et *allí* qui aurait rendu ces formes pertinentes pour remplacer *y*.

Erica C. García a effectué deux études comparatives, l'une entre deux versions du *Cavallero Zifar* (les manuscrits CZ-M et CZ-P), l'autre entre deux manuscrits de *El Libro de Calila e Digna*, datant, pour le plus ancien, de la fin du XIV^e et de la fin du XV^e siècle pour le plus récent³⁹⁸. Dans le premier travail, elle a comparé les formes employées *y* ~ *allí* et dans le second elle a comparé les formes employées *y* ~ *ahí* afin de démontrer le remplacement de *y* par *allí* ou de *y* par *ahí*.

Dans cette première étude comparative entre deux versions du *Cavallero Zifar*, Erica C. García établit huit paramètres : (1) négation, (2) lieu, (3) sujet humain individualisé, (4) subordination, (5) mouvement, (6) et dans ce cas, si le mouvement est associé au verbe *aver* ou *ser*, (7) situation de dialogue avec, dans ce cas (8) une attention particulière au temps du verbe (passé, non passé)³⁹⁹. Ces paramètres constituent autant de conditions dans lesquelles l'une ou l'autre forme (*y* ou *allí*) apparaît. C'est la comparaison de l'évolution de la fréquence d'emploi de ces deux formes selon ces huit conditions d'apparition dans l'une et l'autre version du *Cavallero Zifar* qui est étudiée et qui débouche sur la conclusion suivante :

Both synchronic variation in relative frequency, and diachronic shifts, reflect the one and only driving force behind language use, namely, the substantive appropriateness of meaning to intended message. It is this appropriateness which orients and steers semantic change, and makes it irreversible.⁴⁰⁰

Autrement dit, l'évolution des fréquences d'emploi de *y* et *allí* se serait accompagnée d'un changement sémantique. Dans la seconde étude, l'objectif est de démontrer le remplacement progressif de *y* par *ahí* et de *ha* par *hay* en comparant les fréquences d'emploi de ces formes dans deux manuscrits de *El Libro de Calila e Digna*⁴⁰¹. Elle affirme notamment :

Estos cambios distribucionales necesariamente deben haber ido acompañados de un cambio en el valor semántico de las formas. El cambio es relativamente transparente en el caso de IBI: debilitamiento deíctico de *y*, que requiere su reemplazo por la forma reforzada *ahí*, y a la vez favorece su subordinación formal y semántica a *haber*.⁴⁰²

³⁹⁷ Xavier Terrado Pablo, «Sobre la forma de contenido...», *op. cit.*, p. 57.

³⁹⁸ Voir chapitre «Concurrence entre *y* et les adverbes de lieu *aquí* – *acá*, *ahí*, *allí* – *allá*», p. 55. Pour rappel : dans ce second travail, Erica C. García a analysé les paires suivantes : *ha* / *hay*, *y* / *ahí* et *ende* / *dende*.

³⁹⁹ Erica C. García, «Quantitative aspects», *op. cit.*, p. 134.

⁴⁰⁰ *Ibid.*, p. 148.

⁴⁰¹ Erica C. García compare aussi les formes *ende* et *dende* dont nous ne rendons pas compte étant donné qu'elles ne sont pas l'objet de notre travail.

⁴⁰² Erica C. García, «Cambios cuantitativos...», *op. cit.*, p. 562.

Cette idée de changement sémantique de *y* et de *allí* est récurrente pour expliquer «l'assomption des valeurs de *y* par *allí*.» Cela nous semble soulever le problème de la commutation qui est en fait celui de la référencialité. En effet, ce n'est pas parce que parfois, voire souvent – la fréquence ne nous paraît pas éloquente – *allí* pourrait être employé à la place de *y* qu'il faut voir un changement sémantique de *allí*. *Allí*, comme on a essayé de le démontrer, dit un espace dissocié du locuteur, ce que *y* est inapte à faire à lui seul. Si *allí* peut être employé à la place de *y*, c'est uniquement parce que *y*, dans certains cas, fait référence à un lieu dissocié du locuteur. C'est là que le problème de la référencialité se pose. *Y* ne dit pas un espace particulier, c'est son référent qui peut être particulier. Il ne faut donc pas confondre (on l'a déjà dit à plusieurs reprises dans ce travail) ce que dit *y* et ce à quoi il réfère.

4.2.1. *Y* aurait subi un «affaiblissement»

Par ailleurs, *y* aurait subi un affaiblissement dû, selon Dieter Wanner, à ce que «*hy* tiene problemas de cuerpo fonológico como adverbio libre: es poco visible y expresivo»⁴⁰³.

Récemment, Erica C. García a influencé fortement d'autres auteurs espagnols comme José M^a García Miguel pour qui c'est l'affaiblissement déictique de *allí* qui rend celui-ci apte à apparaître dans les contextes où habituellement on trouvait *y*.

Es por supuesto la debilitación progresiva de la fuerza deíctica de allí la que le permite invadir los contextos más típicos de *y*. En palabras de García (1989: 147) "the really crucial step in the expansion of allí was its 'metaphorical' extension for references to places that could not be pointed out from the hic et nunc, and consequently depended for their identification on the context of discourse".⁴⁰⁴

Carlos E. Sánchez Lancis partage également l'approche d'Erica C. García et, par ailleurs, suit les théories de Edwin B. Place et d'Antonio M^a Badía Margarit. Carlos E. Sánchez Lancis a exposé ses thèses dans deux articles : «The Evolutions of The Old Spanish Adverbs *ende* and *y*: A Case of Grammaticalization» et «Sobre la pérdida del adverbio medieval *y* en español preclásico».

Il reprend d'Erica C. García le principal argument de sa théorie :

Sobre la pérdida ella [E. García] supone el debilitamiento deíctico de los adverbios, lo cual implicó el reemplazo por una forma reforzada y la subordinación semántica y formal al verbo haber.⁴⁰⁵

Carlos E. Sánchez Lancis avance l'idée de la «gramaticalización», dans laquelle il englobe l'évolution sémantique de *y* en tant que «an independent lexical adverb» jusqu'à son affaiblissement, et sa coalescence avec la forme *ha* (*hay*) impersonnelle :

[The] adverb *y* morphologized, and disappeared as an independent lexical adverb when it began to express "pure" reference to a place. Both cases of grammaticalization (from syntax to morphology and to pragmatics) were due to functional pressure exerted by the rest of the

⁴⁰³ Dieter Wanner, *op. cit.*, p. 19.

⁴⁰⁴ José M^a García Miguel, *op. cit.*, p. 1314.

⁴⁰⁵ Carlos E. Sánchez Lancis, «Sobre la pérdida del adverbio medieval...», *op. cit.*, p. 50.

space locative pronominal adverbs of the same class and with the same function and meaning, *ahí* and *allí*.⁴⁰⁶

Nous aurons l'occasion de considérer l'argument de la «gramaticalización» qui a séduit de nombreux linguistes, lorsque nous aborderons la forme impersonnelle *hay*.

La conclusion de Carlos E. Sánchez Lancis résume assez fidèlement la sensibilité des linguistes mentionnés sur la question :

La pérdida del adverbio pronominal locativo espacial *y* estuvo relacionada desde un principio, [...] con su identidad con otros adverbios espaciales de su misma serie, como es el caso de *allí* principalmente, y de *ahí*, y no por su posible carácter morfológico [...] estas tres formas compartieron durante mucho tiempo una identidad de valores y funciones : se trataba de formas tónicas deícticas que tanto podían referirse al contexto extralingüístico como a los elementos del propio discurso. [...] Por ello tal sinonimia gramatical fruto de un uso indistinto de estos adverbios en un mismo texto y en proporciones similares [...] propició un progresivo abandono de la forma *y* como adverbio independiente. Su definitiva gramaticalización al unirse a la forma impersonal del verbo *haber* coincide plenamente con su desaparición en los textos. [...] Si a este hecho se une, además, el creciente desarrollo que durante todo el español medieval sufrió el sistema preposicional con el mayor uso de sintagmas preposicionales para señalar la misma información con un menor número de unidades gramaticales (en este caso una pieza léxica adverbial) se puede afirmar que no existió una causa única de la pérdida del adverbio pronominal locativo espacial *y* en español medieval, sino la conjunción de varios factores lingüísticos distintos, pero simultáneos, que operaron durante siglos ...⁴⁰⁷

L'affirmation «se trataba de formas tónicas deícticas que tanto podían referirse al contexto extralingüístico como a los elementos del propio discurso», confirmée par «tal sinonimia» et «un uso indistinto de estos adverbios» nous paraît relever également de la confusion entre la référence et le signifié de *y* ou *allí*, puisque ces deux éléments partageaient les mêmes «valores y funciones». Mis à part le fait que dans d'autres lieux ce même auteur a soutenu l'atonicité de *y*, il nous semble que Carlos E. Sánchez Lancis amalgame les contenus de représentation de *y* et *allí* sous prétexte que dans certains cas ils peuvent commuter.

4.2.2. Autres théories

Antonio M^a Badía Margarit a comparé, comme nous l'avons déjà dit dans le chapitre consacré à la position des pronoms atones (page 39), le comportement des dérivés de *ibī* et *inde* en castillan, aragonais et catalan. De la différence de comportement de ces dérivés, appelés *complementos pronominalo-adverbiales*, il a déduit un autre facteur, non présenté par Edwin B. Place, qui aurait contribué à la disparition de *y*, à savoir *la poca variedad en los sentidos con que eran usados los complementos*⁴⁰⁸.

Là encore, il nous semble que «la poca variedad en los sentidos» se rapporte en réalité aux sens et aux fonctions syntaxiques de *y*.

⁴⁰⁶ Carlos E. Sánchez Lancis, «The Evolutions...», *op. cit.*, p. 116.

⁴⁰⁷ Carlos E. Sánchez Lancis, «Sobre la pérdida del adverbio medieval...», *op. cit.*, p. 56.

⁴⁰⁸ Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 130.

Elisabeth Douvier a étudié *El Libro de la Montería* dont on conserve sept manuscrits qui s'étalent sur une période relativement longue. Elle a examiné, en particulier, l'évolution de *y*, essentiellement par rapport à la forme impersonnelle *hay*. Selon cet auteur, la forme *y*, indépendante, perd de son autonomie en fusionnant avec la forme verbale *ha*, pour devenir un suffixe verbal en *hay*.

La disparition de *y*, selon elle, peut avoir deux causes :

- 1) l'incompatibilité qui s'établit entre ce signe et la forme verbale *HAY*. Malheureusement Elisabeth Douvier se limite, pour toute argumentation, à exposer les faits constatés :

Puisque l'expression *HAY* refuse l'adjonction d'un second *Y* qui lui, occuperait une fonction de pronom anaphorique, nous disons qu'il y a une incompatibilité entre l'impersonnel *HABER* et l'anaphorique *Y*. Et fait remarquable, cette même incompatibilité subsiste lorsque *HABER* est employé à un autre temps et à un autre mode et provoque l'éviction de *Y*⁴⁰⁹

- 2) sa collision avec la conjonction *Y* qui cesse d'être tolérée.

De plus, *Y* occupe dans toutes ces constructions la place du complément circonstanciel qui suit normalement le verbe : se trouvant ainsi à la fin de la phrase, il entre en collision avec la conjonction '*τ*' qui introduit la suivante. Dans l'état de langue final, cette rencontre de l'adverbe *Y* et de la conjonction qui est souvent orthographiée comme lui cesse d'être toléré : *Y* se voit donc éliminé et remplacé par d'autres formes.

Dieter Wanner, par ailleurs, comme Elisabeth Douvier, pense que l'emploi croissant de la conjonction de coordination *y* a pu créer des confusions et contribuer à sa disparition.

Il nous est difficile de comprendre pourquoi l'adverbe pronominal locatif *y* placé derrière le verbe et précédant la conjonction copulative *-τ-* aurait posé des problèmes d'ordre euphonique comme affirme Elisabeth Douvier. Nous avons, en effet, l'exemple du catalan où la conjonction de coordination *i* et le pronom *hi* se cotoient sans aucune difficulté et il n'y a aucun inconvénient à tenir le dialogue suivant, tiré de la vie quotidienne :

- *vine al garatge* (viens au garage)
- *tanco la porta i hi baixo de seguida* (je ferme la porte et j'y descends tout de suite).

Par ailleurs, on peut citer Rafael Cano Aguilar qui, dans son *Historia de la lengua española*, ne fournit aucune explication sur la disparition de *y* et *ende*, mais souligne la coïncidence de la disparition du pronom *y* vers la fin du XV^e siècle et le remplacement de *ha*, expression de l'existence, par *hay* dont le *y* final semble représenter l'adverbe pronominal *y*.

La desaparición de *y* coincide, sintomáticamente, con la sustitución de *ha*, como expresión verbal de la existencia, por *hay*, cuya *-y* final parece representar el adverbio pronominal. [...] *Ende* desaparece de la lengua elaborada en la segunda mitad de la centuria, manteniéndose, sin embargo en el habla popular.⁴¹⁰

⁴⁰⁹ Elisabeth Douvier, *op. cit.*, p. 42.

⁴¹⁰ Rafael Cano Aguilar, *op. cit.*, p. 618.

Enfin, on observe que la disparition de *y* n'est pas un fait isolé puisque *ende*, comme on l'a déjà dit, a lui aussi disparu. Chronologiquement, la disparition du premier est antérieure à celle du second. De fait, c'est pour cette raison, selon Joan Corominas, que *ende* a été employé avec le sens de *y*, *allí*.

la desaparición de *ende* fue algo posterior a la de *í*: de ahí que ciertos autores y mss. tardíos empleen también *ende*, como sustituto de *i*, con el significado de 'allí'.⁴¹¹

Ce même auteur signale que Berceo évite l'emploi de *y* «a veces suprimiéndolo y otras veces cambiándolo por *ende*»⁴¹².

Mais Rufino José Cuervo, dans son *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana*, donne pour *ende*, sans restriction d'époque ni d'auteur, les sens de *allí*, *en aquel lugar* et *de ahí*. Gabrielle Le Tallec, enfin, dans «Étude syntactico-sémantique de la particule espagnole *ende* : diachronie d'une disparition», présente quelques exemples qui prouvent que *ende* pouvait déjà être exploité de la sorte avant la disparition de *y*.

Y et *ende* ont donc un point en commun : la capacité à référer à un lieu précédemment évoqué dans le discours. Ils sont tous les deux anaphoriques. Ce qui les différencie est, selon Gabrielle Le Tallec, que *ende* «rappelle en même temps le lieu et l'ensemble qui s'y trouve, ce que *y* est inapte à faire»⁴¹³, l'ensemble étant considéré comme un tout dont on extrait une partie. D'après Gabrielle Le Tallec, *ende* a pu avoir cet emploi parce que *dende*, création nouvelle et donc postérieure, pouvait exprimer la provenance, laissant à *ende* la capacité de rappeler un lieu fixe.

Elle illustre ses propos avec l'exemple suivant :

93) Fue la batalla e vinieron los de Israel a los de Syria e mataron *ent* mil omnes e los otros fuyeron a la cibdat, ad Afech, e cayo el **muro de la cibdat** sobrellos e mato *ent* mil omnes.

La Fazienda de Ultramar, p.127

Selon cette auteur, on pourrait remplacer *ende* par *y* et on obtiendrait *cayo el muro de la cibdat e mato y mil omnes*. Mais on ne dirait pas les mêmes choses :

En réalité, la différence est très nette entre *mato y* qui montre l'endroit où furent tués les hommes et *mato ende* qui, tout en rappelant le lieu du combat, lui associe un ensemble dont sont tirées les mille victimes. *Ende*, du fait de son aptitude à dire une anaphore diffuse, rappelle en même temps le lieu et l'ensemble qui s'y trouve, ce que *y* est inapte à faire.⁴¹⁴

Suivant l'étymologie latine, à *ende* provenant de *inde* correspondait le sens de provenance *de allí* et à *y* provenant de *ibī* correspondait *allí*. Selon cette logique, cette belle équation se met en place, en roman, *ende* associé à des verbes exprimant le mouvement et *y* à des verbes exprimant le statisme. Mais on a vu, et ce depuis les origines de la langue, que *ende*

⁴¹¹ Joan Corominas, José Antonio Pascual, *op. cit.*, s. v. *ende*.

⁴¹² *Ibid.*

⁴¹³ Gabrielle Le Tallec, *Étude syntactico-sémantique de la particule espagnole ende : Diachronie d'une disparition*, thèse, 1999, Paris, p. 92-93.

⁴¹⁴ *Ibid.*, p. 92.

pouvait également être associé à des verbes non dynamiques et *y* à des verbes de mouvement. C'est de cette association et du co-texte en général, que *ende* et *y* prennent soit un sens de mouvement, de direction ou de provenance, soit un sens statique. Afin d'augmenter les capacités de *ende*, la langue crée des formes dérivées telles que : *desend(e)*, *dend(e)* déjà mentionné et sa variante *dent*, et propose d'autres combinaisons comme *por ende*, *foras end(e)*. Comme on l'a vu dans le chapitre II.1.1. «Quatre types de relation locative» (page 60), on observe pour *y* le même phénomène avec la création de *desi*, *por i* (fusionné *pori*) et la combinaison avec d'autres prépositions.

Nous voyons dans cette tentative d'accroissement des formes la manifestation de la recherche d'une nouvelle façon d'exprimer la représentation spatiale plus en accord avec la manière de concevoir le monde de l'époque.

En effet, parallèlement à *ende* et *y*, le locuteur médiéval avait à sa disposition le système des déictiques *aquí*, *acá*, *allí* et *allá*, *aquende*, *allende* et *acullá*, enrichi à partir du XIII^e siècle de *ahí*. La différence entre les deux systèmes est que dans le premier les formes *ende* et *y* qui le constituent sont anaphoriques et ne font que rappeler un lieu déjà mentionné, ou se contentent de rappeler «du déjà pensé», selon les termes de Garielle Le Tallec. Par conséquent, poursuit cette linguiste :

Hésiter entre poser *ende* = *allí* ou *ende* = *de allí* n'est pas pertinent, puisque dans les deux cas *ende* se contente de rappeler du déjà pensé.⁴¹⁵

De même, nous verrons dans le chapitre IV. 2.2. «Remplacement de *y* dans la langue moderne» (page 135) que poser *y* = *ahí* ou *y* = *allí* n'est pas non plus pertinent, car *y* signifie l'espace dans son entier, indivis et sans distinction de distance. En revanche le système déictique représente l'espace divisible par rapport au locuteur, point que nous avons développé dans le chapitre III «Approches du signifié de *y* à travers son signifiant et sa relation avec la personne».

Les deux systèmes s'opposent donc parce que chacun d'eux incorpore une façon différente de concevoir l'espace.

IV. Hypothèses de travail

1. LE SYSTÈME DES DÉICTIQUES ADVERBIAUX PAR RAPPORT À *Y*

Le premier constat que nous allons faire est d'ordre chronologique et numérique. Il se fonde sur le relevé de données de notre corpus. Ce relevé est résumé, en valeurs absolues et en pourcentages, dans les tableaux de synthèse figurant ci-dessous :

⁴¹⁵ Gabrielle Le Tallec, *op. cit.*, p. 95.

1.1. Fréquences d'emploi en valeurs absolues

période	<i>hi/y</i>	<i>aquí</i>	<i>ahí</i>	<i>allí</i>	<i>allá</i>	<i>acá</i>	<i>acullá</i>	Total
XII ^e siècle	30	0	0	0	0	0	0	30
XIII ^e siècle	5921	2467	418	5000	868	177	5	14856
XIV ^e siècle	2238	541	45	1129	307	69	0	4329
XV ^e siècle	53	505	157	1166	118	82	3	2084
Total	8242	3513	620	7295	1293	328	8	21299

Ce corpus comprend des ouvrages allant du XII^e siècle à la fin du XV^e. Les textes du XII^e siècle sont des documents notariés recueillis dans deux ouvrages⁴¹⁶, les *Documentos lingüísticos de España, I, Reino de Castilla*⁴¹⁷ et la *Crestomatía del español medieval*⁴¹⁸.

Pour le XIII^e siècle, les huit ouvrages sont des textes des *Documentos lingüísticos de España, I, Reino de Castilla* et de la *Crestomatía* ; le *Cantar de Mio Cid* ; la *Fazienda de Ultramar* ; el *Libre d'appollonio* ; la *Primera crónica general* ; La *General Estoria* et La *gran Conquista de Ultramar*. Les 418 occurrences de *ahí* ne sont peut être pas significatives pour le XIII^e siècle car pour la seule *Conquista de Ultramar* nous en avons recensé 414.

Pour le XIV^e siècle, les 11 ouvrages sont des textes des *Documentos lingüísticos de España, I, Reino de Castilla* et de la *Crestomatía* ; le *libro de buen Amor* ; le *Conde Lucanor* ; la *Crónica de Alfonso X^o* ; la *Crónica de Don Sancho* ; la *Crónica de Fernando IV* ; la *Crónica de Alfonso XI^o* ; le *Libro de los gatos* ; le manuscrit A de *Calila e Digna* et le *Rimado de Palacio*.

Pour le XV^e siècle, enfin, les sept ouvrages sont des textes des *Documentos lingüísticos de España, I, Reino de Castilla* et de la *Crestomatía* ; la *Embajada a Tamorlan* ; las *Andanças é viajes de Pero Tafur* ; le *Laberinto de fortuna* ; le manuscrit B de *Calila e Digna* et La *Celestina*.

1.2. Fréquence d'emploi en pourcentages

pourcentages	<i>hi / y</i>	<i>aquí</i>	<i>ahí</i>	<i>allí</i>	<i>allá</i>	<i>acá</i>	<i>acullá</i>	Total
XII ^e siècle	100%							
XIII ^e siècle	40%	17%	3%	34%	6%	1%	0%	101%
XIV ^e siècle	52%	12%	1%	26%	7%	2%		100%
XV ^e siècle	3%	24%	8%	56%	6%	4%	0%	101%
Total	39%	16%	3%	34%	6%	2%	0%	100%

⁴¹⁶ Ces deux ouvrages sont constitués de textes allant du XI^e au XV^e siècle. Afin d'avoir une vision de l'évolution numérique, nous les avons classés par siècle.

⁴¹⁷ Ramón Menéndez Pidal, *Documentos lingüísticos de España, I, Reino de Castilla*, 1966, Madrid, CSIC.

⁴¹⁸ Ramón Menéndez Pidal, *Crestomatía del español medieval*, 2^e éd., 1971, Madrid, Gredos, tomo I, p. 123.

Ces pourcentages⁴¹⁹ permettent de suivre l'évolution de chacune des formes à travers les quatre siècles et de voir au fil du temps comment chacune d'elles se situe par rapport aux autres en termes de fréquence.

Ainsi, on voit que *hi* / *y*, au XII^e siècle, est la seule forme documentée, mais au XIII^e siècle elle représente 40% par rapport à l'ensemble des adverbes (*hi*, *ahí*, *allí*, *allá*, *aquí*, *acá* et *acullá*) et, pour finir, elle ne représente que 3% au XV^e siècle. Nous sommes conscients que l'interprétation de ces données doit se faire avec la prudence que la nature des documents étudiés impose. Nous pensons cependant que ces tableaux reflètent un ordre de grandeur représentatif de l'époque médiévale. Certes la composition du corpus a une influence sur les résultats relevés, mais il est difficile de croire qu'une évolution aussi marquée des pourcentages s'explique seulement par le choix des ouvrages et qu'un autre corpus produirait des conclusions diamétralement opposées. En effet, on peut supposer que dans un état de langue antérieur au XII^e siècle, en protorroman, voire avant, la seule forme employée comme référence spatiale était *ībī* / *hi*. Ce qui est corroboré par notre tableau et confirmé par Martín Alonso Pedraz pour qui la première documentation attestée des formes *aquí*, *acá*, *allí* et *allá* date du XII^e siècle. Joan Corominas donne des dates à peine différentes sauf pour *acá* qui, selon lui, remonterait au XI^e siècle (1074), les autres formes *aquí*, *allí* et *allá* apparaîtraient pour la première fois dans le *Cantar de Mio Cid*⁴²⁰. Ce que l'on constate aussi c'est que la disparition de *y* n'est pas vraiment progressive puisqu'au XIV^e siècle la fréquence de cette forme a augmenté sensiblement – de 40% au XIII^e siècle elle passe à 52% au XIV^e – pour chuter spectaculairement au XV^e⁴²¹.

2. LE SIGNIFIÉ DE Y

Dans la mesure où, comme il a été dit plus haut, nous avons pris le parti de l'unicité du signe, il nous faut montrer que le signifié de *y* est toujours le même chaque fois que l'on rencontre une occurrence de ce signifiant, quelque soit son effet discursif. En discours, *y* est en général relié à une expression locative – elle peut être aussi notionnelle ou temporelle – particulière et concrète – elle peut être aussi générale et abstraite. Dans le chapitre II. 1.2. intitulé «Différents emplois de *y*» (pages 63-71), nous avons fait état des capacités discursives suivantes :

- *y* peut avoir comme référent un lieu expressément mentionné,
- ou un lieu notionnel ;
- il peut être associé à la préposition *por* dans une relation causale ;
- il peut faire référence à un lieu non expressément mentionné
- ou à un lieu constitué par un ensemble d'êtres humains
- ou encore à un espace temporel avec ou sans préposition
- et également à un lieu d'extension indéterminée ;
- il y a aussi les cas où plusieurs références sont possibles.

⁴¹⁹ Les sommes horizontales des pourcentages peuvent différer (peu) de 100% pour des raisons d'arrondi.

⁴²⁰ Cette référence manque de précision puisque la date de ce poème n'est pas connue avec exactitude. Dans les ouvrages de notre corpus, la première forme de *allí* date de 1205 et celle de *allá* de 1210.

⁴²¹ Cette interprétation n'est valable que pour ce corpus.

Dans tous les cas *y* fait référence à un lieu, en revanche il ne représente pas ce lieu. Prenons l'exemple suivant :

94) Dixieron al mayordomo de Josep : "Pregamoste sennor que nos oyas : quant vinyemos por la cevera, fallamos el aver en los sacos e non sabemos quien lo **metio** *y*, e avemos miedo ;

La Fazienda de Ultramar, p. 56, 10

Dans cet exemple, le lieu où les frères de Joseph ont trouvé l'argent est explicité par «en los sacos». *Y* ne désigne pas directement ce lieu. Il rappelle une séquence phrastique qui, elle, représente le lieu géographique du monde extérieur.

Par ailleurs, «en los sacos» révèle ici un espace d'une taille relativement réduite, mais dans une autre phrase, le lieu explicite désignera un espace de toute autre dimension, grande ou petite.

95) E todas quantas cosas nuestro sennor Dios fizo, que son muy grandes, todas las uistes uos mismos, e ante uos las fizo por que guardedes todos los sus mandados que uos yo oy mando, e podades entrar en la tierra a que ydes, e **ueuir** *y* mucho tiempo.

General Estoria, p. 720, 3a

Dans cet autre exemple, le lieu explicite est «en la tierra a que ydes», qui désigne un espace de grandes dimensions. *Y*, dans les deux cas, met en relation le verbe, *metio*, et le complément circonstanciel, *en los sacos*, d'une part, et *ueuir* et *en la tierra a que ydes*, d'autre part. La taille réelle de l'espace auquel *y* fait référence importe peu. De même, *y* n'indique pas de distance par rapport au locuteur, au contraire des adverbes déictiques *aquí*, *ahí* et *allí*. Le morphème *-í* n'est autre que le *y*, *hi* dans d'autres graphies, provenant de *ibī* qui a été particularisé par les particules *aqu-*, *a-* et *al-* comme il a été dit précédemment. Dès lors, *y* est l'espace non particularisé et c'est le signifié que nous postulons : l'espace indivis, l'espace dans son entier.

Supposons que dans les phrases précédentes nous supprimions la référence au lieu explicite :

Dixieron al mayordomo de Josep : "Pregamoste sennor que nos oyas : quant vinyemos por la cevera, fallamos el aver [...] e non sabemos quien lo **metio** *y*, e avemos miedo ;

E todas quantas cosas nuestro sennor Dios fizo, que son muy grandes, todas las uistes uos mismos, e ante uos las fizo por que guardedes todos los sus mandados que uos yo oy mando, e podades entrar [...], e **ueuir** *y* mucho tiempo.

Nous ressentons immédiatement le besoin de demander 'où'. L'allocutaire que nous sommes comprend que l'argent a été mis quelque part, car les frères de Joseph l'ont trouvé, ou que Moïse souhaite à son peuple qu'il puisse vivre pendant longtemps quelque part, mais il nous manque, pour que la compréhension des énoncés soit parfaite, l'espace explicite et concret où l'argent a été trouvé et le lieu (maison, ville, pays, région, terre) où Moïse souhaite à son peuple de vivre longtemps.

Y représente donc 'quelque part', autrement dit l'espace général et indéterminé qui inclut tous les lieux désignables par 'quelque part' (inspiration libre de la définition que Maurice Molho donne de *ahí*⁴²²). «En los sacos» et «en la tierra a que ydes» constituent les lieux particuliers de ces deux 'quelque part'. Ces deux mentions sont les références locatives par lesquelles l'espace général se particularise. *Y*, comme nous l'avons dit, met en relation le verbe et le complément circonstanciel, qui devient son référent, c'est donc une fonction syntaxique qui en aucun cas ne doit interférer avec le signifié de *y*. Autrement dit, en aucun cas le signifié de *y* ne peut dépendre de ce à quoi il réfère.

Voici un autre exemple où *y* renvoie à un lieu qui n'est pas mentionné, un lieu implicite :

96) ca çierto sed que por grant aver que sea, onde sacan cada día et **non ponen ý nada**,
que non puede durar mucho,

El conde Lucanor, p. 142

Dans cet exemple, *y* renvoie au lieu où on garde «el aver», la fortune. Le conseil que Patronio donne au conde Lucanor est clair : si on dépense la fortune sans se préoccuper de renflouer les caisses, la situation ne peut pas durer longtemps. La connaissance du monde de l'allocutaire, et les informations présentes dans le co-texte font rattacher *y* au lieu, ici totalement notionnel, car c'est une métaphore, où on fait entrer de l'argent.

Dans l'exemple 97 déjà présenté sous le numéro 66 dans le chapitre II.1.2.7. «*Y* fait référence à un lieu d'extension indéterminée», *hi* n'est pas rattachable à aucun lieu :

97) Bufcaron. le. maestros quele fiziefen metgía
Que fabien dela física toda. la. maestría.
Mas non **hi fallaron**. njnguna. maestría.

Libre d'appollonio, v. 198a-c

Luciana, éprise d'*Apolonio*, languit d'amour et elle s'étirole petit à petit. Son père, le roi, cherche à la guérir. Ici, aucun lieu particulier n'est susceptible d'être identifié. *Hi*, dans ce cas, réfère à l'espace général, à l'espace tout court. C'est bien ce que dit le texte, à savoir, les gentilhommes de la cour ont eu beau chercher partout, nulle part ils ne purent trouver un médecin susceptible de délivrer *Luciana* de sa mélancolie. «Partout» et son négatif «nulle part» seraient le référents de *y*, c'est à dire l'espace indivis.

2.1. La disparition de *y*

Une autre source de malentendus provient du fait que certains linguistes assimilent *y* à *ahí* et *allí* sous prétexte que ces derniers, après une période d'alternance, ont fini par remplacer *y*, ce qui prouverait qu'ils lui seraient équivalents. Le processus de remplacement aurait été progressif et aurait impliqué un affaiblissement déictique, en particulier de *y* et *allí*, et un

⁴²² Maurice Molho, «La deixis española...», *op. cit.*, p. 207-208.

changement sémantique. Nous avons déjà contesté ces deux arguments, nous n'y reviendrons donc plus. Ce qui nous intéresse ici, c'est l'opération de remplacement et le fait de considérer *y*, *ahí* et *allí* comme des formes équivalentes. Que *y* ait été remplacé par des formes appartenant au système déictique moderne (*aquí*, *acá*, *ahí*, *allí* et *allá*), c'est une évidence incontestable, mais nous refusons l'idée que *y* ait été remplacé par *ahí* ou par *allí* seuls. En effet, *y* dit le concept de l'espace indéterminé et infini, sans rapport avec le locuteur, les formes *aquí*, *acá*, *allí* et *allá*, en revanche, désignent des espaces déterminés par rapport au locuteur. Ce sont donc deux représentations de l'espace qui s'opposent et c'est cette façon différente et nouvelle de concevoir l'espace, qui, à notre avis, est à l'origine de la disparition de *y* et subséquemment de la création du système indéclinable moderne. Ce changement s'inscrit d'ailleurs dans une tendance générale de la langue vers la détermination où le MOI pensant occupe le centre du monde et l'apparition de l'article, du système des possessifs, des démonstratifs et des adverbes indéclinables illustre cette tendance. L'espace infini et indéterminé représenté par *y*, un *y* stématique, à un moment donné de l'histoire, ne convient plus aux besoins expressifs du locuteur qui, devenu un être nouveau, regarde le monde par rapport à lui-même.

Ce sont deux représentations de l'espace qui s'opposent, et l'une remplace donc l'autre. Autrement dit, chacune des formes *aquí*, *ahí*, *allí* peut remplacer *y* dans les situations où l'espace auquel *y* réfère est reconnu par l'allocutaire, en vertu du co-texte ou du contexte comme étant associé au locuteur pour *aquí*, dissocié du locuteur en ce qui concerne *allí* et indéterminé pour *ahí*.

2.2. Remplacement de *y* dans la langue moderne

2.2.1. *Y* est remplacé par *aquí*

Voici quelques exemples de la langue ancienne dans une transcription desquels, en espagnol moderne, *y* serait remplacé par *aquí*. Certes, de tels exemples ne sont pas nombreux étant donné les conditions de dialogue requises, peu fréquentes dans des ouvrages de narration historique, chroniques ou poèmes :

98) E tannio sobre mi boca e dixom : "He tannio sobre tuyos labros e redro to delecto e to peccado fue mondo". E oy voz del Sennor dizient : "A quien trametré o quien nos yra?" E diz : "**Hem** y e trametme, Sennor".

La Fazienda de Ultramar, p.162, 23

Dans cet exemple, le locuteur se présente devant Dieu et lui dit «Hem y» ce qui en espagnol moderne donnerait «Heme aquí». *Y* n'est autre qu'une déclaration de l'espace général : je suis quelque part, je suis là d'où je te parle. C'est le co-texte qui nous fait identifier *y* à l'espace du locuteur.

99) Quando el alcalde cuydó quel dava los quinientos maravedís, dixo a **las gentes que y estavan** : -Amigos, ¡quién vio nunca que menguasse sogá para enforcar omne! Çiertamente este omne non es culpado, et Dios non quiere que muera et por esso nos mengua la sogá.;

mas tengámoslo fasta cras, et veremos más en este fecho, ca si culpado es, **y se finca** para complir cras la iusticia.

El conde Lucanor, p. 237

Ici, nous sommes en présence de deux formes *y*. Le contexte va nous indiquer à quelle position spatiale *y* pourrait être associé. En ce qui concerne la première, *y* fait référence à un espace qui pourrait être identifié comme le lieu de la scène, loin du narrateur qui, dans ce texte, reste extérieur aux événements narrés. La seconde, en revanche, fait référence à l'espace où le locuteur qui est «l'alcalde» se trouve au moment de la prise de parole et *y*, dans ce cas, pourrait être remplacé par *aquí*. C'est donc bien le référent qui indique la distance par rapport au narrateur et au locuteur, pas *y*. *Y* ne fait que relier le verbe avec le référent, sans autre indication. C'est le référent qui représente le monde réel, pas *y*.

100) A don Tello plogo mucho de aquesto que Diego Perez Machuca dixo, et dixol don Tello : "Diego Perez Machuca, uos fablaste a mi voluntad et dixiestes commo buen cauallero, et gradescouos mucho **quanto y dixiestes**. Et los que lo assi quisieren fazer commo uos dixiestes, faran su derecho et lo que deuen asy commo buenos caualleros fijos dalgo ;

Primera crónica general, p. 738, 40

Dans ce dernier exemple, enfin, *y* pourrait être remplacé par *aquí* ou *ahora* ou bien ne pas être remplacé. Comme dans les exemples précédents, c'est le co-texte qui apporte les éléments manquants à une compréhension affinée de l'énoncé. Dans le cas présent, *y* peut être interprété comme faisant référence à une notion temporelle : *ahora, en este momento* ou *lo que acabas de decir* (*y*, dans ce cas, ferait référence à la notion temporelle contenue dans la forme verbale 'acabas de decir') ou à une notion spatiale *aquí*, 'là où nous sommes'.

2.2.2. *Y* est remplacé par *ahí*

Pour illustrer le remplacement de *y* par *ahí*, nous avons choisi deux exemples dans le *libro de Calila e Digna* en comparant les passages homologues des manuscrits A (du XIV^e siècle) et B (du XV^e siècle)⁴²³ :

101) -Dizen que un leon estava en un valle çerca del camino, e avia tres vasallos, el lobo, e el abnue, e el cuervo. E **pasaron por y** unos mercadores, e **dexaron y un camello**, e el camello entro al valle fasta que lleo al leon. Dixo el leon : "¿Quien te metio aqui?" Dixo el camello su fazienda.

El Libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 96, 1447

102) -Dizen que un leon estava en un valle, e avia tres vasallos, un lobo, e un cuervo e un lobo çerval. E pasaron **por ay** unos mercaderos, e dexaron un camello cansado, e el camello

⁴²³ Étant donné que le choix d'une forme plutôt qu'une autre est le fait du locuteur, nous présentons des exemples où pour le même fragment, le locuteur du XV^e siècle se démarque de celui du XIV^e siècle. Les formes retenues ont été pour le manuscrit A, le plus ancien, *y*, et pour le manuscrit B, *ahí*.

entro en el valle fasta que llego adonde estava el leon. E dixo el leon : "¿Quien te metyo aqui?" E dixo el camello su fazienda.

El Libro de Calila e Digna, manuscrit B, p. 96, 1713

Ici, les deux formes *y* font référence à *un valle cerca del camino*, c'est-à-dire que *y* met en relation *pasaron* et *un valle cerca del camino*. Il est à noter que la seconde forme *y* n'a pas été remplacée, mais le co-texte nous indique que les marchands laissent le chameau *en el valle* par où ils sont passés. Le choix de *ahí* indique qu'il s'agit d'un lieu que le locuteur, en l'occurrence le narrateur, ne détermine pas comme faisant partie de sa sphère et, en dehors de sa sphère, un lieu indéterminé, quelque part *en el valle*.

Dans l'exemple suivant, un religieux achète pour deux *maravedis*, les seuls qui lui restaient, un couple de pigeons, en triste état, avec l'intention de les libérer. Comme il n'a pas d'argent, il se demande comment il va pouvoir nourrir ces deux oiseaux en attendant qu'ils se fortifient. Mais les pigeons le conduisent hors de la ville vers un arbre dont ils commencent à picoter les racines.

103) e cave con una vara en aquel lugar do ellas picavan, e **falle y** una jarra llena de maravedis ; e descubri-la e **vy lo que y avia**, e enteny que non lo avian (fecho) synon por me gualardonar lo que les fiziera.

El Libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 345, 5781

104) E yo començe a cavar en aquel lugar do ellas pycavan, e falle **ay** una jarra llena de marevedys ; e quando la ove descubierta e ove fallado lo que **en ella** yazia, enteny que lo non fezieran synon por me galardonar lo que les yo fiziera.

El Libro de Calila e Digna, manuscrit B, p. 345, 5784

Ici, les deux occurrences de *y* figurant dans le manuscrit A ont été remplacées dans le manuscrit B, la première par *ay* et la seconde par *en ella*. La première forme *y* met en relation *falle* avec *en aquel lugar do ellas picavan*, la seconde forme relie *avia* avec *una jarra*.

Dans ces exemples, *y*, comme il a été dit à de nombreuses reprises, ne désigne aucun lieu concret, ce sont les mentions *en aquel lugar do ellas picavan* et *una jarra* qui nous précisent les lieux dans lesquels l'opération verbale prend effet. Le même mécanisme peut être constaté dans l'exemple précédent où *y* met en relation *pasaron* avec *un valle cerca del camino*. On peut appliquer le même raisonnement, à savoir que le locuteur, en décrivant la scène, le fait par rapport à lui au moment de l'énonciation. L'emploi du passé et de *aquel* indiquent que les faits sont antérieurs au moment de la prise de parole et que le locuteur ne se trouve plus sur le lieu de la scène. Du coup, *aquí* est exclu. Entre *ahí* et *allí*, le locuteur a choisi de dire *ahí*, lieu non déterminé, quelque part où les pigeons picoraient, d'où *aquí* et *allí* sont exclus.

2.2.3. *Y* est remplacé par *allí*

Pour illustrer le remplacement de *y* par *allí*, nous avons choisi également deux exemples dans *El Libro de Calila e Digna* en comparant les passages homologues des

manuscripts A et B⁴²⁴. Le premier exemple, ci-dessous, présente deux occurrences dont les référents contextuels sont respectivement : *un lugar de caça* et *un arbol grande*.

105) Dizen que en tierra de Duzat, çerca de una çibdat que dezian Muzne, avia un lugar de caça, do caçavan los paxareros ; e **avia y un arbol grande**, de muchas rramas e muy espesas, e **avia y un nido de un cuervo** que dezian Geba.

El Libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 166, 2489

106) Dizen que avia en una tierra çerca de una çibdat un lugar de caçar donde se caçavan los paxaros e las aves ; e avia **ally** un arvol muy grande e espeso con muchos rramos **en lo qual** un cuervo que dezian Geba tenia su nido.

El Libro de Calila e Digna, manuscrit B, p. 166, 2772

La première occurrence a été remplacée par *ally* et la seconde par *en lo qual*. Le premier *y* met en relation *un lugar de caça* avec *avia* et le second *un arbol grande* avec la seconde forme verbale *avia*. Le co-texte nous indique que ce lieu de chasse se trouve loin du narrateur-locuteur. Dans les deux cas *y* relie une mention qui désigne un lieu concret et singulier, *un lugar de caça* et *un arbol grande* avec le verbe. Comme dans les autres exemples, *y* ne désigne pas directement un lieu. *Y* ne dit rien par rapport au locuteur. En revanche *ally* déclare par lui-même un espace dissocié du locuteur.

Un roi récupère le royaume qu'il avait perdu et d'où son frère jaloux et ambitieux l'avait chassé. Une fois remonté sur le trône, il fait venir tous les hommes importants de la ville et leur fait un discours.

107) E levantose un omne bueno rreligioso de los que el rrey **mandara y venir**, e dixole :

El Libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 343, 5741

108) E entonçe levantose un rrico ome que fazie vida de rreligioso de aquellos que el rey mandara **ally** venir e dixo :

El Libro de Calila e Digna, manuscrit B, p. 343, 5743

Ici l'espace concret auquel *y* fait référence n'est pas mentionné mais le co-texte nous fait comprendre que c'est le lieu où ils sont réunis : celui dans lequel se déroule la scène.

Ainsi donc *y* diffère du système déictique parce que ce dernier traduit une représentation de l'espace qui comporte deux notions : l'espace est divisible et il l'est par rapport au locuteur, alors que *y* traduit une représentation de l'espace indivis et partant sans référence égocentrique. La façon de référer est par conséquent différente. L'axe de référence dans le premier cas est le locuteur, alors que dans le second cas il n'y a pas de repère. D'où, le fait, comme le dit Gabrielle Le Tallec, que «les déictiques offrent un repérage immédiat, direct, c'est-à-dire directement lié à la figure du locuteur. *Y* propose un autre type de repérage pour l'expression d'un espace singulier : un repérage d'énoncé, donc indirect, médiat.[...] Le

⁴²⁴ Nous faisons la même réflexion que pour le choix de *y* / *ahí*, sauf que dans les exemples présentés, les formes choisies par le locuteur sont *y* pour le manuscrit ancien et *ally* pour le manuscrit du XV^e siècle.

repérage qui s'ensuit n'est donc pas de nature déictique mais syntaxique, interne à l'énoncé»⁴²⁵.

Entre ces deux systèmes de conception de l'espace la langue a fait un choix et à la fin du Moyen Âge le second s'est imposé, obligeant le premier à disparaître. C'est ce qui se produit à la fin du XV^e siècle, et plus aucun verbe n'apparaît associé à *y*. Les possibilités d'expression à la place de *y* sont diverses et font appel, d'une part, au système des déictiques de lieu, mais aussi à des syntagmes avec une préposition, ou encore l'absence de mention locative comme dans les exemples 98 à 108, présentés précédemment.

Dans un autre ordre d'idées, et pour en finir avec la question du remplacement, il nous paraît important de préciser tout d'abord que ledit remplacement intervient après une longue période d'alternance où les formes *aquí*, *ahí* et *allí*, ainsi que *acá* et *allá*, sont en compétition avec *y*, parfois dans les mêmes co-textes, mais que le fait d'être en compétition ne signifie en aucune façon qu'elles soient équivalentes. C'est ce que dit Marie-France Delport dans *Deux verbes espagnols : Haber et tener, étude lexico-syntaxique. Perspective historique et comparative* :

On résumera en disant qu'on n'attendra jamais ici de la commutation d'autres renseignements que ceux qui permettent de dessiner la singularité de l'élément linguistique considéré. Ce qu'en revanche on juge illégitime d'en inférer, c'est une quelconque équivalence, totale ou partielle, entre des éléments susceptibles de commuter entre eux.⁴²⁶

3. LES CAS DE SURVIVANCE DE Y

Parallèlement à l'évolution du pronom adverbial *y* – d'un emploi assez fréquent aux XIII^e et XIV^e siècles jusqu'à sa disparition à la fin du XV^e siècle – on voit apparaître, en alternance avec les formes verbales (*h*)*a*, *so*, *esto*, *do* et *vo*, les formes (*h*)*ay*, *soy*, *estoy*, *doy* et *voy*. En ce qui concerne le -*y* de *hay*, aucun linguiste ne met en doute qu'il s'agisse du pronom adverbial *y* lui-même, à l'exception de Joel Rini, qui propose une double source. En revanche, en ce qui concerne le *y* des formes de première personne, il n'y a pas d'unanimité. Pour certains il s'agit de ce même pronom adverbial, pour d'autres ce *y* proviendrait du subjonctif, ou encore du pronom personnel *yo*.

Des cinq formes agglutinées, la première attestée dans notre corpus est *ay* dans le *Fuero de Avilés*⁴²⁷ de 1155. Cette forme *ay* prendrait naissance, selon Antonio M^a Badía, «dentro de la fase románica primitiva»⁴²⁸. Elle proviendrait de la forme impersonnelle du verbe *habere*, *habet*, très souvent précédé de *ĩbĩ* «para insistir en la idea local»⁴²⁹.

⁴²⁵ Gabrielle Le Tallec, «Y a-t-il du nouveau ?», *op. cit.*, p. 140.

⁴²⁶ Marie-France Delport, *Deux verbes espagnols : Haber et tener, étude lexico-syntaxique. Perspective historique et comparative*, 2004, Paris, Éditions Hispaniques, p. 49.

⁴²⁷ Ramón Menéndez Pidal, *Crestomatía*, *op. cit.*, p. 64, 29.

⁴²⁸ Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 28.

⁴²⁹ *Ibid.*

3.1. La forme impersonnelle *hay*

Curieusement, on peut constater (voir tableau n° 5, p. 210), pour *(h)a* / *(h)ay* par rapport à la forme *(h)a*, une évolution en termes de fréquence d'emploi similaire à celle de *y* par rapport aux adverbes déictiques. Au XIII^e siècle, le pourcentage de fréquence d'emploi est de 48% pour l'ancienne forme *(h)a* et de 52% pour la forme moderne *(h)ay*. Le XIV^e siècle voit ce pourcentage s'inverser à raison de 55% pour *(h)a* contre 45% de *(h)ay*. Puis au cours du XV^e siècle, la forme agglutinée *(h)ay* s'affirme et se consolide : 20% de *(h)a* face à 80% de *(h)ay*.

Il convient cependant de noter que ces 20% sont concentrés dans deux ouvrages : *La Historia del Gran Tamorlan* et le manuscrit B du *Libro de Calila e Digna*. Dans les autres ouvrages, *Documentos lingüísticos*, *Crestomatía del español medieval*, *Andanzas e viajes de Pero Tafur*, *Laberinto de Fortuna* et *La Celestina*, seule la forme *(h)ay* apparaît.

3.2. La première personne du singulier : *soy*, *estoy*, *doy* et *voy*

En ce qui concerne les formes de première personne *soy*, *estoy*, *doy* et *voy*, les dates de première documentation dans notre corpus sont les suivantes :

soy : 1215. Dans l'un des documents notariaux réunis par Ramón Menéndez Pidal dans ses *Documentos lingüísticos*⁴³⁰.

estoy : dans *la Primera crónica general*⁴³¹, XIII^e siècle.

doy : 1208. Dans l'un des documents notariaux de *Documentos lingüísticos*⁴³².

voy : dans *La Celestina*⁴³³, fin du XV^e siècle.

D'où il résulte que la première forme attestée est *ay*, suivie, moins d'un siècle plus tard, par *doy* et *soy*, puis par *estoy* et enfin, bien plus tard, par *voy*.

⁴³⁰ «fimiliter con entradaf τ con exida f τ con toda f fuaf pertenentia f, jn precio XIII morauedis bonof alfonfis τ de pefo, quale f uof ad me diestef τ ego recebi, τ **fo y** bien pagada de ellos», *Documentos lingüísticos de España, I, reino de Castilla*, 1966, Madrid CSIC, p. 367, 9.

⁴³¹ «Agora, loado sea a Dios, soy sennor desta çibdat et a ninguno non deuo sennorio sinon al rey don Alfonso mio sennor natural ; que querria que el sopiesse agora en commo esta Valencia et el estado de mi cuerpo, ca uos digo verdat que en los postremeros dias de mi vida **estoy** commo non he a beuir mas de estos treynta dias.» Alfonso el Sabio, *Primera Crónica general*, op. cit., p. 634, 33.

⁴³² «Ego donOro, filia del alcayath, **doj** la heradat dEfteras toda τ con cafas, e con uineaf, τ con las cafas de Medina, a Dios τalconuent de Salua terra, τ al magif tro RojDiaz por falut de mia anima τ de meos parentes;» texte compilé par Ramón Menéndez Pidal, *Documentos lingüísticos*, op. cit., p. 337, 4.

⁴³³ «Estudia, mientras **voy**, para le dezir tu pena tan bien como ella te dara el remedio.» *Tragicomedia de Calixto y Melibea. Libro también llamado La Celestina*, publ. par M. Criado de Val, G. D. Trotter, 1970, Madrid, 2^e éd., CSIC, p. 36, 1.

SECONDE PARTIE

Y, MORPHÈME ASTÉMATIQUE

I. HAY

1. INTRODUCTION HISTORIQUE

L'évolution de ce verbe de l'époque médiévale à nos jours a attiré l'attention de nombre d'auteurs. En effet *aver*, après avoir été largement employé avec des sens divers, est devenu au fil du temps l'un des auxiliaires de la conjugaison espagnole et n'a gardé de ses anciens sens pleins que celui de l'obligation, déclarée au moyen de *haber de* + infinitif ou *hay que* + infinitif, un sens temporel exprimé par des locutions figées et réservées à l'usage littéraire comme *años ha*, et celui de l'existence dans l'espace à travers *hay*.

En revanche, à l'époque médiévale, *aver*, en fonction du co-texte ou du contexte, pouvait exprimer l'existence, l'appartenance (ou la possession), un sens temporel, l'obligation et l'auxiliarité dans des expressions du futur, de l'obligation et de l'aspect. Puisque c'est de la combinaison de *aver* avec les autres mots du co-texte que naissent ces différents sens, cela présuppose qu'il faut distinguer le signifié de *aver* et ne pas le confondre avec celui des mots qui lui sont associés.

Nous allons analyser maintenant les capacités référentielles de *aver*, puis dans quelles circonstances *y* est associé à *aver*. Nous nous pencherons ensuite sur le signifiant de *(h)ay* et pour finir nous exposerons les thèses sur l'agglutination de cette forme.

1.1. Les capacités référentielles de *aver*

Antonio M^a Badía Margarit voit dans la combinaison *ībī* + *habere* le moyen d'exprimer l'existence, qui originellement s'exprimait avec ESSE. La particule locative IBI réfère au lieu, siège de l'être qui se voit exister. Jesús Moreno Bernal partage ce point de vue, bien qu'il y voie une relation de subordination à la possession, car «la ubicación supone un cierto grado de posesión por parte del lugar»⁴³⁴. Comme pour Andrés Bello et Axel Hernández : si *aver* a la capacité de déclarer l'existence, c'est parce qu'il conserve son sens originel de possession, le lien entre celle-ci et l'existence étant la localisation spatiale. : «El puente para pasar del ámbito semántico-sintáctico de la posesión al de la existencia fue el hecho de que ambas construcciones participan de un valor locativo común»⁴³⁵.

Pour Ralph Penny⁴³⁶, en revanche, le sens de *aver*, en tant que verbe plein, est '*poseer*', tout comme pour Bernard Darbord et Bernard Pottier, qui lui associent *tener* : «Tous deux signifiaient une 'possession', c'est-à-dire l'assignation d'un objet à une personne»⁴³⁷.

⁴³⁴ Jesús Moreno Bernal, «El uso impersonal de 'haber' en un texto del siglo XIII», *Boletín de la Real Academia Española*, 1978, Madrid, Real Academia Española, t. 58, cuaderno 214, p. 283.

⁴³⁵ Axel Hernández, «Posesión y existencia. La competencia de *haber* y *tener* y *haber* existencial», *Sintaxis histórica de la lengua española*, Concepción Company Company, 2006, México, Universidad nacional autónoma de México, Fondo de cultura económica, p. 1133.

⁴³⁶ Ralph Penny, *op. cit.*, p. 183.

⁴³⁷ Bernard Darbord, Bernard Pottier, *op.cit.*, p. 170.

Pour Jack Schmidely *aver* est uniquement un subordonnant qui établit une relation entre deux entités en déclarant que l'une est dépendante de l'autre :

no creemos que ese significado esencial sea la noción de "existencia-posesión", sino que consideramos que el antiguo *aver* – igual que el *avoir* francés – es puro subordinante verbal, es decir que expresa únicamente una relación de dependencia entre dos entidades, que establece una jerarquía entre ellas y nada más.⁴³⁸

Il est surprenant, que cet auteur n'accorde à *aver* qu'une fonction subordonnante avec pour conséquence que le sens d'existence devient la simple résultante de la mise en relation de tous les éléments dans un énoncé donné. C'est attribuer à la sémantique ce qui, en propre, appartient à la syntaxe.

À la différence des auteurs précédents (sauf Jack Schmidely) qui défendent pour *aver* un sens premier ou prédominant, celui de la possession, pour José de Azevedo dans «Les verbes *haber* – *tener* et l'emploi de l'anaphorique *y* dans le *Libro de los gatos*»⁴³⁹, chacun de ces deux verbes a été exploité avec plusieurs sens sans que l'auteur dégage, pour autant, un sens particulier et principal dont les autres dériveraient. Il se contente de dresser la liste des valeurs de *haber* et *tener* observées dans l'ouvrage en question et bien qu'à travers l'exposition qu'il en fait on puisse déduire qu'il accorde aux divers sens une importance différente, il semble se fonder sur la fréquence d'emploi plutôt que sur une hiérarchie sémantique quelconque.

En nette opposition avec les positions précédentes on doit citer Marie-France Delport pour qui *haber*⁴⁴⁰ déclare l'existence :

haber déclare qu'existe un rapport entre deux éléments, un rapport tel que le second est considéré comme relatif au premier, dépendant du premier ; un rapport, plus précisément, qui pose l'existence du second élément relativement au premier.⁴⁴¹

Nous souscrivons entièrement à cette hypothèse. Ainsi, suivant Marie-France Delport, nous postulons que le signifié d'*aver* – et le seul qui permette tous les emplois de *aver* en discours – est de déclarer l'existence qu'il s'agisse d'un être ou d'un procès.

1. 2. Déclaration d'existence au moyen de *SER*

En latin, *esse* déclare l'existence d'une entité et *ser*, son dérivé espagnol, est passé dans la langue médiévale avec ce sens. Ce verbe a subi aussi une évolution dans ses emplois depuis l'époque médiévale. Si en espagnol ancien *ser* pouvait exprimer l'identité, l'existence pure d'un être, l'état, l'existence par rapport à l'espace, l'appartenance ou encore une pseudo-auxiliarité dans des expressions de l'aspect en alternance avec *aver*, en espagnol moderne *ser* n'est plus convoqué que pour dire l'identité ou l'existence absolue d'un être ou l'appartenance (dans des cas spécifiques que l'on examinera plus bas) ou dans la construction de la voix déverbe.

⁴³⁸ Jack Schmidely, «La -y de hay», *op. cit.*, p. 200.

⁴³⁹ José de Azevedo, *op. cit.*, p. 245-270.

⁴⁴⁰ Marie-France Delport se réfère ici au moderne *haber*, mais ses propos peuvent être étendus à *aver*.

⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 105.

C'est donc dans certains emplois qu'au fil du temps les locuteurs ont estimé nécessaire d'abandonner *ser* parce qu'il ne répondait plus à leurs besoins expressifs. Cet abandon s'est fait au profit de *estar* pour dire l'état, de *haber*, sous la forme (*h*)*ay*, pour dire l'existence d'un être dans l'espace et de *haber* et *estar*, chacun selon sa spécificité, dans les périphrases aspectuelles ou attributives. Quelle que soit l'évolution des emplois de *ser*, son signifié, lui, est toujours le même, à savoir la déclaration d'existence d'un être. Cette position n'est pas acceptée unanimement, bien au contraire ; il y a des linguistes pour qui *ser*, dans tous ses emplois, exprime l'existence d'un être, d'autres pour qui cette idée ne se vérifie que dans les emplois rattachés à la valeur primitive du verbe. Dans les autres emplois, *ser* est décrit comme une simple copule dépourvue de sens, un verbe vide par opposition à un verbe plein. Enfin, il y a d'autres linguistes, comme Jack Schmidely, pour qui *ser* est toujours un verbe copule et qui apporte «une vision unitaire de *ser* et de ses utilisations, mais plutôt que de la déceler dans une perspective existentielle de ce verbe, c'est la valeur copulative qui nous semble être le lien toujours présent dans et sous les différents emplois»⁴⁴².

Dans le premier groupe, on peut trouver Andrés Bello – qui réfute l'opinion de John Stuart Mill, lequel *no admite que el verbo ser, cuando hace de cópula signifique, de necesidad, la existencia en abstracto*⁴⁴³ – Maurice Molho et Marie-France Delpont. C'est au second groupe qu'il faut rattacher Samuel Gili Gaya, qui affirme *No siempre son copulativos los verbos de que ahora tratamos. A veces ser recobra su significado primitivo de existir, efectuarse, ocurrir, suceder ...*⁴⁴⁴. Ceci n'est pas très différent de ce que dit la *Nueva Gramática* :

El verbo *ser* no se usa ya en la lengua común con el sentido de 'existir', como en *Aquí fue Troya*; [...] Sin embargo, se registran ocasionalmente estos usos en el lenguaje filosófico y a veces en el literario: *Primero fueron los ríos, los ríos arteriales* (Neruda, Canto);⁴⁴⁵

Jean Bouzet ne dit pas autre chose : «Bien que rarement employé seul, le verbe *ser* n'est pas un mot vide de sens»⁴⁴⁶.

1. 3. *SER* ou *HABER* ?

L'existence que déclare *haber*, comme il a été dit plus haut, n'est pas de nature essentielle, dans le sens où elle ne dit pas le fait d'être dans l'absolu. Cette capacité échoit au verbe *ser*. *Haber* dit l'existence d'un être par rapport à un autre être et y dans la combinaison avec *aver/haber*, dans son emploi unipersonnel, dit l'espace, siège de cette existence. Le choix de l'un ou l'autre verbe, dans chaque situation d'expérience, se fera en fonction de la volonté expressive du locuteur, comme par exemple :

109) de Gasconna, de Catalonna, d'Aragon, et aun de França, et de otras muchas partes dallen mar, de tierra de cristianos et de moros, de muchos logares que muchas vezes y acaesçen. ¿Pues commo non puede ser muy buena et muy preciada çipdat tan acabada et

⁴⁴² Jack Schmidely, «La valeur existentielle de *ser*», *Cahiers du CRLAR*, 1986, Rouen, VI, p. 76.

⁴⁴³ Andrés Bello, *op. cit.*, p. 58, note II.

⁴⁴⁴ Samuel Gili Gaya, *Curso superior de sintaxis española*, 1980, Barcelona, Biblograf, 13^e édition, p. 58, § 43. 1^{ère} éd. 1961.

⁴⁴⁵ Real Academia Española, *Nueva gramática*, *op. cit.*, II, p. 2815 § 37.8^a.

⁴⁴⁶ Jean Bouzet, *Grammaire espagnole*, 1986, Paris, Belin, p. 245, § 562.

tan conplida et **o tantos abondamientos de bienes a, commo en esta son?** El su azeite solo suele todo el mundo abondar por mar et por tierra, et esto sin todos los otros abondamientos et las otras riquezas **que y a,**

Primera crónica general, 769, 23

110) Pero el dicho dela maldicion de Noe, que era el padre, que es como priuilegio de enemizdad, por siempre finco e finca entre nos e los de Cam, e aun que esta enamizdad que es ya fecha como natural entre nos e ellos. Mas entre nos los cristianos e los gentiles, **que son aun y delos de Sem, e si algunos y a** otrossi en ellos delos de Japhet, dezimos que deuie seer amizdad e aun que se faze como natural segund los dichos de Noe,

General estoria, 53, 42b

L'exemple 109 est illustratif des trois possibilités expressives pour la déclaration de l'existence d'un être : avec *aver*, *ser*, et *aver y*. L'existence de *tantos abondamientos de bienes* est rapportée au pronom *o* qui, lui même, réfère à *muy preciada çipdat*. Dans l'occurrence où *y* est impliqué, c'est à travers cet adverbe que l'existence de *todos los otros abondamientos et las otras riquezas* est rapportée contextuellement à la *muy preciada çipdat*. *Son*, verbe existentiel, dit que *tantos abondamientos de bienes* ont une existence en soi.

On observe le même mécanisme en ce qui concerne les occurrences de l'exemple 110. Le verbe *ser* pose l'existence sans restrictions ni variations de quelque nature que ce soit. Ici, il s'agit des *gentiles* descendants de *Sem*, en revanche *aver* dit l'existence de *algunos* rapportée, de nouveau compte tenu de l'emploi unipersonnel, à la personne grammaticale. Dans les deux phrases *y* réfère au groupe de personnes désigné par *gentiles*.

1. 4. *SER* ou *ESTAR* ?

A *estar*, du latin *stare*, 'se tenir debout, immobile, ferme', revient l'expression de l'existence circonstancielle, c'est-à-dire l'existence d'un être saisie dans son accident. D'où, en espagnol moderne, les différences de sens bien connues entre *ser* + un adjectif et *estar* + ce même adjectif, comme par exemple *ser alto* et *estar alto* ou *ser joven* et *estar joven*. D'où également que l'on emploie *ser* et non pas *estar* dans les phrases telles que *la fiesta es en tal lugar*, puisque ce que l'on dit ici c'est l'existence d'un événement, par opposition à, par exemple, *el libro está en la mesa*, où on ne déclare pas l'existence d'un événement mais d'un objet dans l'espace qu'il occupe.

Le verbe *ser* des exemples suivants 111 et 113 (*aquí es* et *era muy mal enfermo*) serait à remplacer aujourd'hui par le verbe *estar* : *está aquí* et *está enfermo* :

111) E ella fuese con el a un pozo que sabia muy claro, e dixole : "En este lugar se metio, e **aquí es** ; mas he miedo del, synon me pones so tu sobaco."

El Libro de Calila e Digna, manuscrit B, 77, 1385

Ser, ici, pose l'existence d'un être qui se trouve circonscrit dans l'espace. Un lièvre voulant se débarrasser d'un lion invente l'existence d'un autre lion tenu pour plus fort que le

premier. Le lièvre espère ainsi que voyant son reflet dans l'eau claire du puits, le lion dont il veut se débarrasser croira que son rival s'est vraiment caché dans ce lieu et qu'il sautera dedans pour le combattre. *Es* dit ainsi l'existence de ce lion imaginaire par rapport à *aquí*, adverbe qui, lui, réfère à *pozo*.

L'auteur du manuscrit A, pour ce passage, a préféré focaliser le lieu dans son existence :

112) E la liebre fuese a un pozo en que avia muy clara agua, e era muy fondo que podría bien cobrir al leon. E dixole: "**Este es el lugar** que vos dixe, mas tomadme so vuestro sobaco, e mostrarvoslo he"

El Libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 77, 1149

Ici, *es* établit une correspondance entre *este* et *el lugar* où les deux éléments réfèrent sémantiquement à une notion locative. Dans cette correspondance, *es* pose l'équivalence de *el lugar* avec *este* d'où il se dégage un effet de sens d'identité entre les deux éléments.

113) Estonces don Guillem Gomez, conde de Gallizia, que uiniera pora deffender la uilla, **era muy mal enfermo**, et quando oyo que el muro **era crebantado**, fizose armar de sus armas, et leuarse en su lecho a aquel logar do crebantaran el muro, porque alli era el mayor periglo, a morir y ante que non uer ell astragamiento del logar. Onde cuenta don Lucas de Tuy sobresto, que ell yaziendo alli quel guerrearon yl combatieron el muro tres dias mucho ademas, et que murieron y muchos moros sin cuenta. Pero al cabo mataron y a el, et **fue presa** la cibdad.

La Primera crónica general, 70, 18

Les trois occurrences montrent des effets de sens différents. La première exprime l'état de santé précaire de don Guillem Gomez au moyen de la construction verbe + syntagme adjectival composé d'un élément adverbial *muy*, qui intensifie l'adverbe *mal*, lequel qualifie et précise l'adjectif *enfermo*. *Ser* dans cet exemple déclare l'existence de don Guillem vue sous l'angle de sa maladie. Dans la construction de la deuxième et de la troisième occurrences sont impliqués une forme verbale et un adjectif participial. Dans les deux cas, *ser* dit l'existence d'un procès, *crebantar* pour le premier, *prender* pour le second. Les effets de sens qui se dégagent de l'un et de l'autre cas sont néanmoins différents. Dans le premier, *el muro era crebantado* évoque un événement (*crebantar*) saisi dans l'au-delà de son effectuation (il faut comprendre, en effet «había sido quebrantado» ou encore, un résultat, «estaba quebrantado»). Dans le second, *fue presa la cibdad* indique que l'opération de *prender* est menée à son terme.

Il n'empêche que des énoncés tels que *es aquí* ou *es enfermo* sont tout à fait possibles en espagnol actuel. Dans ces deux cas le locuteur dit autre chose que la localisation ou l'état résultatif d'un changement. *Ser* déclare, en effet, l'existence de l'entité dont on parle. Soit par exemple le dialogue suivant : *¿Los Sres. Pérez, es aquí? Sí, pero no están*. Autrement dit, le locuteur demande si le lieu qu'il cherche, en l'occurrence, la résidence de M. et Mme. Pérez, est bien celui dans lequel est produit l'énoncé. *Ser* déclare donc l'existence du lieu de résidence. De même, *es enfermo* indique que l'être dont on parle est malade intrinsèquement, d'où l'on comprend qu'il s'agit de *un enfermo crónico* par opposition à *está enfermo* qui indique un changement d'état. *Estar enfermo* indique que l'être dont on parle n'était pas malade dans un temps antérieur. En revanche dans *ser enfermo* il n'y a pas de temps antérieur où l'être dont on parle ne fût pas malade.

Au Moyen Âge le locuteur, pour exprimer l'existence dans une construction locative, employait aussi *estar*. Ainsi par exemple :

- 114) Graças, varones de Sant Estevan que sodes coñoscedores,
por aquesta ondra que vós diestes a esto que nos cuntió ;
mucho vos lo gradece, **alla do está**, mio Cid el Canpeador,
assí lo fago yo que **aquí está**.

El Cantar de Mio Cid, v. 2851-2854.

- 115) É junto con ella **está una yglesia** que llaman Santa Prêçidis,

Andanças é viajes de Pero Tafur, p. 33, 22.

- 116) é nos metieron luego en una capilla baxa sotierra, á donde Nuestro Señor nasció ; é luego allí çerca **está el pesebre**, é á la salida de aquella cueva el lugar donde fué çircumçidado;

Andanças é viajes de Pero Tafur, p. 49, 14.

- 117) "Esta tu cueva es çerca de la carrera, e temome que te acontezca alguna ocasyon. Mas yo se un lugar apartado e muy viçioso donde ay muchas peçes e agua e arvoles, e **ay esta un galapago**, mucho my amygo.

El Libro de Calila e Digna, manuscrit B, 175, 2925

ce dernier exemple ayqnt pour équivalent, dans l'autre manuscrit :

- 118) "Esta tu cueva es çerca de la carrera por do pasan los omnes, e temome que te fara mal. E yo se un lugar apartado e muy viçioso do ha peçes e agua, e **ay un galapago** mi amigo.

El Libro de Calila e Digna, manuscrit A, 175, 2651

Le propre de *estar*, comme également de *ser* dans les constructions locatives, est d'établir une relation entre une entité, support de prédication, et l'espace que ladite entité occupe. Le locuteur médiéval disposait ainsi de trois possibilités pour exprimer l'existence dans la construction locative : l'une qui ne disait que le fait d'exister d'un être, au moyen de *ser*, l'autre qui exprimait l'existence d'un être dans sa dimension circonstancielle par rapport à un avant et un après avec le concours de *estar*. C'est en cela que *estar* diffère de *ser* dans les constructions locatives du Moyen Âge.

Enfin la troisième qui disait l'existence d'un être par rapport à un autre être, à travers *haber*. Dans ce type de constructions où ces trois verbes sont impliqués, la dimension locative résulte d'autres éléments du contexte. Par ailleurs, les deux premiers verbes requièrent une entité explicite ou implicite, support de prédication, et un espace explicite ou implicite occupé par l'entité en question. Alors que *aver / haber* déclare l'existence d'un être associée au lieu que celui-ci occupe.

Dans les exemples 119 et 120 :

119) e algunos dizen que, por despecho quel fizieron los daquela tierra, que passo aquend mar en Espanna e poblo otra uilla que dizen Carthagenas, e solien le llamar antiguamiente Carthagenas Espartera, por que toda la tierra **o es ell esparto**, que llaman agora Montaragon, obedecie a ella. E dalli era rey un omne muy grand e muy fuerte que llamauan Caco, e auie otrossi en so poder las tierras que llamauan Celtiberia e Carpentanna

La Primera crónica general, 10, 35

120) Depues que Rocas esto ouo fecho, començo de uenir a parte de occident fasta que lleo a Espanna, e andudola toda enderredor assi cuemo las montannas e los mares la cercan ; e desde fue alli **o agora es Toledo**, uio que aquel logar era mas en medio dEspanna que otro ninguno, e auie y muy grand montanna,

La Primera crónica general, 11, 31

Es déclare l'existence d'un être, *ell esparto* dans le premier et *Toledo* dans le second, par rapport à *toda la tierra* et à *alli* respectivement, c'est-à-dire deux références spatiales, d'où il se dégage un effet de sens de situation spatiale. *Ell esparto* et *Toledo* constituent des entités support de prédication et *toda la tierra* et *alli*, sont les espaces dans lesquels ces entités prennent place.

De même dans les exemples 114 – *allá do está, mio Cid el Canpeador, así lo fago yo que aquí está* –, 115 – *É junto con ella está una yglesia* –, 116 – *alli çerca está el pesebre* – et 117 – *et ay esta un galapago* –, il apparaît que *mio Cid el Canpeador*, *yo*, *una yglesia*, *el pesebre* et *un galapago* constituent les entités support de prédication et *allá*, *aquí*, *junto con ella*, *alli çerca* et *ay* (ancien *ahí*) les espaces dans lesquels ces entités prennent place.

En espagnol moderne ces mêmes phrases se diraient soit avec *haber*, soit avec *estar* : *porque toda la tierra donde hay esparto* (119), *allí donde ahora está Toledo* (120), *allá donde está ... que aquí estoy* (114), *... hay una iglesia* (115), *allí cerca está el pesebre* (116) et *ahí hay un galápago* (117). Ce que l'on constate, c'est l'abandon de *ser* au profit de *haber* ou de *estar* pour ce type de construction⁴⁴⁷.

Parmi les autres effets de sens du verbe *ser*, l'identité et l'appartenance continuent de se dire au moyen du même verbe en espagnol moderne. Les deux exemples médiévaux des deux manuscrits du *Libro de Calila e Digna* se construisent selon le même mécanisme vis-à-vis du MOI locuteur : un support de prédication + le verbe *ser* + un attribut :

121) Yo soy fulano, fijo de tal rrey, e yo era heredero del rreyno

Libro de Calila e Digna, manuscrit B, 338, 5667

122) Yo so fulano, fijo del rrey de Marmia, e yo era heredero del rreyno ;

Libro de Calila e Digna, manuscrit A, 338, 5656

⁴⁴⁷ Nous avons déjà dit le rôle dévolu à *ser* en espagnol moderne. À savoir, celui de déclarer l'existence d'un être, y compris dans les phrases où est impliqué un lieu, telles que *la fiesta es en mi casa*.

123) ca la rrazon que aborreçe al que la oye, e non se atreve a ella el que la dize, maguer que sea fiel e muy leal, sy ante non es bien çierto del seso de aquel a quien da el consejo ; e quando tal fuere, sufre lo que le dizen e entiende el bien que ende ay, enpero la pro que ay es, suya es ; ca el otro no ha ende cosa salvo mostrar la verdat e la lealdat maguer que le torne a el en daño.

Libro de Calila e Digna, manuscrit B, 78, 1408

124) -Rrazon es que se ha de dezir aparte.- Dixo -Todo dicho que se rreçela del, el que lo oye, e atrevese a el el dezidor, es grant locura synon es seguro de su seso de aquel a quien lo dize ; ca si fuere sesudo sofrirlo ha e honrrarlo ha por ello, ca la pro suya es, e el dezidor non ha y pro ninguna, e a las vezes viene dello daño.

Libro de Calila e Digna, manuscrit B, 78, 1168

Dans *yo so fulano* et *la pro suya es* nous avons les syntagmes nominaux *yo* et *la pro* qui constituent chacun le sujet de *so* et *es*, respectivement, et qui imposent l'accord du verbe en nombre et en personne et de l'attribut en genre et en nombre. Pour les grammaires traditionnelles, *ser* est un verbe copule qui n'a pas de sens plein et qui sert seulement à relier le sujet à l'attribut. Les verbes copulatifs sont considérés en général comme sémantiquement vides, l'attribut apportant la charge lexicale principale pour combler l'insuffisance sémantique du verbe. Certes, du point de vue syntaxique *ser* établit un rapport entre le sujet et l'attribut, mais il n'est pas moins vrai que *ser* dans tous les cas, comme on l'a vu, pose l'existence, d'où le caractère essentiel et permanent qu'il confère à la phrase. C'est donc grâce à la combinaison de la syntaxe et du signifié des éléments constitutifs de la phrase que le message peut être clairement interprété par les interlocuteurs. L'attribut, de son côté, apporte des informations qui particularisent et déterminent l'être dont on déclare l'existence. Il peut être un syntagme nominal, un adjectif, un pronom, un adverbe, ou encore une proposition substantive ou relative.

Ainsi *fulano* étant la substitution d'un nom propre et s'appliquant à *yo* (MOI locuteur) par l'intermédiaire de *so* qui pose l'existence de *yo* comme coïncidente avec *fulano*, il se dégage de *yo so fulano* un effet d'identité. De même *suya* étant un pronom possessif de personne 3 et s'appliquant au support de prédication *la pro*, par l'intermédiaire de *es* qui pose l'existence de *la pro* par rapport à *suya*, il se dégage de *la pro suya es* un effet d'appartenance.

Par ailleurs, en espagnol moderne, l'auxiliarité avec *ser* déclare seulement la voix passive, alors qu'au Moyen Âge *ser* était également employé dans des constructions attributives qui pouvaient entrer en alternance avec des constructions aspectuelles avec *haber*.

1. 5. **ESTAR** ou **HABER** ?

Nous avons évoqué trois manières de distinguer un être, selon la façon de déclarer son existence : déliée de toute contrainte spatio-temporelle, celle-ci s'exprime au moyen de *ser*, circonstancielle, elle s'exprime au moyen de *estar*, spatio-temporelle, elle requiert l'emploi de *haber* sous sa forme unipersonnelle. *Estar* par sa capacité à dire l'existence circonstancielle, donc spatio-temporelle est apte à dire aussi une existence de construction locative. Actuellement, *haber* ne s'oppose à *estar* que sur le terrain de la construction locative et comme

auxiliaire. La première forme est, en effet, plus restrictive que la seconde, dont les capacités discursives, on l'a vu plus haut, permettent un plus grand nombre d'emplois.

Voici un tableau qui résume les différents emplois des verbes *ser*, *estar*, *haber*, *tener* et *hacer* à l'époque médiévale et à l'époque moderne. Il ne prétend pas rendre compte de façon exhaustive des différents sens de ces verbes, il vise à montrer, en partant du sens existentiel exprimé par *(h)a(y)* à l'époque médiévale, les emplois qui se recouvrent plus ou moins, du point de vue expressif et leur évolution, selon une nouvelle répartition des rôles, jusqu'à devenir en espagnol moderne ce qu'ils sont.

Rapports entre *ser*, *estar*, *haber*, *tener*, *hacer*

	<i>(h)a</i>	<i>(h)a y y (h)a</i>	<i>(h)ay</i>	<i>es</i>	<i>está</i>	<i>tiene</i>	<i>hace</i>
FORMES VERBALES	(mod. <i>ha</i>)		(mod. <i>hay</i>)				
EMPLOIS							
auxiliarité aspect	X ^O						
auxiliarité voix déverse				X ^O			
appartenance/possession	X	X		X ^O		X ^O	
temporel	X(O)						O
constructions attributives	X			X	X ^O	X ^O	
existence absolue				X ^O			
existence circonstancielle					X ^O		
existence en relation avec un espace (réel ou notionnel)	X	X	X ^O				

Légende : effets de sens - à l'époque médiévale **X**
- à l'époque moderne **O**

2. Y ASSOCIE À AVER ET À D'AUTRES VERBES À L'ÉPOQUE MÉDIÉVALE

Les textes de l'époque médiévale nous montrent que le pronom *y* était associé également à des verbes autres que *aver*, lesquels pouvaient être conjugués à toutes les personnes et à tous les temps. L'analyse de *y* à travers la fréquence des occurrences en diachronie révèle que la disparition de ce pronom a été progressive (dans le sens où on constate une diminution de ses emplois) et globale (dans le sens où cette diminution s'est effectuée par rapport à tous les verbes auxquels *y* était associé) jusqu'à la fin du Moyen Âge. Dans les 7 ouvrages de notre corpus⁴⁴⁸ qui appartiennent au XV^e siècle (le plus éloquent en ce qui concerne le processus de disparition de *y*) nous n'avons trouvé que 53 occurrences de la forme étudiée dont 46 dans un seul d'entre eux, *La embajada a Tamorlán*.

XVe siècle	
<i>Documentos lingüísticos</i>	3
<i>Crestomatía</i>	0
<i>Embajada a Tamorlan</i>	46
<i>Andanzas é viajes de Pere Tafur</i>	2
<i>Laberinto de fortuna</i>	0
<i>El Libro de Calila é Digna (man. B)</i>	2
<i>Tragicomedia de Calisto e Melibea</i>	0
Total	53

Dans ces 53 cas, *y* est associé une seule fois au verbe *aver* et une autre fois à *aver* en tant qu'auxiliaire :

125) e estando en la çiuðat de turis, tomó le vn antojo, e mandó derrocar, e desfaser quantas casas e mesquitas e grandes edifiçios **que y auia** ;

La Embajada a Tamorlan, p. 114, 26

126) llegaron los dichos enbaxadore enl puerto de Santa maria Este dia fizieron leuar alguna vitualla que ally tenian ala carraca en que auian de yr, de más de otra **que y auian fecho leuar de Seuilla**

La Embajada a Tamorlan, p. 5, 21

Dans les autres occurrences, *y* est adjoint à d'autres verbes aussi bien à ceux dits de mouvement *ir* et *llegar* (les seuls verbes dynamiques qui apparaissent dans ces exemples) qu'à ceux dits statiques tels que *ser*, *estar*, *fallar*, *morar* etc.

En revanche, pour la même période, on recense 434 occurrences de *(h)a* / *(h)ay*, ce qui tendrait à prouver que le processus de diversification des rôles était déjà bien enclenché.

Pour les XIII^e et XIV^e siècles, le nombre d'occurrences où *aver* et d'autres verbes sont impliqués dans une construction avec *y* est bien plus élevé. En général, cf. *supra* II, 1.1. : *ir*, *venir*, *avenir*, *aducir*, *(l)levar*, *(a)(l)legar*, *entrar*, *salir*, *escapar*, *alcançar*, *aportar*, *enviar*, *tornar*, *acorrer*, *traer*, *subir*, *acercarse*, *pasar*, *correr*, etc. et, parmi les verbes statiques : *ser*,

⁴⁴⁸ Il faut remarquer que dans l'édition de 1499 de *La Celestina* n'apparaît qu'une occurrence *y*, un hapax.

estar, tener, fallar, fazer, morar, fincar, folgar, ferir, morir, matar, ayuntar, comer, parescer, etc.

Les textes qui composent notre corpus appartiennent, à l'exception de la *Crestomatía* et des *Documentos Lingüísticos*, au genre littéraire (poésie ou prose). Ce sont donc essentiellement des documents narratifs, où il y a peu de place pour le dialogue ; il s'ensuit que les textes sont écrits, dans leur plus grande partie, à la troisième personne du singulier ou du pluriel. On dispose néanmoins d'assez de textes pour trouver des exemples où *y* est associé à d'autres formes verbales que celles de rang trois. La *Crestomatía* et les *Documentos Lingüísticos* sont, quant à eux, deux recueils qui rassemblent principalement des actes notariés, dans lesquels la première personne du singulier apparaît fréquemment.

2. 1. La *teoría de los modos* de Gilles Luquet

Les exemples présentés en annexe⁴⁴⁹ sont classifiés suivant la théorie des modes proposée par Gilles Luquet. Cette théorie transcende l'opposition traditionnelle «indicatif» / «subjunctif» et s'appuie sur des distinctions inscrites dans la structure signifiante du verbe espagnol. En effet, il y a des paradigmes dans lesquels le verbe distingue l'une de l'autre les personnes 1 et 3 et des paradigmes dans lesquels ces mêmes personnes 1 et 3 ne sont pas différenciées.

Le premier groupe inclut trois des paradigmes de conjugaison que la tradition grammaticale rattache à «l'indicatif» :

- le présent (*canto / canta*);
- le prétérit (*canté / cantó*, c'est-à-dire le *pretérito perfecto simple* ou *pretérito indefinido* des grammairiens espagnols) ;
- le futur (*cantaré / cantará*).

Le second groupe inclut :

- ce que la tradition appelle l'imparfait de «l'indicatif» (*cantaba*) ;
- ce qu'elle appelle le conditionnel (*cantaría*, paradigme que la RAE a considéré tantôt comme un temps du mode subjunctif, tantôt comme un mode à part, tantôt comme un temps du mode indicatif) ;
- et enfin ce qu'on appelle les temps du «subjunctif» (*cante, cantare, cantara, cantase*).

Il sera question dans ce qui suit pour employer la terminologie de Gilles Luquet de mode *actualisant* et de mode *inactualisant* :

Cuando la persona interviene en la definición de una forma verbal, el significado de esta forma –o sea, el conjunto constituido por una entidad personal y el acontecimiento en el que participa– se representa necesariamente en un universo formal –un universo modal– de tipo actualizador o, al contrario, en un universo de tipo inactualizador. El significado de una forma verbal [...] se actualiza cuando la operación y la entidad personal que lo constituyen

⁴⁴⁹ pages 215 à 223.

se representan directamente a partir del presente de actualidad. A la inversa, el significado de una forma verbal se inactualiza cuando la operación y la entidad personal que lo constituyen no se representan directamente a partir del presente de actualidad.⁴⁵⁰

3. HAY, SIGNE NOUVEAU

Les exemples présentés dans les annexes⁴⁵¹ montrent que *y* pouvait être associé à toutes les personnes du singulier et du pluriel. Ces exemples confirment que, comme il a été dit précédemment, la position occupée par *y* est tantôt préverbale, tantôt postverbale, avec une légère prédominance de cette dernière, et, enfin, que *y* dans les deux positions mentionnées, peut apparaître aussi bien dans l'environnement immédiat du verbe que séparé de celui-ci par un signe interpolateur, ce qui pour certains linguistes est une preuve qu'il avait le statut de particule indépendante.

Ces constatations soulèvent plusieurs questions. Pourquoi *y* s'est-il agglutiné et pourquoi s'est-il agglutiné au seul verbe *aver* ? Pourquoi seulement à la 3^{ème} personne du singulier et pourquoi seulement au présent actualisant, la forme *(h)a*, créant ainsi un signe nouveau *(h)ay* ? Pourquoi ne trouve-t-on pas **hoboy* ou **auiay* ou encore **avray* ?

L'évolution de *(h)a* vers le seul et unique signe nouveau, *(h)ay*, a en effet quelque chose de surprenant. D'autant plus qu'en catalan et en français anciens et modernes on trouve le pronom *y* non lié associé à d'autres verbes, à tous les temps et à toutes les personnes. Ces questions n'ont pas manqué de susciter l'intérêt des linguistes, mais les réponses que ces derniers ont apportées ne concordent pas toujours.

Les textes de notre corpus montrent que le locuteur médiéval, pour déclarer l'existence d'un être, pouvait employer la forme verbale *(h)a* seule, avec ou sans le pronom *y* associé, ou la forme *(h)ay* agglutinée. Dans le cas où les deux particules *(h)a* et *y* étaient associées mais non soudées, *y* pouvait occuper une position préverbale ou postverbale, immédiatement à côté du verbe, mais nous n'avons pas trouvé d'exemple où *y* soit séparé de *(h)a* par un élément interpolateur. Ces possibilités expressives ont alterné pendant plusieurs siècles jusqu'à ce que *y* disparaisse en tant que signe, pour ne se conserver qu'en tant que morphème de présent du verbe unipersonnel *haber* et des premières personnes du singulier des verbes *ser*, *estar*, *ir* et *dar*.

3.1. État de la question

Axel Hernández dans «*Posesión y existencia. La competencia de haber y tener y haber existencial*», déjà mentionné, ne se prononce pas clairement quant aux questions posées plus

⁴⁵⁰ Gilles Luquet, *La teoría de los modos en la descripción del verbo español*, 2004, Madrid, Arco Libros, p. 47-48.

⁴⁵¹ Il s'agit des annexes présentés sur CD.

haut. Il affirme néanmoins au sujet de «la cohesión gráfica entre el adverbio locativo y el verbo haber», que ce fait, «está relacionado con el poco contenido fonológico formal del presente de indicativo *ha* /a/, y con el hecho de ser el presente el tiempo no marcado»⁴⁵².

À la question de savoir pourquoi il n'y a pas eu de forme **habíay*, Joel Rini apporte une réponse basée sur l'évolution phonétique et, par ailleurs, propose une théorie selon laquelle *hay* pourrait provenir de la forme du présent inactualisant *(h)aya*.

Cet auteur suggère que *avía y* a pu subir une dissimilation du type suivant : *avía y* > **avíay* [aβíai] > *avía (y)* [aβía(i)] > *había*

Une autre explication possible en ce qui concerne l'absence de **habíay* en espagnol moderne pourrait être, selon le même auteur, que *that adverbial y may have become agglutinated to a tonic vowel only, thus a y > hay, but not avía y > *havíay, since the final vowel of imperfect avía was atonic*. Admettant provisoirement cette hypothèse, il se demande pourquoi, lorsque la désinence prédominante de l'imparfait en espagnol ancien, particulièrement au XIII^e siècle, était *-ié* (avec *-é* accentué), il n'y a pas eu non plus d'agglutination puisque *avié y*, constate-t-il, n'est jamais devenu **aviéy*. Cette observation l'amène à se demander si *in fact a y suffered agglutination to hay*. Selon lui, toutes les occurrences du synthétique *(h)ay* ne proviennent pas de l'analytique *a y* parce que

on the one hand, the number of occurrences of analytic *a y* actually found in ADMYTE is too low. On the other hand, the number of occurrences of Verb + *y* is clearly inflated when one includes all examples of *ay* with *a y*. This means that some, but certainly not all, examples of synthetic *ay* probably continue earlier analytic *a y*,⁴⁵³

Joel Rini s'interroge également sur l'ordre d'apparition des éléments, – *y* après le verbe et pas l'inverse – alors qu'en français et en catalan *y* et *hi* respectivement ont toujours été préverbaux, que l'ordre *y + a* était relativement fréquent en espagnol ancien et que les pronoms clitiques, dont la position était également instable, ont fini par occuper exclusivement la place avant la forme verbale quand celle-ci était une forme conjuguée.

Par ailleurs, selon ses relevés, le nombre d'occurrences *a y / ay* était notablement supérieur à celui concernant les autres formes conjuguées de *aver*, ce qui lui fait penser que *hay* devait avoir une autre provenance que *ay* qui expliquerait ce fort déséquilibre.

Cette autre provenance serait la forme existentielle *(h)aya*, laquelle remplissait les mêmes fonctions que *hay*, mais dans le mode inactualisant.

L'explication serait que la forme *aya* comporte morphologiquement la forme *ay* ce qui aurait suffi pour que les locuteurs du Moyen Âge confondent la palatale de la forme verbale *aya* avec le pronom *y* des constructions *y a* et *a y*. Puis, les locuteurs auraient abandonné le pronom *y* des constructions *aya y / y aya* puisque la forme verbale elle-même contenait ce *y*.

⁴⁵² Axel Hernández, *op. cit.*, p. 1143.

⁴⁵³ Joel Rini, «The –y of Spanish hay Reexamined», *Proceedings of the First Hispanic Linguistic Colloquium*, 1998 Columbus, OH : Ohio State University, Javier Gutierrez-Rexach, José del Valle, (eds.), p. 120.

Si l'on pense que le subjonctif *(h)aya* est bien une source de *hay*, il découle alors que les structures telles que *y aya* et *aya y* pourraient avoir provoqué l'apparition de *y ay* et *ay y*. En revanche, selon l'explication traditionnelle – selon laquelle le synthétique *hay* est une continuation de l'analytique *a y* – des syntagmes tels que *y ay* et *ay y* devraient présupposer l'existence des redondants **y a y* et **a y y*, lesquels n'ont jamais été attestés nulle part et n'ont sans doute jamais existé. D'où l'assertion suivante de la part de Joel Rini :

It therefore makes more sense to conclude that *y ay* and *ay y* are indeed back formations, employed in the indicative, of subjunctive *y aya* and *aya y*.⁴⁵⁴

Il nous semble néanmoins difficile d'admettre les thèses exposées par cet auteur. Joel Rini, en effet, fait état, d'une part, de deux sources pour la forme *ay/hay*, l'une provenant de *a y* l'autre de *aya*, ce qui impliquerait qu'il y ait deux signes *ay/hay*, ce qui nous paraît contestable en soi. D'autre part, l'argument présenté pour justifier deux sources, à savoir le fort déséquilibre entre le nombre d'occurrences *a y / ay* et celui concernant les autres formes conjuguées de *aver* nous semble douteux. En effet, il est difficile de comprendre pourquoi les occurrences *a y / ay*, quel que soit leur nombre, ne peuvent pas provenir d'une seule et même origine.

La thèse proposée par Paul M. Lloyd est basée sur la tonicité de *y* mise en rapport avec la théorie développée par Maurice Molho, selon laquelle *y* ne signifie plus, par rappel anaphorique, un lieu singulier, mais l'espace en général, contenant tous les lieux particuliers pensables. (Molho, 1969).

Selon Paul M. Lloyd «la *y*, al parecer, estaba acentuada, y, por lo tanto, era, más o menos equivalente a *allí* o *ahí*»⁴⁵⁵. Lorsque *-y* s'agglutine à *(h)a* pour former *(h)ay*, il deviendrait atone et,

En esta construcción, *y* ya no es anafórico, y no se refiere a ningún lugar específico, como ocurre cuando va acentuado. Usado átonamente, *y* se refiere más bien a la idea general de espacio en un sentido mucho más vago.⁴⁵⁶

Plusieurs remarques s'imposent. On constate qu'une fois de plus on fait appel à la tonicité ou l'atonicité de *y* pour tenter d'expliquer le comportement de ce pronom. S'il est indéniable que le *y* agglutiné de *(h)ay* est atone, rien ne nous permet d'en déduire, en revanche, que le *y* stématique fût tonique⁴⁵⁷. Par ailleurs, selon la thèse que nous défendons dans ce travail, *y*, dont le signifié est l'espace dans sa plus grande généralité, ne comporte pas d'indication de distance par rapport au locuteur, et ne saurait donc équivaloir à *allí* ou *ahí*⁴⁵⁸. C'est le co-texte ou le contexte, en effet, qui font comprendre à un linguiste d'aujourd'hui, selon la nouvelle représentation de l'espace, quel déictique conviendrait le mieux pour remplacer un *y* médiéval (*aquí*, *ahí*, *allí*, une expression pronominale ou rien du tout).

Enfin, nous ne sommes pas non plus convaincus du bien fondé de la différence référentielle «lugar específico» ou «idea general de espacio [...] mucho más vago» correspondant, la première, à un *y* tonique et la seconde au *-y* de *(h)ay* de la citation. Nous y

⁴⁵⁴ Joel Rini, *op. cit.*, p. 124.

⁴⁵⁵ Paul M. Lloyd, *op. cit.*, p. 568.

⁴⁵⁶ *Ibid.*

⁴⁵⁷ Voir chapitre 3 «Tonicité», p. 32.

⁴⁵⁸ Nous avons déjà abordé ce point au chapitre IV, 2.2. «Remplacement de *y* dans la langue moderne», p. 135.

reviendrons un peu plus bas lorsque nous aborderons l'hypothèse de la subduction proposée par Maurice Molho.

Le principal apport de Maurice Molho à la solution des questions posées en début du chapitre est sa réflexion sur le fait qu'en espagnol ancien et moderne l'enclise de -y avec *aver/haber* a été possible uniquement au présent. Il a été suivi, en cela, par pratiquement tous les linguistes, comme Paul M. Lloyd, déjà mentionné. En effet, en 1969, dans ses «Remarques sur le système des mots démonstratifs en espagnol et en français», où il s'interroge sur la concevabilité de l'espace que véhiculent les déictiques en espagnol, Maurice Molho postule que «la représentation espagnole de l'espace se construit en fonction d'un référentiel discriminant qui n'est autre que le lieu spatial où la personne du moi pensant se voit exister»⁴⁵⁹. C'est donc le locuteur qui s'érige en pivot référentiel et détermine l'espace en fonction de son moi. D'où il s'ensuit que le seul temps où «le moi se voit être présent (et dont il ne saurait s'évader sous peine de n'exister pas)»⁴⁶⁰, est le présent appelé «présent spatial» par Maurice Molho :

Le présent spatial s'identifiant au présent temporel (l'existence actuelle du moi pensant ne se laisse point concevoir par celui-ci en dehors du lieu où il se tient), tout ce qui s'exclut du présent temporel se voit du même coup rejeté hors du présent spatial, dans le plan où sont les choses, qui tenues dans l'inactualité, ne coexistent pas avec le moi actuel.⁴⁶¹

C'est ce que dit également Jack Schmidely dans «La -y de *hay*» où reprenant une idée déjà exprimée dans «Les temps de l'indicatif espagnol», il souligne la valeur d'atemporalité et le pouvoir généralisateur du présent à la différence des autres temps :

El presente, fundamento del sistema verbal, se concibe por referencia a la situación en el tiempo del hablante; y vale para cualquier hablante de cualquier época. De ahí nace su capacidad de expresar no sólo lo contemporáneo de cada locutor sino también lo ampliable a la totalidad imaginable de los hablantes; es lo que observamos en la expresión de las afirmaciones gnómicas, de las verdades que son "de todos los tiempos" y, por eso mismo, de ninguna época determinada.⁴⁶²

Nous souscrivons pleinement à ces définitions du présent actualisant et si on les rapproche maintenant du signifié du verbe *haber* d'une part et du signifié de *y* d'autre part, tels qu'ils ont été proposés dans le présent travail, il est aisé de comprendre que *y* ne pouvait s'adjoindre qu'à la seule forme du présent de *aver*, c'est-à-dire (*h*)*a*. En effet, si *y* signifie le concept d'espace et *haber* signifie l'existence, (*h*)*ay* dit l'existence d'un être quelque part (ce quelque part étant une particularisation de l'espace, comme on verra plus bas) et il n'y a d'existence effective que dans le présent du locuteur, le présent spatial. *Hubo* dit une existence qui n'est plus, *habrá*, une existence qui n'est pas encore, *había*, une existence inactualisée, *habría*, une existence dont l'actualisation est différée, *haya*, *hubiere*, *hubiera*, *hubiese*, une existence conçue sans aucun lien avec l'actualité.

Les autres questions, à savoir pourquoi *y* s'est agglutiné seulement à la personne 3 et seulement au verbe *aver*, alors que ce pronom a été associé à toutes les personnes et à un nombre élevé de verbes pendant trois siècles, ne semblent pas avoir retenu l'attention des

⁴⁵⁹ Maurice Molho, «Remarques sur le système...», *op. cit.*, p. 105.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, p. 105.

⁴⁶¹ *Ibid.*, p. 121.

⁴⁶² Jack Schmidely, «La -y de *hay*», *op. cit.*, p. 200-201.

linguistes. Il nous semble que les réponses sont à mettre en rapport direct avec le changement de la conceptualisation de l'espace, changement qui s'étale sur tout le Moyen Âge. Nous avons déjà dit que *y* n'était pas déictique et, par conséquent, qu'il ne faisait pas partie du système des déictiques de lieu. Le locuteur du Moyen Âge avait deux façons de concevoir l'espace, l'une indivise, signifiée par *y*, (c'est l'espace dans son entier). L'autre selon laquelle l'espace est divisible en deux zones, qui s'excluent l'une l'autre : celle du MOI, signifiée par *aquí* et celle du non-MOI, susceptible d'être déterminée et signifiée par *allí*, ou particularisée bien que non déterminée et signifiée par *ahí*.

4. EXISTENCE ET PERSONNE

Pourquoi *y* s'est-il agglutiné seulement à la personne 3 ? Autrement dit quel besoin avait la langue de se doter d'un signe nouveau, *(h)ay* ? La réponse à ces deux questions met en cause, d'une part, la représentation de la personne et, d'autre part, la déclaration de l'existence.

On sait que le système de la personne repose sur la représentation de trois entités exprimées selon la fonction que chacune d'elles détient dans l'acte de langage. On peut ainsi faire la distinction entre les personnes participant à l'acte de communication et celles n'y participant pas. Les personnes actives dans l'interlocution sont celles de rang 1 et 2, c'est-à-dire *yo* et *tú* et la personne exclue du rapport interlocutif est la personne de rang 3, la non-personne selon la terminologie d'Émile Benveniste⁴⁶³, à cause de sa non-participation dans l'acte de langage.

Cependant, à l'opposé de la notion de la «non personne» on constate que le sujet parlant qui dit *yo* parle de quelqu'un et qu'un sujet parlant qui dit *tú* parle aussi de quelqu'un. *Yo* est à la fois la personne qui parle et celle dont on parle tandis que *tú* est à la fois la personne à qui on parle et celle dont on parle. D'où il suit que les personnes 1 et 2 incluent également la représentation d'une entité linguistique de rang 3, ou, pour le dire d'une autre manière, que la personne 3 contient en elle, virtuellement, la personne 2 et la personne 1. La personne de rang 3 est donc la personne la plus générale qui soit.

Par ailleurs, on sait également qu'en espagnol la désinence verbale comporte la marque de la personne qui, en général, coïncide avec l'être qui occupe le poste de gène, c'est-à-dire l'agent qui exécute l'opération exprimée par le verbe. En général, mais pas toujours, car les énoncés avec un verbe unipersonnel n'entrent pas dans cette généralité. Et c'est pour cette raison, parce qu'aucun être ne peut instancier le poste de gène, que c'est la troisième personne «flexionnelle non pronominalement représentable», selon les termes de Maurice Molho⁴⁶⁴, qui est la plus apte à dire une opération verbale dépourvue de sujet agentif. C'est donc par ses capacités généralisatrices que la personne de rang 3 est à même de dire une opération verbale également générale. De ce fait, seule la forme *(h)a*, correspondant à la troisième personne du verbe *aver*, se révèle capable de se voir adjoindre l'élément *y*.

Il reste cependant à comprendre par quel mécanisme *-y* s'est agglutiné à la forme *(h)a*. De nombreux linguistes ou grammairiens se sont limités à faire le constat de la coalescence,

⁴⁶³ Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, 1, 1966, Paris, Gallimard, p. 230.

⁴⁶⁴ Maurice Molho, «Essai sur la sémiologie...», *op. cit.*, p. 86.

sans plus. La principale explication est celle proposée par Maurice Molho en 1969, connue pour la place qu'elle accorde à la théorie de la subduction, à laquelle se sont référés par la suite plusieurs auteurs comme Paul M. Lloyd, Jack Schmidely, Marie-France Delpont, Amélie Piel etc. Antonio Meilán García propose la grammaticalisation, théorie guère différente dans le fond de celle de Maurice Molho, et qui est partagée par Carlos E. Sánchez Lancis, Elisabeth Douvier et Erica C. García.

5. DÉSÉMANTISATION, GRAMMATICALISATION, SUBDUCTION

Sous ces trois noms on désigne une même théorie qui décrit un processus linguistique par lequel un mot purement lexical se transforme, par perte de son contenu sémantique, en un nouveau signe, un signe renouvelé pour ainsi dire.

On sait que certains mots, pourvus d'un contenu qui n'est jamais quelconque, ont tendance à s'approfondir, c'est-à-dire à descendre au-dessous d'eux mêmes, pour livrer dans l'*en-dessous* – dans l'*avant* – de leur sens plein originel, un sens moins aisément pénétrable et «dont l'impénétrabilité sera proportionnelle à la descente accomplie.» La cause de cette pénétrabilité moindre réside en ceci que la genèse sémantique du vocable s'anticipant de plus en plus dans la pensée, son contenu se voit ramené dans l'en-deçà de son entière définition.⁴⁶⁵

Le processus «repose sur la réinterprétation d'un signe physique» lequel après avoir subi une «radicale transmutation» au moyen de l'opération de la subduction est appelé à «signifier autre chose que ce qu'il lui était naguère demandé de signifier»⁴⁶⁶. Maurice Molho s'appuie sur la théorie que Gustave Guillaume a développée à propos de la formation des auxiliaires.

Pour le cas qui nous occupe, c'est-à-dire le -y de (h)ay, l'analyse de Maurice Molho fait état d'un y initialement anaphorique et indépendant, signifiant un lieu particulier, puis, «à côté de l'ancien *aver y*»⁴⁶⁷, d'une nouvelle forme (h)ay, dont le -y ayant fait l'objet d'une subduction aurait perdu une partie de son sens originel et «emportant désormais un contenu de représentation inédit»⁴⁶⁸, aurait signifié dans l'avant de ce lieu particulier, «l'espace, lieu général contenant de tous les lieux particuliers pensables auxquels il préexiste inévitablement»⁴⁶⁹.

Comme il a été dit plus haut, cette théorie a séduit plus d'un linguiste, en particulier Paul M Lloyd, déjà mentionné, mais aussi Bernard Darbord, Bernard Pottier et Marie-France Delpont :

l'évolution sémantique de -y est manifeste dans les cas des relatives introduites par *do*, *en que* : on constate que *en que ay* est encore rare chez Alphone X le Savant mais déjà

⁴⁶⁵ Maurice Molho, *op. cit.*, p. 70.

⁴⁶⁶ *Ibid.*, p. 58.

⁴⁶⁷ *Ibid.*, p. 70.

⁴⁶⁸ *Ibid.*

⁴⁶⁹ *Ibid.*, p. 72.

fréquent, au début du XIV^e siècle chez son neveu, Don Juan Manuel. Cette forme manifeste nettement la subduction, puisque le lieu précis est signifié par *en que*.

(Bernard Darbord et Bernard Pottier, *La langue espagnole - Éléments de grammaire historique* p. 156)

[...] le déictique *y*, anaphorique d'un lieu particulier et susceptible comme tel d'apparaître dans l'entourage de quelque verbe que ce soit, commence à partir de la fin du XIII^e s., à se souder formellement à *ha* en même temps qu'il perd progressivement ses autres possibilités d'emploi et qu'il cesse de pouvoir référer à un lieu particulier. Il devient alors, c'est l'hypothèse développée par Maurice Molho, le signifiant du lieu d'existence de toutes choses au temps fondamental de l'existence qu'est le présent.⁴⁷⁰

(Marie-France Delport, *Deux verbes espagnols : Haber et tener. Étude lexico-syntaxique. Perspective historique et comparative*)

Marie-France Delport fait remarquer, à juste titre, que «*hay* apporte une représentation distincte de celle qu'apporte *ha*» et elle voit dans le nouveau signe l'illustration de la thèse de Maurice Molho :

Peut-être peut-on faire l'hypothèse que *-y* représente alors la trace physique de l'instanciation du poste sémantique A, aux autres temps assumée par la personne 3^e inscrite dans le verbe et ici co-assumée par cette personne et par l'espace qui lui est consubstantiel dans le présent.⁴⁷¹

De même Amélie Piel, dans sa thèse, affirme que «dans la seconde moitié du XIII^{ème} siècle, *y* subit des modifications»⁴⁷². Ces modifications sont essentiellement celles décrites par Maurice Molho dans «Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol» déjà mentionné. L'adoption des thèses prônées par Maurice Molho conduit Amélie Piel à poser que «*Y* se trouve alors capable de signer un lieu indéfini, qui n'a jamais été présent dans le discours, ni de façon explicite ni de façon implicite»⁴⁷³.

En revanche, Gabrielle Le Tallec dans «*Y a-t-il du nouveau ?*»⁴⁷⁴ conteste la théorie de la subduction proposée par Maurice Molho en arguant qu'elle enfreint le principe de l'unicité du signe.

5.1. Perte du contenu sémantique de *y*

Certains auteurs, sans se déclarer explicitement adeptes de la théorie de la subduction exposée ci-dessus, ont attribué l'agglutination de *y* et (*h*)*a* à une perte de contenu sémantique du premier élément l'entraînant à devenir morphème verbal. Le processus d'évolution peut être différent selon les auteurs.

⁴⁷⁰ Marie-France Delport, *op. cit.*, p. 474.

⁴⁷¹ *Ibid.*, p. 474.

⁴⁷² Amélie Piel, *Les déictiques déclinables et indéclinables...*, *op. cit.*, p. 226.

⁴⁷³ *Ibid.*

⁴⁷⁴ Gabrielle Le Tallec, «*Y a-t-il du nouveau ?*», *op. cit.*

Antonio Meilán García dans «"Y< ībī" en castellano medieval, ¿sintagma o morfema» distingue deux y, l'un indépendant graphiquement bien que dépendant du verbe et un autre

alternando con estos valores [les effets de sens locatif, temporel et notionnel], y se presenta en los textos medievales como un elemento claramente gramaticalizado, sin sintagma alguno al que referirse, y, por tanto, carente de semantismo. Suele tratarse de construcciones impersonales, de las que la muestra más clara es la fusión (incluso gráfica) de y con la forma impersonal del verbo *haber*: *hay*.⁴⁷⁵

Pour atteindre le degré de grammaticalisation qui aurait permis la coalescence des deux éléments, Antonio Meilán García suppose une étape où y n'avait pas de référent locatif du tout, «*pues, [...], no se ve a qué podría referirse y*»⁴⁷⁶, alors que dans d'autres occasions y faisait référence à un lieu concret mentionné.

Esteban Oca suppose un processus progressif «perdiendo y la idea adverbial y quedando como índice de impersonalización»⁴⁷⁷.

Carlos E. Sánchez Lancis dans «Sobre la pérdida del adverbio medieval y en español preclásico» ne dit pas autre chose. Partant de l'analyse d'un corpus constitué de 7 ouvrages littéraires médiévaux il distingue également deux y, l'un indépendant et l'autre impersonnel. Tout au long du Moyen Âge on assiste à une diminution de la fréquence d'emploi du premier et à une augmentation de la fréquence d'emploi du second, qui finit par perdre tout contenu sémantique :

En estos casos resulta prácticamente imposible separar el adverbio de la forma verbal para otorgarle un sentido locativo independiente, por lo que la fusión gráfica refleja la pérdida de independencia funcional y semántica de este elemento.⁴⁷⁸

Elisabeth Douvier, dans son travail sur les sept manuscrits du «*Libro de la montería*», établit trois étapes dans l'évolution de y qu'elle nomme «état de langue initial», correspondant à celui de deux premiers manuscrits, «état de langue intermédiaire», à celui des trois manuscrits suivants et «état de langue final», à celui des deux derniers manuscrits⁴⁷⁹. Au début de cette période y associé à la forme (*h*)a (sans être agglutiné) était en général anaphorique, parfois cataphorique et il représentait le «lieu de présence» des objets ou êtres dont (*h*)a y déclare l'existence. À la fin du XV^e siècle, (*h*)ay «correspond à l'affirmation de l'existence d'êtres ou d'objets»⁴⁸⁰ et y est devenu suffixe verbal dépourvu de tout contenu sémantique.

Selon cet auteur ce processus a été progressif et s'est déroulé de la façon suivante : dans un premier temps le -y de (*h*)ay peut encore être anaphorique mais pas cataphorique. En effet, lorsque la référence locative apparaît dans l'ultériorité textuelle ou qu'aucune mention locative n'apparaît, «nous disons que Y ne représente aucun lieu dans ces constructions»⁴⁸¹. Le rôle de y est alors d'indiquer que «les objets ou les êtres, dont on affirme l'existence, sont en relation

⁴⁷⁵ Antonio Meilán García, *op. cit.*, p. 430.

⁴⁷⁶ *Ibid.*

⁴⁷⁷ Esteban Oca, «Una explicación lógica de los verbos impersonales», *Boletín de la Real Academia Española*, 1914, Madrid, I, p. 463.

⁴⁷⁸ Carlos E. Sánchez Lancis, *op. cit.*, p. 53

⁴⁷⁹ Ces sept manuscrits s'échelonnent du milieu du XIV^e siècle à la fin du XV^e.

⁴⁸⁰ Elisabeth Douvier, *op. cit.*, p. 40.

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 36.

avec l'espace»⁴⁸². D'où il suit qu'à la fin de la première étape, le -y de (h)ay subit la double perte «de son statut de forme autonome d'une part et de sa fonction de pronom anaphorique d'autre part»⁴⁸³.

Toujours dans cette première étape, Elisabeth Douvier constate que l'alternance des formes *ha* / *hay* se maintient. Ainsi c'est (h)a et non (h)ay qui est employé dans les phrases où l'existence d'êtres ou d'objets est niée ou dans des phrases où les êtres ou les objets sont abstraits et partant ne peuvent pas se situer dans l'espace *stricto sensu*, leur lieu de présence correspondant à une époque ou à une activité. Dans les deux cas l'absence de -y révèle l'absence de relation avec l'espace.

L'étape suivante se caractérise par l'emploi de (h)ay dans des phrases où sont impliqués les objets ou êtres abstraits. C'est un pas de plus dans l'approfondissement de la dématérialisation de -y :

HAY : ayant déjà perdu sa fonction de représentant de lieu – ou partie d'espace – qu'occupent les êtres ou les objets dont on affirme l'existence, il cesse ensuite d'indiquer cette attache qu'ils sont susceptibles d'avoir avec l'espace : **Y** n'est plus maintenant qu'un suffixe qui se joint au verbe **HABER** impersonnel chaque fois que ce dernier est au présent de l'indicatif.⁴⁸⁴

Pour finir, après le y initialement anaphorique associé à d'autres verbes ou à *aver*, Elisabeth Douvier constate que dans l'état de langue final y n'est plus associé à aucun verbe : «Y n'est plus qu'un suffixe de ce verbe [*aver*] tandis qu'à d'autres temps et à d'autres modes, on lui préfère, pour remplir la fonction d'anaphorique, les formes **ALLÍ** et **AHÍ**»⁴⁸⁵.

Erica C. García, qui a travaillé sur deux manuscrits de *El Libro de Calila e Digna*⁴⁸⁶ distants de 100 ans dans le temps et sur deux versions du *Libro del caballero Zifar*⁴⁸⁷, postule un affaiblissement déictique du pronom y, ce qui aurait comporté comme conséquence son remplacement par une forme renforcée (*ahí* ou *allí*), avec le changement sémantique subséquent de ces formes, d'une part, et la subordination sémantique et formelle de -y au verbe *haber*, d'autre part.

Dans le travail qu'il consacre aux compléments dérivés de *ĩbĩ* et *inde* en catalan, aragonais et castillan, Antonio M^a Badía Margarit, enfin décrit le comportement de *ĩbĩ* + *HABERE*⁴⁸⁸ dans des textes en espagnol ancien, mais sans en déduire aucune relation de cause à effet dans l'agglutination de (h)ay. Il postule que la construction *ĩbĩ* + *ESSE* est équivalente à celle de *ĩbĩ* + *HABERE*, mais ces deux combinaisons diffèrent entre elles parce que, dans la première, *ĩbĩ* a un sens locatif explicite «con conciencia de locativo»⁴⁸⁹, mais qu'en revanche, dans la seconde, il en est dépourvu. En effet, affirme-t-il, dans ce cas y «ya ha perdido toda idea de lugar»⁴⁹⁰. D'où l'on infère que y, dans une étape antérieure, n'avait pas encore perdu «la

⁴⁸² Elisabeth Douvier, *op. cit.*, p. 40.

⁴⁸³ *Ibid.*

⁴⁸⁴ *Ibid.*

⁴⁸⁵ *Ibid.*, p. 41.

⁴⁸⁶ Erica C. García, *op. cit.*, p. 557-566.

⁴⁸⁷ Erica C. García, «Quantitative aspects...», *op. cit.*, p. 129-149.

⁴⁸⁸ *ĩbĩ* + *HABERE*, selon sa terminologie. En réalité il s'agit des dérivés des deux étymons latins : y + *aver*.

⁴⁸⁹ Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 105, § 53.

⁴⁹⁰ *Ibid.*

idea de lugar». Bien que son analyse concerne essentiellement le catalan Antonio M^a Badía l'applique au castillan :

si se tiene en cuenta que en IBI + HABERE se logra la completa fusión de los dos términos, hasta el punto de que cat. *haver* y *haver-hi* son ya dos verbos diferentes, en los que no hay conciencia de ninguna partícula locativa (como tampoco la hay en cast. *hay*).⁴⁹¹

L'ensemble de ces théories, qu'il s'agisse de la subduction de *(h)a* ou de la perte de contenu sémantique de *y*, repose sur l'idée qu'il y aurait eu soit dématérialisation du verbe *aver*, soit dématérialisation de *y*. Dans le premier cas, cela reviendrait à accepter deux verbes *aver*, l'un «plein» et un autre «vide», selon une terminologie assez répandue. Dans le second cas, cela reviendrait à accepter deux *y*, l'un anaphorique d'un lieu particulier et l'autre non anaphorique qui exprimerait un espace plus général.

Cette conception va à l'encontre du principe de l'unicité du signe sous-jacent à tout notre travail. Or l'unicité du signe implique une relation bi-univoque entre le signifiant et le signifié. Par ailleurs, le «lieu particulier» et le «lieu général» évoqués par ces auteurs ne sont, en réalité, que des effets de sens auxquels *y* fait référence. La méprise vient du fait que l'on confond la référence de *y*, «lieu particulier» ou «lieu général» avec le signifié de *y*. En outre, le fait qu'un élément soit anaphorique ou non relève de la fonction syntaxique et il est difficile, selon nos critères, d'attribuer cette fonction anaphorique au signifié de *y*. D'où, à notre avis, l'impression de confusion qui s'en dégage.

5.2. Jack Schmidely

Dans son article de 1996 «*La -y de hay*» déjà mentionné, dans lequel il combat la thèse de Maurice Molho de 1969, Jack Schmidely conteste fondamentalement deux points : la théorie basée sur la subduction du pronom *y* d'une part, et le signifié de *aver*, d'autre part. En ce qui concerne le premier point parce que :

no creemos en una evolución que partiría de una función anafórica original para llegar a la representación de un lugar “indefinido” o “inédito”, es decir que no nos parece indispensable recurrir a una operación de “subducción” por la cual de un valor concreto y singular y vendría a aligerarse, a generalizarse y a evocar un espacio desligado de toda referencia particular.⁴⁹²

En effet, pour Jack Schmidely *y es palabra de espacio, pero no evoca de por sí mismo ningún lugar particular, sino que es capaz de aplicarse a cualquier zona*. Le second point de divergence porte sur le signifié de *aver*, comme nous l'avons déjà exposé dans le chapitre I. 1.1. Jack Schmidely conteste que le signifié de ce verbe soit, comme le soutient Maurice Molho, de déclarer l'existence d'un être car pour Jack Schmidely la notion d'existence résulte de la combinaison des éléments de l'énoncé, *aver* n'étant qu'un «puro subordinante verbal».

⁴⁹¹ Antonio M^a Badía Margarit, *op. cit.*, p. 104-105, § 53.

⁴⁹² Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 199.

6. (H)A, (H)A Y/Y (H)A, (H)AY

Les textes de notre corpus montrent que le locuteur médiéval, pour déclarer l'existence d'un être au moyen du verbe *aver*, pouvait employer la forme verbale *(h)a* seule, avec ou sans le pronom *y* associé, ou la forme *(h)ay* agglutinée. Dans le cas où les deux particules *(h)a* et *y* étaient associées, mais non liées *y* pouvait occuper une position préverbale ou postverbale, immédiatement à côté du verbe. Ces possibilités expressives ont alterné pendant plusieurs siècles jusqu'à ce que le *y* stématique disparaisse et provoque la coalescence définitive entre *(h)a* et *y*.

Le tableau ci-après montre, par siècle, dans la première colonne le nombre total des formes [*(h)a y* + *(h)ay*], soit la somme des colonnes 2 et 5. Dans la deuxième colonne le nombre total des formes *(h)a* seules et de celles où *y* leur est associé sans *y* être attaché [*(h)a (y)*]. Ce nombre est décomposé dans les troisième [*(h)a*] et quatrième [*(h)a y* / *y (h)a*] colonnes respectivement. Enfin la cinquième colonne montre le nombre total des occurrences de *hay*⁴⁹³.

⁴⁹³ Deux formes de type *ya* au lieu de *ay/hay* ont été comptabilisées dans la colonne des formes agglutinées, (colonne 5). Ces occurrences sont les suivantes : *porque acação que una ave a que dezian garça que ovo sabiduria de aquel lugar e vio que era lugar muy apartado e viçioso e yermo e alongado de carrera, e con todo eso ovo gran sabor de morar ay e de mudar ay su nido. E dixo en su coraçon : 'Quando traxiere mio nido e my muger, escusaremos con lo que ya de non fazer enbargo a las otras en el pescado del mar*, manuscrit B de *El Libro de Calila e Digna*, p. 348, 5821. L'autre : *ca fallamos quelo cuentan las estorias que en la tierra o mucho thamariz a, que las cabras que y andan que mas pacen enel que en otra cosa, ca es aruol cuya foia e grumos aman mucho, e que atales ay dellas que quando las matan que non les fallan baó si non muy pequenna sennal por el, o aun que en tales ya que ninguna; General estoria* 541, 3b.

	(1) (h)a (y)/(h)ay	(2) (h)a (y)	(3) (h)a	(4) (h)a y / y (h)a	(5) (h)ay	(2) / (1) (h)a (y) (%)	(5) / (1) (h)ay (%)
Ouvrages XII^e siècle							
<i>Documentos lingüísticos</i>	0	0	0	0	0 n.a.		n.a.
<i>Crestomatía</i>	1	0	0	0	1 0%		100%
Total 1		0	0	0	1 0	%	100%
Ouvrages XIII^e siècle							
<i>Documentos lingüísticos</i>	18	11	3	8	7 61%		39%
<i>Crestomatía</i>	5	1	1	0	4 20%		80%
<i>El cantar de Mio Cid</i>	20	18	14	4	2 90%		10%
<i>La fazienda de Ultramar</i>	29	29	26	3	0 100%		0%
<i>Libre d'appollonio</i>	0	0	0	0	0 n.a.		n.a.
<i>1^a crónica general</i>	45	29	22	7	16 64%		36%
<i>General estoria</i>	221	102	90	12	119 46%		54%
<i>La gran conquista de Ultramar</i>	172	53	49	4	119 31%		69%
Total 510		243	205	38	266 48	%	52%
Ouvrages XIV^e siècle							
<i>Documentos lingüísticos</i>	4	0	0	0	4 0%		100%
<i>Crestomatía</i>	0	0	0	0	0 n.a.		n.a.
<i>Libro del buen Amor</i>	53	15	15	0	38 28%		72%
<i>El Conde Lucanor</i>	50	37	36	1	13 74%		26%
<i>Crónica de Alfonso X^o</i>	8	6	5	0	2 71%		29%
<i>Crónica de Sancho IV</i>	0	0	0	0	0 n.a.		n.a.
<i>Crónica de Fernando IV</i>	2	2	1	1	0 100%		0%
<i>Crónica de Alfonso XI</i>	0	0	0	0	0 n.a.		n.a.
<i>El libro de los gatos</i>	12	4	1	3	8 33%		67%
<i>Calila et Dinma mans. A</i>	70	36	34	2	34 51%		49%
<i>Rimado de palacio</i>	38	31	31	0	7 82%		18%
Total 237		131	124	7	106 55	%	45%
Ouvrages XV^e siècle							
<i>Documentos lingüísticos</i>	1	0	0	0	1 0%		100%
<i>Crestomatía</i>	1	0	0	0	1 0%		100%
<i>Historia del gran Tamorlán</i>	110	80	80	0	30 73%		27%
<i>Andanza e viajes de P. Tafur</i>	144	0	0	0	144 0%		100%
<i>Laberinto de Fortuna</i>	0	0	0	0	0 0%		100%
<i>Calila et Dinma mans. B</i>	71	8	8	0	63 11%		89%
<i>La Celestina</i>	107	0	0	0	107 0%		100%
Total 434		88	88	0	346 20	%	80%
Total Général	1182	462	417	45	720 39	%	61%

Il y a donc trois jeux d'oppositions : une (type 1) où la forme simple s'oppose à la combinaison non agglutinée, une autre (type 2) où la forme simple s'oppose à la forme agglutinée et une dernière (type 3) où la combinaison non liée s'oppose à la forme agglutinée, comme suit :

type 1	$\begin{array}{ccc} & (h)a & y \\ (h)a & \leftrightarrow & \\ & y & (h)a \end{array}$
type 2	$(h)a \leftrightarrow (h)ay$
type 3	$\begin{array}{ccc} (h)a & y & \\ & \leftrightarrow & (h)ay \\ y & (h)a & \end{array}$

Par siècle, on relève les chiffres suivants, correspondant à chacune des paires oppositives :

	type 1		type 2		type 3	
	$\begin{array}{ccc} & (h)a & y \\ (h)a & \leftrightarrow & \\ & y & (h)a \end{array}$		$(h)a \leftrightarrow (h)ay$		$\begin{array}{ccc} (h)a & y & \\ & \leftrightarrow & (h)ay \\ y & (h)a & \end{array}$	
XII ^e siècle	-----		0	1	0	1
XIII ^e siècle	205	38	205	267	38	267
XIV ^e siècle	124	7	124	106	7	106
XV ^e siècle	88	0	88	346	0	346
Total	417	45	417	720	45	720

Ce tableau fait apparaître que les occurrences de la combinaison non agglutinée $(h)a y / y (h)a$ sont les moins nombreuses au point qu'au XV^e siècle la seule alternance est $(h)a \leftrightarrow (h)ay$ et que la forme dominante est *grosso modo* $(h)ay$.

6. 1. Transitivité de la forme unipersonnelle

Du point de vue de la syntaxe, on constate que le verbe apparaît à la troisième personne du singulier, que l'être dont $(h)a / (h)ay$ déclare l'existence est un COD et occupe une position assez libre comparée à l'espagnol moderne où en général il survient à la suite du verbe. Le choix de la personne de rang trois est celui de tous les verbes dits impersonnels et, par conséquent, dépourvus de sujet lexical. La fonction de COD implique, d'une part, qu'il n'y a pas de concordance entre le verbe et le complément et, d'autre part, que le complément peut être remplacé par un pronom clitique. Ce sont là les principaux arguments de ceux qui défendent la transitivité de *aver*. Néanmoins, d'autres auteurs défendent la position opposée, considèrent *aver* comme un verbe intransitif et attribuent au syntagme nominal la fonction de sujet. Ainsi, si l'élément dont on pose l'existence est pluriel, le locuteur, l'interprétant comme support de

prédication, conjugue le verbe au pluriel. *La Nueva gramática de la lengua española* signale qu'il s'agit d'un phénomène en expansion aussi bien en Espagne qu'en Amérique latine. Cette construction intransitive s'applique à tous les temps bien que la fréquence d'emploi pour chacun des temps soit variable. La Real Academia présente quelques exemples, entre autres, à l'imparfait : *como no habían medios de transporte* (Gabriel García Márquez, *Cuando era feliz e indocumentado*, 1974) et au passé simple : *no hubieron zonas de desastre* (Excelsior, 14/09/2001)⁴⁹⁴. On enregistre également une forme pluriel de *hay*, *hayn*, due à des différences diastratiques et qui est reprouvée socialement. Il faut noter qu'on constate une plus forte proportion de ces emplois dans des textes journalistiques que dans d'autres types de documents. La Real Academia pour réfréner l'expansion de cette tendance préconise instamment l'emploi transitif et impersonnel de *haber*.

Cette différenciation fonctionnelle entre sujet et COD ne semble donc pas aller de soi. C'est ce que suggèrent aussi Jesús Moreno Bernal et Andrés Bello. Ces deux auteurs, en effet, considèrent l'être dont on déclare l'existence, le premier⁴⁹⁵ comme un sujet logique, le second, «contenido en un sujeto vago, indeterminado»⁴⁹⁶, tout en lui reconnaissant le statut d'accusatif. Andrés Bello, par ailleurs, critique les locuteurs chiliens qui transgressent la règle et emploient *haber* comme intransitif.

Il faut citer également Axel Hernández qui, tout en faisant état de la norme, fait le constat de l'évolution de la construction impersonnelle avec *haber* transitif vers la construction personnelle avec *haber* intransitif. Pour lui, cette évolution serait liée à la valeur possessive de *aver*, car dans une phrase comme «*hubo fiestas el sujeto es indeterminado, algo así como 'la gente, el pueblo' tuvo fiestas*»⁴⁹⁷. Les exemples qu'il présente : *han accidentes por ahí por esa carretera* (conversation spontanée), *habemos muchos aquí que somos inocentes* (télévision mexicaine) montrent que les formes verbales de ces nouvelles constructions peuvent être à la 3^{ème} personne du pluriel et encore que le locuteur s'implique personnellement⁴⁹⁸.

Federico Hanssen affirme que l'accusatif régi par l'impersonnel *haber* s'explique par la confusion de deux verbes *haber* et *ser* qui en castillan ancien avaient le même signifié. Ainsi les constructions de type : *fueron guerras en España + España hubo guerras = hubo guerras en España*⁴⁹⁹. Cette transformation eut lieu en latin vulgaire et peut avoir contribué à ce qu'en castillan vulgaire l'impersonnel devienne personnel : *hubieron muchos expectadores*⁵⁰⁰.

Cette évolution, selon la Real Academia Española⁵⁰¹, serait due au rapprochement entre *aver* impersonnel, déclarateur d'existence, et son pendant sémantique *existir* qui se construit, lui, avec un sujet lexical. Ce que Andrés Bello ne manquait pas de condamner en dénonçant l'incongruité d'assimiler ces deux verbes, même si tous les deux sont aptes à déclarer l'existence : «Si el impersonal *haber* significara de suyo *existir*, sería la mayor de todas las anomalías poner las cosas existentes en acusativo»⁵⁰². Il est certain que la différence, en effet,

⁴⁹⁴ Real Academia Española, *op. cit.*, II, p. 3063, § 41.6b.

⁴⁹⁵ Jesús Moreno Bernal, *op. cit.*, p. 284.

⁴⁹⁶ Andrés Bello *op. cit.*, p. 241, § 781.

⁴⁹⁷ Axel Hernández, *op. cit.*, p. 1124.

⁴⁹⁸ *Ibid.*, p. 1152.

⁴⁹⁹ Rufino José Cuervo, N. 97. Cité par Federico Hanssen, *op. cit.*, p. 190.

⁵⁰⁰ Federico Hanssen, *op. cit.*, p. 190.

⁵⁰¹ Real Academia Española, *op. cit.*, p. 3064, § 41.6c.

⁵⁰² Andrés Bello, *op. cit.*, p. 241 § 781.

se manifeste par le caractère impersonnel et transitif du premier, face au caractère personnel et intransitif du second. L'impersonnel *aver* ou *haber* est bi-actanciel et établit une relation entre deux actants, alors que *existir* est mono-actanciel et, selon la terminologie de Jean-Claude Chevalier, le support de prédication occupe les deux postes de gène et de site. L'assimilation avec le verbe *existir*, néanmoins, semble peu acceptable pour une raison de chronologie. En effet, la première documentation attestée du verbe *existir* est datée, selon Joan Corominas, de 1607, en revanche l'emploi intransitif de *aver* apparaît déjà dans la langue ancienne. L'exemple présenté dans la *Nueva Gramática* : *algunos ovieron que [...] quisieron disfamar al rey de Navarra* est tiré de *Generaciones y semblanzas* de Fernán Pérez Guzmán (1377-1460 ?), donc bien avant. Le verbe *ser*, en revanche, est apte à dire l'existence et les deux verbes *ser* et *aver* se recoupent dans certains emplois comme on peut le voir dans le tableau «Rapports entre *ser*, *estar*, *aver*, *tener hacer*» (p. 151). Il est possible, en effet, que le rapprochement sémantique ait joué en faveur d'un rapprochement syntaxique dû à la contamination qui, comme on le sait, est un mécanisme permanent dans l'évolution de la langue.

Une autre position est celle de Jack Schmidely qui voit dans le -y de *hay* le support du verbe avec lequel il s'accorderait:

a falta de otros elementos que cumplan tal función, y viene a ser el soporte del verbo *aver*. Casos en que, precisamente por ser y –pronombre de la no persona, sin número ni género– el soporte del enunciado, el verbo aparece, por concordancia, con las mismas características: no persona, número no marcado.⁵⁰³

Jack Schmidely, plus loin, conclut «y acabó por adherirse al final del verbo *a* como desinencia representativa del soporte que no deja de ser»⁵⁰⁴.

Il est difficile d'accepter cette analyse, car la fonction syntaxique du pronom *y* communément reconnue est celle de complément circonstanciel, et en aucun cas *y* n'est une personne délocutée. Le fait que, d'un côté, le verbe apparaisse conjugué à la 3^{ème} personne du singulier (c'est le propre des verbes unipersonnels) et que d'un autre côté, *y* soit un pronom ne participant pas à l'acte de communication n'autorise pas à le considérer comme «*pronombre* [que] «*y viene a ser el soporte del verbo aver*». Le support de prédication étant l'entité sur laquelle le verbe apporte la prédication, on ne voit pas, en effet, quel apport le verbe prédiquerait sur *y* dans les nombreuses occurrences présentées dans ce travail.

D'autre part, toujours selon Jack Schmidely, la seconde entité de la relation est l'objet dont on déclare l'existence, subordonnée à la première entité dans une relation d'inclusion. Autrement dit :

Y aver (o *aver Y*) + objeto declara que cierta zona incluye al objeto *n* o que el objeto *n* está adscrito a cierta zona

Cette affirmation le conduit à déduire que le sens existentiel attribué au verbe *aver* par certains auteurs est, selon lui, le résultat de la combinaison des éléments réunis, chacun avec sa propre contribution sémantique. On peut se demander s'il ne s'agit pas là d'une confusion entre sens du mot et produit de la combinatoire discursive. Car quand bien même il s'agirait d'un auxiliaire ou, en l'occurrence, d'une mise en relation entre deux entités, il n'en reste pas moins

⁵⁰³ Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 200.

⁵⁰⁴ *Ibid.*, p. 201.

que, pour un linguiste attaché à la théorie de l'unicité du signe, le signifié de la forme verbale employée (qu'elle soit auxiliaire ou non) doit rendre compte des effets de sens engendrés dans tous les emplois.

6. 2. (H)a et (h)ay

Cette alternance reflète une différence de conceptualisation – et donc de représentation – de l'opération à laquelle il est fait référence. Le locuteur médiéval, pour exprimer l'existence d'un être disposait de deux solutions expressives, l'une sans référence à l'espace (h)a, l'autre avec référence à l'espace (h)ay.

On a vu plus haut que le signifié de *aver* est de poser l'existence d'un être par rapport à un autre être. Il peut s'agir d'une construction sujet + verbe + COD. Dans ce cas, la relation qui s'établit est celle de la prédication, déjà vue, à savoir l'existence d'un être A (celui qui occupe le poste de site) par rapport à un autre être B (celui qui occupe le poste de gène). Il peut s'agir également d'une construction impersonnelle (unipersonnelle) verbe + COD. Dans ce cas le verbe remplit la fonction de support et d'apport. Aucun être ne vient instancier le poste de gène. À ces deux emplois, il faut ajouter celui, temporel, où (h)a déclare l'existence d'un laps de temps, par exemple : *muchos dias ha quel non ui contigo* (*General estoria*, 9, 38a).

Mis à part le premier emploi, dans les deux autres aucun élément ne peut instancier le poste de gène. Dans son emploi unipersonnel, (h)a déclare donc l'existence d'une entité hors de tout rapport avec un autre être particularisé. À cet égard, cet emploi est assimilable à celui de *ser* qui dit une existence absolue. Mais à la différence de *ser*, *ha* requiert un complément d'information pour que la compréhension de l'énoncé soit parfaite.

Par ailleurs, comme il a été dit dans le chapitre I. 4. de la seconde partie (h)a porte la marque désinentielle de la personne 3, donc le support de prédication est une personne 3 mais, étant donné qu'en l'occurrence celle-ci n'est pas individualisable, c'est sur tout être de rang 3 quel qu'il soit, autrement dit tout et tout le monde, que (ha) prédique. L'absence de sujet lexical met en évidence l'impossibilité pour (h)a d'établir une relation individualisée. En d'autres termes, c'est chaque être, c'est-à-dire tout et tout le monde, qui peut occuper le poste de gène et donc qui peut être mis en rapport avec l'élément déclaré en COD. Il n'y a donc pas d'être individualisé mais une entité (COD) rapporté au support grammatical, que certains linguistes désignent comme «personne d'univers».

127) *En Sichem a una fuente o Jacob abevro sos ganados e todas sus bestias quant vinie de casa de Laban, so suegro ;*

La Fazienda de Ultramar, p. 136, 30

Amputée de *En Sichem*, la phrase ci-dessus ne saurait être parfaitement comprise et elle susciterait les questions *¿quién?* ou *¿dónde?* C'est donc le rapport à quelqu'un ou la référence à l'espace qui manquerait. La réponse à la première question ferait comprendre l'existence de *fuente* par rapport à l'être identifié par *quien*. D'où on pourrait inférer un effet de sens de

possession ou d'appartenance. La réponse à la seconde question caractérise l'emploi unipersonnel de *(h)a* et son sens exclusivement existentiel.

Le fonctionnement de *aver* dans son emploi personnel a été exposé précédemment, et nous nous intéressons ici principalement à la forme *(h)a* dans son emploi existentiel. C'est donc la forme unipersonnelle qui est convoquée dans cette construction, l'être dont l'existence est posée occupe la fonction de COD et l'espace où loge l'être qui se voit ainsi exister est complément circonstanciel de lieu. L'espace évoqué peut être tantôt explicite : *En Siche* *m a una fuente* (*La Fazienda de Ultramar*, p. 136, 30), tantôt implicite : *Respuso Daniel* : "*La poridat que el rey demanda no a omne que la pueda saber*", (*La Fazienda de Ultramar*, p. 175, 14) ; notionnel : *quantos moros a en paganismo* (*Primera crónica general*, p. 605, 32) ; sans distinction d'extension : *De Gabaon a Jherusalem a quatro migeros e es a parte de meridie* ; (*La Fazienda de Ultramar*, p. 139, 13) ; *.ij. gentes a en to vientre* (*La Fazienda de Ultramar*, p. 47, 12). Il peut aussi être évoqué sous forme d'un syntagme nominal comportant un nom propre (*Siche**m*) ou commun (*paganismo*, *vientre*), voire un nom précédé d'une préposition de lieu : *en*, *entre*, *delante*, *so*, etc. L'espace peut aussi être représenté par un déictique *aquí*, *ahí* ou *allí* avec ses variantes ou par un pronom relatif *en que/do/donde ha*.

L'être qui est appelé à exister au moyen de *(h)a* ou *(h)ay* est signifié par un syntagme nominal ou pronominal. Dans le premier cas, c'est en général un syntagme nominal indéterminé, c'est-à-dire dépourvu de déterminant, tels qu'un article défini, un adjectif, un possessif ou un démonstratif. Mais il peut s'agir aussi d'un syntagme nominal déterminé. Dans notre corpus, par exemple : *E los sabios fazian semejança del rrey e de su privança al monte muy agro en que ha las sabrosas frutas, e es manera de las bestias fieras*; (*El Libro de Calila e Digna*, p. 52, 827). *Calila* essaye de faire comprendre à *Digna* les dangers qu'il encourt à vouloir servir le roi pour bénéficier des privilèges et des faveurs dont seuls jouissent les proches du roi. Dans cet exemple, *Calila* compare le roi à une montagne très haute et escarpée au sommet de laquelle se trouvent les fruits convoités, c'est-à-dire les privilèges et les faveurs dont ils ont parlé. Dans l'autre exemple, *en este consejo ha estas dos cosas* (*El Conde Lucanor*, p. 241), *estas dos cosas* fait référence aux deux choses qui viennent d'être dites.

Dans les autres cas, le substantif peut apparaître seul, au singulier ou au pluriel, *no a omne*, accompagné d'un article indéfini, *a una fuente*, d'un adjectif cardinal, *a quatro migeros*, d'un adjectif indéfini, *Otros mandados ha en esta cort* (*Cantar de mio Cid*, v. 1900), ou bien démonstratif, *En pocas tierras a tales dos varones* (*Cantar de mio Cid*, v. 1920), *quantos moros a en paganismo* (*Primera crónica general*, p. 605, 32). S'il s'agit d'un syntagme pronominal, le pronom peut être indéfini, *si aquí en la corte ha alguno* (*La conquista de Ultramar*, c. LXXIV), *non ha nada en las ymagenes delos ydolos* (*General Estoria*, p. 93, 1b), relatif, *por quanto ha en toda España* (*Cantar de mio Cid*, v. 1021), *por la costombre que ha en su corte* (*La conquista de Ultramar*, c. CCXC), *a los que ha en sue casa* (*Cantar de mio Cid*, v. 1570), *non ha qui tomallos* (*Cantar de mio Cid*, v. 1776), ou personnel clitique, *villa tan bien asentada et tan llanna non la a en el mundo* (*Primera crónica general*, p. 769, 12).

Les possibilités, on le voit, sont nombreuses. En espagnol moderne ce n'est guère différent. Il est regrettable que la plupart des grammaires ne soient pas très explicites sur l'emploi de *hay* et surtout ne disent rien sur cette capacité de *hay* de régir un syntagme nominal dont le nom est déterminé par un article défini ou un adjectif démonstratif. Elles soulignent, au contraire, que *haber* dans son emploi existentiel ne peut régir qu'un COD indéfini :

Para usar este operador [*hay*] de manera adecuada, es importante entender bien el concepto de *indefinido*: no se trata de cosas imprecisas, sino simplemente de *cosas que no han aparecido todavía en el contexto* y que se encuentran, por lo tanto, en su primera mención. Así por ejemplo, **tres personas** es indefinido, a diferencia de *esas/las tres personas*, que es definido: *definido* no es sinónimo de *preciso* o *concreto*. [...] Para hablar de la presencia de algo que ya ha sido mencionado en el contexto previo, y para localizar en el espacio se usa **estar + definido**.⁵⁰⁵

Il faut cependant rendre hommage à la Real Academia Española qui, dans sa *Nueva Gramática*, aborde l'aspect de la détermination dans la construction de phrases avec *haber* impersonnel. Ce qui surprend toutefois, c'est que cette institution considère ce type de constructions – avec un syntagme nominal déterminé en fonction de COD – comme des exceptions⁵⁰⁶.

Pour sa part, dans la *Sintaxis histórica de la lengua española*, Axel Hernández présente des pourcentages diachroniques à partir d'ouvrages du XIII^e au XX^e siècle, selon lesquels 21% de syntagmes nominaux sont déterminés contre 79% qui ne le sont pas⁵⁰⁷.

Voici un autre exemple dont le COD est un syntagme nominal déterminé, relevé dans un document du XX^e siècle :

128) Llega hasta la jaula del ascensor justo a tiempo de ver la lucecita deteniéndose en la tercera planta. Decide subir por la escalera. Aparte de la academia de idiomas, en el entresuelo, los demás pisos están ocupados por viviendas particulares, dos por planta. Excepto en la tercera y última, donde sólo **hay la puerta** que corresponde al piso de Cortés **y la escalera** que sigue hacia la terraza.⁵⁰⁸

Jaume Ribera, *La sangre de mi hermano*

Ici au lieu de *hay la puerta que corresponde ... y la escalera que ...* l'auteur aurait aussi bien pu écrire *está la puerta que corresponde ... y la escalera que ...* ou encore *hay una puerta que corresponde ... y una escalera que ...* mais certainement pas *hay la puerta y la escalera*. À moins que cette porte et cet escalier n'aient déjà été mentionnés auparavant et que les interlocuteurs saisissent clairement de quels objets le locuteur est en train de parler.

Chaque possibilité expressive dit une chose différente. Avec *estar*, l'auteur dirait, selon le signifié que nous accordons à ce verbe, une existence circonstancielle, celle qui dit la situation spatiale de la porte et de l'escalier. La seconde possibilité montrerait que l'interlocuteur ne connaît pas du tout la situation et que la porte et l'escalier n'ont pas du tout été mentionnés auparavant, mais qu'il connaît au moins l'identité de quelqu'un qui s'appelle *Cortés*. La solution retenue pose l'existence de la porte et de l'escalier occupant un espace et le fait que ces deux objets soient particularisés par l'article défini fait comprendre que leur existence est connue de l'interlocuteur.

⁵⁰⁵ Francisco Matte Bon, *Gramática Comunicativa del español*, réimpression 2000, [1^{re} éd. 1992], Madrid, Edelsa, tome II, p. 48.

⁵⁰⁶ Real Academia Española, *op. cit.*, p. 1115, § 15.6c-15.6s.

⁵⁰⁷ Axel Hernández, *op. cit.*, p. 1136.

⁵⁰⁸ Jaume Ribera, *La sangre de mi hermano*, 1988, Barcelona, Timun mas. CREA.

Les formes *está* et *(h)ay* ont donc en commun d'une part, la capacité de poser l'existence d'un être par rapport à l'espace, aussi bien dans le castillan médiéval que moderne et, d'autre part, de poser aussi cette existence dans le temps. Elle ne dure que le temps où le rapport entre l'être et l'espace est effectif. Mais les deux formes diffèrent sur la nature de l'existence que chacune de ces deux formes déclare.

Dans le cas d'une construction avec un syntagme nominal, on a donc un double choix. Le premier par rapport à ce syntagme : il peut être déterminé, et alors l'être dont *(h)a* / *(h)ay* déclare l'existence est forcément connu des interlocuteurs, ou indéterminé et dans ce cas l'être est introduit dans le contexte pour la première fois. Le second choix se pose par rapport au verbe. Ainsi, le locuteur peut choisir soit *aver* / *haber*, pour dire l'existence d'un être et rien de plus, non rattaché à un sujet individualisé, ou *estar*, pour dire l'existence accidentelle (limitée dans le temps) d'un être particularisé. C'est la raison pour laquelle *está una puerta y una escalera* n'est pas envisageable comme solution expressive parmi les hypothèses présentées concernant la citation de *La sangre de mi hermano*⁵⁰⁹. Dans le cas d'une construction avec un syntagme pronominal le choix se pose, d'une part par rapport au pronom (relatif, indéfini..) et, d'autre part, également par rapport au verbe : *está* ou *(h)ay*.

6. 3. *(H)a y / y (h)a*

Le nombre d'occurrences de ces deux combinaisons n'est pas très élevé, seulement 45 cas recensés dans notre corpus contre 720 de formes agglutinées, ce qui représente respectivement 6% et 94% du total des 765 formes.

Si *aver y* est assimilable à n'importe quel autre verbe associé à *y*, les combinaisons *(h)a y / y (h)a*, en raison de leur opposition avec *(h)a* et *(h)ay*, deviennent particulières.

Ainsi, dans ces combinaisons on peut trouver *y* en position préverbale ou postverbale et, en tout cas dans notre corpus, rarement séparé du verbe, alors qu'avec le verbe à d'autres temps ou d'autres personnes, il n'est pas rare de trouver les deux éléments séparés par un élément interpolateur.

Selon le signifié de *aver*, les combinaisons *(h)a y / y (h)a* peuvent revêtir, en discours, les deux effets de sens suivants, celui de la «possession» et celui de l'existence en rapport avec l'espace. Comme par exemple :

129) Otrossi, si buey firiere del cuerno a uaron o a mugier e muriere dello, el buey sea apedreado, e non coma ninguno la carne del, e el sennor del buey non caya en pecho ninguno, ca **non a y** ninguna culpa

General estoria, p. 421, 1b

130) -Rrazon es que se ha de dezir aparte.- Dixo -Todo dicho que se rreçela del, el que lo oye, e atrevese a el el dezidor, es grant locura synon es seguro de su seso de aquel a quien

⁵⁰⁹ On pourrait avoir, en revanche, *están una puerta y una escalera*.

lo dize ; ca si fuere sesudo sofrirlo ha e honrrarlo ha por ello, ca la pro suya es, e el dezidor non **ha** y pro ninguna, e a las vezes viene dello daño

El Libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 78, 1168

On distingue dans le premier de ces deux énoncés une ambiguïté syntaxique puisqu'il est interprété différemment selon que *el sennor del buey* est sujet ou non de *non a y ninguna culpa*. Le second énoncé, en revanche, ne présente aucune amphibologie. Il est clair que *el dezidor* est le sujet de *non ha y pro ninguna*. D'où la différence de sens, dans une construction, selon le caractère unipersonnel ou personnel du verbe.

Il est vrai que ces énoncés ne sont pas très fréquents, mais ils montrent que l'association de *y* avec *aver* ne suffit pas pour voir dans les combinaisons résultatives (*h)a y / y (h)a* la déclaration d'existence d'un être par rapport à l'espace, alors qu'elle *y* parvient dans la combinaison agglutinée (*h)ay*. Autrement dit, (*h)ay* est restreint à son emploi existentiel alors que *aver* est extensif.

Par conséquent, nous n'adhérons pas complètement à la position de Maurice Molho quand il affirme que :

Le propre de AVER est, en effet, de poser l'existence, au sein de l'infinitude spatiale, en un lieu quelconque (et d'une quelconque extension) dont on n'aperçoit que l'intériorité, alors que AVER Y, s'il pose aussi l'existence au sein de l'infinitude spatiale, l'y pose en un lieu, également quelconque et d'une quelconque extension, mais dont on aperçoit l'extériorité.⁵¹⁰

Le propre de *aver*, à nos yeux, est uniquement de poser l'existence par rapport à un autre être. L'effet de sens «existence d'un être dans un lieu» qui s'en dégage vient de la relation établie entre le COD et l'espace explicite ou implicite dans un énoncé donné où *aver* est unipersonnel.

Certains linguistes, comme il a été dit dans le chapitre I. 5.1., voient dans l'alternance syntaxique de *y*, en position pré- ou postverbale, la preuve que *y* était une particule indépendante, ne faisant pas partie du verbe et qu'en devenant suffixe verbal il a perdu à la fois son indépendance syntaxique et son contenu sémantique. Qu'il ait perdu son indépendance syntaxique, c'est indéniable. Peut-on parler de perte du contenu sémantique pour autant ?

Une autre question se pose : pourquoi, si la position préverbale de *y* était dominante, la coalescence s'est-elle effectuée avec *y* en position postverbale, surtout si l'on tient compte du fait que les *y* et *hi* français et catalan se sont maintenus en position préverbale et non liés, associés le cas échéant à d'autres verbes ? Dans notre corpus, le relevé correspondant à l'une ou l'autre combinaison ne laisse pas apparaître de prépondérance de l'une sur l'autre. Ainsi au XIII^e siècle, pour un total de 38 occurrences, 20 correspondent à *y a* et 18 à *a y* et, au XIV^e, siècle pour un total de 7 occurrences, 2 correspondent à *y a* et 5 à *a y*, ce qui représente, au total, 49 % pour la première de ces combinaisons⁵¹¹ et 51% pour la seconde, avec toute la prudence qu'impose l'interprétation des chiffres d'un corpus donné.

⁵¹⁰ Maurice Molho, *op. cit.*, p. 73.

⁵¹¹ Voir tableau des occurrences (*h)a (y) / (h)ay*, p. 164 et (n°5) p. 210.

On a dit plus haut que ces deux combinaisons étaient particulières en raison de leur opposition à *(h)a*, d'une part et à *(h)ay*, d'autre part. En observant le tableau (p. 164)⁵¹² des fréquences d'emploi de ces occurrences en diachronie, on peut voir qu'en réalité c'est *(h)ay* qui, fondamentalement, s'oppose à *(h)a*, puisque les combinaisons *y (h)a/(h)a y* disparaissent au cours du XIV^e siècle pour lequel nous ne trouvons que 6 occurrences.

Par ailleurs, le tableau global des fréquences d'emploi n° 1 (p. 205) montre qu'au XIV^e siècle *y*, dont la fréquence d'emploi diminue de 38% par rapport au siècle précédent, reste encore très employé (2.238 occurrences contre 5.921 au XIII^e siècle)⁵¹³. On peut donc suggérer l'hypothèse qu'il y a une véritable désaffection des combinaisons associées à *y* mais non agglutinées *y (h)a / (h)a y*, les locuteurs préférant *(h)a* ou *(h)ay*, (124 et 106 occurrences respectivement au XIV^e siècle). Enfin, la forme seule *(h)a* apparaît encore 88 fois au cours du XV^e siècle, dans notre corpus (parfois avec un effet de sens ambigu entre l'emploi personnel et impersonnel du verbe) bien que la tendance du siècle précédent, en termes de fréquence d'emploi, s'inverse définitivement en faveur de *hay*.

6. 4. *(H)ay*

La première documentation attestée de cette forme remonte à 1155 ce qui prouve qu'elle était employée depuis les débuts de la langue romane :

131) Et si dos omnes trauaren, maguer quel maiorino ol saion dauant este, non **ai** nada
si uno delos non el da sua uoz...

Crestomatia, Fuero de Avilés, p. 64,29

La simple observation de *(h)ay* montre qu'il peut bien s'agir d'un signe unique composé de la forme verbale *(h)a* et de la particule *-y* avec le statut de formant désinentiel. Le signifiant de ce nouveau signe révèle qu'à la forme verbale qui porte en elle à la fois l'information lexicale et la marque personnelle du support, s'adjoint un *y* qui ferme le mot formant une diphtongue dont le *-y* final est un yod, c'est-à-dire une semi-voyelle. Phonétiquement il s'agit de l'association de deux sons : le *a* qui est la voyelle la plus ouverte, suivi d'un élément semi-vocalique plus fermé qu'un *i*. L'accent retombe sur le *a*, la partie verbale qui déclare l'existence. En revanche *-y* est incontestablement atone.

La combinaison résultative *(h)ay* constitue un signe nouveau dont le signifié pourrait être «déclarer l'existence d'un être dans l'espace». Ainsi *(h)a* dit l'existence d'un être et *-y*, d'une certaine manière, le projette dans l'espace. *(H)ay* se différencie de *(h)a* parce que cette dernière forme peut établir d'autres relations comme on l'a déjà dit.

⁵¹² Ce tableau peut être consulté également dans la section «Tableaux» p. 210. Cette section, p. 204-214, réunit différents tableaux de fréquence d'emploi des formes étudiées.

⁵¹³ Ces chiffres doivent être interprétés avec prudence parce qu'ils sont le résultat d'un corpus particulier et que pour être précis il faudrait prendre en considération d'autres données telles que le nombre et la nature des ouvrages par siècle. Ils n'ont pas d'autre ambition que celle de rassembler quelques résultats partiels et provisoires mais à notre avis ils reflètent un ordre de grandeur représentatif de l'évolution.

Dès lors que la langue abandonne *y* au bénéfice du système déictique tripartite (*aquí, ahí, allí*), le morphème, devenu astématique, se retrouve indissociablement lié à *(h)a*. Selon Axel Hernández dans les textes anciens, on choisissait *(h)a* ou *hay* en fonction de la nature du COD. Si celui-ci était un être concret, important, parfaitement identifié par le locuteur on utilisait *hay*, alors que s'il s'agissait d'une entité abstraite, peu importante pour le locuteur ou qui ne pouvait pas être située dans un espace concret et spécifique, c'était *(h)a* qui était convoqué. Il nous semble cependant que le choix que le locuteur médiéval effectuait entre les deux formes *(h)a* ou *hay* ne se faisait pas en fonction du COD qu'elles régissaient, mais en fonction de ce que chacune de ces formes disait. Ainsi, le locuteur médiéval pouvait choisir de dire uniquement l'existence d'un être au moyen de *(h)a* ou pouvait préférer dire l'existence d'un être dans l'espace et à ce moment-là employer *(h)ay*. Il est possible que, s'agissant d'entités abstraites, la tendance fût de poser leur existence sans plus, tandis que lorsqu'il était question d'êtres concrets, la solution expressive retenue était plus souvent de les situer dans l'espace, mais ce qui, somme toute, guidait le locuteur dans son choix était dicté par ce que disaient l'une et l'autre forme, c'est à dire, *in fine*, par ce en quoi elles s'opposaient.

Maurice Molho – suivi en cela par Paul Lloyd, Elisabeth Douvier et José de Azevedo –, a constaté aussi que dans un premier temps, lorsque *y* était impliqué dans une proposition négative, celle-ci était rarement exprimée au moyen de *(h)ay*, mais au fur et à mesure que l'emploi de *(h)ay* s'imposait au détriment de *(h)a*, il y a eu moins de résistance à employer la forme agglutinée dans la négation. Cela s'explique parce que la négation, selon les termes de Maurice Molho «a pour effet de déclarer l'absence dans l'espace d'un existant, auquel nul lieu extérieurement délimité ne saurait être dès lors assigné»⁵¹⁴; ce qui, à notre avis, corrobore l'idée selon laquelle le locuteur médiéval choisit *(h)a* pour dire uniquement l'existence ou, en l'occurrence, la non existence d'un être et *(h)ay* pour dire l'existence ou la non existence d'un être dans l'espace.

6. 5. Que disent les signifiants ?

Nous sommes en présence de trois signes : *y*, *(h)a* et *(h)ay*. Pour rappel, le premier, provient de *ibī* et est une voyelle palatale. Selon Joan Corominas «esta partícula castellana podía no formar diptongo con una vocal contigua [...] como se ve [...] por este [pasaje] de Juan Ruiz: "está en mesa rrica mucha buena vyanda / un manjar mejor que otro a menudo y anda»⁵¹⁵. Son signifié dit le concept de l'espace dans sa plus grande généralité.

Les deux autres signes, *(h)a* et *(h)ay*, ont été déjà décrits dans les pages qui précèdent et il est superflu d'y revenir. Il faut pourtant rappeler que le -y de *hay* n'est pas une voyelle comme le *y* stématique dans la combinaison *ha y / y ha*, mais une semi-voyelle. Son signifié, par conséquent, diffère. En effet, le -y de *hay* n'est pas la représentation générale et indéterminée de l'espace mais la représentation de l'espace nécessaire à un être ou à une chose pour qu'ils soient. On n'est donc pas en présence d'une représentation générale de l'espace mais d'un cas particulier d'espace. Peut-on appeler cela une subduction ? Selon Maurice Molho le contenu sémantique d'un mot subduit «se voit ramené dans l'en-deça de son entière définition»,

⁵¹⁴ Maurice Molho, *op. cit.*, p. 75. On trouve la même idée chez José de Azevedo Ferreira, *op. cit.*, p. 268 ; Elisabeth Douvier, *op. cit.*, p. 37 ; Paul Lloyd, *op. cit.*, p. 569.

⁵¹⁵ Joan Corominas, José-Antonio Pascual, *op. cit.*, s. y.

ce qui autoriserait à parler de son «incomplétude sémantique». Un cas particulier d'espace est-il un espace «incomplètement» défini ? Il est difficile de répondre par l'affirmative car pour concevoir un cas particulier de quoi que ce soit, il faut concevoir d'abord ce que l'on va particulariser. Il faut donc partir de la représentation générale de l'espace pour pouvoir concevoir un cas particulier d'espace.

Maurice Molho fonde sa théorie de la subduction sur l'idée que le signifié du pronom adverbe *y* est un lieu singulier et celui du *-y* subduit de *hay*, l'espace général :

Dans le cas qui nous occupe, si le pronom *Y* fait l'objet d'une subduction, il faut s'attendre à ce qu'il ne signifie plus, par rappel anaphorique, un lieu singulier, mais, dans l'en-dessous de cette représentation, celle d'un avant de ce lieu, qui n'est autre que l'espace lieu général contenant de tous les lieux particuliers pensables auxquels il préexiste inévitablement.⁵¹⁶

Le signifié de *y*, à nos yeux, n'est pas un lieu singulier et par conséquent le *-y* de *hay* ne signifie pas «celle [la représentation] d'un avant de ce lieu» pour reprendre les termes de Maurice Molho. Le signifié de *y* stématique est l'espace général, le concept de l'espace, et le *-y* astématique de *hay*, un espace restreint de cet espace général, un cas particulier d'espace.

coalescence		
	<i>y</i> →	<i>-y</i>
Maurice Molho	lieu singulier	lieu général
Position de thèse	lieu général	lieu particulier

C'est ce que disent exactement les signifiants : à l'espace général signifié par *y* correspond le signifiant le plus dépuré, constitué d'une seule voyelle, un seul phonème. À l'espace restreint ou cas particulier d'espace signifié par le *-y* de *hay* correspond un signifiant allégé : une semi-voyelle.

Par ailleurs, Maurice Molho, en 1969, dans «Remarques sur le système des mots démonstratifs en espagnol et en français» expose sa théorie sur la représentation de l'espace. Comme il a été dit plus haut, il y décrit le signe *y* comme signifiant un lieu singulier. S'appuyant sur cette théorie et donc sur ce signifié de *y*, il construit en cette même année 1969 la théorie de la subduction pour expliquer la coalescence de *hay* et il en fait l'exposé dans «Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol». Ces deux hypothèses ont été fortement désapprouvées par ses pairs et en 1992 Maurice Molho élabore une autre théorie qu'il fait connaître dans «La deixis española» et dans laquelle il postule que *y* signifie «una posición cualquiera absolutamente indeterminada»⁵¹⁷. Par ce rappel on veut souligner ici l'antinomie entre les deux signifiés assignés au même *y* à 23 ans d'intervalle. *Y* ne signifie plus par anaphore un lieu singulier (position de 1969), car «*hi* es cualquier lugar»⁵¹⁸ (position de 1992). Si on admet cette assertion, et la définition du signifié de *y* donnée dans le présent travail prouve que l'on y adhère, la théorie de la subduction de Maurice Molho n'est pas recevable car elle se fonde sur le signifié de *y* tel que cet auteur l'avait conçu en 1969.

⁵¹⁶ Maurice Molho, *op. cit.*, p. 72.

⁵¹⁷ Maurice Molho, «La deixis española», *op. cit.*, p. 206.

⁵¹⁸ *Ibid.*

Références	signifié de <i>y</i> - 1969	signifié de <i>y</i> - 1992
Remarques sur le système	lieu singulier	
Essai sur la sémiologie	lieu singulier	
<i>La deixis</i>		<i>cualquier lugar</i>

Il est regrettable que Maurice Molho n'ait pas tiré toutes les conclusions qu'impliquait le signifié de *y* qu'il avait lui-même proposé en 1992. En effet, dans ce même travail de 1992, il renvoie ses lecteurs aux deux études de 1969 déjà mentionnées, ce qui laisse penser qu'il n'était pas revenu sur sa position première.

6.6. (H)ay et a(h)í.

Il paraît inévitable de rapprocher ces deux signes paronymes et presque homonymes. Ils ne se différencient en effet que par l'élément terminal semi-vocalique et palatal du premier, face à l'élément vocalique du second et par la prononciation plus appuyée de *i* en raison de son caractère syllabique et tonique. Or, en espagnol moderne *ahí*, par un effet de synérèse, est très souvent prononcé *ái*. Il s'avère donc que *ahí* permet deux variantes phonétiques, toutes les deux acceptées comme l'affirme Ramón Menéndez Pidal : «Hoy la lengua culta permite la dislocación de acento en los adverbios *aún*, *ahí*, *ahóra*, por su carácter proclítico o enclítico "*áun no es tiempo*", "*anda por ái*", "*áora llega*"»⁵¹⁹. Ainsi donc *hay* et la variante *ái* de *ahí* sont de véritables homonymes.

Cette parenté de signifiants n'est peut-être pas si étonnante étant donné l'affinité de leurs signifiés. Tous les deux, en discours, mettent en relation un être avec un espace non particularisé et ont pour fonction le premier de déclarer l'existence d'un être dans l'espace, le second de localiser un existant dans l'espace.

7. SYNTHÈSE

L'analyse des textes montre que pour déclarer l'existence d'un être plusieurs possibilités s'offraient au locuteur médiéval : *ser*, *estar* et *aver*, mais que chacune d'entre elles se distingue des autres en déclarant ladite existence dans une perspective différente. Au terme de l'évolution syntaxique de ces verbes, une nouvelle répartition des rôles s'est mise en place dont un des faits marquants est qu'*aver* s'est vu déposséder de son emploi exprimant la «possession», au bénéfice de *tener*, en même temps qu'on lui a attribué la fonction de l'auxiliarité pour exprimer l'aspect de la transcendance et que, par ailleurs, il a maintenu son emploi «existentiel» au moyen de la forme unipersonnelle. *Aver* posait une relation d'existence entre l'être qui occupait la fonction de COD et le sujet. Mais lorsque celui-ci était absent parce qu'il s'agissait d'une forme unipersonnelle, *aver* reversait l'apport de prédication sur le sujet grammatical, donc la personne de rang 3 qui contient toutes les autres personnes, d'où le caractère général qui se dégage de la construction unipersonnelle.

⁵¹⁹ Ramón Menéndez Pidal, *Manual...*, *op. cit.*, p. 39 § 6.2.

La plupart des linguistes qui se sont intéressés à cette question, pour expliquer la coalescence de deux éléments *(h)a* et *-y* ont suivi Maurice Molho dans sa théorie de la subduction de *y*. D'autres ont allégué la perte d'indépendance syntaxique et de contenu sémantique de *-y*. Ces deux propositions explicatives reposent toutes les deux sur le fait qu'il y a deux *-y* : L'un anaphorique, indépendant syntaxiquement, peut-être tonique, référant à un lieu singulier ; et un autre *-y*, qui n'est plus anaphorique, et qui ne réfère plus, ou de moins en moins, à un «lieu singulier antécédent explicite ou implicite»⁵²⁰ mais, au contraire, signifie de plus en plus un espace large et général «contenant de tous les lieux particuliers pensables»⁵²¹. À l'opposé, l'idée défendue ici est que le *y* stématique signifie l'espace dans sa plus grande généralité, le concept d'espace, et que le *-y* astématique de *(h)ay* signifie un cas particulier d'espace. En avant de ce cas particulier d'espace on trouve l'espace général car pour pouvoir particulariser quelque chose il faut partir de la conception générale de l'élément qu'on veut particulariser ; ce qui est corroboré par les signifiants.

II. *SOY, ESTOY, DOY* et *VOY*

1. INTRODUCTION HISTORIQUE

Les premières personnes du singulier *so*, *estó*, *vo* et *do*, pratiquement les seules utilisées au XIII^e siècle, vont se trouver en opposition avec les modernes *soy*, *estoy*, *voy* et *doy* assez timidement au XIV^e siècle mais de plus en plus fréquemment par la suite⁵²². Elles deviendront rares à la fin du XV^e siècle et obsolètes au début du siècle suivant. La plus ancienne de ces formes néologiques est, dans notre corpus, *doy*, documentée déjà au tout début du XIII^e siècle. Du point de vue chronologique apparaissent ensuite dans l'ordre : *soy* également au début de ce même siècle dans un texte de 1215 publié dans les *Documentos lingüísticos* de Ramón Menéndez Pidal, puis *estoy* dans la *Primera crónica general* (composée entre 1270 et 1290) et enfin *voy* dans *La Celestina* (datée de 1499). Dans ce dernier ouvrage, les formes modernes, prédominant, mais alternent encore avec les formes anciennes.

Antonio de Nebrija accepte les deux formes bien que, pour sa propre expression, il emploie en général l'ancienne série en *-o*. Le grammairien andalou se limite à justifier les nouvelles formes par souci stylistique : *los verbos de una sílaba, que por ser tan cortos, algunas vezes por hermosura añadimos i sobre la o, como diciendo do, doi, vo, voi, so soi, sto, stoi*⁵²³. Les informations que Juan de Valdés, défenseur de la langue populaire, fournit dans le *Diálogo de la lengua* (vers 1535) nous éclairent sur l'évolution morphologique des vocables en question. Nous savons ainsi que les formes anciennes sont limitées à un emploi dialectal ou poétique mais que les formes courantes sont celles comportant l'adjonction du *-y*. *Yo so, por yo*

⁵²⁰ Maurice Molho, «Essai sur la sémiologie...», *op. cit.*, p. 68.

⁵²¹ *Ibid.*, p. 72.

⁵²² Voir tableaux de fréquence d'emploi de *do* / *doy* (p. 213), *so* / *soy* (p. 211), *esto* / *estoy* (p. 212), et *vo* / *voy* (p. 214).

⁵²³ Antonio de Nebrija, *op. cit.*, p. 261.

*soy, dizen algunos, pero aunque se pueda decir en metro, no se dize bien en prosa*⁵²⁴. Enfin, Gonzalo Correas remarque à propos de ces premières personnes irrégulières que *a los cuatro siguientes, por sonoridad, se les añade i: Doi, estoi, soi, voi, por dar, estar, ser, ir; de zien años atras se dezian do, estó, so, vo, i se usa dellos alguna vez*⁵²⁵.

L'origine des formes en -y est un sujet controversé : certains considèrent ce y provenant de la forme *soe*, d'autres y voient une provenance léonaise, d'autres pensent qu'il s'agit d'une agglutination du y du pronom *yo* dans des contextes tels que *so yo, do yo*, etc. favorisée par la nature exceptionnellement tonique de la désinence -ó dans ces verbes. Pour d'autres encore ce -y serait une extension analogique d'autres formes verbales et enfin pour une dernière école, ce -y serait, comme dans *hay*, l'adverbe pronominal y agglutiné au verbe.

2. ÉTYMOLOGIE

À la fin du Moyen Âge, on constate que les formes verbales de 1^{ère} personne du singulier qui étaient monosyllabiques, c'est-à-dire *so, esto* (dont le /e/ initial est exigé par une règle de base de la phonétique espagnole), *do* et *vo* deviennent *soy, estoy, doy* et *voy* par agglutination du morphème -y.

Le verbe *ser* provient de deux verbes latins *esse* et *sedere*. La première personne pouvait donner, phonétiquement, *son* et *so*. *Son*, aurait été plutôt bizarre car le *n* est étranger à la première personne du présent et, en plus, la personne *yo* aurait pu être confondue avec la personne *ellos*. C'est donc *so* qui a été retenu. Par ailleurs, la simplification du groupe consonantique final de *EST* fait que les 2^{ème} et 3^{ème} personnes du singulier sont devenues identiques. Pour éviter cette ambiguïté, la langue a pris du latin classique *eris*, du futur de *esse*. Le latin classique *estis* a été remplacé par *sutis* (basé sur *sumus* et *sunt*) qui plus tard a donné *sois* en espagnol.

La conjugaison du présent de *ser* :

LC *sŭm* > espagnol ancien *so* > espagnol moderne > *soy*

LC *ēs*. Cette forme s'est perdue ; > *eris* > espagnol *eres*

LC *ēst* > espagnol *es*

LC *sŭmus* > espagnol *somos*

LC *estis* a disparu ; LV *sutis* > espagnol ancien *sodes* > espagnol *sois*

LC *sŭnt* > espagnol *son*.

Laissant de côté la transformation régulière *sodes* > *sois*, le seul changement concernant le présent de l'indicatif a été la modification de la 1^{ère} personne du singulier *so* > *soy*.

La conjugaison du verbe *ir* au présent, en castillan ancien, *vo, vas, va, imos, ides, van* laisse voir la présence de deux verbes *īre* et *vadēre*. De *īre* on ne trouve que *imos* et *ides* (du latin classique *īmus* et *ītis*). En espagnol moderne, le présent de *ir* s'est formé uniquement sur *vadēre*.

⁵²⁴ Juan de Valdés, *Diálogo de la lengua*, 1969, Madrid, Castalia, p. 130.

⁵²⁵ Gonzalo Correas, *op. cit.*, p. 168-169.

L'agglutination du -y s'étend également aux formes médiévales *do*, *vo* et *estó* > *doy*, *voy* et *estoy*.

3. DATATION

Les différentes explications sur l'origine du -y des formes verbales analysées ici montrent la difficulté, jusqu'à présent, d'aboutir à un consensus sur le sujet. L'idée qu'il y aurait eu une première forme agglutinée, puis que les autres se seraient formées par analogie, est largement acceptée. Il paraît donc important de savoir quelle est cette forme première et sa date de parution. Erik Staaff dans *Étude sur l'ancien dialecte léonais* fait état d'un premier *soy* paru dans la charte de Sahagún en 1245 (XXV, 41). Par ailleurs dans le manuscrit O du *Libro de Alexandre*, qui pourrait avoir été écrit, selon des études récentes, entre 1217 et 1227, on trouve les quatre variantes *so*, *soe*, *soey* et *soy*.

Maurice Molho (1969) ne considère que les formes strictement castillanes et, pour lui, la première occurrence est *soy* parue dans le *Poema de Alfonso XI*, c'est-à-dire vers la moitié du XIV^e siècle et il aurait fallu attendre le XV^e siècle pour voir apparaître les premières manifestations de *doy*, *estoy* et *voy*. Mais dans d'autres documents⁵²⁶ antérieurs au *Poema de Alfonso XI* (dont Maurice Molho n'a peut-être pas eu connaissance au moment de la rédaction de son article) apparaissent déjà les formes verbales modernes de 1^{ère} personne.

Jack Schmidely en 1987, dans *La -y de doy, estoy, soy, voy*⁵²⁷, en revanche, s'appuie sur ces nouveaux documents, pour avancer la date de parution de *soy* au XIII^e siècle, concrètement dans un document de Tolède de 1215. Mais le plus remarquable est la parution d'une forme *doy*, dans un texte de Medinaceli ? (Soria) en 1208⁵²⁸. Ce qui fait de cette forme la plus ancienne attestée jusqu'à présent. Par ailleurs, Jack Schmidely met en garde contre les dangers des copies dont les formes en question peuvent être discutables en raison, d'une part, de *la fecha posterior del manuscrito que no permite decidir si la grafía observada es del autor o del copista*. D'autre part *por su localización que hace sospechoso su carácter auténticamente castellano*. Cet appel à la prudence doit, en effet, être entendu, pour éviter les prises de position hâtives. En outre, il se pourrait que dans le futur, à la suite de la parution de textes anciens inédits, on dispose d'autres informations qui pourraient changer la situation en matière de datation.

Pour Joan Corominas, *doy* serait aussi la forme la plus ancienne à partir de laquelle -y aurait pu s'étendre aux autres formes *so*, *esto* et *vo*.

Par ailleurs les formes en -oy ne sont attestées ni en aragonais ancien, ni en catalan, qu'il soit médiéval ou moderne. On doit alors exclure la possibilité d'une provenance orientale de *doy*, *estoy*, *soy* et *voy*. Mais une provenance occidentale, du léonais et du galicien-portugais,

⁵²⁶ Ces documents sont ceux recueillis par Ramón Menéndez Pidal et publiés dans *Documentos Lingüísticos y Crestomatía*. *Documentos Lingüísticos* fut publié pour la première fois en 1919 mais par la suite il y a eu d'autres éditions modifiées et amplifiées. L'édition de notre corpus date de 1966. La *Crestomatía* a été publiée en 1971. Il se peut que Maurice Molho n'ait pas eu les informations contenues dans ces textes.

⁵²⁷ Jack Schmidely, «La -y de doy, estoy, soy, voy», *Actas del I congreso internacional de Historia de la lengua española*, 1988, Madrid, Arco Libros, p. 611-619.

⁵²⁸ Le présent travail est basé sur les mêmes documents.

a été envisagée puisque, comme on l'a dit précédemment, pendant longtemps la première forme en -oy attestée était un *soy* léonais.

En bref, et à ce jour, la première forme documentée n'est pas un *soy* léonais, mais un *doy* castillan (de Medinaceli ?), suivi de près par un *soy* clairement tolédan.

4. HYPOTHÈSES SUR L'ORIGINE DE LA COALESCENCE

Parmi les différentes hypothèses qui ont essayé d'expliquer ces formes en -oy, il faut distinguer les suivantes :

4.1. -Y, élément paragogique

Pour certains chercheurs l'origine de -y est à chercher dans un -e paragogique qui aurait conduit au hiatus [oe], devenu ultérieurement une diphtongue [oi]. Les formes modernes seraient une dérivation, par exemple, de *soe*, dont l'évolution serait : [s^oe] > [soe] > [soj]. Ce /e/ final pourrait être le résultat d'une ultracorrection, c'est-à-dire d'une fausse restitution du -e.

Heinrich Lausberg⁵²⁹ (1965), et plus récemment Carmen Pensado⁵³⁰, défendent cette position. Carmen Pensado se fonde sur l'apparition du -e paragogique dans les vocables oxytons y compris les vocables monosyllabiques. Cette apparition aurait été favorisée, d'une part, par la préférence des langues romanes pour l'accent paroxyton et, d'autre part et en même temps, par leur aversion pour les consonnes finales. La voyelle paragogique fait que le mot oxyton devient paroxyton (tendance générale) et qu'il finit non par une consonne mais par une voyelle (tendance générale aussi). D'autre part, dans le système verbal, les formes oxytones (mises à part celles du futur dont la structure est différente) se rencontrent uniquement au passé, ainsi : *amé*, *amó*, et pas du tout au présent. Ce qui fait dire à cette linguiste que la voyelle paragogique qui se joint à *so*, *esto*, *do* et *vo* est due à des difficultés phonotactiques car «*existe una incompatibilidad entre la estructura morfé mica y acentual. El morfema -o de primera persona del presente, en lugar de ser átono, como es lo regular, es tónico*»⁵³¹. Et, comme preuve, elle présente des exemples tirés du manuscrit O du *Libro de Alexandre*.

La raison pour laquelle ce yod se joint seulement aux premières personnes du singulier et non aux troisièmes *da*, *sta* et *va*, qui sont également des formes monosyllabiques et

⁵²⁹ Cité par Francisco Gago dans «Nuevos datos sobre el origen de soy, doy, voy, estoy», *La Corónica: A journal of Medieval Spanish Language and Literature* Worcester, USA, 1997, 25, 2, p. 77 ; Carmen Pensado dans «Soy, estoy, doy, voy como solución de una dificultad fonotáctica», *Homenaje a Zamora Vicente*, 1988, Madrid, Castalia, vol 1. 207-218. Cet auteur défend la même position dans «De nuevo sobre doy, soy, estoy, voy» in *Cuestiones de actualidad de la lengua española*, 2000, Universidad de Salamanca – Instituto Caro y Cuervo, p. 187-196.

⁵³⁰ Carmen Pensado, *op. cit.*, p. 215.

⁵³¹ *Ibid.*

oxytones, tient au fait que «*La tercera persona es la no marcada y, por lo tanto, es la que acepta con más facilidad la carencia de morfema*»⁵³².

Pourtant, comme Francisco Gago le signale, cette affirmation va à l'encontre de ce sur quoi Carmen Pensado fonde son travail : la nature exclusivement phonotactique de l'addition de -y et, par conséquent, l'inutilité de chercher l'origine de ce -y dans des phénomènes morphologiques ou syntaxiques : «*En el fondo, lo que está haciendo es utilizar las mismas restricciones para justificar un fenómeno y para rechazar otro*»⁵³³.

Par ailleurs, Francisco Gago souligne deux points : d'abord que l'ajout d'un yod ne résout pas le problème de l'incompatibilité entre les structures morphémique et accentuelle puisque la voyelle tonique est toujours le -ó- ; et, d'autre part, que toute la théorie de Carmen Pensado s'appuie sur l'apparition de la forme *soe* dans le manuscrit O du *Libro de Alexandre*. Or, Francisco Gago remarque que dans ledit manuscrit, outre 29 formes *soe*, on trouve également 3 formes *so* et 4 *soy*. Cela prouverait donc que les trois formes *soe*, *so* et *soy* étaient contemporaines et, qu'il est bien difficile, en tout cas à partir du seul *Libro de Alexandre*, de déterminer, laquelle des deux formes *soe* ou *soy* est la première et serait à l'origine de l'autre. Sur l'apparition de ces formes dans le texte mentionné, Ralph de Gorog précise que «on trouve la forme *so* 'je suis' dans l'édition de Paris mais la forme léonaise *soe* figure dans l'édition d'Osuna»⁵³⁴.

Une simple mise au point chronologique (avec toutes les réserves que la datation impose) peut éclairer cette question. Le document le plus ancien connu qui comporte des premières personnes de type *soe* est, en effet, le *Libro de Alexandre*. Amaia Arizaleta, dans une étude récente sur la figure d'Alexandre dans des textes des XII^e et XIII^e siècles, postule le milieu de la première moitié du XIII^e siècle comme date probable de composition :

Bien que je me sois inscrite, dans mes premiers travaux, contre l'hypothèse qui prétendait que la composition de ce poème eut lieu entre 1220 – 1230, je reconnais volontiers à présent que cette date me paraît acceptable. J'irai plus loin : la datation suggérée par Isabel Uría, c'est-à-dire les années 1217 – 1227, me paraît être l'une des plus justes que l'on puisse proposer aujourd'hui.⁵³⁵

Les formes *soe* et *soy* seraient donc contemporaines, et laissent entier le problème de la prééminence entre ces deux formes. Mais, quoi qu'il en soit, pour des raisons de suprématie politique castillane, il paraît difficile d'admettre que le *soy* castillan puisse provenir du *soe* léonais.

Le fait que Carmen Pensado affirme que *el antiguo leonés conoció unas primeras personas soe – atestiguadas en documentos leoneses y asturianos de 1275 a 1356*⁵³⁶ ou que Erik Staaff signale le premier *soe* dans une charte de Sahagún de 1245 ne font que corroborer

⁵³² Carmen Pensado, *op. cit.*, p. 216.

⁵³³ Francisco Gago, *op. cit.*, p. 78.

⁵³⁴ Ralph de Gorog, «L'origine des formes espagnoles "doy, estoy, soy, voy"», *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 1980, Villetaneuse, séminaire d'études médiévales hispaniques, Université Paris XIII; Paris, Klincksieck, 5, p. 158.

⁵³⁵ Amaia Arizaleta, «*Aetas Alexandrina. Les figures d'Alexandre le Grand dans les textes hispaniques des XII^e et XIII^e siècles*», Laboratoire FRAMESPA (CNRS – UMR 5136) Université de Toulouse. 2008. Google <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00169174/en/> 13 pages.

⁵³⁶ Carmen Pensado, *op. cit.*, p. 207.

l'existence de cette forme dans une période de temps plus ou moins longue et circonscrite à un territoire comprenant le Léon, les Asturies et la Galice.

Paul M. Lloyd fait état de deux autres possibilités, sans y adhérer. L'une serait que le *-e* pourrait être «*una extensión analógica de la /e/ de soes, forma reducida de sodes y reducida posteriormente (en el siglo XVI) a sois*» ; l'autre, que la 1^{ère} personne du présent de ces verbes proviendrait d'autres temps verbaux, comme le futur et l'imparfait du subjonctif (*fuere, fuesse*)⁵³⁷.

Il nous semble, en accord avec Paul M. Lloyd, que si l'une de ces hypothèses s'avérait fondée, on devrait trouver un nombre (ou en tout cas une proportion) bien plus élevé(e) de *soe* que ce qu'on observe, et que d'autre part, on n'a jamais constaté une forme **doe*. Ces raisons amènent Paul M. Lloyd à considérer que c'est probablement *soe* qui dérive de *soy* et non l'inverse.

Enfin, dans la même veine et avec les mêmes objections, il faudrait citer Federico Hanssen pour qui la forme *soe* de l'*Alexandre* serait une variante léonaise qui dériverait de *soy*, le *-y* serait devenu *-e* comme *fúy* > *füe* et *hoy* > *hoe*⁵³⁸.

4.2. Y analogique

Adolf Zauner⁵³⁹ et Federico Hanssen⁵⁴⁰ ont défendu l'idée, initialement proposée par William Meyer-Lübke, selon laquelle le *-y* proviendrait, par analogie, de la forme *hey* < **haio* < *habeo* et que cette forme, également par analogie, s'étendrait à d'autres verbes. Bodo Müller⁵⁴¹ a contesté le bien-fondé de cette théorie en arguant du fait que la monophthongaison *aj* > *ej* > *e* s'est produite très tôt en castillan, au plus tard au début du XII^e siècle, ce qui, malgré la survivance de *hey* en léonais, rend la thèse de William Meyer-Lübke irrecevable.

Carmen Pensado, Paul M. Lloyd ainsi que Francisco Gago, adhèrent à l'argument de Bodo Müller.

Maurice Molho analyse l'hypothèse présentée par Adolf Zauner dans une perspective guillaumienne. Partant du principe que *soy* et *soey* seraient des formes analogiques de *hey* Maurice Molho y voit une relation entre les verbes *aver* et *ser*. Il s'agit d'une relation entre deux verbes

dont le propre est de circonscrire les notions fondamentales et corrélatives de possession et d'existence (pour "être" il faut d'abord "avoir" l'être), et, en vertu de leur préexistence idéelle

⁵³⁷ Paul M. Lloyd, *op. cit.*, p. 565.

⁵³⁸ Federico Hanssen, *op. cit.*, p. 103.

⁵³⁹ Adolf Zauner, *Rom. Sprachwissenschaft* I, 169, cité par Federico Hanssen, *op. cit.*, p. 103.

⁵⁴⁰ Federico Hanssen, *op. cit.*, p. 103.

⁵⁴¹ Bodo Müller, «Spanisch *soy, estoy, doy, voy* im Lichte der romanischen Endungsneubildung mit flexionsfremden Elementen», *Romanische Forschungen*, LXXV, 1963, p. 247–248, cité par Carmen Pensado, *op. cit.*, p. 208.

(il faut d'abord "être" pour ensuite "agir"), d'occuper dans la hiérarchie notionnelle des idées verbales concevables une position d'indépassable en-deçà.⁵⁴²

Reprenant le fil de la démonstration de Maurice Molho, on peut dire que le -y étant l'élément commun auquel le léonais aurait recouru pour signifier cette position commune, le transfert analogique s'effectuerait dans un mouvement naturel de la pensée de l'avant vers l'après, selon la hiérarchie notionnelle définie plus haut. Ainsi : (h)e-y > so-y ou (h)ey > so-ey. Cette seconde option consiste à agglutiner à *so* l'entier de la forme correspondante du verbe *aver* : *ey*, senti comme un tout désinentiel.

Quoi qu'il en soit, il paraît difficile de recourir à une réduction de *soey* pour expliquer *soy*. Pour Maurice Molho il s'agit de deux formes parallèles dont la plus brève tente de s'imposer à l'autre. Par ailleurs *soy* et sa variante *soey*, n'ont pas communiqué l'élément suffixal à *vo*, *esto* et *do*, seules formes attestées pour ces verbes dans les chartes de Sahagún, quelle que soit leur provenance.

Ceci étant, Maurice Molho ne croit pas que cette théorie puisse aussi s'appliquer au *soy* castillan, pour des raisons de prépondérance :

Comme il est difficile de supposer que le castillan ait emprunté au léonais le signifiant de la première personne d'indicatif présent d'un verbe fondamental, on est réduit à conclure qu'on se trouve en présence de deux évolutions qui s'accomplissent indépendamment l'une de l'autre dans deux aires linguistiques voisines.⁵⁴³

Inspiré par la réflexion de Adolf Zauner, Maurice Molho considère le -y de *hay* comme origine du -y de *soy* à partir duquel il se serait étendu aux formes *do*, *esto* et *vo*. Le rapport qui s'établit entre les deux verbes *aver* et *ser* est différent de celui qui s'instaure en léonais puisque le transfert analogique se fait en castillan à partir d'une personne de rang 3 vers une personne de rang 1. Pour des raisons de cohérence interne au présent travail, cette nouvelle théorie sera développée dans le chapitre II. 4.4.2. de la seconde partie

Pour revenir aux hypothèses faisant appel à la morphologie de verbes irréguliers, une autre opinion est celle fondée sur l'analogie avec *fui*, première personne du singulier du prétérit de *ser*. Cette théorie adoptée par Dieter Wanner⁵⁴⁴ suit celle exposée par Pope⁵⁴⁵. Entre les formes *so* et *fui* il constate une double distance : phonétique (de *u* à *o*) et morphologique (de prétérit à présent de l'indicatif). Selon cet auteur la désinence marquée *j* / *i* de première personne du singulier du prétérit peut s'étendre à une autre première personne du même verbe. Ensuite, par analogie, les autres formes *do*, *vo* et *esto* auraient intégré -y. En l'absence d'autre cas reconnu d'influence du prétérit sur le présent, cette hypothèse paraît, elle aussi, peu plausible.

⁵⁴² Maurice Molho, *op. cit.*, p. 60-61.

⁵⁴³ *Ibid.*, p. 60.

⁵⁴⁴ Dieter Wanner, «An analogical solution for Spanish *soy*, *doy*, *voy* and *estoy*», *An International Journal of Latin and Romance Linguistics*, Berlin, 2006, vol 18, Probus, p. 267-308.

⁵⁴⁵ Pope, 1934, p. 360. Cité par Paul M. Lloyd, *op. cit.*, p. 566.

4.3. Provenance léonaise

Une autre hypothèse est que ce -y castillan proviendrait du léonais. Cette proposition avancée par Ralph de Gorog. pose l'idée que les formes castillanes *doy*, *soy*, *estoy* et *voy* «représentent une tendance qui est passée du galicien au léonais»⁵⁴⁶. Partant du fait que certains mots portugais formés avec la diphtongue *ou* présentent des variantes avec la diphtongue *oi*, comme *ouro*, *oiro* 'or', ou *oitro* pour *outro* 'autre', Ralph de Gorog pense que sous l'influence de cette alternance, dans certaines zones du Léon, des locuteurs auraient pu avoir créé des formes, comme *doy*, *soy*, etc., correspondant au *dou*, *sou*, etc. du portugais normal. Il est vrai que les formes portugaises *dou*, *estou*, *vou* et *sou* n'ont pas de variantes en *oi*. Cela est peut-être dû, selon Ralph de Gorog, au fait que la désinence *oi* est perçue comme la terminaison de la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif de certains verbes. Ainsi donc, d'après cet auteur, «Les formes verbales en -oy auraient eu leur origine dans une partie du Léon où l'on était conscient du fait que *oi*, dans certains parlers, correspondait à *ou* dans d'autres parlers»⁵⁴⁷. Il y aurait une opposition géographique entre l'emploi de -oi dans une partie de Léon et -ou dans le Léon occidental et en Galice. Ainsi, les formes *dou*, *doi*, *doy* sont attestées dans la Cabrera Baja (Léon) et *so*, *soy* et *sou* à Lueca, Navelgas et Besullo (Asturies).

Cette hypothèse a été rejetée par Carmen Pensado pour trois raisons : d'abord, parce que les présents des verbes concernés en portugais n'ont pas de -oy. D'après cet auteur le fait de trouver les deux formes *dou* et *sou* en alternance avec *doy* et *soy* ne constitue pas une preuve selon laquelle la forme en -oy proviendrait de celle en -ou. Ensuite parce que l'évolution '*ou* > *oi*' es posterior a las primeras documentaciones de los presentes castellanos⁵⁴⁸. Et enfin, en suivant Paul M. Lloyd, parce que *sería forzoso que estas primeras personas fueran préstamos leoneses lo cual es poco verosímil tratándose de formas tan básicas e imposible por su cronología*⁵⁴⁹.

Quant à Joan Joan Corominas⁵⁵⁰, bien que dans des textes léonais et galicien-portugais apparaisse la forme *dou* ou l'archaïque *dau* provenant toutes les deux du latin vulgaire *dao*, il ne lui semble pas possible d'en faire dériver la forme moderne *doy* par altération de la diphtongue.

Francisco Gago, enfin, adhère aux objections soulevées par Carmen Pensado et il ajoute que «no existe ninguna conexión que justifique la transmisión del portugués al leonés y luego al castellano»⁵⁵¹.

⁵⁴⁶ Ralph de Gorog, *op. cit.*, p. 160.

⁵⁴⁷ *Ibid.*, p. 161.

⁵⁴⁸ Carmen Pensado, *op. cit.*, p. 211.

⁵⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁵⁰ Joan Corominas, José Antonio Pascual, *op. cit.*, s.v. *dar*.

⁵⁵¹ Francisco Gago, *op. cit.*, p. 76.

4.4. Par agglutination

Deux théories proposent l'agglutination comme explication de l'origine du -y des premières formes du présent. Pour l'une il s'agit de l'agglutination du -y du pronom *yo*, pour l'autre de l'agglutination du -y provenant de *ibī*.

4.4.1. PAR AGGLUTINATION DU -Y PROVENANT DU PRONOM *YO*

Cette théorie suggère que, du fait de l'inversion verbe + sujet, en particulier dans les phrases interrogatives, le -y du pronom personnel *yo* se serait agglutiné au verbe et se serait apocopé. Initialement formulée par Jeremiah Denis Matthias Ford⁵⁵² en 1911, cette idée a été réexaminée par Jack Schmidely en 1987 puis par Francisco Gago en 1997 et par Renaud Cazalbou en 2004.

Dans son article «*Soy, estoy, doy, voy* como solución de una dificultad fonotáctica», la principale objection que Carmen Pensado⁵⁵³ oppose à la théorie de Jeremiah Denis Matthias Ford est qu'en castillan les pronoms sujets, contrairement aux pronoms objets, sont des formes toniques qui ne peuvent pas être réduites et par conséquent n'admettent pas la contraction.

Les formes modernes, d'après Jack Schmidely, découleraient d'un renforcement des formes verbales monosyllabiques par l'enclise du pronom postposé : *so yo* > *soy yo*, *do yo* > *doy yo*, etc. Dans un style moins emphatique les séquences *so yo*, *do yo*, etc aboutiraient aux formes en un seul mot *soy*, *doy*. Il ne s'éloigne donc pas beaucoup de la position de Jeremiah Denis Matthias Ford, mais la nouveauté qu'il apporte est le fait de rapprocher les formes modernes castillanes et celles du portugais : *doy, estoy, soy, voy* ~ *dou, estou, sou, vou*. Les formes portugaises jusqu'au XVII^e siècle étaient : *dow, estow, sow, vow*, d'où il suggère «que puede surgir la tentación de encontrar igualmente en estas cuatro formas verbales un eco de la oposición del pronombre de primera persona [ew]»⁵⁵⁴.

Francisco Gago de son côté interprète la conjecture de Jeremiah Denis Matthias Ford (que celui-ci n'avait pas développée) de la façon suivante : «Lo que Ford describe como "backward and forward action of the palatal" no es otra cosa sino el reanálisis silábico que se produce cuando el verbo es seguido por el pronombre *yo*»⁵⁵⁵. Ainsi, l'enclise s'effectuerait par l'attraction que la tonicité de la voyelle finale exercerait sur le yod, suivie postérieurement d'une «falsa división silábica del tipo [só-yó] > [sój-yó]», comme dans l'exemple emprunté à Tomás Navarro Tomás, cité par Francisco Gago «voy a morir» qui peut s'entendre également [bó-ya-mo-rir] ou encore [bój-ya-mo-rir].

⁵⁵² Jeremiah Denis Matthias Ford, *Old Spanish Readings*, 1911, Ginn and Co. Cité par Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 615 et Carmen Pensado, «De nuevo sobre *doy, soy, estoy, voy*», *Cuestiones de actualidad en la lengua española*, 2000, Universidad de Salamanca - Instituto Caro y Cuervo, p.189.

⁵⁵³ En 1988, date de publication de son article, Carmen Pensado n'avait probablement pas eu connaissance de celui de Jack Schmidely (1987) et celui de Francisco Gago n'avait pas encore été publié. Elle répond à ces deux auteurs dans «De nuevo sobre *doy, soy, estoy, voy*» paru en 2000.

⁵⁵⁴ Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 618.

⁵⁵⁵ Francisco Gago, *op. cit.*, p. 84.

Quant à Renaud Cazalbou, il remarque qu'en portugais le *u* de *sou*, *estou*, *vou* et *dou* est «peut être la coalescence du pronom de première personne *eu* postposé. Mais il existe aussi, signale-t-il, une ancienne forme *u* de l'adverbe de lieu. Coïncidence pour le moins troublante. Ambiguïté ou ambivalence ?»⁵⁵⁶.

Paul M. Lloyd dans *Del latín al español* avait déjà émis cette idée : «Una explicación más plausible es la que ve en las nuevas formas verbales una falsa división después del verbo cuando iba seguido del pronombre *yo*», pour la critiquer quelques lignes plus bas. Cet auteur se demande, en effet, pourquoi les locuteurs n'ont pas créé des formes⁵⁵⁷ comme **soyo* ou **doyo*, étant donné qu'il existait déjà des formes terminées par *-yo* : *trayo*, *cayo*. Une autre question concerne l'accent. Puisque le pronom sujet est tonique, il faudrait en principe que lorsqu'il se joint à une forme, celle-ci reçoive l'accent sur la dernière syllabe : **soyó*. Mais cela serait totalement impossible car le *-o-* final accentué est une caractéristique exclusive de la troisième personne du prétérit. Et enfin, dernière remarque, il faudrait que les locuteurs oublient la nature pronominale du *yo*. Malgré ces observations, il considère que l'idée de la «falsa división» n'est pas à exclure. Car lorsqu'un yod se trouve entre une syllabe finale de mot et une syllabe initiale de mot, il existe une forte tendance phonétique à étendre ce yod aux deux syllabes.

Une autre objection que Carmen Pensado fait à cette hypothèse est d'ordre syntaxique. Selon cet auteur, si *so yo* avait donné *soy yo*, on devrait recenser un nombre beaucoup plus élevé d'apparitions du syntagme *soy yo*. Elle y ajoute que le nombre des cas où les formes *so*, *do*, *vo* et *esto* sont suivies du pronom *yo* devrait être lui aussi plus élevé que celui des formes verbales suivies par d'autres mots. Or, si, en effet, dans le *Cantar de mio Cid*, la fréquence du pronom *yo* postposé à *so*, *do*, *esto* ou *vo* relevée par Carmen Pensado est plus élevée que celle des formes verbales impliquées dans d'autres combinaisons (*so de*, *so Roy*, *so pagado*, etc), ce ratio n'est pas confirmé dans les documents du recueil *Admyte 0*, en tout cas lorsque Carmen Pensado effectue le calcul sur la seule forme *vo*, calcul d'où il ressort que la combinaison la plus fréquente est *vo a*, et non *vo yo*.

Quant à l'apocope du *-o* après l'agglutination du pronom *yo*, on ne trouve pas d'exemples de suppression du morphème de première personne du présent à l'exception des verbes *saber* et *haber* (le premier étant analogique du second).

Ainsi donc, pour les raisons exposées, cette hypothèse de la création d'un signe nouveau à partir du *yo* postposé ne nous semble pas convaincante.

Ceci dit, et en dépit de toutes les objections opposées à cette théorie, il reste vrai, comme le note Paul M. Lloyd, que l'attraction du yod entre deux voyelles appartenant à des syllabes différentes pourrait constituer un facteur favorable à la création des nouvelles formes avec *-y*.

⁵⁵⁶ Renaud Cazalbou, «Le verbe *dar* est-il un verbe d'existence ?» *Chréode. Vers une linguistique du signifiant*, 2008, Paris, Éd. Hispaniques, 1, p. 197.

⁵⁵⁷ Paul M. Lloyd, *op. cit.*, p. 567.

4.4.2. PAR AGGLUTINATION DU -Y PROVENANT DE *ĪBĪ* :

C'est sans doute l'opinion la plus partagée. Elle a été défendue par Joan Corominas, Bernard Pottier, Maurice Molho, Thomas Lathrop et Manuel Alvar. D'autres, sans en être totalement convaincus, comme Paul M. Lloyd, la considèrent comme étant la plus plausible. Chacun d'eux apporte son écot à l'élucidation du problème.

Pour Joan Corominas, le -y serait le résultat de l'agglutination de la forme verbale *do* avec la particule -y *empleado como sustituto del pronombre de dativo, partiendo de la idea de 'doy a aquel lugar', p. ej. 'a aquel monasterio'*. En ce qui concerne *voy*, *soy* et *estoy*, *el significado del verbo correspondiente se presta asimismo a la aglutinación de un adverbio de lugar, lo mismo que a una propagación desde do*.

Bernard Pottier voit dans l'emploi courant de *y* associé aux verbes *ser*, *estar*, *ir* et *dar* l'argument de base sur lequel il établit son hypothèse. Il définit trois étapes dans le processus d'agglutination : dans un premier temps il n'existe que la forme *so* ; la deuxième étape se caractérise par l'alternance de la forme seule *so*, comme dans *so contento* et la forme accompagnée par *y* comme dans *so y presente* / *y so presente* ; et enfin la troisième étape voit l'emploi généralisé de *soy*⁵⁵⁸.

Selon Paul M. Lloyd⁵⁵⁹ cette hypothèse (celle de l'agglutination avec *y* < *ĪBĪ*) est la plus probable. Plusieurs facteurs ont pu contribuer favorablement à la mise en place des formes modernes : d'une part, la coalescence en soi n'est pas rare. D'après cet auteur, certaines formes verbales sont employées avec des éléments non verbaux avec une telle fréquence qu'ils finissent par fusionner. Il est possible également que l'emploi croissant de *(h)ay* ait contribué à renforcer l'emploi de *soy*, spécialement en tenant compte du fait que *ser*, comme *aver*, était un verbe qui exprimait l'existence en général. Et enfin, comme il a été dit plus haut, la «*falsa división*» du pronom sujet *yo* en position postverbale aurait aussi concouru à l'évolution aboutissant aux formes modernes.

Maurice Molho bâtit sa théorie à l'image de celle de Adolf Zauner. En effet, séduit par l'hypothèse de celui-ci qui voyait dans *(h)ey* l'origine du -y des formes léonaises *soy* / *soey*, et qui en même temps soulignait le rapport privilégié entre les deux verbes *aver* et *ser*, Maurice Molho propose le même schéma pour le *soy* castillan. Cela implique deux choses : la première, que la forme de *aver* ne soit pas *(h)ey* (qui n'existe pas en castillan) mais *hay* (la seule dotée de -y), la seconde, que *soy* soit la première forme attestée des quatre premières personnes irrégulières.

Ainsi donc dans le cas du léonais, le transfert analogique se fait entre premières personnes : *(h)e-y* > *so-y* ou *(h)ey* > *so-ey*. Et dans le cas du castillan d'une 3^{ème} personne vers une 1^{ère} personne : *(h)ay* > *soy*. Les deux verbes impliqués *aver* et *ser* étant des verbes fondamentaux existentiels et, selon Maurice Molho, *aver* préexistant idéellement à *ser*, le transfert se fait de *aver* vers *ser*.

⁵⁵⁸ Bernard Pottier, «Forma española, *soy*», *Lingüística moderna y filología hispánica*, 1968, Madrid, Gredos, p. 212-213. Il est regrettable que Bernard Pottier ne donne aucun exemple ni aucune référence des syntagmes *so y presente* / *y so presente* dont il affirme l'existence.

⁵⁵⁹ Paul M. Lloyd, *op. cit.*, p. 567-570.

Rappelons pour mémoire que, selon Maurice Molho, dans *hay* s'opère l'agglutination du pronom *y* «porté par subduction à l'état de morphème suffixal», Maurice Molho part ensuite de la forme *hay* pour expliquer la coalescence des premières personnes :

Une fois le présent (*H*)*AY* constitué, [...] on voit l'élément *-Y* se propager par analogie au présent de l'autre verbe connotant en pensée castillane la notion fondamentale d'existence : *SOY* fait alors apparition à côté de *SO*.⁵⁶⁰

Et à partir de *soy*, par analogie, *-y* aurait fusionné avec *esto*, *do* et *vo*.

Ce n'est qu'après s'être suffixé à *SO* (\rightarrow *SO-Y*) que l'élément *-Y* se voit attribué, à titre de suffixe désinentiel, à trois autres verbes situés moins en avant dans la hiérarchie sémasiologique des notions verbales, et qui entretiennent avec la notion d'«être» des rapports idéels étroits : *VO-Y* ~ *ESTO-Y* ~ *DO-Y*.⁵⁶¹

Cela pose deux problèmes que plusieurs linguistes n'ont pas manqué de souligner : l'un concerne la chronologie des attestations (Jack Schmidely, Francisco Gago), l'autre est lié au transfert analogique. On peut citer sur ce second point R. Pellen : «On aurait aimé également que [...] le jeu de l'analogie entre la troisième personne de (*h*)*ay* et la première personne de *soy* soit exposé avec plus de clarté»⁵⁶². Jack Schmidely et Francisco Gago à sa suite «[...] tiene que recurrir a una noción algo misteriosa, la "persona de universo"....»⁵⁶³.

À la lumière des nouveaux documents publiés en 1966, on l'a déjà dit, la première forme attestée est *doy*. Mais on peut se demander, avec Jack Schmidely, si la nature de ces documents, des actes notariés, ne constitue pas un contexte plus favorable à l'apparition de *doy* que de *soy*. Un écart de seulement sept ans entre les deux attestations (*doy* en 1208, *soy* en 1215) ne constitue pas, à nos yeux, une preuve flagrante. D'autant plus que le phénomène s'est certainement développé dans le discours oral avant d'accéder à la langue écrite. Sept ans seulement laissent supposer que les deux formes *doy* et *soy* étaient contemporaines au moins dans la langue orale. Dès lors, l'ordre constaté d'apparition dans la langue écrite peut être attribué au caractère arbitraire de l'échantillonnage, puisqu'on est loin de disposer de la totalité des textes produits à l'époque étudiée.

Ainsi donc, nous ne pensons pas que le fait que *doy* et non *soy* soit la première forme attestée des quatre formes irrégulières suffise à invalider complètement la théorie de Maurice Molho.

Ceci dit, nous n'adhérons pas totalement à la thèse de ce chercheur. Le transfert analogique d'une personne de rang 3 à une personne de rang 1, comme d'autres auteurs l'ont dénoncé, pose un problème que Maurice Molho n'a pas réussi à élucider de façon pleinement convaincante.

On retiendra de la thèse de Maurice Molho que le *-y* des premières personnes est le même que celui de *hay*, que les quatre formes verbales *soy*, *estoy*, *doy* et *voy*, en raison de leur

⁵⁶⁰ Paul M. Lloyd, *op. cit.*, p. 84.

⁵⁶¹ *Ibid.*, p. 88.

⁵⁶² René Pellen, *op. cit.*, p. 454.

⁵⁶³ Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 615 et Francisco Gago, *op. cit.*, p. 77.

désinence anormale commune, entretiennent entre elles un lien particulier et enfin que ces verbes ont avec *haber*, du fait de leur coalescence avec *y*, une relation également singulière.

5. SYNTHÈSE

Plusieurs théories ont essayé d'expliquer la coalescence de *soy*, *estoy*, *doy* et *voy*. À l'exception de Joan Corominas et de Jack Schmidely qui proposent *doy* comme première forme attestée en castillan, pour les autres linguistes la forme la plus ancienne est *soy*, parue dans une charte de Sahagún. On distingue deux régions linguistiques : la région castillane et sa voisine occidentale comprenant une zone léonaise et une autre galicienne. Ces deux régions, à la différence des régions orientales, aragonaise et catalane, ont connu l'alternance entre *so* et *soy* tandis que la région léonaise, en plus, a employé une autre forme, *soe*, et sa variante *soey*. Pendant longtemps, la forme la plus ancienne recensée a été un *soy* léonais, ce qui a conduit certains auteurs à supposer une origine léonaise pour le *soy* castillan. Mais cette position est difficile à admettre compte tenu de la suprématie politique de la Castille sur ses voisins. À partir de quoi d'autres auteurs ont conclu à l'existence de deux *soy* indépendants, l'un castillan, l'autre léonais, qui auraient évolué différemment (Maurice Molho). Mais aujourd'hui que le *soy* léonais de la charte de Sahagún de 1245 a été détrôné par un *soy* tolédan de 1215 et que la composition du *Libro de Alexandre*, supposée dater du milieu du XIII^e siècle, a été ramenée vraisemblablement entre 1217 et 1227, la plausibilité de cette théorie est nettement affaiblie... en attendant que de nouvelles découvertes modifient éventuellement le paysage.

Selon une autre théorie -*y* résulterait de la fermeture d'un -*e* paragogique (Heinrich Lausberg, Carmen Pensado). Le problème est que les exemples de *soe* présentés pour justifier cette hypothèse proviennent tous du manuscrit O du *Libro de Alexandre*, d'influence léonaise reconnue. Une troisième hypothèse est que -*y* proviendrait d'une réduction de *sodes* ou d'autres temps verbaux (mentionnée par Paul M. Lloyd). Ou encore (quatrième explication), que le -*y* proviendrait, par analogie, de la première forme de *aver*, *hey* < **haio* < *habeo*. (William Meyer-Lübke, Adolf Zauner, Federico Hanssen). L'objection à cette hypothèse est que *ey* ne s'est pas maintenu en castillan, car la monophthongaison *ay* > *ey* > *e* a eu lieu très tôt ; en revanche, *hey* s'est maintenu en léonais. Une cinquième théorie (Ralph de Gorog) voit -*y* de provenance léonaise, mais se basant cette fois sur l'alternance des diphtongues *ou* / *oi* en galicien-portugais : dans certaines zones de Léon, des locuteurs auraient pu créer des formes comme *doy*, *soy*, etc., correspondant au *dou*, *sou*, etc. du portugais normal. Plusieurs observations vont à l'encontre de cette théorie, comme par exemple le fait que l'évolution *ou* > *oi* est postérieure aux premières attestations des formes castillanes. Enfin le -*y* résulterait de l'agglutination soit du pronom sujet *yo* à partir de l'inversion verbe-sujet dans les phrases interrogatives (sixième hypothèse : Jack Schmidely, Francisco Gago, Renaud Cazalbou), soit du -*y* du signe *hay*, en vertu du lien étroit et privilégié entre les verbes *ser* et *aver* (septième hypothèse : Maurice Molho). La proposition de l'inversion est difficile à admettre pour plusieurs raisons, la principale étant que l'accent tonique du pronom est un obstacle à sa réduction. Celle de -*y* provenant de *hay* n'explique pas de façon satisfaisante le transfert analogique.

III. -Y, AGENT DE COHÉSION SÉMANTIQUE

Nous postulons dans ce travail que le *y* provenant de *ibī* s'est agglutiné aux premières formes verbales, sans transfert analogique du -*y* de *hay*. La coalescence de *hay* a pu, en effet, être un facteur favorable à celle de *soy*, *estoy*, *doy* et *voy*, car l'agglutination n'était pas un phénomène rare en roman, mais cela n'a pas été un phénomène déclencheur. Ces quatre premières personnes ont en commun leur monosyllabisme originel et elles ont, en outre, des affinités sur le plan sémantique.

En 1993, préoccupé par le phénomène de l'agglutination, Jack Schmidely soulignait *si estos dos elementos (h)a e y acabaron por reunirse, por adherirse uno a otro, es que debía de haber entre ellos un factor de atracción, una afinidad profunda, que suscitase tal aglutinación*⁵⁶⁴. Cependant, bien qu'ayant accepté l'origine locative du -*y* de *hay* (*no se me ocurría, ni se me ocurre, ni creo que a nadie se le haya ocurrido, discutir el origen indudablemente locativo de esta última -y [de hay]*)⁵⁶⁵, cet auteur n'étend pas cette *afinidad profunda* aux cas des premières personnes.

On a dit que l'agglutination de ces quatre formes était due, entre autres, à leur structure monosyllabique. Or, il y avait deux autres premières personnes de même structure : *hey* de *aver* et *sey* de *saber*, pourtant dotées, elles aussi, d'un yod désinentiel, mais la langue ne les a pas retenues. Cela tendrait à prouver que le monosyllabisme n'est pas le fondement du problème. Le -*y* de *hey* (celui de *sey* par analogie) est le résultat d'une évolution phonétique et n'a aucun contenu sémantique. En revanche le -*y* de *doy*, *soy*, *estoy* et *voy* a une charge sémantique qui lui vient de son origine : *y* provenant de *ibī*. Le fait que ces cinq formes (avec *hay*) soient les seules, dans tout le système verbal espagnol, à présenter cette irrégularité laisse penser qu'un lien particulier les unit.

Ce lien ne peut pas être constitué par la nature de la désinence verbale puisque, au même temps et au même mode, les cinq formes en question ne sont pas de même rang (quatre de rang 1 et une de rang 3). Il est donc constitué par la racine du verbe, autrement dit par la sémantèse de chacun de ces verbes. Il nous dit donc que c'est la sémantèse de ces cinq verbes qui rend possible l'agglutination avec *y*. Et il nous dit par ailleurs que ce *y* aurait la même origine pour les cinq formes, mais que la coalescence se serait effectuée indépendamment : d'un côté *hay*, de l'autre *soy*, *doy*, *estoy* et *voy*. Pas de passage, pas d'analogie d'une forme *hay* avec les autres formes en -*oy*, contrairement à la position de Maurice Molho. Un détour par la notion de verbes d'existence semble donc nécessaire.

⁵⁶⁴ Jack Schmidely, «La -y de hay», *op. cit.*, p. 196.

⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 195.

1. LES VERBES D'EXISTENCE : LA SEMANTÈSE DE *AVER*, *SER*, *ESTAR*, *DAR* ET *IR*

Tout d'abord, il faut noter que la notion de verbe d'existence n'est pas acceptée unanimement. Jack Schmidely, par exemple, la rejette puisqu'il considère *ser* et *aver* comme des verbes copules, des purs coordinants verbaux. Pour cet auteur le sens existentiel se dégage du contexte :

Fundamentalmente *ser* no es sino un verbo copula, un puro coordinante verbal, y si se le ocurre *contribuir* a la expresión de la existencia, lo debe a unas circunstancias de utilización, a unas condiciones de contexto bien determinadas. [...] Lo que es existencial en tales construcciones [avec *avoir* ou *aver*] no es el verbo en sí mismo, sino el hecho de que, con este verbo, se vincula una entidad a un lugar – significado en francés y en español justamente por *y* – ; dicho de otro modo, gracias a la relación de dependencia expresada por *avoir*, la entidad regida halla un lugar, un espacio en el cual se encuadra. Si, como resultado hay existencia, es por inclusión en un lugar, que este se explicita en otra parte o que permanezca en total indefinición.⁵⁶⁶

D'autres auteurs cependant, tel Maurice Molho, voient dans ces verbes la capacité à dire l'existence – sous des aspects différents – d'un être.

Pour Jack Schmidely la déclaration de l'existence est résultative de la relation syntaxique, elle relève donc du discours. Pour Maurice Molho la déclaration de l'existence est le propre de certains verbes, elle est donc du ressort de la langue. Ces verbes sont au nombre de cinq, ceux-là mêmes qui permettent la coalescence du yod et qu'un rapport mental basé sur la «notion fondamentale d'existence»⁵⁶⁷ unit. Il s'ensuit une hiérarchie sémasiologique interne selon laquelle «HABER apparaît préexister idéellement à SER,»⁵⁶⁸. Quant aux trois autres verbes, ils se situent «moins en avant dans la hiérarchie sémasiologique des notions verbales»⁵⁶⁹.

Les verbes *aver*, *ser* et *estar* ont déjà été étudiés dans la partie consacrée à *hay*. Nous n'y reviendrons donc pas sauf pour souligner certains aspects qui contribueraient à mettre en lumière la relation entre les verbes d'existence. On rappellera pour mémoire que les trois verbes déclarent l'existence d'un être dans des perspectives différentes. Le verbe *ser* ne saurait dire que l'être, *estar* une existence circonstancielle et *aver* l'existence d'un être par rapport à un autre. Rappelons ces quelques phrases de Marie-France Delpont que nous avons déjà présentées plus haut :

Le propre de *ser*, représentation thétique, est de ne faire rien d'autre que de poser de l'existence, sans prendre en compte la variation ou la non-variation de cette existence.⁵⁷⁰

haber déclare qu'existe un rapport entre deux éléments, un rapport tel que le second est considéré comme relatif au premier, dépendant du premier ; un rapport, plus précisément, qui pose l'existence du second élément relativement au premier.⁵⁷¹

⁵⁶⁶ Jack Schmidely, «La –y de doy, estoy, soy, voy», *op. cit.*, p. 615.

⁵⁶⁷ Maurice Molho, *op. cit.*, p. 84.

⁵⁶⁸ *Ibid.*, p. 88.

⁵⁶⁹ *Ibid.*

⁵⁷⁰ Marie-France Delpont, *op. cit.*, p. 355.

⁵⁷¹ *Ibid.*, p. 105.

Ir, comme l'indique Maurice Molho, «signifie la futurité de l'être, emporté dans un mouvement prospectif qui s'oriente en direction d'une finalité visée, spatiale ou mentale»⁵⁷². Maurice Molho remarque aussi que le lien entre *ir* et *ser* est si étroit «qu'il lui [*ir*] a été permis d'emprunter à SER, représentatif de son passé notionnel, une forme spécifique de passé : *fui*, thème vecteur d'aoriste commun, dès les origines de la langue et aux deux conjugaisons»⁵⁷³.

Dar, quant à lui, est également un verbe dynamique mais il exprime un mouvement centrifuge effectué par le sujet, que ce soit donner quelque chose – de concret ou d'abstrait – à quelqu'un, l'effet de sens probablement le plus habituel, ou employé sans bénéficiaire comme *dar un salto*, *dar un grito*. Dans tous les cas il s'agit d'un mouvement vers l'extérieur, au terme duquel, le «don» accède à l'existence. Il en va de même, dans les tournures unipersonnelles, que ce soit sous une forme réfléchie, comme *darse el caso*, ou non, comme *dar la casualidad* où le sujet n'est pas identifié car il s'agit de la personne grammaticale, que Maurice Molho appelle personne d'univers, ou encore dans les constructions pronominales comme *darse importancia* ; ce qui importe, c'est l'accession à l'être de la chose donnée.

Par ailleurs ces cinq verbes révèlent tout un jeu d'oppositions, et des rapports harmonieux et subtils outre les différentes modalités d'exposition de l'existence d'un être. Ainsi, *ser* dit le fait d'être. Pour Renaud Cazalbou, *ser* est «le verbe le plus fondamental [...] considéré comme l'hyperonyme de la série»⁵⁷⁴. En cela il diffère de Maurice Molho pour qui «*HABER* apparaît préexister idéellement à SER, en vertu de l'inévitable intuition, plus haut énoncée, que pour "être" il faut d'abord "avoir" l'être»⁵⁷⁵.

Traditionnellement on oppose *ser* à *estar*, l'essence à la circonstance. Il y a là deux façons de concevoir l'existence : l'une intrinsèque, l'autre extrinsèque. En outre *estar* accompagné d'un adjectif participial, et peut-être à cause de ce statisme, est apte à dire le résultat d'une opération. Certains adjectifs, par ailleurs, changent de sens selon qu'ils sont employés avec *ser* ou avec *estar*, comme *ser listo* ou *estar listo*. Où l'on voit que cette dernière formulation implique un état antérieur différent de celui qui est exprimé, alors que dans *ser listo* il n'y a ni avant ni après, mais un *continuum*. De tous ces effets de sens il découle que «ce qui est demandé à *estar* c'est avant tout de découper une parcelle d'être nécessairement contrastée, une *stase* pour reprendre un terme utilisé par Jean-Claude Chevalier»⁵⁷⁶ (d'où la notion d'état qui s'en dégage). Dans la hiérarchie notionnelle des verbes d'existence, *estar* se situe forcément dans l'ultériorité de *ser*. Maurice Molho disait à ce propos :

La représentation assignée à *ESTAR* est celle d'une position acquise. Subséquent au devenir qui a apporté l'être (*SER*), le propre de *estar* est de le situer dans la perspective d'un devenir ultérieur qui l'emporte.⁵⁷⁷

Comme le fait remarquer Renaud Cazalbou, *estar*, de son origine latine, semble avoir gardé la valeur de l'immobilité «par opposition à IRE qui dit l'être en mouvement»⁵⁷⁸. L'état

⁵⁷² Maurice Molho, *op. cit.*, p. 92.

⁵⁷³ *Ibid.*

⁵⁷⁴ Renaud Cazalbou, *op. cit.*, p. 186.

⁵⁷⁵ Maurice Molho *op. cit.*, p. 87.

⁵⁷⁶ Renaud Cazalbou, *op. cit.*, p. 187.

⁵⁷⁷ Maurice Molho, *op. cit.*, p. 92.

⁵⁷⁸ Renaud Cazalbou, *op. cit.*, p. 186.

résultatif que peut déclarer *estar* suppose un regard vers le passé, dit une opération révolue dans l'antécédence du présent de locution d'un acteur donné, alors que *ir*, en symétrie avec cette visée, suppose un mouvement orienté vers le futur, d'où l'emploi de ce verbe pour exprimer le futur proche. Cette opposition entre résultativité et futurité semble s'estomper dans les constructions où *estar* et *ir* sont employés comme auxiliaires, associés à un gérondif. *Está diciendo* et *va diciendo* ou *están entrando* et *van entrando*, par exemple, montrent la différence de perception d'une opération dans le temps. Avec *estar* l'opération est saisie dans le moment de son exécution, on dit alors l'aspect de durée statique, alors qu'avec *ir* on dit l'aspect de durée dynamique, c'est-à-dire l'évolution dans le déroulement d'un procès.

Le dynamisme des verbes *ir* et *dar* s'oppose au statisme de *estar*. Et, en même temps, ces verbes diffèrent entre eux dans la façon de déclarer un certain cinétisme. Le premier dit l'être en mouvement alors que le second déclare un mouvement centrifuge par rapport au sujet. Par ailleurs *dar* contraste avec *aver* / *haber*. *Aver*, en effet, comme il a été dit dans la partie consacrée à *hay*, déclare l'existence d'un être par rapport à un autre être, dit l'existence de la chose «possédée», et non celle du détenteur. Alors que *dar* dit le dessaisissement, le don. Par conséquent, pour reprendre les termes de Renaud Cazalbou :

cette existence [celle que déclare *haber*] est rapportée, sur un mode hiérarchisé, on en convient, au support X, lequel, selon la notion d'inhérence, voit son être accru, augmenté de cet apport.⁵⁷⁹

Par ailleurs, *haber*, en espagnol moderne, hormis la conjugaison à la troisième personne non opposable, n'est employé que comme auxiliaire : soit, dans la périphrase aspectuelle, *haber* + participe pour dire un événement passé ; soit, dans la périphrase antéponente *haber de* + infinitif pour dire un événement à venir.

Enfin, le verbe *ser* était aussi employé dans la langue médiévale pour exprimer une opération échue, et il alternait avec *aver* dans des constructions de type périphrastique⁵⁸⁰. Cette alternance reflète une différence dans la conceptualisation de la transcendance. *Aver* pouvait être accompagné d'un participe ou d'un adjectif participial, selon que le locuteur préférerait mettre en évidence l'événement lui-même (*aver* + participe) ou ses conséquences (*aver* + adjectif participial). Mais ce choix ne s'offrait au locuteur que si le second élément (le participe ou son dérivé l'adjectif participial) était transitif. Si le second verbe était intransitif, le choix à faire était entre *aver* + participe – si le locuteur privilégiait le caractère achevé d'un événement – ou *ser* + adjectif participial – s'il privilégiait les conséquences dudit événement. Donc, *ser*, à la différence de *aver*, ne pouvait être accompagné que d'un adjectif participial⁵⁸¹.

Dans la langue moderne, *ser*, en tant que verbe auxiliaire, n'a gardé que l'emploi de la voix déverse.

Ces cinq verbes constituent un ensemble au sein duquel on peut mettre en évidence les différents aspects de l'existence d'un être. Renaud Cazalbou parle d'un réseau d'une grande complexité car, dit-il, «loin d'être des verbes qui déclarent l'être comme par accident, il s'agit

⁵⁷⁹ Renaud Cazalbou, *op. cit.*, p. 189.

⁵⁸⁰ Voir tableau des effets de sens de *(h)a (y)*, *(h)ay*, *es*, *está*, *tiene*, *hace*, p. 150.

⁵⁸¹ Voir, sur ce thème, Marie-France Delport, *op. cit.*, p. 351-363.

d'une véritable architecture, d'une structuration des diverses approches que l'on peut avoir de l'être»⁵⁸².

En effet, ce réseau est formé par des paires oppositives à partir de ces cinq verbes : l'essence contraste avec la circonstance à travers *ser* et *estar*. *Estar*, à son tour, dit un statisme qui voit dans le dynamisme de *ir* et *dar* son symétrique. Mais ces deux verbes, *ir* et *dar*, se dissocient par la nature du mouvement : *ir* déclare l'être en mouvement, *dar* dit un mouvement à partir de l'être. Par ailleurs, *aver* / *haber* + un participe ou un adjectif participial, ainsi que *ser* (uniquement dans la langue ancienne) ou *estar* + un adjectif participial sont rétrospectifs et s'opposent au caractère prospectif de *ir*. Mais en même temps, au sein de ce sous-groupe, *ser*, *estar* et *aver* / *haber* peuvent entrer dans d'autres oppositions. *Aver* / *haber*, en effet, peut exprimer une visée événementielle (*aver* / *haber* + participe) ou résultative (*aver* / *haber* + un adjectif participial). *Ser* et *estar*, dans la langue médiévale, disent bien un événement révolu mais ils diffèrent, d'une part, par le caractère transitif ou intransitif de l'adjectif participial : ainsi, *ser* ne peut être accompagné que d'un verbe intransitif et, *estar*, sa réplique, ne peut être accompagné que d'un verbe transitif. *Ser*, d'autre part, évoque un événement saisi dans son effectuation alors que *estar* laisse voir un avant et un après et déclare donc un état, qui peut être l'état achevé d'un événement. *Estar* suivi d'un gérondif déclare une opération saisie dans son effectuation, dit l'aspect de durée statique, alors que *ir* + gérondif dit l'aspect de durée dynamique. Enfin, la périphrase antépositive déclarée par *haber de* + infinitif trouve sa contrepartie dans la périphrase aspectuelle déclarée par *haber* + participe ou adjectif participial.

Pour Renaud Cazalbou, et nous adhérons à son point de vue, c'est autour de *ser* que ces cinq verbes s'articulent, «en ce sens il est bien l'hypéronyme de ces cinq verbes qui fonctionnent comme des doubles antithétiques»⁵⁸³. L'absence, dans ce groupe, d'autres verbes d'existence comme *existir*, par exemple, l'amènent à proposer la création du néologisme *verbes ontophatiques*, c'est-à-dire 'qui disent de l'être' à la place de la dénomination verbes d'existence, peu pertinente à ses yeux.

Ce qui importe ici est de souligner que ces cinq verbes constituent bel et bien un «réseau signifiant» – pour reprendre le terme employé par cet auteur – dont la commune manifestation est *y* et dont la sémantèse est le lien qui les maintient en cohésion.

2. LECTURE DU SIGNIFIANT

Le signifiant de *soy*, *estoy*, *doy* et *voy* montre qu'aux formes *so*, *(e)sto*, *do* et *vo* monosyllabiques est venu s'ajouter l'élément *y*. Cet élément *y* qui, en tant que particule autonome et phorique, a révélé un fonctionnement accentuel hésitant, devient, adjoind aux formes verbales, irrévocablement atone.

Rappelons que le *y* adverbial est constitué d'un seul phonème /i/ qui est une voyelle palatale fermée. En s'agglutinant à *ha*, *so*, *esto*, *do* et *vo*, il forme un hiatus avec le /a/ ou le /o/

⁵⁸² Marie-France Delpont, *op. cit.*, p. 196.

⁵⁸³ Renaud Cazalbou, *op. cit.*, p. 190.

précédant et deviendra *un yod*, soit, une semi-voyelle, par fermeture vocalique. Au niveau phonologique, donc, -y ajoute la notion d'une fermeture totale.

À la différence de *ha*, qui pouvait apparaître assez fréquemment associé à *y* sans être agglutiné à lui, nous n'avons pas trouvé dans notre corpus d'exemple *so y*, ou *vo y*. En revanche, l'analyse des documents nous a révélé une occurrence de *esto y* et quatre de *do hi* (la graphie de *hi* diffère de l'une à l'autre) toutes du XIII^e siècle :

132) É andando el fecho desta guisa, vino un día á fablar don Juan Nuñez con el Rey ante don Alfonso Perez de Guzman, é díjole estas palabras: «Señor, yo non puedo vevir con vusco, ca entiendo é veo que non he vuestro talante nin recibí honra ninguna de vos en estas córtas, é **estó y** muy quebrantado, é sabe Dios que vos non merescí por qué ;

Crónica del rey Fernando IV, c. XV, p. 101

Dans cet exemple, *y* réfère au lieu où se trouve le locuteur, don Juan Núñez.

133) Esta helemofina τ esta heredad allí como es nomnado, do io Diag Roiz a uos dona Eluira Garciez, abbadessa, τ a todel conuiento de Uillaenna, qe sea uueftra τ qe la herededes por siempre, τ fago me famulario del monesterio τ del conuiento de Uillaenna, por bulcar les todel bien que io pudiero, **τdo hi mio cuerpo** si fuer en logar qel puedan traer, fuera end si entraro en orden. (1225, Vileña.)

Documentos lingüísticos, T. 48, p. 76, 4

134) toda esta por nombrada heredit do io al conuiento τ al monesterio de Uillenna que la ayna τ que la hereden por sienpre; **τ do y mio cuerpo** τ de mi mugier fuera ent si entraremos en orden, τ fago me familiar fo por buscar tot el bien τ toda la pro que pudiero. (1225, Vileña.)

Documentos lingüísticos, T. 49, p. 77, 3

135) [C]onnoçuda cofa sea atodof los omnes que esta carta vieren τ oyeren, como yo dona Domenga de Fuent Burueua, fija de Domj[n]gui Yuanef el blandu, fagom conpanera enel monesterio de Villena τ offrefco hy mjo cuerpo τ mj alma, τ por que aya hy mj parte en lof bienes del monesterio, en lof temporales ten lof spirituales; **τ do hy** por mj alma τ por almaf de mjo padre τ de mj madre VJ tabladaf sembradura de heredit, por siempre ia mas, en el calcajar de cerca Sant Martin de Calçada; τ dos tabladaf τ media, de la tablada de Pancoruo; (1265, Vileña.)

Documentos lingüísticos T. 59, p. 89,8 H.

136) Sepan todos quantos esta carta uieren, que yo dona Maria Pedrez offrefco e do mi mífma a Dios, e al obispo, e ala eglefia de Calahorra, e al hospital de la Cadena por seruir i a Dios e a los pobres en mios dias, por mi alma e por redencion de mios peccados, **e do hi** comigo quanto que he en Huercanos, (1227, Arcos.)

Documentos lingüísticos, T. 86, p. 124,5

Il s'agit des termes d'un accord entre des particuliers et un monastère ou couvent, par lequel lesdits particuliers deviennent *famularios*, c'est-à-dire, des serviteurs de Dieu, vivant dans le monastère ou couvent auquel ils donnent tout ou partie de leurs propriétés. Des points de détail peuvent varier, mais le fond de la transaction demeure.

Dans ces quatre exemples *y* (et les autres variantes graphiques équivalentes) fait référence au monastère où le propriétaire demande d'entrer. On le voit, du point de vue du fonctionnement de *y*, rien dans ces quatre exemples ne diffère des formes que nous avons recensées par milliers dans les documents de notre corpus et dont nous avons présenté quelques exemples tout au long de ce travail. Ici, néanmoins, on observe que l'antécédent de *y* a une fonction de datif, alors qu'en général, il occupe une fonction de complément circonstanciel. Ce qui ne change en rien au fait que dans ces exemples le *conuiento*, *monefterio* ou *eglesia* sont forcément aussi des lieux auxquels *y* fait référence.

Erik Staaff a relevé deux autres occurrences :

137) Qonnocida cosa sea aquantos esta carta uiren. Qumo yo don FernanRodriguez de Trezenno. Oferessco mio querpo emie alma. Enujda ye muerte. Asancta Maria dePiasca. **Do**. **hy**. quanto eredamiento. e. enCastejon. e en Pison e en Traspenna. Uassallos poblados epor poblar. prados. et ierras. equanto hy. e enfuentes. e enmontes. e enexidas. e entradas. e endeuisas. e **do y** ueynte uaccas. 1264

Étude sur l'ancien dialecte léonais d'après des chartes du XIII^e siècle, LIX, p. 88

au sein desquelles on peut constater le même dispositif à fonction de datif. Dans tous les cas il s'agit d'un engagement ferme et sérieux, pris devant témoins, dont la validité et l'authenticité sont attestées par un cachet. C'est un acte volontaire et individuel, qui n'est pas dénué d'une certaine solennité où l'importance sociale du donateur, par le fait d'être propriétaire et décideur, se voit mise en valeur.

L'hypothèse sur la coalescence de ces quatre formes n'est guère différente de celle que nous avons proposée pour *hay*. Comme dans le cas de *hay*, le -*y* astématique de *soy*, *estoy*, *doy* et *voy* est une semi-voyelle. Comme dans le cas de *hay*, ce -*y* agglutiné fait partie de la désinence verbale. À la différence de *hay*, toutefois, la désinence verbale des ces quatre formes *soy*, *estoy*, *doy* et *voy* prédique sur un support lexicalisé, qui n'est autre que le locuteur.

La forme *doy* est la plus ancienne forme des quatre premières personnes en question et pourrait être celle qui a servi de point de départ de la coalescence.

Voici l'exemple suivant :

138) Ego donOro, filia del alcayath, **doj** la heredat dEsteras toda τ con cafas, e con uineaf, τ con las cafas de Medina, a Dios τalconuent de Salua terra, τ al magiftro RojDiaz por falut de mia anima τ de meos parentes; τ esto **dolo** en tal guifa que uiua io en mio dias elo, τ despues de mios dias que la ajan elos, eques la entren con boif τ con femenza e con quanto i fallaren. 1208 Medinaceli ? (Soria)

Documentos lingüísticos, T, 249, p. 337,4

On peut constater que les acteurs sont les mêmes que dans les occurrences précédentes : un propriétaire donateur, une propriété et un couvent donataire. Les formes impliquées, néanmoins, diffèrent.

On a d'abord *doj*, puis *do* (*dolo*), c'est-à-dire des formes dont l'ordre d'apparition ne doit rien au hasard. Dans un document notarié, l'auteur d'un don doit être clairement identifié. Une

forme verbale qui va en poser l'existence dans le temps (le présent) et dans l'espace (grâce au morphème) sera la plus appropriée. Par là même, le locuteur souligne son importance sociale qui découle de la déclaration de son existence : je donne quelque chose là où je me trouve. En revanche, à partir du moment où l'existence du donateur a été clairement posée, il n'est plus besoin de la réaffirmer lorsqu'on fait de nouveau référence au don, c'est-à-dire au déssaisissement de quelque chose. D'où l'emploi de *do* (*dolo*) dans la seconde occurrence du verbe.

En ce qui concerne *so* et *esto* le processus est similaire. *So* disait une existence non spatialisée, *soy* dit une existence spatialisée : 'je suis' (pas dans le sens de 'se trouver' mais dans celui d'"exister") là. *Estoy*, le pendant symétrique de *soy*, comme on l'a vu dans ce même chapitre des verbes d'existence, laisse voir un avant et un après et déclare donc l'état du locuteur dans l'espace.

Le signifié de -y étant ici l'espace nécessaire pour que le locuteur puisse accomplir l'opération verbale, l'une et l'autre forme, *soy* et *estoy*, disent : j'occupe un espace physique, de ce fait je me vois exister et les autres aussi me voient exister. Il s'ensuit, pour les deux formes, une sorte de renforcement de l'affirmation d'existence.

Soit, par exemple la citation suivante :

139) Agora, loado sea a Dios, **soy sennor** desta çibdat et a ninguno non deuo sennorio sinon al rey don Alfonso mio sennor natural ; que querria que el sopiesse agora en commo esta Valencia et el estado de mi cuerpo, ca uos digo verdat que en los postremeros dias de mi vida **estoy** commo non he a beuir mas de estos treynta dias. Et desto **so muy çierto**, ca bien ha mas de siete noches que visiones me siguen, ca veo mi padre Diego Laynez et a mi fijo Diego Ruyz, et cada vez que los veo, dizenme : 'mucho auedes morado aqui! trendos et vayamosnos a las asonadas perdurables'.

Primera crónica general, 634, 33

Ces deux formes *soy* et *estoy* constituent un hapax de la *Primera crónica general* comme le signale Jack Schmidely. Le locuteur de ce passage est le *Cid*. Il s'agit bien entendu du personnage littéraire, héros populaire dont la bravoure et les hauts faits ont été chantés et loués pour l'édification du bon peuple. C'est le chevalier loyal qui, malgré les difficiles conditions de l'exil, parvient à rentrer en grâce auprès de son roi, son seigneur naturel. Mais c'est aussi celui qui a conquis Valence et qui, de ce fait, est lui-même seigneur de cette ville sans la tenir d'un quelconque suzerain. Il est donc, en quelque sorte, l'équivalent du roi Alphonse VI.

C'est ce que dit le signifiant *soy* dans la phrase *soy sennor desta çibdat* : je suis, (là où j'existe), seigneur de cette ville. En revanche dans *so muy cierto*, l'apport *muy cierto* n'ajoute rien de fondamental à l'identité du locuteur. Il indique, tout simplement, l'état mental de celui-ci.

Dans la langue médiévale l'opposition *so* et *soy* laisse apparaître une différence de sens. *So*, comme on l'a indiqué plus haut, dit bien, entre autres effets de sens, l'identité, mais *soy* dit l'identité d'un locuteur dans l'espace. Il est à noter, par ailleurs, que le locuteur qui affirme son existence dans l'espace est, tout au moins au début, quelqu'un d'important socialement, comme le *Cid* dans l'exemple 139. Souligner son occupation de l'espace revient donc à souligner son

statut social et contribue par conséquent à un renforcement de l'identité. Enfin, comme pour l'alternance *do / doy*, la langue confrontée aux paires *so / soy* et *esto / estoy* a retenu les formes avec *y* agglutiné parce qu'elles conviennent également à tous les emplois réservés aux formes sans *y*, alors qu'au contraire *so* et *esto* ne peuvent pas dire leur rapport avec l'espace.

Enfin, en ce qui concerne l'alternance *vo / voy*, cela n'est guère différent. Le signifiant de *voy* montre le mouvement exprimé par *vo* en rapport avec l'espace désigné par *y*. Il s'agit d'un mouvement prospectif en direction d'une destination connue ou pas. *Vo*, en revanche, n'indique que le mouvement.

140) E quando el asno oyo dezir de las asnas, moviosele el sabor e vençiole el seso, e fuese con el çerval. E quando el leon le vio, salto en el e matole. E despues que le ovo muerto (dixo) : 'Quierome yr a bañar, e en bolviendo comere las orejas e el coraçon del asno, e de lo al fare sacrificio ; que asy me lo mandaron los fysicos. Pues guarda tu el asno **mientra que yo vo**, e luego me verne para ty,'

El Libro de Calila e Digna, manuscrit B, p. 249, 4153

141) -Patronio, yo he un amigo muy poderoso et muy onrado, et commoquier que fasta aquí nunca fallé en l' sinon buenas obras, agora dízenme que me non ama tan derechamente commo suele, et aun, que anda buscando maneras porque sea contra mí. Et yo estó agora en grandes dos cuydados : el uno es, porque me he reçelo que si por aventura él contra mí quisiere seer, que me pueda venir grand daño ; el otro es que me he reçelo que si él entiende que yo tomo dél esta sospecha et que **me vo guardando** dél, que él, otrosí, que fará esso mismo,

El conde Lucanor, p. 131

142) Aquel pero Vermúez non lo pudo endurar,
la seña tiene en mano conpeçó de espolonar :
¡El Criador vos vala, Çid, Campeador leal!
vo meter la vuestra seña en aquella mayor az ;
los que el debdo avedes veremos cómo la acorredes.

El cantar de Mio Cid, v. 704

143) Dixo la fenbra : "Un pez de los peçes de tal ysla que le non conoçe ninguno salvo yo.
Pues echare sobre los huevos en mio lugar de mientra que **yo vo alla**.

El Libro de Calila e Digna, manuscrit B, 349, 5847

Les trois premiers exemples n'indiquent pas le terme du mouvement, c'est l'allocutaire qui, par sa connaissance du monde, comprend le message et rétablit que s'il y a un mouvement, il faut obligatoirement un point de départ et un point d'arrivée. Ainsi, pour l'exemple 140, le loup-cervier comprend que le lion va se baigner soit dans une rivière, soit dans un lac, soit dans une mare, peu importe le lieu, seule importe l'action d'aller quelque part pour se baigner. Dans l'exemple 142, nous ne savons pas où se trouve exactement *aquella mayor az* ; ici ce qui importe c'est de savoir que Pero Vermúez va y planter le drapeau du *Cid*.

Dans l'exemple 141, le verbe *ir* est employé comme auxiliaire. Ici, *ir* associé à un gérondif dit l'évolution dans le déroulement d'un procès. Le gérondif déclare le procès en effecton et *vo* l'aspect de durée dynamique.

Enfin, l'exemple 143 dit bien un mouvement dont le terme est *alla*.

Voy n'apparaît, dans notre corpus, que bien tardivement, puisque la première documentation attestée se trouve dans *La Celestina*, donc vers la fin du XV^e siècle :

144) Cal.- ¿Podrjala yo hablar?

Sem.- Yo te la traere hasta aca. Por esso, aparejate : seyle gracioso, seyle franco. Estudia, mientras **voy**, para le dezir tu pena tan bien como ella te dara el remedio.⁵⁸⁴

La Celestina, p. 36, 1

Le yod de *voy*, comme pour les autres premières personnes, pose une existence spatialisée. Il réfère au lieu où le moi locuteur se trouve et à partir duquel il se met en mouvement. C'est encore un lieu dans lequel le locuteur affirme son existence.

Ainsi donc, nous postulons que le signifié de -y de ces quatre formes verbales est l'espace nécessaire, en l'occurrence, au locuteur pour que celui-ci exprime son existence dans les différentes perspectives posées par chacun de ces verbes.

À un même signifiant un même signifié, donc puisque le morphème terminal de *hay*, *soy*, *estoy* *doy* et *voy* a exactement le même signifiant – une semi voyelle, – nous postulons que c'est le même signe, avec, partant, le même signifié : l'espace nécessaire pour qu'on y pose l'existence d'un être ou d'une chose. La différence de signifié n'existe qu'entre le y stématique et le -y astématique.

Nous proposons le tableau suivant qui montre comment la langue en partant de y a élaboré une organisation harmonieuse et cohérente pour signifier la représentation de l'espace par rapport au MOI.

espace indivis Y			
MOI		NON MOI	
Dans l'espace	<i>aquí, acá</i>	Dans l'espace	<i>ahí allí, allá</i>
Dans le temps	<i>soy, estoy, doy, voy</i>	Dans le temps	<i>hay</i>

⁵⁸⁴ D'autres éditions présentent *vo* au lieu de *voy* pour ce passage.

CONCLUSION

Ce travail de recherche sur le pronom-adverbial *y* tente de répondre à trois grandes questions. Pourquoi *y* a-t-il disparu, comment expliquer la coalescence entre *ha* et *y*, enfin, question similaire, quelle est l'origine du -*y* des premières personnes *soy*, *estoy*, *doy* et *voy*.

Depuis les origines de l'espagnol deux systèmes pouvant représenter l'espace ont cohabité jusqu'à la fin du XV^e siècle. L'un constitué par *y* et *ende* et un autre formé par les adverbes de lieu *aquí* / *acá*, *ahí* (création romane tardive), *allí* / *allá*, *aquende* / *allende* et *acullá*. Chacun d'eux propose une représentation de l'espace particulière.

Y, provenant de *ībī*, la forme qui nous intéresse principalement dans ce travail, signifie un espace conçu dans sa plus grande généralité et indivis. C'est le référent de *y* qui va rendre compréhensible l'acte de langage à l'interlocuteur. *Y* n'apporte aucune information nouvelle à l'acte de langage, il n'est qu'un élément anaphorique dont la fonction est de relier le verbe quel qu'il soit, statique ou dynamique, à un lieu, son référent, quel qu'il soit : explicite, implicite, avec ou sans distinction de dimensions ou de précision, et déjà mentionné dans le discours ou facilement reconnaissable par le co-texte ou le contexte. *Y*, qu'il soit tonique ou atone, reste toujours le même et son signifié est celui qui permet toutes ces capacités référentielles : l'espace indivis.

Le système des adverbes de lieu, en revanche, signifie un espace par rapport au locuteur. Il divise l'espace en deux : la zone du MOI, signifiée par *aquí* / *acá* et la zone du non MOI signifiée par *allí* / *allá*, si le lieu est déterminé, ou par *ahí* si le lieu n'est pas déterminé. Ces formes apportent donc une information nouvelle qui est celle de la position dans l'espace par rapport au locuteur.

Ces deux systèmes correspondent ainsi à deux conceptions différentes de l'espace. Si l'un d'eux a cessé d'être employé, on peut présumer qu'il ne correspondait plus aux besoins de la langue. Ce changement, l'abandon d'un système et son remplacement par un autre, s'est accompli en quelques siècles et s'inscrit d'ailleurs dans une tendance générale de la langue vers la détermination où le MOI pensant occupe le centre du monde.

La question de la tonicité n'est pas, à notre avis, à l'origine de la disparition de *y*. Le fait que soit un élément parfois tonique, parfois atone et la constatation de la violation des règles de position de *y* en tant que pronom atone ne sont que la manifestation de l'instabilité de ce morphème. Variation de l'accent et violation des règles de position sont des conséquences non les causes. En d'autres termes, elles sont la manifestation de la recherche d'un système de représentation spatiale plus en accord avec les besoins expressifs du locuteur qui, devenu un être nouveau, regarde le monde par rapport à lui-même.

Nous avons fait l'hypothèse que ce *y* disparu est à l'origine de celui que contiennent *hay* et les premières personnes des verbes *ser*, *estar*, *ir* et *dar*. En ce qui concerne *hay* presque aucun linguiste ne met cette idée en doute. Mais en ce qui concerne les premières personnes les hypothèses sur l'origine de ce -*y* agglutiné divergent.

Nous avons adopté le principe guillaumien selon lequel l'unicité du signe est essentielle, ce qui veut dire qu'à un signifiant, quel que soit son emploi discursif, correspond toujours le

même signifié, celui-là même qui accorde au signe en question toutes ses capacités référentielles. Suivant ce principe, le signifié de *y* stématique doit être le même dans tous ses emplois. Ainsi, le signifié du -*y* astématique : l'espace nécessaire pour poser l'existence d'un être ou d'une chose devra être le même à chaque fois qu'on rencontre chacun de ces signifiants.

Ces cinq formes *hay*, *soy*, *estoy*, *doy* et *voy* constituent un groupe particulier dans le système verbal espagnol, groupe dont la caractéristique unificatrice et identificatrice est -*y*. Bien que cela fasse présupposer la même origine pour le *y* de ces cinq formes, le lien qui les unit ne peut pas être constitué par la nature de la désinence verbale puisque, au même temps et au même mode, les cinq formes en question ne sont pas de même rang (quatre de rang 1 et une de rang 3). Ce lien est donc constitué par la sémantèse de chacun de ces verbes, à savoir la capacité à dire l'existence d'un être sous des aspects différents. D'une part, *hay*, de l'autre *soy*, *estoy*, *doy* et *voy*.

En ce qui concerne *hay*, première attestée des cinq formes, on a déjà noté l'origine de -*y* comme provenant de *ibī*. L'alternance *ha y* / *hay* est là pour le prouver. Les divergences d'opinion résident plutôt dans les différentes propositions pour expliquer le processus d'agglutination. En réalité, toutes les hypothèses présentées jusqu'à ce jour, que ce soit sous le nom de désémantisation ou sous celui de grammaticalisation, invoquent explicitement ou non la théorie de la subduction défendue par Maurice Molho. La subduction décrit un processus linguistique par lequel un mot purement lexical se transforme, par perte de son contenu sémantique, en un nouveau signe.

Ainsi certains linguistes ont voulu voir un *y* «plein», anaphorique, signifiant un lieu singulier et un *y* subduit, dématérialisé ou désémantisé selon les auteurs, lequel, commençant à s'agglutiner formellement à *ha*, perd ses autres possibilités d'emploi et ne peut plus référer à un lieu particulier. Devenant alors abstrait et général *y* signifie le lieu d'existence contenant tous les lieux particuliers.

En opposition avec cette théorie nous défendons l'hypothèse que *hay* est, en effet, un signe nouveau et que le -*y* astématique n'est plus que la représentation de l'espace nécessaire à une entité extralinguistique pour qu'elle soit. On n'est donc plus en présence d'une représentation générale de l'espace (*y* stématique) mais en présence d'un cas particulier d'espace (-*y* astématique). L'incomplétude sémantique de -*y* dont font état nombre d'auteurs correspond, en réalité, à la restriction que suppose un cas particulier d'espace, ce qui, à nos yeux, n'implique pas que -*y* soit «incomplètement» défini mais «différemment» défini.

À la différence de ce que l'on constate à propos de *hay*, il n'y a pas unanimité sur l'origine du -*y* de *soy*, *estoy*, *doy* et *voy*. Nous défendons l'idée que ce même *y* provenant de *ibī* et signifiant l'espace s'est agglutiné aux quatre formes verbales. Nous suivons donc Joan Corominas, Bernard Pottier, Maurice Molho, Thomas Lathrop et Manuel Alvar. Mais en revanche, pas de passage, pas d'analogie d'une forme *hay* avec les autres formes en -*oy*, contrairement à la position de Maurice Molho.

Ces cinq verbes, liés par la sémantèse, sous-tendent tout un éventail d'oppositions binaires, chaque verbe pouvant, comme dans un jeu de miroirs, participer à plusieurs des couples formant opposition, de sorte que l'ensemble des oppositions finit par exprimer les

différentes modalités de l'existence d'un être, en ce qui concerne les premières personnes l'être singulier que constitue le moi.

Le verbe *ser* ne saurait dire que l'être, *estar* exprime une existence circonstancielle et *aver* l'existence d'un être par rapport à un autre. *Ir* dit la futurité de l'être et s'oppose à l'état résultatif que déclare *estar*. *Dar*, comme *ir*, est un verbe dynamique et tous les deux s'opposent au statisme de *estar*. En même temps ces deux verbes *ir* et *dar* se différencient entre eux dans la façon de dire le mouvement. Le premier dit l'être en mouvement le second un mouvement centrifuge. Que *dar* soit employé avec un sens figuré ou littéral, il s'agit d'un mouvement vers l'extérieur, au terme duquel le «don» accède à l'existence.

La première personne du verbe *dar* est la seule forme, dans notre corpus, à présenter trois options expressives : *do*, *do y* et *doy*. Stématique, le *y* peut faire référence au récepteur de la chose donnée ; astématique, il ne fait plus référence qu'au lieu d'existence de l'auteur du don.

Pour les autres premières personnes, le processus est analogue : *so* pouvait avoir plusieurs effets de sens, l'identité, l'état, l'origine..., mais *soy* dit seulement le fait d'être (d'un locuteur) dans l'espace : 'je suis' (j'existe) là. *Estoy*, le pendant symétrique de *soy*, déclare l'état du locuteur dans l'espace. Le signifié de -y étant toujours un espace particulier, soumis aux exigences sémantiques des formes verbales auxquelles il est associé, l'une et l'autre forme *soy* et *estoy* disent : j'occupe un espace physique, de ce fait je me vois exister et les autres aussi me voient exister. Autrement dit, c'est la proclamation de l'existence du moi locuteur comme individu et comme centre du monde.

On observe d'ailleurs que le locuteur qui affirme son existence dans l'espace est, tout au moins au début, quelqu'un d'important socialement. Souligner son occupation de l'espace revient donc à souligner son statut social et contribue par conséquent à un renforcement de l'identité.

On peut citer l'écrivain Francisco Ayala, mort récemment qui, lors d'un entretien, avait répondu au journaliste Juan Cruz qui s'intéressait à sa santé : "Con decir 'estoy' ya está dicho todo". Autrement dit : je suis là, j'existe⁵⁸⁵.

Le signifiant de *voy* montre l'espace dans lequel existe un locuteur en mouvement.

Comme dans *hay*, le -y astématique de *soy*, *estoy*, *doy* et *voy* ne représente plus que l'espace nécessaire pour qu'un être, en l'occurrence, le locuteur, soit. Comme pour *hay*, le -y astématique des quatre premières personnes n'est pas «incomplètement défini» mais «différemment» défini.

La différence fondamentale qui nous oppose aux théoriciens partisans de la subduction est qu'ils considèrent *y* comme signifiant un espace singulier et le -y astématique de *hay* comme signifiant l'espace général. Nous postulons, à l'opposé de cette hypothèse, que *y* signifie l'espace général et -y représente une restriction de cet espace, un cas particulier. En effet, pour concevoir un cas particulier d'espace, il faut partir de la représentation générale de cet espace. Cela est confirmé par les signifiants puisque *y*, le signifiant le plus dépuré, constitué d'une seule voyelle, un seul phonème, représente l'espace général. Le -y de *hay*, *soy*, *estoy*, *doy* et

⁵⁸⁵ Juan Cruz, «Tengo una memoria de segunda mano» paru dans *El país* le 15.03.09.

voy, une semi-voyelle, une restriction par rapport à *y*, signifie un espace restreint ou cas particulier d'espace.

L'agglutination a eu lieu parce que, sur le plan diachronique, un choix était en train de s'opérer entre les deux systèmes de la représentation de l'espace qui s'opposaient. L'histoire a révélé que c'est le système des adverbes déictiques qui convenait le mieux. Dès lors, pour exprimer l'existence d'un être par rapport à l'espace, il ne restait d'autre solution que d'agglutiner *y* à la forme verbale *ha*, faute de quoi, *y* seul s'acheminant vers la disparition, la forme verbale *ha* serait restée l'unique façon de dire ce sens. Passer de *ha* à *hay* pour exprimer l'existence, c'était créer une forme conjuguée de *haber* spécifiquement unipersonnelle – spécifiquement impersonnelle – clairement différenciée de la forme personnelle avec laquelle elle coexiste en système (*ha*). De même, la langue a retenu les formes avec *y* agglutiné parce qu'elles conviennent également à tous les emplois réservés aux formes sans *y*, alors qu'au contraire *so*, *esto*, *do* et *vo* ne peuvent pas dire leur rapport avec l'espace.

Enfin, si la coalescence entre ces formes et *-y* n'a eu lieu qu'au présent de l'indicatif, c'est parce que l'existence d'un être occupant un espace n'est effective que dans le présent, temps fondamental de l'existence.

En fait, le choix du système déictique au détriment du système anaphorique est à l'origine de la disparition du *y* stématique et de la coalescence des formes verbales *ha*, *so*, (*e*)*sto*, *do* et *vo* avec *y*.

TABLEAUX

Tableau n° 1. Fréquences d'emploi de *y, aquí, acá, ahí, allí, allá, acullá, (h)ay, soy, estoy, doy* et *voy* par ouvrage et par siècle.

ouvrages	<i>hí</i>	<i>aquí</i>	<i>acá</i>	<i>ahí</i>	<i>allí</i>	<i>allá</i>	<i>acullá</i>	<i>ha ay hay</i>	<i>so soy</i>	<i>esto estoy</i>	<i>do doy</i>	<i>vo voy</i>
XII^e siècle												
<i>Documentos lingüísticos</i>	25	0 0		0	0	0	0	0 1		0	20	0
<i>Crestomatía</i>	5 0		0	0	0 0		0	1	2	0	4	0
Total	30	0 0		0	0	0	0	1 3		0	24	0
XIII^e siècle												
<i>Documentos lingüísticos</i>	209 55 12			0	10	6	0	18 71		0	104	0
<i>Crestomatía</i>	39	20 1		1	10	4	0	5 11		1	7	0
<i>El cantar de Mio Cid</i>	68 58		11	0	23 20		0	20	17	1	15	2
<i>La fazienda de Ultramar</i>	184 99		7	0	199	7	0	29 32		3	4	1
<i>Libro de Apolonio</i>	18	26 1		2	0	5	0	0 49		1	1	2
<i>Primera Crónica general</i>	2645	714	76	0	1416	294	0	45	79 8	17		7
<i>General Estoria</i>	1421	1036	40	1	1708	210	3	221	90 4	19		4
<i>La gran conquista de Ultramar</i>	1337	459 29		414	1634	322	2	172 65		11	22	1
Total 5921		2467	177	418	5000	868	5	510	414	29	189	17
XIV^e siècle												
<i>Documentos lingüísticos</i>	32	47 3		0	0	1	0	4 19		0	6	0
<i>Crestomatía</i>	4 1		2	1	0 1		0	0	3	0	0	0
<i>El libro del Buen Amor</i>	45 66		3	5	45 12		0	53	39	4	6	7
<i>El Conde Lucanor</i>	76 32		4	0	23 16		0	50	27	7	1	1
<i>Crónica de Alfonso X^o</i>	211 34 16			2	136 48		0	8	1	1	1	1
<i>Crónica de Sancho el Bravo</i>	135 9		2	0	28 15		0	0	2	0	0	0
<i>Crónica de Fernando IV</i>	596 28 15			3	110 54		0	2	1	1	1	0
<i>Crónica de Alfonso XI^o</i>	1012	78	12 4	666		97	0	0	4	0	0	0
<i>El Libro de los gatos</i>	13 17		4	2	14 18		0	12	13	2	1	1
<i>Calila e Digna ms. A</i>	59	41	8 27	16		24	0	70	53	11	7	1
<i>Rimado de palacio</i>	55 188		0	1	91	21	0	38	58	13	2	13
Total 2238		541	69	45	1129	307	0	237	220	39	25	24
XV^e siècle												
<i>Documentos lingüísticos</i>	3 12		1	1	0	2	0	1	2	0	6	0
<i>Crestomatía</i>	0 3		0	0	0 0		0	1	2	0	0	0
<i>Historia del gran Tamorlán</i>	46	221 2		15	414	5	0	110 1		0	0	0
<i>Andanças e viajes P. Tafur</i>	2 120		24	45	658	39	0	144	2	1	0	0
<i>Laberinto de Fortuna</i>	0 11		0	1	37	2	0	0	1	1	0	0
<i>Calila e Digna ms. B</i>	2	47	8 78	20		22	0	71	59	11	4	3
<i>La Celestina</i>	0 91		47	17	37	48	3	107	73	45	8	25
Total 53		507	82	157	1166	118	3	434	140	58	18	28
Total général	8242	3513	328	620	7295	1293	8	1182	777	126 256		69

tableau n° 2. Nombre d'occurrences toniques par ouvrage et par siècle.

Colonne (1) : formes séparées du verbe par une interpolation. Cette interpolation peut être constituée par un seul mot, lui-même agglutiné ou non à la forme verbale, de plusieurs mots, et dans certains cas le verbe est elliptique. Colonne (2) : occurrences de y précédées d'une préposition. La colonne (3) correspond à (1) + (2). La colonne (4), au pourcentage (1) / 8.239. La colonne (5) au pourcentage (3) / 8.239.

ouvrages	(1) séparées	(2) prép. + y	(3) sép. + (prép. + y)	(4) % sép. / Total occ.	(5) % ton. / Total Occ.
XII^e siècle					
<i>Documentos lingüísticos</i>	0	1	1		
<i>Crestomatía</i>	0	0	0		
Total 0		1	1	0	0%
XIII^e siècle					
<i>Documentos lingüísticos</i>	12	4	16		
<i>Crestomatía</i>	5	1	6		
<i>El cantar de Mio Cid</i>	8	1	9		
<i>La fazienda de Ultramar</i>	12	5	17		
<i>Libro de Apolonio</i>	4	0	4		
<i>Primera Crónica general</i>	236	46	282		
<i>General Estoria</i>	112	61	173		
<i>La gran conquista de Ultramar</i>	42	21	63		
Total 431		139	570	5%	7%
XIV^e siècle					
<i>Documentos lingüísticos</i>	0	0	0		
<i>Crestomatía</i>	1	0	1		
<i>El libro del Buen Amor</i>	6	1	7		
<i>El Conde Lucanor</i>	3	1	4		
<i>Crónica de Alfonso X^o</i>	7	4	11		
<i>Crónica de Sancho el Bravo</i>	1	0	1		
<i>Crónica de Fernando IV</i>	24	2	26		
<i>Crónica de Alfonso XI^o</i>	15	8	23		
<i>El Libro de los gatos</i>	1	2	3		
<i>Calila e Digna ms. A</i>	4	4	8		
<i>Rimado de palacio</i>	6	0	6		
Total 68		22	90	1%	1%
XV^e siècle					
<i>Documentos lingüísticos</i>	0	0	0		
<i>Crestomatía</i>	0	0	0		
<i>Historia del gran Tamorlán</i>	0	0	0		
<i>Andanças é viajes P. Tafur</i>	0	0	0		
<i>Laberinto de Fortuna</i>	0	0	0		
<i>Calila e Digna ms. B</i>	1	0	1		
<i>La Celestina</i>	0	0	0		
Total	1	0	1	0%	0%
Total général	500	162	662	6,07%	8%

Tableau n° 3. Y précédé d'une préposition. Nombre d'occurrences par préposition, par ouvrage et par siècle. Pourcentage par rapport au nombre total de y par siècle.

ouvrages										
	(1) por	(2) des	(3) de	(4) dentro	(5) para	(6) desde	(7) pora	(8) pori	(9) total	% / tot. occ.
XII^e siècle										
<i>Documentos lingüísticos</i>	1 0		0	0	0	0	0	0	1	
<i>Crestomatía</i>	0 0		0	0	0	0	0	0	0	
Total 1		0	0	0	0	0	0	0	1	3,33%
XIII^e siècle										
<i>Documentos lingüísticos</i>	3 0		0	0	0	0	0	1	4	
<i>Crestomatía</i>	1 0		0	0	0	0	0	0	1	
<i>El cantar de Mio Cid</i>	1 0		0	0	0	0	0	0	1	
<i>La fazienda de Ultramar</i>	0 0		5	0	0	0	0	0	5	
<i>Libro de Apolonio</i>	0 0		0	0	0	0	0	0	0	
<i>Primera Crónica general</i>	31 0 10			0	0	3	2 0		46	
<i>General Estoria</i>	58 0		1	0	0	0	1 1		61	
<i>La gran conquista de Ultramar</i>	18 0		3	0	0	0	0 0		21	
Total	112	0 19		0	0	3	3 2		139	2,35%
XIV^e siècle										
<i>Documentos lingüísticos</i>	0 0		0	0	0	0	0	0	0	
<i>Crestomatía</i>	0 0		0	0	0	0	0	0	0	
<i>El libro del Buen Amor</i>	1 0		0	0	0	0	0	0	1	
<i>El Conde Lucanor</i>	1 0		0	0	0	0	0	0	1	
<i>Crónica de Alfonso X^o</i>	4 0		0	0	0	0	0	0	4	
<i>Crónica de Sancho el Bravo</i>	0 0		0	0	0	0	0	0	0	
<i>Crónica de Fernando IV</i>	1 0		0	0	1	0	0	0	2	
<i>Crónica de Alfonso XI^o</i>	5 1		1	1	0	0	0	0	8	
<i>El Libro de los gatos</i>	2 0		0	0	0	0	0	0	2	
<i>Calila e Digna ms. A</i>	4 0		0	0	0	0	0	0	4	
<i>Rimado de palacio</i>	0 0		0	0	0	0	0	0	0	
Total	18 1		1	1	1	0	0 0		22	0,98%
XV^e siècle										
<i>Documentos lingüísticos</i>	0 0		0	0	0	0	0	0	0	
<i>Crestomatía</i>	0 0		0	0	0	0	0	0	0	
<i>Historia del gran Tamorlán</i>	0 0		0	0	0	0	0	0	0	
<i>Andanças é viajes P. Tafur</i>	0 0		0	0	0	0	0	0	0	
<i>Laberinto de Fortuna</i>	0 0		0	0	0	0	0	0	0	
<i>Calila e Digna ms. B</i>	0 0		0	0	0	0	0	0	0	
<i>La Celestina</i>	0 0		0	0	0	0	0	0	0	
Total 0		0	0	0	0	0	0	0	0	0
Total	131	1 20		1	1	3	3 2		162	1,97%
Pourcentages préposition / total prépositions	80,86%	0,62%	12,35%	0,62%	0,62%	1,85%	1,85%	1,23%		

Dans le tableau n° 4 les colonnes (5) et (6) montrent respectivement le nombre d'occurrences de *y* dissociées du verbe (voir tableau n° 2) et celles précédées d'une préposition (voir tableau 2 et 3). La colonne (7) comprend le nombre total de *y* selon ses diverses positions dans la phrase [(1) + (2) + (3) + (4) + (6)]. Les formes dissociées (5), bien que séparées du verbe se trouvent souvent dans l'entourage de celui-ci, soit en position postverbale, soit en position préverbale. De ce fait, elles ont déjà été comptabilisées dans ces colonnes. Seules quelques formes, déliées totalement d'un verbe, se trouvent exclues de ce calcul. Par conséquent, on observe une différence de 31 occurrences entre le nombre total de *y* du présent tableau (8.208) et le nombre total de *y* du tableau (n° 1) de fréquence d'emploi (8.239)

Tableau 4. Position de y dans la phrase, par ouvrage et par siècle.

ouvrages	(1) pos. postv.	(2) pos. prév.	(3) entre aux. et part.	(4) entre f. v. et inf.	(5) séparé du v.	(6) précédé d'une prép.	(7) = (1) + (2) + (3) + (4) + (6).	(8) = (5) + (6)
XII^e siècle								
<i>Documentos lingüísticos</i>	7 17		0	0	0	1	25	1
<i>Crestomatía</i>	3 2		0	0	0	0	5	0
Total 10		19	0	0	0	1	30	1
XIII^e siècle								
<i>Documentos lingüísticos</i>	90 94		4	11	12	4	203	16
<i>Crestomatía</i>	9 25		1	0	5	1	36	6
<i>El cantar de Mio Cid</i>	15 51		1	0	8	1	68	9
<i>La fazienda de Ultramar</i>	118	64 1		1 12		5	189	17
<i>Libro de Apolonio</i>	6 5		4	3	4	0	18	4
<i>Primera Crónica general</i>	1825 535		136	96	236	46	2638	282
<i>General Estoria</i>	998 252		39	57	112	61	1412	173
<i>La gran conq. Ultramar</i>	1000 188		60	67	42	21	1336	63
Total 4061		1214	251	235	431	139	5900	570
XIV^e siècle								
<i>Documentos lingüísticos</i>	10 21		1	0	0	0	32	0
<i>Crestomatía</i>	1 3		0	0	1	0	4	1
<i>El libro del Buen Amor</i>	19 18		2	4	6	1	44	7
<i>El Conde Lucanor</i>	46 23		3	3	3	1	76	4
<i>Crónica de Alfonso X^o</i>	152 31		13	9	7	4	209	11
<i>Crónica de Sancho el B.</i>	115 12		4	3	1	0	134	1
<i>Crónica de Fernando IV</i>	425 118		28	22	24	2	595	26
<i>Crónica de Alfonso XI^o</i>	680 241		64	19	15	8	1012	23
<i>El Libro de los gatos</i>	9 0		0	1	1	2	12	3
<i>Calila e Digna ms. A</i>	42 11		1	1	4	4	59	8
<i>Rimado de palacio</i>	17 34		2	1	6	0	54	6
Total 1516		512	118	63	68	22	2231	90
XV^e siècle			0	0	0	0	3	0
<i>Documentos lingüísticos</i>	1 2		0	0	0	0	0	0
<i>Crestomatía</i>	0 0		0	0	0	0	46	0
<i>H^adel gran Tamorlán</i>	8 38		0	0	0	0	2	0
<i>Andanças é viajes P. T.</i>	1 1		0	0	0	0	0	0
<i>Laberinto de Fortuna</i>	0 0		0	0	1	0	2	1
<i>Calila e Digna ms. B</i>	2 0		0	0	0	0	0	0
<i>La Celestina</i>	0 0		0	0	0	0	0	0
Total 12		41	0	0	1	0	53	1
Total général	5599	1786	369	298	500	162	8214	662
Nombre de chaque position / 7	68,2%	21,74%	4,49%	3,63%	6% 1,97%			8,06%

Tableau n° 5. Fréquence d'emploi de (h)a (y) / (h)ay.

La première colonne montre le nombre total des formes [(h)a y + (h)ay, (2) + (5)]. La deuxième colonne comprend le nombre total des formes (h)a seules et de celles où y leur est associé sans y être attaché [(h)a (y), (3) + (4)]. Ce nombre est décomposé dans les troisième [(h)a] et quatrième [(h)a y / y (h)a] colonnes respectivement. La cinquième colonne montre le nombre total des occurrences de hay.

Ouvrages	(1) (h)a (y)/(h)ay	(2) (h)a (y)	(3) (h)a	(4) (h)a y / y (h)a	(5) (h)ay	(6) (2) / (1)	(7) (5) / (1)
XII^e siècle							
<i>Documentos lingüísticos</i>	0	0	0	0	0	n.a.	n.a.
<i>Crestomatía</i>	1	0	0	0	1	0%	100%
Total 1		0	0	0	1	0%	100%
XIII^e siècle							
<i>Documentos lingüísticos</i>	18	11	3	8	7	61%	39%
<i>Crestomatía</i>	5	1	1	0	4	20%	80%
<i>El cantar de Mio Cid</i>	20	18	14	4	2	90%	10%
<i>La fazienda de Ultramar</i>	29	29	26	3	0	100%	0%
<i>Libro de Apolonio</i>	0	0	0	0	0	n.a.	n.a.
<i>1^a crónica general</i>	45	29	22	7	16	64%	36%
<i>General estoria</i>	221	102	90	12	119	46%	54%
<i>La gran conquista de Ultramar</i>	172	53	49	4	119	31%	69%
Total 510		243	205	38	267	48%	52%
XIV^e siècle							
<i>Documentos lingüísticos</i>	4	0	0	0	4	0%	100%
<i>Crestomatía</i>	0	0	0	0	0	n.a.	n.a.
<i>Libro del buen Amor</i>	53	15	15	0	38	28%	72%
<i>El Conde Lucanor</i>	50	37	36	1	13	74%	26%
<i>Crónica de Alfonso X^o</i>	8	6	5	0	2	75%	25%
<i>Crónica de Sancho IV</i>	0	0	0	0	0	n.a.	n.a.
<i>Crónica de Fernando IV</i>	2	2	1	1	0	100%	0%
<i>Crónica de Alfonso XI</i>	0	0	0	0	0	n.a.	n.a.
<i>El libro de los gatos</i>	12	4	1	3	8	33%	67%
<i>Calila et Dinma ms. A</i>	70	36	34	2	34	51%	49%
<i>Rimado de palacio</i>	38	31	31	0	7	82%	18%
Total 237		131	124	7	106	55%	45%
XV^e siècle							
<i>Documentos lingüísticos</i>	1	0	0	0	1	0%	100%
<i>Crestomatía</i>	1	0	0	0	1	0%	100%
<i>Historia del gran Tamorlán</i>	110	80	80	0	30	73%	27%
<i>Andanças é viajes P. Tafur</i>	144	0	0	0	144	0%	100%
<i>Laberinto de Fortuna</i>	0	0	0	0	0	0%	100%
<i>Calila et Dinma ms. B</i>	71	8	8	0	63	11%	89%
<i>La Celestina</i>	107	0	0	0	107	0%	100%
Total 434		88	88	0	346	20%	80%
Total Général	1182	462	417	45	720	39%	61%

tableau n° 6. Fréquence d'emploi de *so* / *soy* par ouvrage et par siècle. Position de la forme verbale par rapport au pronom *yo*.

La première colonne (1) est la somme des colonnes (2) et (3). La quatrième colonne indique le pourcentage des formes *so*, (4) / (1) et la cinquième colonne indique le pourcentage des formes *soy*, (5) / (1). Les colonnes (6) à (10) montrent la position de la forme verbale *so* / *soy* par rapport au pronom *yo*. Un tiret indique une interpolation entre le pronom et le verbe.

ouvrages	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)	(7)	(8)	(9)	(10)
	so / soy	so	soy	% so	% soy	yo so	yo - so	so yo	yo soy	yo - soy
XII^e siècle										
<i>Documentos lingüísticos</i>	1	1	0	100%	0%					
<i>Crestomatía</i>	2	2	0	100%	0%					
Total 3		3	0	100%	0%					
XIII^e siècle										
<i>Documentos lingüísticos</i>	71	70	1	99%	1%	1	14	2		
<i>Crestomatía</i>	11	11	0	100%	0%	4	1	1		
<i>El cantar de Mio Cid</i>	17	17	0	100%	0%	5	4	1		
<i>La fazienda de Ultramar</i>	32	32	0	100%	0%	12	3	6		
<i>Libro de Apolonio</i>	49	49	0	100%	0%	4	1	2		
<i>Primera Crónica general</i>	79	78	1	99%	1%	26	8	16		
<i>General Estoria</i>	90	90	0	100%	0%	46	5	16		
<i>La gran conq. de Ultramar</i>	65	47	18	72%	28%	26	2	3	9	3
Total 414		394	20	95%	5%	124	38	47	9	3
XIV^e siècle										
<i>Documentos lingüísticos</i>	19	19	0	100%	0%		6			
<i>Crestomatía</i>	3	1	2	33%	67%	1			1	
<i>El libro del Buen Amor</i>	39	39	0	100%	0%	8	2	3		
<i>El Conde Lucanor</i>	27	27	0	100%	0%	7	2	3		
<i>Crónica de Alfonso X^o</i>	1	0	1	0%	100%					
<i>Crónica de Sancho el B.</i>	2	1	1	50%	50%	1				
<i>Crónica de Fernando IV</i>	1	1	0	100%	0%			1		
<i>Crónica de Alfonso XI^o</i>	4	3	1	75%	25%	1				
<i>El Libro de los gatos</i>	13	8	5	62%	38%	3	1			
<i>Calila e Digna ms. A</i>	53	50	3	94%	6%	20	5	3		
<i>Rimado de palacio</i>	58	57	1	98%	2%	6		1		
Total	220	206	14	94%	6%	47	16	11	1	
XV^e siècle										
<i>Documentos lingüísticos</i>	2	2	0	100%	0%					
<i>Crestomatía</i>	2	1	1	50%	50%					1
<i>Historia del gran Tamorlán</i>	1	1	0	100%	0%	1				
<i>Andanças é viajes P. Tafur</i>	2	0	2	0%	100%				1	1
<i>Laberinto de Fortuna</i>	0									
<i>Calila e Digna ms. B</i>	59	18	41	31%	69%	2	4		1	1
<i>La Celestina</i>	73	8	64	11%	88%		1	4	3	2
Total	139	30	108	22%	78%	3	5	4	5	5
Total général	776	633	142	82%	18%	174	59	62	15	8

tableau n° 7. Fréquence d'emploi de *esto* / *estoy* par ouvrage et par siècle. Position de la forme verbale par rapport au pronom *yo*.

La première colonne (1) est la somme des colonnes (2) et (3). La quatrième colonne indique le pourcentage des formes *esto*, (4) / (1) et la cinquième colonne indique le pourcentage des formes *estoy*, (5) / (1). Les colonnes (6) à (12) montrent la position de la forme verbale *esto* / *estoy* par rapport au pronom *yo*. Un tiret indique une interpolation entre le pronom et le verbe.

ouvrages	(1) <i>esto</i> / <i>estoy</i>	(2) <i>esto</i>	(3) <i>estoy</i>	(4) % <i>esto</i>	(5) % <i>estoy</i>	(6) <i>yo</i> <i>esto</i>	(7) <i>yo</i> - <i>esto</i>	(8) <i>esto</i> <i>yo</i>	(9) <i>esto</i> - <i>yo</i>	(10) <i>yo</i> <i>estoy</i>
XII^e siècle										
<i>Documentos lingüísticos</i>	0	0	0							
<i>Crestomatía</i>	0	0	0							
Total 0		0	0							
XIII^e siècle										
<i>Documentos lingüísticos</i>	0	0	0							
<i>Crestomatía</i>	1	1	0	100%	0%					
<i>El cantar de Mio Cid</i>	1	1	0	100%	0%					
<i>La fazienda de Ultramar</i>	3	3	0	100%	0%	1				
<i>Libro de Apolonio</i>	1	1	0	100%	0%					
<i>Primera Crónica general</i>	8	7	1	88%	13%	2				
<i>General Estoria</i>	4	4	0	100%	0%	3				
<i>La gran conq. de Ultramar</i>	11	10	1	91%	9%	1	1	1		
Total 29		27	2	93% 7%		7 1		1		
XIV^e siècle										
<i>Documentos lingüísticos</i>	0	0	0							
<i>Crestomatía</i>	0	0	0							
<i>El libro del Buen Amor</i>	4	4	0	100%	0%		1			
<i>El Conde Lucanor</i>	7	7	0	100%	0%	1	1			
<i>Crónica de Alfonso X^o</i>	1	1	0	100%	0%	1				
<i>Crónica de Sancho el B.</i>	0	0	0							
<i>Crónica de Fernando IV</i>	1	1	0	100%	0%					
<i>Crónica de Alfonso XI^o</i>	0	0	0							
<i>El Libro de los gatos</i>	2	1	1	50%	50%					
<i>Calila e Digna ms. A</i>	11	11	0	100%	0%	3				
<i>Rimado de palacio</i>	13	13	0	100%	0%	2		2	1	
Total 39		38	1	97% 3%		7 2		2	1	
XV^e siècle										
<i>Documentos lingüísticos</i>	0	0	0							
<i>Crestomatía</i>	0	0	0							
<i>Historia del gran Tamorlán</i>	0	0	0							
<i>Andanças é viajes P. Tafur</i>	1	1	0	100%	0%					
<i>Laberinto de Fortuna</i>	0	0	0			0				0
<i>Calila e Digna ms. B</i>	11	6	5	55%	45%		1			1
<i>La Celestina</i>	45	16	29	36%	64%	1	6			1
Total 57		23	34	40% 60%		1		6		2
Total 125		88	37	70%	30%	15	3	9	1	2

tableau n° 8. Fréquence d'emploi de *do* / *doy* par ouvrage et par siècle. Position de la forme verbale par rapport au pronom *yo*.

La première colonne (1) = (2) + (3). La quatrième colonne indique le pourcentage des formes *do*, (2) / (1) et la cinquième colonne indique le pourcentage des formes *doy*, (5) / (1). Les colonnes (6) à (11) montrent la position de la forme verbale *do* / *doy* par rapport au pronom *yo*. Un tiret indique une interpolation entre le pronom et le verbe.

ouvrages	(1) = (2) + (3) <i>do/doy</i>	(2) <i>do</i>	(3) <i>doy</i>	(4) % <i>do</i>	(5) % <i>doy</i>	(6) <i>yo</i> <i>do</i>	(7) <i>yo</i> - <i>do</i>	(8) <i>do</i> <i>yo</i>	(9) <i>yo</i> <i>doy</i>	(10) <i>yo</i> - <i>doy</i>
XII^e siècle										
<i>Documentos lingüísticos</i>	20 20		0	100%	0%	1 5 1				
<i>Crestomatía</i>	4	4	0	100%	0%		2	2		
Total	24 24		0	100%	0%	1 7 3				
XIII^e siècle										
<i>Documentos lingüísticos</i>	104	103	1	99%	1%	4	31	8	1	
<i>Crestomatía</i>	7	7	0	100%	0%	1	3			
<i>El cantar de Mio Cid</i>	15	15	0	100%	0%		1	2		
<i>La fazienda de Ultramar</i>	4	4	0	100%	0%	1	1			
<i>Libro de Apolonio</i>	1 1		0	100%	0%					
<i>Primera Crónica general</i>	17	17	0	100%	0%	3		3		
<i>General Estoria</i>	19 19		0	100%	0%	2 2 6				
<i>La gran conq. de Ultramar</i>	22 18		4	82%	18%	2 5 1			1	
Total	189 184		5	97%	3%	13 43 20			1	1
XIV^e siècle										
<i>Documentos lingüísticos</i>	6	6	0	100%	0%		1			
<i>Crestomatía</i>	0									
<i>El libro del Buen Amor</i>	6	6	0	100%	0%		3			
<i>El Conde Lucanor</i>	1	1	0	100%	0%					
<i>Crónica de Alfonso X^o</i>	1	1	0	100%	0%			1		
<i>Crónica de Sancho el B.</i>	0									
<i>Crónica de Fernando IV</i>	1	1	0	100%	0%		1			
<i>Crónica de Alfonso XI^o</i>	0									
<i>El Libro de los gatos</i>	1 1		0	100%	0%	1				
<i>Calila e Digna mans. A</i>	7	7	0	100%	0%	0	2			
<i>Rimado de palacio</i>	2 2		0	100%	0%					
Total	25 25		0	100%	0%	1 7 1				
XV^e siècle										
<i>Documentos lingüísticos</i>	6	6	0	100%	0%		3			
<i>Crestomatía</i>	0									
<i>Historia del gran Tamorlán</i>	0									
<i>Andanças é viajes P. Tafur</i>	0									
<i>Laberinto de Fortuna</i>	0	0	0							
<i>Calila e Digna mans. B</i>	4	4	0	100%	0%			1		
<i>La Celestina</i>	8 4		4	50%	50%					
Total 18		14	4	78%	22%		3 1			
Total	256 247		9	96%	4%	15 60 25			1	1

tableau n° 9. Fréquence d'emploi de *vo* / *voy* par ouvrage et par siècle. Position de la forme verbale par rapport au pronom *yo*.

La première colonne (1) est la somme des colonnes (2) et (3). La quatrième colonne indique le pourcentage des formes *vo*, (4) / (1) et la cinquième colonne indique le pourcentage des formes *voy*, (5) / (1). Les colonnes (6) à (12) montrent la position de la forme verbale *vo* / *voy* par rapport au pronom *yo*. Un tiret indique une interpolation entre le pronom et le verbe.

ouvrages	(1) vo / voy	(2) vo	(3) voy	(4) % vo	(5) % voy	(6) yo vo	(7) yo - vo	(8) vo yo	(9) vo - yo	(10) yo voy	(11) yo - voy
XII^e siècle											
<i>Documentos lingüísticos</i>	0	0	0								
<i>Crestomatía</i>	0	0	0								
Total 0		0	0								
XIII^e siècle											
<i>Documentos lingüísticos</i>	0	0	0								
<i>Crestomatía</i>	0	0	0								
<i>El cantar de Mio Cid</i>	2	2	0	100%	0%						
<i>La fazienda de Ultramar</i>	1	1	0	100%	0%	1					
<i>Libro de Apolonio</i>	2	2	0	100%	0%	1	1				
<i>Primera Crónica general</i>	7	7	0	100%	0%		2				
<i>General Estoria</i>	4	4	0	100%	0%		1		1		
<i>La gran conq.de Ultramar</i>	1	1	0	100%	0%						
Total 17		17	0	100%	0%	2 4			1		
XIV^e siècle											
<i>Documentos lingüísticos</i>	0	0	0								
<i>Crestomatía</i>	0	0	0								
<i>El libro del Buen Amor</i>	7	7	0	100%	0%						
<i>El Conde Lucanor</i>	1	1	0	100%	0%						
<i>Crónica de Alfonso X^o</i>	1	1	0	100%	0%		1				
<i>Crónica de Sancho el B.</i>	0	0	0								
<i>Crónica de Fernando IV</i>	0	0	0								
<i>Crónica de Alfonso XI^o</i>	0	0	0								
<i>El Libro de los gatos</i>	1	1	0	100%	0%			1			
<i>Calila e Digna ms. A</i>	1	1	0	100%	0%	1					
<i>Rimado de palacio</i>	13	13	0	100%	0%	1	1				
Total 24		24	0	100%	0%	2 2		1			
XV^e siècle											
<i>Documentos lingüísticos</i>	0	0	0								
<i>Crestomatía</i>	0	0	0								
<i>Historia del gran Tamorlán</i>	0	0	0								
<i>Andanças é viajes P. Tafur</i>	0	0	0								
<i>Laberinto de Fortuna</i>	0	0	0								
<i>Calila e Digna ms. B</i>	3	3	0	100%	0%	2					
<i>La Celestina</i>	25	2	23	8%	92%	2	1			1	3
Total 28		5	23	18%	82%	4 1				1 3	
Total	69	46	23	67%	33%	8	7	1	1	1	3

ANNEXES

Adoptant la terminologie proposée par G. Luquet, voici quelques exemples de *y* associé à des verbes à une forme actualisante :

Exemples de *y* associé à un verbe au présent actualisant :

1) Agora al cabo por crueza del rey metiosse en el seno de la santa madre Eglesia, et a *y* seydo luengo tiempo despues de la mi election. Et por ende mandamos a la uuestra hermandad que por el cuedado et el debdo de la caridad **que y auedes**, que fagades electo a otro pora la eglesia de Bragana ;

Primera Crónica General, p. 545, 47

2) e bien te dezimos que daquello non sabemos quilo metio en los nuestros sacos nin tenemos que **auemos y culpa ninguna**, mas faremos por ello quanto tu por bien touieres e mandares".

General estoria , p. 230, 4b

3) Et otrossi como eran omnes sin mesura fueron muy desmesurados contra el, ca non le quisieron dexar ninguno de los comppaneros quel touiesse comppana. Dixo estonces el conde al rey don Garcia : "rey, non as por que tener ninguno destos que comigo son presos, ca por mi solo auras **quantos y son**, nin les fagas ningun mal, ca ellos non **an y culpa** ninguna".

Primera Crónica General, p. 411, 19

4) commo yo la condeffa donna Vrraca do al conuento de Cannas quanto he en Balluercanes por mio quinto, valfallos τ heredamjentos, con el Castellar, con entradas τ con exidas, con ffuentes τ con puentes τ con montes τ con aguas τ **con quanto y he**, del çielo ala tierra, pora uestiario.

Documentos lingüísticos, T. 103, p. 143,5

5) Et don Arias Gonçalo, con sus fijos quel aguardauan, subio suso en el muro por uer que demandaua aquel cauallero et dixol : "amigo, **¿que demandades y?**"

Primera Crónica General, p. 513, 4

6) e defit enpenamiento quanto end facaredes non uos entre en quitazon a uof nin al conuiento; epor maf firmedumne **pongo i mi feyello** pendient.

Documentos Lingüísticos, T. 89, p. 129,10

7) En sus dias tanto abondo justicia en su tierra que si una mugier sola leuasse por todos los sus regnos en su mano oro et plata o qualquier otra cosa, tambien por yermo como por poblado, non fallarie ninguno quel tomasse ende nada, nin aun quien le dixiesse en mala guissa : "**que lieuas y**", nin le fiziesse pesar ninguno.

La Primera Crónica General, p. 520, 28

Exemples de y associé à un verbe au passé actualisant :

8) Et yo Iohan Periz de Ualgannon, publico notario de Ffriañ, a ruego del dicho don Pero Diaz τ de don Sancho electo de Sancta Maria de Ffriañ τ del conuento defmifmo logar, efcriuj esta carta **τ puf y mjo figno** en teltimonjo desta cofa.

Documentos Lingüísticos, T. 62, p. 94,69

9) E yo Yennego Gil, efcriuan del conçeio dAlfaro, efcriui esta carta por a.b.c. partida, **e fiz y mjo fig+no** en teltimonio.

Documentos Lingüísticos, T. 132, p. 172,23

10) despues que oue fecho ayuntar muchos escriptos e muchas estorias delos fechos antiguos, escogi dellos los mas uerdaderos e **los meiores que y sope**; e fiz ende fazer este libro, e **mande y poner todos los fechos** sennalados tan bien delas estorias dela Biblia, como delas otras grandes cosas que acahesçieron por el mundo, desde que fue començado fastal nuestro tiempo.

General estoria p. 3, 26b

11) E lo que tu feziste a mi fijo, **non oviste y culpa ninguna**, ca fue por mandado de Dios ; ca lo que fizo mi fijo al tuyo, otro tal, ca fue por el juyzio divino, e tu non debes rreprehender lo que la ventura fizo."

El Libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 268, 4129

12) "¿Dónde vienes, lobo?" Respondió el lobo é dijo: "Vengo del muy buen yantar que nos dio el león; et tú, ¿por qué non **fuiste y**?"

El libro de los gatos, p. 553, c. XXXII

13) Estonce dijo la puerca : ¿**Hobo y** bellotas ó somas?"

El libro de los gatos, p. 553 c. XXXII

14) demandó al maestro, el que la gobernava,
que verdat le dixese, de cuál tierra andava.
Dixo el marinero que en somo estaba
que tod' el mayor tiempo en Tiro lo moraba.
Dixole Apolonio : - "**Yo hí fui criado.**"

Libre d' Apolonio, v. 244 a,b,c,d et 245 a

15) e estas razones que auedes oydas, tan bien delas delos gentiles **que pusiermos y** por sus logares como del Uieio Testamento, se acaba el libro Genesis que es el primero de los çinco libros de Moysen en la Biblia. Agora daqui adelante departir uos hemos del tiempo e delas cosas que uinieron empos esto, fasta que lleguemos ala estoria del libro Exodo, que es el segundo daquellos çinco libros de Moysen.

General estoria, p. 263, 11

16) que dist alos ebreos conseio contra la seruidumbre dessos de Egipto, que mostreste ami, tu pequenno, el poder de Pharaon, que nos tornest en carreras secas

el pielago dela mar, nos non lo saviendo, que soltest essora essa misma mar e **matest** y a essos de Egipto, que dist alos desarmados guarnimientos de armas

General estoria p. 644, 33b

17) Legastes ami estonces uos, e dixiestes me que enuiassemos omnes que mesurassen la tierra, e nos dixiessen por qual carrera deuiemos entrar e entrariemos mejor, e aqualles cibdades yriemos. E plogo me delo que dixiestes, e aun sope yo sobrello que esto non peso a Dios, si non lo que uos **fiziestes** y despues;

General estoria p. 708, 33b

Exemples de y associé au futur actualisant :

18) Dixo Digna : -Sy tu vieres al leon, quando a el entrases e los vieres agachado contra ty, moviendo los pechos e catandote muy firme, e firiendo con la cola en tierra, e abriendo la boca e bostezando, e rrelamiendose, e aguzando las orejas, sepas que te quiere matar, e aperçibete, e non te engañe.- Dixo Sençeba : Sy yo viere con el leon lo que tu dizes **non avre y dubda**.

El Libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 110, 1660

19) Dixo el ximio al galapago : "¿Commo estas asy quedo que non andas? Dixo el galapago : Estoy triste e penoso porque yras a my posada, e non **fallaras y el rreçebymiento** que yo querria, porque my muger es doliente e enferma."

El Libro de Calila e Digna, manuscrit B, p. 245, 4082

20) A mí dedes çiento cavalleros, que non vos pido más,
vós con los otros firádeslos delant,
bien los ferredes, que dubda **non ý avrá** ;
yo con los çiento entraré del otra part,

El Cantar de Mio Cid, v. 1129 - 1132

21) E Lot, que estaua esperando que uernie alguno que leuasse el assu casa por huesped, ca assi solie fazer cada dia, quando los uio plogol mucho con ellos, e tantol parecieron bien que se echo en tierra, e aorolos, e dixoles assi: "Sennores, ruego uos que uayades ami casa, e lauar uos han los pies, e combredes e **abergaredes y**, e cras mannana yr uos hedes si quisieredes."

General estoria, p. 130, 2b

22) Et dixieron estonces los moros de Alcocer : "demos salto en el et desbaratar lemos, et **faremos y** grand ganancia ante que le prendan los de Terrer ; ca si los de Terre le prenden, non nos daran ende nada, et las parias que de nos a leuadas, dobladas nos las tornara".

Primera Crónica General, p. 526, 16

23) Dixo Jacob : "No ira mio fijo conbusco, ca Joseph perdi e remaso solo de su madre; e si perdiere a Beniamin, descendré en mi vieiza en el infierno e **plorarlo hé**

y". Remaso assi. E quando acabaron la cevera que aduxieron de Egipto, dixo el padre : "Tornatvos alla e conpradnos de la cevera, que la fanbre es en la tierra".

La Fazienda de Ultramar, p. 55, 31

24) Otrossi, si algunos fueren tomados en adulterio mueran por ello, ell e ella, e sacaras mal por ello de Israel. Si alguno tomare otrossi a alguno en la cibdad con uirgen desposada e quela aya corrompida el, leuar los as a amos ala puerta dela cibdad, e **apedrear los as y**;

General estoria, p. 730, 49b

Quelques exemples à une forme inactualisante

Présent inactualisant (Imparfait) :

25) "Dizen que en una tierra avia un rreligioso en una choça, e eran los omnes muy pagados de aquella choça e de le dar de sus comerres. E **avian y muchos mures** que le venian a commer su vito.

El Libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 363, 6077

26) e fabuda cofa feya que efto les uendemos : toda la meatad de cafa e de molinos, e dela prefa, e de entradaf, e de exidas, e fotos, e de pafos, con todas fus pertenencias, allí **como nos las y auyemos**.

Documentos lingüísticos, T. 217, p. 283,9

27) Acabada toda la lauor del cuerpo dela tienda e todas las otras cosas **que y deuie auer**, mando nuestro Sennor a Moysen quela alçasse;

General estoria, p. 481, 47b

28) "¡O este huesso agora era de los mios huessos e carne dela mia carne! Et esta sera llamada uaronessa o varonil por que fue tomada del uaron." Et desi aun estonçes **non auie y dada** Dios ley ninguna de ninguna cosa, et dixo assi Adam como prophetando: "Por esta dexara ell omne el padre et la madre, e se llegara a su mugier e seran dos en vna carne."

General estoria, p. 6, 7a

Futur inactualisant (conditionnel) :

29) Asmó Mio Çid con toda su conpañã que en el castiello **non ý avrié morada**, e que serié rretenedor, mas **non ý avrie agua** : Moros en paz, ca escripta es la carta, buscarnos ie el rrey Alfonso con toda su mesnada ; quitar quiero Casteiõn, ¡oíd, escuelas e Minaya!

El Cantar de Mio Cid, v. 524 - 529

30) Mas non seran feridos de la mi part, nin sintran la mi espada, nin se gozaran las mis armas de la su sangre que se aqui esparzera ; et assi lo guardat uos todos, ca maguer que ellos quieran morir desta guisa, non quiero yo que assi mueran por que **ni aurien ellos y prez**, ni nos.

Primera Crónica General, p. 75, 45

31) Onde en fincar esta lid por prometer o por dar, tengo yo que esto serie lo mejor que **nos podriemos y fazer**. Et, sennor, si yo aqui fable sin guisa, ruegouos que me lo perdonedes, et diga cada uno lo mejor que entendiere".

Primera Crónica General, p. 392, 9

32) e farien sus sacrificios a Dios esos de Israel en la tienda del testamento dond serie Dios alabado con fermosas palabras de orationes **quel dirien y**. E aun departieron otros adelant sobrello e dixieron que se podrie entender esto otrossi muy bien del mont Tabor por nuestro sennor Iesu Cristo e por los apostolos que predicaron alli, e ensennaron alli el comienço dela ley nueva e dela fe de Cristo alas yentes mas que en otro logar.

General estoria, p. 253, 1a

33) ¡En el nombre del Criador e del apóstol Santi Yagüe, feridlos, cavalleros, d'amor e de grado e de grand voluntad, ca yo só Ruý Díaz, mio Cid el de Bivar!
tanta cuerda de tienda y veriedes quebrar,
arrancarse las estacas e acostarse a todas partes los tendales.

El Cantar de Mio Cid, v. 1138 - 1142

Forme en *-e / -a* (présent de subjonctif⁵⁸⁶) :

34) E por salud de noftras almas que elof entendieren ofu pro fuer, jo con elof e elof conmigo, **que i los meta jo** con todof lof fuerof que en esta carta fon dichof. E en estof fuerof que jo do non peche clerigo nj caualero nj omne que pechero non fea.

Documentos lingüísticos, T. 166, p. 216,17

35) por que vos mando que vengades ala dicha villa de Ualladolid alas dichas cortes, τ **que feades y** ffafta el dicho plaso del dicho mes de junyo

Documentos lingüísticos, T. 296, p. 402,29

36) Evades qué pavor han vuestros yernos tan osados,
por entrar en batalla desean Carrión.
Idlos conortar, sí vos vala el Criador,
que sean en paz e **non ayan i ración**.

El cantar de Mio Cid, v. 2326 - 2329

⁵⁸⁶ Pour cet auteur le subjonctif n'est pas un mode.

37) Jano uino contra Europa, e llego a aquella tierra a que agora dezimos Grecia, e poble y una parte della, e pusol el su nombre, como quier **que aya y letras mudadas**, ca ala tierra dixeran Yonio e a los moradores yonios;

General Estoria, p. 55, 19b

38) et si uos queredes crebantar estos agujeros, enuiad dezir a uuestra madre que cruba de pannos VII escannos, et pongalos en medio del corral, et **lloreuos y por muertos**".

Primera Crónica General, p. 436, 26

39) Otrosí que nos pensemos que, si agravios pasamos, si nos fezimos a otros otro tal <que> comidamos ; e si por la umanidat en tal caso cayamos, **ayamos y paciencia**, si lo bien consideramos.

Rimado de Palacio, 1654

40) "Aconsejote que guises en **commo y mates a tu marido**, e folgaras del; ca en matarlo sea tu grant pro, e libraras a ty e a mi de una entaçion que he pavor que nos averna, segunt que yo he barruntado en el, que nos tiene encubierta.

El Libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 362, 6058

41) porque sabedes quanta mejoría ha la fuerça que avedes sobre las otras bestias, fuestes atrevidos contra mi, e bevistes a la fuente que le dizen el mi nonbre, e tomaste mi agua e bevistela, vos e vuestras conpañias. Yo vos defiengo que non **vengades y mas**, e sy non, yo vos çegare e vos matare. E sy avedes dubda desto que vos enbio dezir, yd a la fuente, e ay me fallaredes que yo sere conbusco luego.'

El Libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 207, 3172

Forme en -se (imparfait de subjonctif) :

42) e de todos estos panes destos sacrificios que auemos contados, mando nuestro Sennor que fuessen sin leuadura, e que **non ouiesse y** poca nin mucha, e que nin leuadura nin miel non lo sacrificasse ninguno, nin lo quemassen sobrell altar, **nin lo pusiessen y**, pero mando que diessen primicias dello alos sacerdotes, assi como por dones mas non por debdo nin por premia.

General estoria, p. 502, 52a

43) Ont nos don Ujdal, por la gracia de Dios ujlpe de Uuefcha, por mandamiento del piadofo Rey deuandito, ordenamos los fueros segunt Dios con buena conscientia, catando nos muyt bien **que no hy pufiessemos** algun iudicio que se podeisse estender a pena corporal, p

Crestomatía, Fueros de Aragon, 1247, p. 188, 18

Forme en *-re* (futur de subjonctif) :

44) Mas **si ouiere y aruoles** que non lieuen fruto, e estan por los campos, e son buenos para otros prouechos, taita dellos e faz algarradas e estrumentos, con que combatas la cibdad que te combate fasta que la prendas".

General estoria, p. 729, 36a

45) pues, sy ovieres por bien de llegar a la casa de Calila, e traerme **quanto y fallares**, suyo e mio.

El Libro de Calila e Digna, manuscrit A, p. 156, 2339

46) "hermano, dexatme uos passar por el uuestro regno et yo gele tomare, **et quanto yo y ganare** partirlo he con uusco por medio".

Primera Crónica General, p. 498, 41

47) e demientra que ellos durmien diz Moysen que llamo Josep assu espensero, e dixol: "Ve e toma los sacos de estos omnes, e inche los de trigo **quanto y copiere**, e **mete les y los dineros** que el pan ualiere, a cada uno los suyos en su saco, e toma la mi copa de plata en que beuo yo, e mete la enel saco del menor."

General estoria, p. 231, 2b

48) Et do τ atorgo auos τ alos vueftros, en puro τ llano donadio, todo quanto esta uendida fobre dicha uale o puede mas ualer del [precio] fobre dicho, la qual uendida con todos los meioramientos que uos τ **los vueftros y ffisierdes**, uos prometo pora fienpre jamas faluar τ deffender τ ffaser τ tene[r τ] auer τ polleyr en lana pas,

Documentos lingüísticos, T. 372, p. 493,34

Formes non personnelles :

49) Mas Yuçaf, luego que sopo que uinien, non los quiso atender, et fuxo a Toledo **por defenderse y**, assi como la otra uez fiziera.

Primera Crónica General, p. 339, 41

50) Et aun diz quel fiziestes otro gran tuerto : que mientre que el fue correr Estremadura, quel entrastes en la tierra robando et astragando et **faziendole y muy grand danno**.

Primera Crónica General, p. 396, 4

Impératif

51) Dixo Moysen (a) Aaron : "Prent un baso, e **pon y un almud** pleno de magna e dexalo delant el Criador por guarda (a) vuestras generaciones".

La Fazienda de Ultramar, p. 73, 8

52) "Redratvos entre estas conpannas e afinarlos hé en huna ora". Echaronse sobre us fazes, e dixo Moysem (a) Aar(a)on : "Prendet el ençensario e met fuego en el e ponetle sobre el ara, e **meted y encienso**, e ve e priega por ellos, que salio sanna antel Criador e conpeço la mortandat en el pueblo".

La Fazienda de Ultramar, p. 86, 23

CORPUS

Ensemble des textes ayant servi de base de référence au présent travail, ordonnés chronologiquement, sauf les *Documentos lingüísticos* et la *Crestomatía del español medieval* qui réunissent des écrits du XII^e au XV^e siècle.

- *Documentos lingüísticos de España, I, Reino de Castilla*, Ramón Menéndez Pidal, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1966.
- *Crestomatía del español medieval*, Ramón Menéndez Pidal, 1971, Madrid, Gredos, Tomo I, 2^a edición.
- *Crestomatía del español medieval*, Ramón Menéndez Pidal, 1971, Madrid, Gredos, Tomo II, 2^a edición corregida y aumentada.
- *Cantar de Mio Cid*, édition de Ian Michael, 2^e éd. rev. et augm. [1^{re} éd. 1975], Madrid, Castalia, 1978, Composé au début du XIII^e siècle.
- *La Fazienda de Ultra Mar*, édition de Moshé Lazar, Salamanca, 1965, Composée entre 1220 et 1230.
- *Libre d'Apolonio*, édition de Manuel Alvar, 3 vols., Fundación Juan March, Editorial Castalia, 1976. Composé vers 1250.
- Alfonso el Sabio, Sancho IV, *Primera Crónica general*, édition de Ramón Menéndez Pidal, 2 vols., Madrid, Gredos, 1955. Commencée vers 1270, achevée vers 1340-1345.
- Alfonso el Sabio, *General Estoria, primera parte*, édition de Antonio G. Solalinde, Madrid, Centro de estudios históricos, 1930, vol I, Madrid, CSIC, 1957. Composée vers 1272 (*Pimera parte*) et 1280 (*segunda parte*).
- *La gran conquista de Ultramar*, édition de D. Pascual de Gayangos, Madrid, 1926, Librería y casa editorial Hernando (S.A.), "Biblioteca de autores españoles" Traducción de la Conqueste d'Outremer de Gaston de Noailles, écrite à Rome en 1295, version castillane entre 1295 y 1312.
- Juan Ruiz, *Libro de Buen Amor*, édition de Joan Corominas, Madrid, Gredos, 1973. Première rédaction achevée en 1330, la seconde en 1343.
- Don Juan Manuel, *El Conde Lucanor*, édition de José Manuel Blecua, Madrid, Castalia, 1969. Composé entre 1330 et 1335.

- Fernán Sánchez de Valladolid, *Crónica de Alfonso Xº*, in Cayetano Rosell, *Crónicas de los Reyes de Castilla*, Madrid, Atlas, 1953, p. 1-66. Composée vers 1340-1344.
- Fernán Sánchez de Valladolid, *Crónica de Sancho IV*, in Cayetano Rosell, *Crónicas de los Reyes de Castilla*, Madrid, Atlas, 1953, p. 67-90. Composée vers 1340-1344.
- Fernán Sánchez de Valladolid, *Crónica de Fernando IV*, in Cayetano Rosell, *Crónicas de los Reyes de Castilla*, Madrid, Atlas, 1953, "B.A.E.", LXVI, pp. 91-170. (Composé vers 1340-1344)
- Fernán Sánchez de Valladolid, *Crónica de Alfonso XI*, in Cayetano Rosell, *Crónicas de los Reyes de Castilla*, Madrid, Atlas, 1953, "B.A.E.", LXVI, pp. 171-392. (Composé vers 1340-1344)
- *El libro de los gatos*, édition avec introduction et notes par Bernard Darbord, Paris, Klincksieck, 1984, "Annexes des Cahiers de Linguistique hispanique médiévale, 3. (Composé entre 1350 et 1400).
- *El Libro de Calila e Digna*, edición crítica por John E. Keller y Robert White Linker, Madrid, CSIC, 1967, "Clásicos Hispánicos". (Traduit de l'arabe en 1251). La présente édition publie deux versions qui, selon P. Gayangos, ne sont pas des copies l'une de l'autre mais se basent chacune sur un manuscrit différent. Le plus ancien 'A' aurait été écrit vers la fin du XIV^e siècle et le B, le plus moderne, vers la fin du XV^e siècle.
- López de ayala, *"Libro de poemas" o "Rimado de Palacio"*, edición crítica, introducción y notas de Michel Garcia, 2 vols., Madrid, Gredos, 1978. (Commencé avant 1385, achevé après 1403)
- Ruy gonzález Clavijo, *Embajada a Tamorlán*, estudio y edición de un manuscrito del siglo XV por Francisco López Estrada, Madrid, CSIC, "Nueva colección de libros raros o curiosos", I. (Composée entre 1403 et 1406)
- Pero Tafur, *Andanças é viajes por diversas partes del mundo avidos*, édition de Miguel Ginesta, Madrid, "colección de libros españoles raros o curiosos", 1874. (Composé entre 1435-1439)
- Juan de Mena, *Laberinto de Fortuna*, edición preparada por Miguel Angel Pérez, Madrid, Editora Nacional, 1976. (Composé en 1444)
- *Tragicomedia de Calixto y Melibea. Libro también llamado La Celestina*, edición crítica por M. Criado de Val y G. D. Trotter, 2^a ed., Madrid, CSIC, 1970, "Clásicos Hispánicos" (Première édition connue : Burgos 1499)

BIBLIOGRAPHIE

- ALARCOS Emilio, *Gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1994.
- *Estudios de Gramática funcional del español*, Madrid, Gredos 3^e éd. 1982.
- ALCINA FRANCH Juan, BLECUA José Manuel, *Gramática española*, Barcelona, Ariel, 1991.
- ALONSO PEDRAZ Martín, *Diccionario medieval desde las glosas Emilianenses y Silenses (siglo X) hasta el siglo XV*, Salamanca, Universidad pontificia de Salamanca, 1986.
- *Enciclopedia del idioma. Diccionario histórico y moderno de la lengua española (siglos XII al XX) etimológico, tecnológico, regional e hispanoamericano*, Madrid, Aguilar 1^e éd., 2^e réimpression, 1947.
- ALVAR Manuel, POTTIER Bernard, *Morfología histórica del español*, Madrid, Gredos, 1993.
- ÁLVAREZ MARTÍNEZ María Ángeles, «Aspectos históricos del funcionamiento del adverbio español», *Actas del II Congreso Internacional de Historia de la Lengua española*, Madrid, Pabellón de España I, 1992, p 283-290.
- *El adverbio*, Madrid, Arco Libros, 2^e éd., 1994.
- *El pronombre*, Madrid, Arco Libros, 1989.
- ÁLVAREZ MENÉNDEZ Alfredo, «El adverbio y la función incidental», *Verba*, 15, 1988, p. 215-236.
- ATILF (Analyse et traitement informatique de la langue française), CNRS, université Nancy II, *Trésor de la langue française informatisé*, <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.
- ARIZALETA Amaia, *Aetas Alexandrina : les figures d'Alexandre le Grand dans les textes hispaniques du XII^e et XIII^e siècles (avec un excursus sur la datation du Libro de Alexandre)*, Google <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00169174/en/>
- ARRIVÉ Michel, GADET Françoise, GALMICHE Michel, *La grammaire d'aujourd'hui : guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion, 1986.
- AZEVEDO FERREIRA José de, «Les verbes HABER-TENER et l'emploi de l'anaphorique Y dans le LIBRO DE LOS GATOS», *Boletim de filologia*, Instituto Nacional de Investigação Científica, Centro de Lingüística da Universidade de Lisboa, 26, 1981, p 245-270.
- BADIA MARGARIT Antonio M^a, «Sobre ibi et inde en las lenguas de la península ibérica», *Revista de Filología española*, XXXV, Madrid, CSIC, 1951, p. 62-74.

—— «Cuestiones de lenguaje: los adverbios demostrativos de lugar ahí y allí», *Correo Escolar*, San Salvador, 1948 p. 2-4.

—— «Demostrativos y verbo de movimiento en iberorrománico», *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, tomo 3, Madrid, CSIC, 1952, p. 3-31.

—— «Los complementos pronominalo-adverbiales derivados de ibi e inde en la península ibérica», *Anejos de la revista de filología española*, XXXVIII, Madrid, CSIC, 1947.

BELLO Andrés, *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos*, Madrid, Edaf, 1984.

BÉNABEN Michel, *Manuel de linguistique espagnole*, nouvelle édition, Paris, Ophrys, 2002.

BENEZECH Jean-Louis, «*Ahí* dans *por ahí*», *Hommage à Bernard Pottier*, vol.1, Paris, Klincksieck, 1988, p. 99-114.

—— «Vers une approche de la sémiologie des adverbes démonstratifs de lieu en espagnol», *Mélanges offerts à Vincent Aubrun*, tome 1, Éditions hispaniques, 1975, p. 59-67.

BENVENISTE Émile, *Problèmes de la linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard, 1966.

BORRERO M^a José, CALA Rafael, «La carta como documento lingüístico: La deixis en el discurso epistolar», *Tonos: Revista electrónica de estudios filológicos*, n^o 4, 2002.

BOTTINEAU Didier, «La théorie des cognèmes et les langues romanes : L'alternance i/a. La submorphologie grammaticale en espagnol et italien», *La recherche en langues romanes : théories et applications*, Lodz, Ecole Supérieure d'Etudes Internationales, G. Luquet, W. Nowikow (éds), 2010, p. 11-45.

BOUZET Jean, *Grammaire espagnole*, Paris, Belin, 1986.

BÜHLER Karl, *Teoría del lenguaje*, Madrid, Alianza editorial, 1965.

CALERO VAQUERA M^a Luisa, *Historia de la gramática española*, Madrid, Gredos, D.L. 1986.

CAMACHO TABOADA Victoria, «Cambio lingüístico y los pronombres átonos del español», *Revista de la Academia Nicaragüense*, 30, 2005, p. 195-208.

CANO AGUILAR Rafael, ÁLVAREZ DE MIRANDA Pedro *et al.*, *Historia de la lengua española*, Barcelona, Ariel, 2004.

CANO AGUILAR Rafael, *El español a través de los tiempos*, Madrid, Arco Libros, 1992.

CARBONERO CANO Pedro, *Deixis espacial y temporal en el sistema lingüístico*, Sevilla, Publicaciones de la Universidad de Sevilla, 1979.

CASSIN Barbara, *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, Le Robert, Seuil, 2004.

CAZALBOU Renaud, «Le verbe *dar* est-il un verbe d'existence ?», *Chréode*, 1, Paris, Éditions hispaniques, 2008, p. 181-197.

CERVONI Jean, «Prépositions et continuum», *Modèles linguistiques*, 6, 2, Presses Universitaires de Lille, 1984, p. 87-98.

CHEVALIER Jean-Claude, «De l'opposition *aver-tener*», *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n° 2, 1977, p. 5- 48.

—— «Sur l'idée "d'aller" et de "venir" et sa traduction linguistique en espagnol et en français», *Bulletin Hispanique Bordeaux*, 78, n° 3-4, 1976, p. 254-312.

—— «Syntaxe des pronoms compléments», *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n° 5, 1980, p. 25-66.

CHEVALIER Jean-Claude, LAUNAY Michel et MOLHO Maurice, «La raison du signifiant», *Modèles linguistiques*, 6, 2, 1984, p. 27-41.

COELLO MESA Antonia M^a, «Funciones y valores del adverbio *i* en el castellano prealfonsí», *Anuario de Estudios Filológicos*, vol. XXV, 2002, p. 55-67.

—— «La influencia de la preposición latina "ad" en la conformación del sistema adverbial locativo del español», *Actas del IV Congreso Internacional de la Historia de la Lengua Española*, vol. 1, 1998, p. 423- 430.

COROMINAS Joan et PASCUAL José Antonio, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Réimpression [1^{re} éd. 1980]. Madrid, Gredos, 1991.

CORREAS Gonzalo, *Arte de la lengua española castellana*, Madrid, Anejo LVI de la RFE 1954. Edición de E. Alarcos ; CSIC, 1954.

COSTE Jean, REDONDO Agustín, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, 8^e éd., Paris, SEDES, 1990.

CUERVO Rufino José, *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana*, Santa Fé de Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1994.

DARBORD Bernard, POTTIER Bernard, *La langue espagnole - Éléments de grammaire historique*, Paris, Nathan, 1994.

DARDEL Robert, DE KOK Ans, *La position des pronoms régimes atones (personnels et adverbiaux) en protoroman*, Genève, Droz, 1996.

DELPORT Marie-France, *Deux verbes espagnols : Haber et Tener - Étude lexico-syntaxique. Perspective historique et comparative*, Paris, Éditions hispaniques, 2004.

DOUVIER Elisaberth, «L'évolution et la disparition de l'adverbe de lieu *y* dans les manuscrits du "libro de la montería"», *Cahiers de Linguistique Hispanique médiévale* 3, p. 33-50.

EGUREN Luis, *Gramática descriptiva de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1999. (Chap. 14 : «Pronombres y adverbios demostrativos. Las relaciones deícticas».)

ELVIRA GONZALEZ Javier, «Adverbios relativos de lugar en español medieval», 2006, www.uam.es

—— «Enclisis pronominal y posición del verbo en español antiguo», *Epos: revista de filología*, III, 1987, p. 63-80.

FERNÁNDEZ RAMÍREZ Salvador, *Gramática española*, Madrid, Arco-Libros, 1985.

FORD Jeremiah Denis Matthias, *Old Spanish Readings*, Boston, Ginn and Co., 1911.

GAGO JOVER Francisco, «Nuevos datos sobre el origen de *soy, doy, voy, estoy*», *La corónica: A journal of Medieval Spanish Language and Litterature*, vol. 25, n° 2, 1997, p. 75-90.

GARCÍA Erica, «Cambios cuantitativos en la distribución de formas : ¿causa y síntoma de cambio semántico?», *Actas del VIII Congreso de AIH*, 1986, Madrid, Istmo, p. 557-566.

—— «Quantitative aspects of diachronic evolution : The Synchronic Alternation Between O. SP. *y*, *alli* 'there'», *Lingua : international review of general linguistics*, vol. 77, p. 129-149.

GARCÍA DE DIEGO Vicente, *Gramática histórica española*, 3^e éd. corrigée, Madrid, Gredos, 1981.

GARCÍA MACHO M^a Lourdes, PENNY Ralph, *Gramática histórica de la lengua española: Morfología*, Madrid, UNED, 2001.

GARCÍA MIGUEL José M^a, *Sintaxis histórica de la lengua española*, Mexico, Universidad nacional autónoma de México, Fondo de cultura económica, 2006. (Chap. 14 : «Los complementos locativos».)

GARCÍA SANTOS Juan Felipe, «Partículas de localización espacial en español», *Studia philologica salmanticensia*, n° 6, 1982, p. 89-104.

GAZDARU Daniel, «*Hic, ibi, inde* en las lenguas ibero-románicas», *Filología* II, 1950, p. 29-44.

GILI GAYA Samuel, *Curso superior de sintaxis española*, Barcelona, Biblograf, 1980.

GÓMEZ ASECIO José Jesús, *Antiguas gramáticas del castellano*, CD-rom, Madrid, Fundación histórica Tavera, 2001.

GOROG Ralph de, «L'origine des formes espagnoles "doy, estoy, soy, voy"», *Cahiers de linguistique Hispanique Médiévale*, n° 5, 1980, p. 157-162.

GRACIA BARRÓN Justino, PIEL Amélie, «Sémiologie de l'existant : *est-, es-, aquel-*», *Actes du 11^e colloque de linguistique de Liège*, 2006, Université Paris XIII, à paraître.

GREVISSE Maurice, GOOSSE André, *Le bon usage : Grammaire française*, 13^e éd. revue, Paris, Duculot, 1993.

GUILLAUME Gustave, «Particularisation et généralisation dans le système des articles français», *Langage et Science du Langage*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1994, p. 143-156.

——— *Leçons de linguistique*, 1941-1942. Série B, vol. 17, *Théorie du mot et typologie linguistique : limitation et construction du mot à travers les langues*, Québec, Les Presses de l'Université de Laval, 2005.

GUIMIER Claude, «L'adverbe de phrase - Essai d'interprétation psychomécanique», *Modèles linguistiques*, 6, 2, 1984, p. 75-86.

HANSEN Federico, *Gramática histórica de la lengua castellana*, Paris, Ediciones hispano-americanas, 1966.

HERNÁNDEZ DÍAZ Axel, *Sintaxis histórica de la lengua española*, México, Fondo de cultura económica, 2006 (Chap. 12 : «Posesión y existencia. La competencia de *haber* y *tener* y *haber* existencial»).

HUBER Joseph, *Gramática do português antigo*, Lisbonne, Fundação Calouste Gulbenkian [trad. de l'éd. allemande, Heidelberg, 1933], 1984.

ISO ECHEGOYEN José Javier, «En torno al sistema deíctico pronominal en latín y su paso a las lenguas románicas», *Revista española de lingüística*, 4, Fasc. 2, 1974 p. 459-472.

KOVACCI Ofelia, *Gramática descriptiva de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, vol. I, 1999 (Chap. 11 : «El adverbio»).

LAPESA Rafael, *Historia de la lengua española*, Madrid, Gredos, 1980.

——— *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, Madrid, Gredos, 2000.

LÁZARO CARRETER Fernando, *Diccionario de términos filológicos*, Madrid, Gredos, 1974.

LATHROP Thomas, *Curso de Gramática histórica española*, Réimpression de la 2^e éd. [1^{re} éd. 1984, 2^e éd. 1989]. Barcelona, Ariel, 1992.

LE TALLEC Gabrielle, *Étude syntactico-sémantique de la particule espagnole ENDE : diachronie d'une disparition*. Thèse de Doctorat nouveau régime, Université de Paris IV, Éditions du Septentrion, Lille, 2001.

—— «Y a-t-il du nouveau ?», G. Luquet (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol : méthodes d'approche*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2010, p. 125-145.

LLOYD Paul, *Del latín al español. I. Fonología y morfología históricas de la lengua española*, éd. espagnole d'Adelino Álvarez Rodríguez, Madrid, Gredos, 1993.

LUQUET Gilles, *Regards sur le signifiant. Études de morphosyntaxe espagnole*. Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2000 (Chap. XI : «Modes et personne dans l'histoire du verbe espagnol».)

MACCHI Yves, «Transitivité et intransitivité : propriétés du mot ou effets du processus phrastique ? Chronosyntaxe (VI)», G. Luquet (éd.) *Le signifié de langue en espagnol, Méthodes d'approche*, 2006, p. 115-134.

MACÍAS VILLALOBOS Cristóbal, *El demostrativo en Miguel Delibes*. thèse soutenue le 15 XII 2000, éd. digitalisée, publiée en 2006 par la *biblioteca virtual Miguel de Cervantes* <http://www.cervantesvirtual.com/FichaAutor.html?Ref=9391>.

MALKIEL Yacob, «Old Spanish *y ó* vs *y, o*», *Romance Philology* 17, 3, 1964, p. 667.

MARTÍN GONZÁLEZ M^a Jesús, «Del lugar al tiempo en adverbios de la documentación notarial leonesa», *Contextos*, XVI, n°31-32, 1998, p. 343-348.

MATTE BON Francisco, *Gramática Comunicativa del español*, 2 vol., Nouvelle édition, Madrid, Edelsa, 2000.

MEILÁN GARCÍA Antonio, «"Y < ibi" en castellano medieval, ¿sintagma o morfema?», *Verba*, 15, 1988, p. 421-432.

—— *Construcciones locativas y cuantitativas*, Madrid, Arco Libros, 1998.

MENÉNDEZ PIDAL Ramón, *Manual de gramática histórica española*, 13^e éd. Madrid, Espasa-Calpe, 1968.

—— *Orígenes del español: Estado lingüístico de la península ibérica hasta el siglo XI*, 8^e éd., Madrid, Espasa-Calpe, 1976.

—— *El idioma español en sus primeros tiempos*, 3^e éd., Buenos Aires, Espasa-Calpe Argentina, 1945.

—— *Cantar de mio Cid: Texto, gramática y vocabulario*, 3 vol., Madrid, Espasa-Calpe, 1976.

MEYER-LÜBKE Wilhelm, *Grammaire des langues romanes*, Paris, H. Welter, 1890.

MOLHO Maurice, «Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol», *Linguistique et Langage*, Bordeaux, Ducros, 1969, p. 55-99.

—— «Remarques sur le système des mots démonstratifs en espagnol et en français», *Linguistiques et langage*, Bordeaux, Ducros, 1969, p. 102-137.

—— «Para una lingüística del significante», *Actas del XI Congreso Internacional de Hispanistas I*, 1992, p. 42-56.

—— «La deixis española: Lectura del significante», *Scripta Philologica in honorem Juan Manuel Lope Blanch*, II, Universidad nacional autónoma de México, 1992, p. 203-217.

MOUNIN Georges, *Dictionnaire de la linguistique*, 4^e éd., Paris, PUF, 2004.

MORENO BERNAL Jesús, «El uso impersonal de 'haber' en un texto del siglo XIII», *Boletín de la Real Academia Española*, 58, n° 214, 1978, p. 281-291.

MUSSAFIA Adolf, «Una particolarità sintattica della lingua italiana dei primi secoli», Ascoli Graziadio Isaia *et al.*, *Miscellanea di filologia e linguistica. In memoria de Napoleone Caix et Ugo Angelo Canello*, Firenze, Successori Le Monnier, 1886, p. 255-261.

NEBRIJA Antonio de, *Gramática de la lengua castellana*, 3^e éd., Antonio Quilis (éd.), Madrid, Editorial Centro de estudios Ramón Areces, 1989.

NIEUWENHUIJSEN Dorien, «Cambio en la colocación de los pronombres átonos en español», *Estudios de lingüística del español*, éd. électronique, n° 5, 1999.

OCA Esteban, «Una explicación lógica de los verbos impersonales», *Boletín Real Academia Española*, vol. I, 1914, p. 456-467.

PELLEN René, «Compte rendu de Molho 1969», *Bulletin hispanique*, LXXII, n° 3-4, 1970, p. 450-462.

PENNY Ralph, *Gramática histórica del español*, éd. espagnole José Ignacio Pérez Pascual et M^a Eugenia Pérez Pascual, Barcelona, Ariel, 1993.

PENSADO Carmen, «Soy, estoy, doy, voy como solución de una dificultad fonotáctica», *Homenaje a Zamora Vicente*, vol 1, Castalia, 1988, p. 207-218.

—— «De nuevo sobre *doy, soy, estoy, voy*», *Cuestiones de actualidad en la lengua española*, Universidad de Salamanca - Instituto Caro y Cuervo, 2000, p. 187-196.

PEREZ Luis, «La complementaridad semántica : *haber* y *tener*», *Actas del VI Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas*, éd. Alan M. Gordon et Evelyn Rugg, 1977, p. 566-567.

PIEL Amelie, *Les déictiques déclinables et indéclinables de l'espagnol médiéval : étude synchronique*. Thèse de Doctorat nouveau régime, Université de Paris IV, Marie-France Delpont, Éditions du Septentrion, Lille, 2004.

PINCHON Jacqueline, *Les pronoms adverbiaux en et y : problèmes généraux de la représentation pronominale*, Genève, Droz, 1972.

PLACE, Edwin B. «Causes of the failure of Old Spanish *y* and *en* to survive», *Linguistic Review*, 21, 1930, p. 223-228.

PORTO DAPENA José Álvaro, *El complemento circunstancial*, Madrid, Arco Libros, 1995.

POTTIER Bernard, «Forma española *soy*», *Lingüística moderna y filología hispánica*, Gredos, 1968, p. 211-213.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*. <http://www.rae.es/rae.html>.

—— *Gramática de la lengua castellana*, Madrid, Editora Nacional, 1771.

—— *Gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1931.

—— *Gramática de la lengua española*. éd. rev. et corr., Madrid, Espasa-Calpe, 1962.

—— *Nueva gramática de la lengua española*. Madrid, Espasa Libros, 2009.

RIDRUEJO ALONSO Emilio, *Las estructuras gramaticales desde el punto de vista histórico*. Madrid, Síntesis, 1989.

RINI Joel, «The -y of Spanish *hay* reexamined», Javier Gutierrez-Rexach y José del Valle (éds) *Proceedings of the First Hispanic Linguistic Colloquium*, Columbus, OH, Ohio State University, 1998, p. 117-125.

SALVÁ Vicente, *Gramática de la lengua castellana según ahora se habla*. Antiguas gramáticas del castellano, José Jesús Gómez Asencio, CD-rom, Madrid, Fundación Histórica Tavera, Digibis, 2001.

SÁNCHEZ LANCIS Carlos Eliseo, *The evolutions of The Old Spanish Adverbs *ende* and *y* : A case of Grammaticalization*, internet Google CatWPL 9, 2001.

—— «El adverbio pronominal y como dativo inanimado en español medieval», *Actas del II Congreso Internacional de Historia de la Lengua española*, Madrid, Pabellón de España I, 1992, p. 795-804.

—— «Conexiones entre el sistema deíctico espacial y el sistema deíctico temporal en español medieval», *Actas do XIX Congreso Internacional de lingüística e filoloxía Románica*, V, A Coruña, Fundación "Pedro Barrié de la Maza, Conde de Fenosa", 1992, p. 385-396.

—— «Aspectos de los adverbios de lugar y tiempo en el español medieval», *Actas del I congreso internacional de Historia de la lengua española*, I, Madrid, Arco/Libros, 1988, p. 593-599.

—— «Sobre la pérdida del adverbio medieval *ý* en español preclásico», *Historiografía lingüística y gramática histórica. Gramática y léxico*, Veiga, Alexandre y Suárez Fernández, Mercedes (éds), Vervuert Iberoamericana, 2001, p. 47-59.

—— *Estudio de los adverbios de espacio y tiempo en el español medieval*. Thèse de Doctorat, José Manuel Blecua Perdices, Barcelona, 1990, <http://www.tdr.cesca.es>

SANTOS DOMÍNGUEZ Luis Antonio, ESPINOSA ELORZA Rosa M^a, *Manual de semántica histórica*, Madrid, Síntesis, 1996, (chap. 3 : «Del espacio al tiempo y otras extensiones»).

SCHMIDELY Jack, «Déictiques spatiaux de l'espagnol», *Mélanges offerts à Vincent Aubrun*, tome 2, Éditions hispaniques, 1975 p. 239-252.

—— «La -Y de *hay*», A Alonso González, L. Castro Ramos, B. Gutiérrez Rodilla, J. A. Pascual Rodríguez (éd.), *Actas del III Congreso internacional de historia de la lengua española*, Madrid, Arco Libros, 1996, p. 195-204.

—— «La -y de *doy, estoy, soy, voy*», M. Ariza, A. Salvador, A. Viudas (éd.), *Actas del I Congreso internacional de Historia de la lengua española*, Madrid, Arco libros, 1988, p. 611-619.

—— «Être et avoir : de la sémantique à la syntaxe ou de la syntaxe à la sémantique ?», *Revue des langues romanes*, vol. XCV, n° 1, 1991, p. 147-157.

—— «La valeur essentielle de *ser*», *Cahiers du CRIAR*, Rouen, VI, 1986, p. 69-80.

SECO Manuel, Olimpia Andrés, Gabino Ramos, *Diccionario del español actual*, Madrid, Aguilar, 1999.

SEIFERT Eva, «*Haber* y *tener* como expresiones de la posesión en español», *Revista de filología española*, vol. 17, I, Cuaderno 3, p. 233-276, II, cuaderno 4, p. 345-389.

STAAFF Erik, *Étude sur l'ancien dialecte léonais d'après des chartes du XIII^e siècle*, Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1907.

STARR William, «Impersonal *haber* in old Spanish», *Modern Language Association*, LXII, Publications of the association, 1947, p. 9-31.

TERRADO PABLO Xavier, «Sobre la forma de contenido de los adverbios de lugar. Cuestiones de diacronía», *Sintagma*, vol. 2, 1990, p. 55-66.

—— «Sobre el valor de la alternancia /i/-/á/ en los adverbios de lugar del español», *Sintagma*, vol. 2, 1990, p. 45-54.

TEYSSIER Paul, *Manuel de langue portugaise*, Paris, éd. Klincksieck, 1984.

TOGEBY Knud, compte rendu de H. Ramsden «Weak-Pronoun Position in the Early Romance Languages», *Romance Philology*, Vol XVIII, n° 4, 1965 p. 459-461.

TORREBLANCA Máximo, «La frecuencia de los morfemas y su evolución fonética», A. D. Kossoff, J. Amor y Vázquez, R. H. Kossoff, G. W. Ribbans (éd.), *Actas del VIII Congreso Internacional de Hispanistas*, 1986, Madrid, Istmo, p. 629-635.

URRUTIA CÁRDENAS Hernán, ÁLVAREZ ÁLVAREZ Manuela, «"Haber"/"tener" y su valor de 'posesión' en castellano medieval», *Revista de Lingüística Teórica y Aplicada*, 1995, 33, 209-218.

—— «Esquema de morfosintaxis histórica del español», *Publicaciones de la universidad de Deusto*, Bilbao, 1983, p. 307-311.

VALDES Juan de, *Diálogo de la lengua*, Madrid, Castalia, 1969.

VAZQUEZ CUESTA Pilar, MENDES DA LUZ Maria Albertina, *Gramática portuguesa*, 3^e éd. rev. et augm. Madrid, Gredos, 1971.

VELANDO Mónica, «Algunas consideraciones en torno al adverbio *hy* en castellano medieval», *Historiografía lingüística y gramática histórica. Gramática y léxico*, Vervuert/Iberoamericana, 2002, p. 35-45.

VICENTE MATEU Juan Antonio, *La deixis. Egocentrismo y subjetividad en el lenguaje*, Murcia. Universidad de Murcia, 1994.

VIDAL LAMÍQUIZ, «El demostrativo en español y en francés. Estudio comparativo y estructuración», *Revista de filología española*, vol. L, 1967, p. 163-202.

VILLALON Cristobal, *Gramática castellana*, éd. Constantino García, Madrid, CSIC, 1971.

WANNER Dieter, «La pérdida del clítico adverbial y en castellano», *Descripción gramatical — pragmática histórica - metodología*, Vervuert Iberoamericana, 2001, p. 1- 28.

—— «An analogical solution for Spanish soy, doy, voy and estoy», *Probus*, de Gruyter, 2006, vol. 18, p. 267–308.

TABLE DE MATIÈRES

Introduction	3
Première partie : <i>Y</i> , morphème stématique	6
I. Introduction historique	7
1. État de la question	7
1.1. <i>Y</i> dans les grammaires descriptives	7
1.2. <i>Y</i> dans les grammaires historiques	8
2. Étymologie	10
2.1. Étymologie de <i>y</i>	10
2.1.1. <i>ĪBĪ</i> , seul étymon de <i>y</i>	10
2.1.2. <i>HĪC</i> , seul étymon de <i>y</i>	11
2.1.3. <i>HĪC</i> et <i>ĪBĪ</i> , double étymon de <i>y</i>	13
2.1.3.1. La controverse entre Daniel Gazdaru et Antonio M ^a Badía Margarit	16
2.1.3.2. Synthèse des échanges entre Daniel Gazdaru et Antonio M ^a Badía Margarit	19
2.1.4. Synthèse	19
2.2. Les systèmes de représentation de l'espace en espagnol médiéval et contemporain (démonstratifs indéclinables)	20
2.3. Étymologie des adverbes déictiques avec lesquels <i>y</i> est susceptible d'être mis directement ou indirectement en rapport	21
2.3.1. <i>Aquí</i>	22
2.3.2. <i>Acá</i>	23
2.3.3. <i>Aquende</i>	23
2.3.4. <i>Allende</i>	25
2.3.5. <i>Acullá</i>	26
2.3.6. <i>Allí</i> et <i>allá</i>	28
2.3.7. <i>Ahí</i>	29
2.3.8. À propos de <i>eccum</i> - et de <i>a-</i>	30
3. Tonicité	32
3.1. <i>Y</i> était-il tonique ou atone ?	33
3.1.1. Antonio M ^a Badía Margarit	33
3.1.2. Autres opinions	34
4. Cliticisation	36
4.1. Propriétés syntaxiques des déictiques	36
4.2. Propriétés syntaxiques de <i>y</i> et <i>ende</i>	37
4.3. Le pronom clitique	38
4.4. Dieter Wanner	38
5. Position du pronom atone	39
5.1. Les lois de Wackernagel et de Tobler-Mussafia	40

5.2. Chronologie des travaux sur la position des travaux des pronoms atones dans les langues romanes (époque médiévale)	40
5.2.1. Les travaux relatifs à l'espagnol ancien	43
5.2.2. Respect et non respect des règles de «positionnement»	45
5.2.3. Par rapport à l'aragonais, le catalan et le français anciens	46
5.2.3.1. Position de <i>y</i> par rapport au verbe en castillan	47
5.2.3.2. Position de <i>y</i> par rapport au verbe en aragonais	48
5.2.3.3. Position de <i>y</i> par rapport au verbe en catalan	49
5.2.4. Quelques observations dans notre corpus	50
5. 3. Concurrence entre <i>y</i> et les adverbes de lieu <i>aquí – acá, ahí, allí – allá</i>	55
5. 4. Synthèse	57
II. Les capacités référentielles de <i>y</i>	59
1. Du point de vue de la signification	59
1.1. Quatre types de relation locative	60
1.2. Différents emplois de <i>y</i>	63
1.2.1. <i>Y</i> peut représenter un lieu expressément mentionné	63
1.2.2. <i>Y</i> peut faire référence, également, à un lieu notionnel	64
1.2.3. <i>Por y</i>	67
1.2.3.1. <i>Y</i> peut faire référence à un lieu mentionné auparavant	67
1.2.3.2. <i>Por y</i> dans une relation causale	68
1.2.4. <i>Y</i> peut aussi faire référence à un lieu non expressément mentionné : la scène dans laquelle se déroule une action	68
1.2.5. <i>Y</i> fait référence à un lieu constitué par un ensemble d'êtres humains	69
1.2.6. <i>Y</i> fait référence à un espace temporel	69
1.2.6.1. Sans préposition	69
1.2.6.2. Avec préposition	70
1.2.7. <i>Y</i> fait référence à un lieu d'extension indéterminée	70
1.2.8. Plusieurs références possibles	71
2. Valeurs et histoire de <i>y</i> dans l'historiographie linguistique	71
3. Fonctionnement de <i>y</i>	76
3.1. <i>Y</i> est-il un déictique	76
3.1.1. Une déixis au sens large	80
3.1.1.1. Karl Bühler : <i>teoría del lenguaje</i>	80
3.1.2. Une déixis au sens strict	82
3.1.3. Les linguistes d'inspiration guillaumienne	83
3.1.4. Synthèse	85
III. Approches du signifié de <i>y</i> à travers son signifiant et sa relation avec la personne	86
1. <i>AQ-</i> , <i>AL-</i> , <i>A-</i>	87
1.1. Maurice Molho	87
1.2. René Pellen	90

1.3. Jack Schmidely	91
2. Le thème en <i>-í</i> s'oppose au thème en <i>-á</i>	92
2.1. Analyse du signifiant vocalique selon Jean-Louis Bénézech	92
2.2. Opposition «contexte dynamique» / «contexte statique»	93
2.2.1. En diachronie	94
2.2.2. Dans la langue actuelle	95
2.2.3. Au Moyen Âge	96
2.3. Le concept de «point» opposé à celui d'«extension plus ample»	98
2.3.1. <i>Allá</i> ~ <i>allí</i>	101
2.4. Opposition «lieu précis» / «lieu vague»	102
2.4.1. <i>Allá en</i> + syntagme nominal ~ <i>allí en</i> + syntagme nominal	104
2.4.2. <i>Allá por</i> + syntagme nominal ~ * <i>allí por</i> + syntagme nominal	106
2.4.3. <i>Allá</i> + pronom personnel	106
2.4.4. Les adverbes déictiques dans l'expression du temps	107
3. L'adverbe de lieu déictique et le système de la personne	108
3.1. Dans les grammaires jusqu'au XIX ^e siècle	108
3.1.1. Les grammaires du XVI ^e siècle	109
3.1.2. Les grammaires du XVII ^e siècle	109
3.1.3. Les grammaires du XVIII ^e siècle	110
3.1.4. Les grammaires du XIX ^e siècle	110
3.2. Dans les grammaires du XX ^e siècle à nos jours	111
3.2.1. Les grammaires du XX ^e siècle	111
3.2.2. La <i>Gramática española</i> de Juan Alcina et José Manuel Blecua	112
3.2.3. <i>Estudios de Gramática funcional del español</i> de Emilio Alarcos Llorach	112
3.2.4. <i>Gramática descriptiva de la Lengua española</i>	113
3.2.5. <i>Sintaxis histórica de la lengua española</i>	114
3.2.6. Manuel Alvar et Bernard Pottier. Federico Hanssen	114
3.2.7. Les grammaires du XXI ^e siècle	115
3.3. Dans les travaux linguistiques	115
3.3.1. M ^a Ángeles Álvarez Martínez. Antonio Meilán García	116
3.3.2. Pedro Carbonero Cano	117
3.3.3. Carlos E. Sánchez Lancis	118
3.3.4. Maurice Molho	119
3.3.5. Jack Schmidely	119
3.3.6. Antonio M ^a Badía Margarit	120
3.4. Synthèse	120
4. Pourquoi y a-t-il disparu, selon les historiens de la langue ?	123
4.1. Y n'était pas uniformément atone	123
4.2. Y a été en concurrence avec les déictiques <i>allí</i> et <i>allá</i>	124
4.2.1. Y aurait subi un «affaiblissement»	126
4.2.2. Autres théories	127

IV.	Hypothèses de travail	130
1.	Le système des déictiques adverbiaux par rapport à <i>y</i>	130
1.1.	Fréquences d'emploi en valeurs absolues	131
1.2.	Fréquence d'emploi en pourcentages	131
2.	Le signifié de <i>y</i>	132
2.1.	La disparition de <i>y</i>	134
2.2.	Remplacement de <i>y</i> dans la langue moderne	135
2.2.1.	<i>Y</i> est remplacé par <i>aquí</i>	135
2.2.2.	<i>Y</i> est remplacé par <i>ahí</i>	136
2.2.3.	<i>Y</i> est remplacé par <i>allí</i>	137
3.	Les cas de survivance de <i>y</i>	139
3.1.	La forme impersonnelle <i>hay</i>	140
3.2.	La première personne du singulier : <i>soy, estoy, doy</i> et <i>voy</i>	140
	Seconde partie : <i>Y</i> , morphème astématique	141
I.	<i>HAY</i>	142
1.	Introduction historique	142
1.1.	Les capacités référentielles de <i>aver</i>	142
1.2.	Déclaration d'existence au moyen de <i>SER</i>	143
1.3.	<i>SER</i> ou <i>HABER</i> ?	144
1.4.	<i>SER</i> ou <i>ESTAR</i> ?	145
1.5.	<i>ESTAR</i> ou <i>HABER</i> ?	149
2.	<i>Y</i> associé à <i>AVER</i> et à d'autres verbes à l'époque médiévale	151
2.1.	<i>La teoría de los modos</i> de Gilles Luquet	152
3.	<i>Ha(y)</i> , signe nouveau	153
3.1.	État de la question	153
4.	Existence et personne	157
	Désémantisation, grammaticalisation, subduction.	158
5.1.	Perte du contenu sémantique de <i>Y</i>	159
5.2.	Jack Schmidely	162
5.	<i>(H)A, (H)A Y / Y (H)A, (H)AY</i>	163
6.1.	Transitivité de la forme unipersonnelle	165
6.2.	<i>(H)A</i> et <i>(H)AY</i>	168
6.3.	<i>(H)A Y / Y (H)A</i>	171
6.4.	<i>(H)AY</i>	173
6.5.	Que disent les signifiants ?	174
6.6.	<i>(H)AY</i> et <i>A(H)Í</i>	176
6.	Synthèse	176

II.	<i>SOY, ESTOY, DOY, VOY</i>	177
1.	Introduction historique	177
2.	Étymologie	178
3.	Datation	179
4.	Hypothèses sur l'origine de la coalescence	180
4.1.	<i>Y</i> , élément paragogique	180
4.2.	<i>Y</i> analogique	182
4.3.	Provenance léonaise	184
4.4.	Par agglutination	185
4.4.1.	Par agglutination du -y provenant du pronom <i>yo</i>	185
4.4.2.	Par agglutination du -y provenant de <i>ibi</i>	187
5.	Synthèse	189
III.	-Y, agent de cohésion sémantique	190
1.	Les verbes d'existence : la sémanthèse de <i>AVER</i> , <i>SER</i> , <i>ESTAR</i> , <i>DAR</i> et <i>IR</i>	191
2.	Lecture du signifiant	194
	Conclusion	200
	Tableaux	204
	Annexes	215
	Corpus	224
	Bibliographie	226
	Table de matières	236

Le morphème spatial «y» en espagnol ancien : approche sémantique

Résumé

Le pronom-adverbe *y* en espagnol ancien a disparu à la fin du XV^e siècle. Il a survécu néanmoins à travers les signes *hay*, *soy*, *estoy*, *doy* et *voy*. L'objet de la présente thèse est d'expliquer les raisons de sa disparition, d'une part, et de sa survivance dans ces cinq formes verbales, d'autre part. Elle se divise en deux parties. La première porte sur l'analyse du morphème stématique *y* et implique l'étude du système de représentation de l'espace. La seconde concerne l'étude des formes verbales dans lesquelles on retrouve ce morphème sous forme astématique et implique une approche sémantique des verbes existentiels. En fonction de la façon dont ses usagers perçoivent le monde, chaque langue élabore un système de représentation de l'espace, qui lui est propre. Dans la langue espagnole deux systèmes s'offraient aux locuteurs médiévaux : l'un représenté par les anaphoriques *y* et *ende*, l'autre par les déictiques *aquí*, *acá*, *ahí*, *allí*, *allá*, *acullá*, *aquende* et *allende*. Ces deux systèmes – qui se sont opposés jusqu'à la disparition de l'un d'eux, –représentaient une conceptualisation de l'espace différente. Dans le premier de ces systèmes *y* signifie l'espace indivis. Le deuxième, en revanche, divise l'espace en fonction du MOI locuteur et du lieu que celui-ci occupe. La sémiologie des formes verbales, quant à elle, montre un ensemble spécifique dont les éléments sont marqués dans leur signifiant par ce -*y* et dont la cohésion est assurée par la sémantèse des verbes existentiels. L'hypothèse présentée ici va à l'encontre de la théorie de la subduction, défendue en particulier par Maurice Molho, qui fonde la coalescence des quatre premières formes verbales sur analogie avec *hay*.

Mots clés : subduction, deixis, tonicité, coalescence, stématique, astématique

The spatial morpheme «y» in old Spanish : semantical approach

The adverbial pronoun *y* vanished from Old Spanish at the end of the XVth century. It survived, however, in the signs *hay*, *soy*, *estoy*, *doy* et *voy*. The purpose of the present doctoral dissertation is to explain why the pronoun as such disappeared, in the first place, and why, on the other hand, it did survive in the five above-mentioned verbal forms.

The present work is comprised of two sections. The first one analyses the stematic morpheme *y*, a task which implies studying the system of spatial representations. The second one deals with the verbal forms containing this same morpheme in astematic form and this in turn implies a semantic approach of existential verbs.

Every language generates its own system of spatial representation, depending on how its users perceive the world. In Spanish, two different systems were available to the medieval speakers: one represented by the anaphoric elements *y* and *ende*, the other one represented by the deictic words *aquí*, *acá*, *ahí*, *allí*, *allá*, *acullá*, *aquende* and *allende*. These two systems were harbouring two different conceptualizations of space. In the first system, *y* signifies space as a whole. The second one, on the contrary, splits the space in relation to the EGO as SPEAKER and to the locus of that EGO. The semiology of the five verbal forms delineates a specific set of elements, the signifiers of which are marked by -*y* and whose general consistency is based on the semantesis of existential verbs. The hypothesis presented in the present work runs contrary to the subduction theory, advocated in particular by Maurice Molho, which explains the coalescence in the first four verbal forms through an analogy with *hay*.

Keywords : subduction, deixis, tonicité, coalescence, stématique, astématique